

A. 414 (2)

DIVERS TRAITEZ
SUR
L'ELOQUENCE
ET SUR LA
POÉSIE.
Tome Second.



1409-54

REFLEXIONS

SUR LA

POESIE FRANÇOISE

Par le P. DU CERCEAU.
AVEC LES
REFLEXIONS sur L'EGLOGUE & sur la
POÉSIE PASTORALE.

Par l'ABBÉ GENÉT,
Et quelques autres Pièces.



B. Picot del. 1748.

AMSTERDAM;
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.

MDCCXXX.

1408354



REFLEXIONS

SUR LA

POESIE FRANÇOISE.

Où l'on examine en quoi consiste ce qui fait le Caractere propre du Vers François , & ce qui le distingue essentiellement de la Prose.



COMME le reproche le plus spécieux qu'on ait fait à la Poësie Françoisé , roule sur le Langage contraint & forcé , auquel semble la réduire la nécessité de la Mesure & de la Rime ; il n'y a rien à quoi les Poëtes , tant bons que mauvais , se soient généralement plus étudiez , qu'à rendre leurs Vers aisez & naturels. On a tâché , malgré cette espece de gêne essentiellement attachée à la mécanique du Vers , de faire passer dans la Poësie la même aisance qui se trouve dans la

Tom. II.

A

Prose.

Prose. La Poësie en effet ne touche gueres que quand elle est coulante & libre dans sa marche. Les Vers les plus beaux d'ailleurs, lassent & fatiguent, dès qu'on y apperçoit quelque chose de forcé; on fait mauvais gré à l'Auteur de s'être mis à la torture, pour nous y mettre ensuite nous-mêmes; & l'on ne peut s'empêcher de lui dire avec Despreaux,

Il se tue à rimer, que n'écrit-il en Prose ?

Qui est-ce au contraire, qui ne se rend pas au charme de la facilité qui regne dans les bons Vers ? On y admire d'autant plus l'art, qu'il y est plus caché; & le Lecteur n'est jamais plus content que quand, en lisant des Vers, il lui semble qu'il eût été impossible de s'exprimer plus heureusement en Prose.

Mais, il y a en ceci un grand écueil à éviter; & il est à craindre qu'en voulant donner aux Vers le naturel de la Prose, on n'énervé & on ne dégrade la Poësie, & qu'on ne fasse de la Prose rimée, en croyant faire des Vers. Bien des gens tombent dans le cas sans s'en appercevoir. Pourvû que la Rime vienne naturellement à la fin du Vers, on croit que tout est fait; & on se livre tellement à cet air de facilité, qu'on en néglige tout le reste, & qu'à la Rime près, on oublie, ou peu s'en faut, qu'on fasse des Vers. Mais, le Public éclairé n'en est pas la Dupe; & quelque charme qu'ait pour lui ce naturel, qu'on exige & qu'on recherche aujourd'hui plus que jamais dans notre Poësie, il sent bien quand on lui donne de la Prose rimée pour des Vers.

Il y a donc dans la Poësie Françoisé un air de facilité différent de celui de la Prose. On demande également dans l'une & dans l'autre, un tour aisé & naturel; mais, il me paroît que ce tour n'est pas le même pour l'une & pour l'autre, & qu'indépendamment de la Mesure & de la Rime, chacune a sa marche particulière. C'est un point que je suis surpris qu'aucun Auteur n'ait encore traité. Nous avons des Livres faits exprès pour enseigner les Regles des Vers François, chose si aisée & d'un si petit détail, qu'il n'y a personne qu'en une demie heure de tems on ne mette parfaitement au fait sur cette matiere. Nous avons des Volumes entiers & des Dissertations très-savantes, sur les différentes especes de Poësies. Il y en a sur le Poëme Epique, sur le Dramatique, sur le Lyrique, sur l'Eclogue, sur l'Epigramme &c. Mais, nous n'avons rien sur ce qui fait la différence essentielle du stile dans la Prose & dans les Vers. Cependant, faute d'être bien instruit sur cet article, on peut avec la connoissance la plus parfaite des Regles ordinaires de la versification, & avec toute la Doctrine renfermée dans les discours que je viens de citer, faire de très-mauvais Vers.

Il seroit donc à souhaiter que quelqu'un de nos Grands Maîtres voulût bien s'ouvrir un peu là-dessus, & nous tracer quelques Leçons touchant un point si delicat, & qui me paroît si nécessaire pour la perfection de notre Poësie; mais, en attendant qu'il plaise à Apollon d'en susciter quelqu'un d'assez zélé, pour se charger d'un pareil travail, je me hazarderai à proposer sur cela mes Réflexions, plutôt comme des

4 REFLEXIONS SUR LA

doutés que comme des Regles, & moins pour instruire les autres, que pour engager par-là quelque Poëte plus intelligent à me redresser & à m'instruire moi même.

Je suis convaincu que si l'on prenoit à serment la plupart de ceux qui se mêlent de versifier, & qu'on leur demandât en quoi ils font consister l'essence du Vers François & le Caractere distinctif qui le tire de pair d'avec la Prose, ils conviendroient de bonne foi qu'ils n'en ont jamais connu d'autre que la Mesure & la Rime. Principe qu'on peut regarder, comme la Source de ce stile prosaïque qui s'est intrus dans notre Poësie. Car, cette maxime une fois établie, il s'ensuivra que la Prose & les Vers auront une même allüre pour le fonds, & qu'en mettant une Rime au bout d'un certain nombre de Syllabes, on pourra avec très-peu de changement, métamorphoser en Poëte, un Orateur, & faire un Poëme d'une Histoire; au moins en ce qui regarde le stile.

Pour rendre ceci plus sensible, je me sers du premier Livre qui me tombe sous la main, & qui se trouve être le second Tome de l'Histoire Universelle où l'Auteur commence ainsi. *Nicéphore chassa Irène & s'empara de l'Empire d'Orient. Ce fut un Prince avare & sans foi, Disciple des Manichéens, & rempli de leurs superstitions, Grand persecuteur des Ecclesiastiques & des Moines. Il fit une paix honteuse avec les Sarrazins, & périt dans la guerre qu'il eut contre les Bulgares.* Voilà de la Prose & de la plus simple, telle qu'il convient pour un Abrégé Chronologique. Or, si pour faire des Vers, il ne s'agit que de mesurer des Syllabes & de coudre une

une Rime au bout ; il me paroît que de cette Prose si simple & si unie , il est fort aisé de faire des Vers: En voici la preuve.

*Nicéphore autrefois chassa du Trône Irène,
Et bien-tôt s'empara de l'Empire sans peine;
C'étoit un Prince indigne, avare, sans hon-*

neur;

*Il fut Manichéen & grand Persécuteur.
Avec les Sarrazins fit une paix honteuse;
Puis, eut chez le Bulgare une fin mal-heu-*

reuse.

Je pourrois continuer sur le même ton, & la chose est si facile qu'il ne faudroit gueres pour cela que le tems d'écrire. Que l'on compare à présent ces prétendus Vers avec la Prose sur laquelle je les ai formez , on conviendra qu'il n'y a autre différence entre les deux , que la Rime que j'ai coufue au bout d'un certain nombre de Syllabes mesurées & coupées par la césure. Quant à l'arrangement des termes , & à ce qui s'appelle le stile, c'est précisément la même chose. On ne dira pas d'ailleurs qu'il y ait beaucoup à redire à ces prétendus Vers, soit pour la Césure, soit pour la Rime; & j'en citerois, s'il le falloit, qui sans être mieux conditionnez sur ces deux points, ne laissent pas de passer pour très-bons & de l'être en effet. Que ceux-ci soient très-mauvais, c'est sur quoi je suis persuadé qu'il n'y aura point deux voix. Les Savans & les Ignorants conviendront également qu'ils ne valent rien. Cependant, pechent-ils contre les regles de la versification ? Non; tout y est assez exact pour la Mesure des Syllabes,

pour la Césure & pour la Rime; mais, avec tout cela, on n'y sent point le goût de Vers; on n'y trouve que de la Prose cadencée & rimée. Il faut donc nécessairement conclure de là, que ce qui fait l'essence & le caractère distinctif du Vers, consiste dans quelque autre chose que la cadence d'un certain nombre de Syllabes mesurées & terminées par une Rime.

C'est de quoi je m'imagine que ceux qui liront ceci avec attention, demeureront d'abord persuadés. Voyons cependant, si on ne pourroit point encore porter la chose à un plus haut degré d'évidence & la rendre plus palpable. Quelqu'un dira peut-être que j'ai choisi là une matière peu favorable à la Poésie, & qu'il n'est pas étonnant qu'on ne puisse faire que de mauvais Vers, de ce qui est pure Prose. C'est, ce me semble, l'objection la plus raisonnable qu'on peut faire, & celle qui vient le plus naturellement à l'esprit. Mais, si on y prend bien garde, cette objection là même renferme la preuve de ce que je dis, qu'il y a autre chose que la Mesure & la Rime, en quoi consiste le Caractère essentiel du Vers: Car, si malgré cette Rime & cette Mesure, la Prose que je viens d'habiller en Vers, reste toujours Prose & n'acquiert rien de plus, sinon qu'elle est cadencée & rimée, il s'ensuit évidemment de là qu'indépendamment de la Mesure & de la Rime, les Vers ont un stile particulier, différent de celui de la Prose.

Mais, pour faire encore mieux sentir la différence infinie de ces deux stiles, essayons un peu si de cette même matière qui paroît si ingrate & si peu susceptible des ornemens de la Poésie,
on

on ne pourroit pas en faire de bons Vers & qui ne ressemblassent en rien à la Prose. Voici, à ce qu'il me paroît, comment un Poëte pourroit en huit Vers, dire à peu près du regne de Nicéphore, ce que l'Auteur de l'Histoire Universelle en dit en huit lignes de Prose.

Ministre ambitieux, traître à sa Souveraine,

Nicéphore autrefois chassa du Trône Irène.

Prince avare & sans foi, ce lâche Usurpateur,

Disciple de Manès & grand Persécuteur,

Bien-tôt aux Sarrafins pour fruit de leur Victoire,

Par un Traité honteux, sacrifia sa gloire;

Et Victime, à la fin du Bulgare irrité,

Périt plus noblement qu'il n'avoit mérité.

Quels que soient ces Vers, & quelque chose qu'on y puisse reprendre d'ailleurs; du moins, ne disconviendra t-on point que ce ne soient véritablement des Vers & non de la Prose rimée. Cependant, qu'ont-ils de plus que les premiers pour la Mesure ou pour la Rime? Rien d'essentiel. Tout est à peu près égal de part & d'autre sur ces deux points. Concluons donc, que ce qui fait le Caractere propre du Vers & ce qui le distingue essentiellement de la Prose, est

8 REFLEXIONS SUR LA

quelque autre chose que la Mesure & que la Rime.

En effet , si les Vers n'avoient point d'autre avantage sur la Prose , les Poètes n'auroient pas lieu de s'en faire tant accroire ; & le langage des Dieux ne l'emporteroit de gueres sur le langage ordinaire des Hommes. De plus , comme les Vers de quatre pieds ou de huit Syllabes & au-dessous , n'ont point de césure ou de repos déterminé , il se trouveroit qu'une grande partie de notre Poësie Françoisse & sur-tout une de ses especes les plus nobles , qui est la Poësie Lyrique , ne differeroit presque de la Prose que par la Rime. Nos Pindares, nos Horaces & nos Anacréons modernes se contenteroient-ils d'une différence si légère , & trouveroient-ils dans la seule prérogative de la Rime, de quoi se tirer de pair d'avec le reste des Auteurs ? J'avoüe que dans les Vers de six & de cinq pieds , le repos joint à la Rime, a quelque chose de plus marqué ; mais , quand il ne s'y trouve rien d'ailleurs qui caractérise le Vers , on sent que la Rime & la césure (je comprends sous ce nom la Mesure des Syllabes qu'elle partage) loin d'être un agrément , dégènerent en une monotonie plus insoutenable que la Prose même la plus simple & la moins ornée. Qu'y a-t-il en effet de plus ennuyeux que ce repos & cette Rime qui reviennent toujours au bout d'un certain nombre de Syllabes toujours le même ? L'un & l'autre à la verité , sont essentiels à la forme mécanique du Vers , si j'ose m'exprimer ainsi ; mais , ce n'est point ce qui en constitue le Caractere & ce qui fait le charme de la Poësie. On convient que les Vers plaisent plus que la Prose ; cependant,

dant, s'ils n'en étoient distinguez que par ces deux endroits, ils devroient plaire infiniment moins. Cette monotonie uniforme a quelque chose en soi de si désagréable, que toutes choses égales d'ailleurs, l'avantage seroit tout entier pour le stile qui s'en trouveroit le plus exempt. Or, si malgré le désagrément qui résulte de cette uniformité perpétuelle de chutes & de sons, les Vers, de l'aveu même de ceux qui sont le moins favorables à notre Poësie, ont plus de charmes que la Prose; il faut conclure nécessairement qu'il y a quelque chose de plus que la césure & que la Rime qui les en distingue, & qui fait en quelque sorte l'ame de cette Poësie, dont le repos & la Rime ne font, pour ainsi dire, que le corps ou la forme extérieure. Enfin, pour finir sur cet article, il faut un distinctif qui soit général pour toutes les especes de Vers; & comme les Vers de huit syllabes & au dessous, qui tous n'admettent point de césure, sont autant & aussi essentiellement Vers, que ceux de dix & de douze syllabes; il est évident que la césure n'est point ce qui décide de la Poësie dans le Vers François. Ainsi, on ne pourra se retrancher que sur la Rime; & alors, il ne faudra plus mettre d'autre distinction entre les Vers & la Prose, sinon, que les premiers seront de la Prose qui rime, & l'autre de la Prose qui ne rime pas. Concluons donc de tout cela, qu'il faut qu'il y ait quelque autre chose que la Rime & que la césure, qui constituë l'essence de la Poësie, & qui fasse le Caractere distinctif de ce qui est véritablement Vers & de ce qui n'en a que l'apparence.

On ne peut point non plus réserver ce dis-

A 5

tinger

inctif à la différence des termes & à la noblesse de l'expression ; puisque les termes sont communs aux Vers & à la Prose , & que tous ceux qui sont reçus dans la bonne Prose , sont aussi de mise dans les bons Vers. Je dis la même chose des figures hardies & sublimes que la Poësie ne fait qu'emprunter de la Rhétorique , à qui elles appartiennent en propre , & dont les Poëtes doivent l'hommage aux Orateurs.

Ce n'est donc que dans l'arrangement des termes , c'est-à-dire , dans la construction & le tour de la phrase , que peut consister cette différence qui caractérise le Vers François , & le distingue de la Prose ; & c'est en cela uniquement que je prétends qu'elle consiste , comme je me flatte de le démontrer dans la suite.

Mais , pour aller au devant de toute équivoque , il faut faire attention que je ne parle ici que de la versification prise précisément en elle-même , indépendamment du génie & de la verve du Poëte ; & que je ne l'envisage qu'en tant que le tour du Vers diffère de celui de la Prose. Un Auteur peut être tout Poétique dans un Ouvrage , par la hardiesse & la nouveauté des Fictions , par la richesse & la variété des Images , par la fécondité & les faillies heureuses d'une Imagination vive & allumée , sans que pour cela il le soit dans sa versification. Un autre au contraire , peut l'être dans sa versification , sans qu'il le soit dans la disposition & l'économie de son Ouvrage . C'est ce qu'on peut dire en particulier du Lucain. Il n'est en quelque sorte que trop Poëte dans ses Vers ; il ne l'est pas assez dans l'ordonnance de son Poëme. Rien de plus Poë-

Poétique que le Télémaque , par rapport à l'ordonnance & à la conduite, aux fictions, aux figures & à tous les autres ornemens qui ne touchent point à la versification. Pour le stile, non-seulement il ne l'est pas, mais même il ne le doit pas être.

C'est ce que je suis bien-aïse de faire remarquer ici, pour détromper bien des gens qui sur les descriptions brillantes, sur les comparaisons fleuries & autres pareils ornemens que l'Auteur a empruntez de la Poësie, se sont imaginé que le Télémaque étoit écrit en stile Poétique. Ces sortes d'agréments sont choses qu'il ne faut point confondre avec le stile, auquel ils sont absolument étrangers. Dire que * *l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvre les portes dorées de l'Orient, &c.* Souhaiter que *Morphée répande ses plus doux charmes sur des paupières appesanties, qu'il fasse couler une vapeur divine dans des membres fatigués*, & autres expressions semblables, souvent employées dans le Télémaque; c'est ce qu'on peut appeller le langage ou même le jargon de la Poësie, qui accoutumée à animer, à personifier, & même à diviniser tout ce qu'il lui plaît, nous représente l'Aurore sous l'idée de Déesse, & le sommeil sous le nom d'un Dieu. Mais, comme ces conceptions figurées se peuvent exprimer dans un stile Prosaïque, tout aussi bien que dans un stile Poétique, elles ne décident rien pour la qualité du stile. Feu M. de Cambrai se proposant de faire un Poëme Epique en Prose, a pris de

* *Nouveau Télémaque*, Liv. 4. pag. 120. & 121.

12 REFLEXIONS SUR LA

de la Poësie tout ce que la Prose en pouvoit admettre. Ainsi , la disposition, l'ordonnance & la conduite de son sujet, les pensées, les images, les comparaisons, les descriptions, tout y est Poétique pour le fonds; mais, comme il se bornoit à écrire en Prose, il s'est toujours tenu renfermé dans la sphere d'une Prose, vive à la verité, noble, sublime & pompeuse, mais, qui ne sort point du Caractere de la Prose. Il y a plus, comme je l'ai déjà remarqué; c'est qu'il n'a pas même dû en user autrement, puisque le stile Poétique siéroit aussi mal dans la Prose, que le stile Profaique le fait dans les Vers. Ainsi, quand l'Auteur de la Préface qui est à la tête du nouveau Télémaque, applique à M. de Cambrai, ce que Strabon a dit d'un ancien: * *Qu'il avoit imité parfaitement la Poësie en rompant seulement la Mesure.*

Si par le terme de *Mesure*, il n'entend que le dérangement des pieds du Vers, il n'en dit pas assez; puisque M. de Cambrai a fait plus que cela; & que son stile tel qu'il est, quand on en arrangeroit les syllabes selon la Mécanique du Vers, n'en seroit pas moins stile de Prose. Si sous le terme de *Mesure*, il entend le Tour Poétique & ce stile propre & particulier qui distingue les Vers de la Prose rimée, je souscris sans peine à sa pensée, & nous sommes parfaitement d'accord.

En effet, qu'on lise Télémaque, on y trouvera la preuve de ce que j'avance. *Calypso*, dit-il d'abord en commençant, *ne pouvoit se consoler du*
dés-

départ d'Ulyffe. Dans sa douleur, elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle &c. Voilà de la Prose, voilà le pur stile Historique, tel que M. de Cambrai l'employe dans tout le cours de son ouvrage, & tel qu'il a dû absolument l'employer. Veut-on transformer cette Prose en stile Poétique? Voici, ce me semble, comme on pourroit tourner la pensée.

*Du départ de son cher Ulyffe,
Calypso ne pouvoit encor se consoler;
Pour elle désormais la vie est un supplice &c.*

Je crois qu'on n'aura pas de peine à sentir la différence de ces deux stiles par rapport à la Poësie; mais, je me flatte qu'on la sentira bien mieux encore, quand j'aurai développé ce qui fait, selon moi, cette différence, que je soutiens qui ne consiste que dans la différence du tour qu'on donne à la Phrase, & qui est toute autre dans les Vers que dans la Prose. C'est à dire qu'il y a un tour de Phrase qui est Poétique & un qui est Prosaïque; que ce dernier, avec la Mesure la plus exacte & la Rime la plus riche, est toujours dans le fonds véritablement Prose; au lieu que l'autre, sans Rime même & sans Mesure, est toujours réellement Poësie. Il ne s'agit plus que de démêler ce qui fait la différence, & ce qui constitue le Caractère distinctif de ces deux tours de Phrase.

C'est un point qui paroît d'abord d'autant plus difficile à déterminer, que la construction Française ne nous permet pas, même dans la Poësie la plus sublime, ces inversions hardies que souffre la construction Latine, où pourvu que tous

14 REFLEXIONS SUR LA

les mots qui doivent entrer dans la composition d'une Phrase, s'y trouvent rassemblez, peu importe bien souvent dans quel ordre on les y place, & quel rang ils y tiennent. Tel qu'on met à la tête de la Période, figureroit souvent tout aussi bien, si on le renvoyoit à la queue, de sorte qu'en mettrant confusément tous les termes d'une Phrase dans un chapeau, & les tirant au hazard l'un après l'autre, comme des Billets de Loterie, la construction s'en trouveroit toujours, à peu de chose près, assez régulière. Notre Langue n'admet point une pareille liberté, & a sa route plus resserrée & plus gênée. C'est ce que quelques gens lui reprochent; comme une imperfection. J'en conviendrai sans peine dès qu'on m'aura fait concevoir, que de parler dans le même ordre qu'on pense, c'est un défaut. Que l'obscurité dans la construction des Phrases, est une vertu, & la clarté un vice; & que plus une Langue est embrouillée, & plus elle laisse à deviner, plus aussi elle est belle. Pour moi, j'ai crû jusqu'ici, que comme on ne parle que pour se faire entendre, celui-là parloit le mieux, qui se rendoit le plus intelligible, & qu'on se le rendoit d'autant plus, qu'on laissoit moins à faire à la conception de ceux à qui on adressoit la parole. Le dérangement de mots & la disposition presque arbitraire que permet sur ce point la construction Latine, a quelque chose de fatigant pour l'intelligence de celui qui écoute. Il faut qu'il épelle, pour ainsi dire, chaque mot, & qu'il mette en ordre dans son esprit, ce que nous lui présentons en désordre dans le Discours. Je sais que l'usage & l'habitude rendent cette peine beaucoup moins

moins sensible qu'elle ne l'est en effet ; mais, c'est toujours une peine & une fatigue de moins que notre Langue nous épargne , en présentant les idées dans l'ordre naturel qu'elles doivent avoir. De sorte que celui qui nous écoute , n'a rien à reformer pour l'arrangement , dans ce que nous lui disons ; & comme nous lui présentons les idées selon l'ordre qu'elles doivent avoir entre elles , elles se placent d'elles-mêmes dans son esprit , à mesure que nous parlons , & toute sa peine se réduit à écouter.

C'est un avantage que notre Langue a sur la Latine & sur celles qui lui ressemblent ; & l'on peut dire que l'éloignement naturel que nous avons pour tout ce qui demande du travail & de la discussion , n'en relève pas peu le prix. Tout ce qui se fait à moins de frais , est toujours plus selon le goût de l'homme , en quelque chose que ce soit , & sur-tout dans celles qui sont d'un usage ordinaire & nécessaire , comme l'est le Langage. Je ne prétends point par là déprimer la Langue Latine que j'ai étudiée toute ma vie , & dont je suis Partisan aussi zélé que personne. Mais , je ne craindrai point de dire que je l'admire bien moins dans la construction de chaque Phrase en particulier , que dans la liaison des Phrases , dans le tissu du Discours , & dans l'ordre naturel & aisé avec lequel elle développe un raisonnement ou un narré , & en assortit toutes les parties. C'est en quoi elle l'emporte infiniment sur notre Langue : Mais , quand elle l'emporteroit encore par mille autres endroits , dont la discussion seroit ici hors d'œuvre , il faut qu'elle lui cède pour la régularité & la netteté de la construction. Cette licence

cence qu'elle se permet dans le désordre & la confusion des termes qui composent sa Phrase, est, selon moi, bien moins une liberté qu'une sorte de libertinage, dont on doit savoir bon gré à notre Langue de s'être jusqu'ici toujours défendue.

Il est aisé de juger par-là, que je suis bien éloigné de souscrire au souhait que semble former, en faveur de notre Langue, l'Auteur de l'excellente Préface, que j'ai déjà citée. C'est à la page XLVIII. * où après avoir loué un Poète Anglois qui a commencé, dit-il, d'introduire avec succès dans sa Langue, *les Inversions des Phrases: Peut-être*, ajoute-il, *que les François reprendront un jour cette noble Liberté des Grecs & des Romains.* Le terme de *reprendront*, semble supposer qu'ils l'avoient prise autrefois; & en cela, cet Auteur a raison. Ronsard en effet l'avoit introduite de son temps dans notre Langue. Sa réputation soutenuë de l'exemple des beaux esprits de son siècle, qui le regardant comme le Phenix de la Poësie, & comme leur Maître, faisoient gloire de l'imiter, avoit mis en crédit ces inversions hardies de Phrases qu'il avoit empruntées du Grec & du Latin. Ces Messieurs crurent embellir notre Langue en l'obscurcissant; ce fut un mérite, que de se rendre inintelligible; & la chose fut poussée si loin, que du vivant même de Ronsard, il fallut un Commentaire à ses Poësies. C'est-à-dire, que les Vers devinrent en quelque sorte, un langage

* • Discours de la Poësie Epique &c. servant de Préface au nouveau Télémaque.

ge étranger pour ses Compatriotes mêmes ; & que des François , pour entendre des Poètes François , eurent besoin de Scholiaſtes , comme s'il ſe fût agi de Poètes Latins ou de Poètes Grecs.

Mais , l'illuſion ne fut pas de longue durée. Le génie droit & judicieux de la Nation , qu'on ſurprend quelquefois , mais qu'on ne violente jamais long-temps , réclama bientôt contre un goût ſi oppoſé à ce caractère de ſimplicité & de clarté , que nous aimons tant dans les Ouvrages d'eſprit. On eut honte d'avoir été quelque-temps la dupe du Pédantiſme de Ronſard & de ſes Partifans ; & les productions de ce Poète tombèrent bientôt dans un mépris dont elles ne ſe ſont point relevées juſqu'ici. Je ne ſai même ſi on n'a pas un peu outré les choſes à cet égard , & il me ſemble qu'on ne rend pas d'ailleurs à Ronſard toute la juſtiſice qu'il mérite ; car , il faut convenir qu'il avoit , après tout , d'excellentes parties pour la Poéſie : Beaucoup d'eſprit , de l'imagination , du feu , de l'enthouſiaſme , bien de la lecture , & une grande connoiſſance des Anciens ; de ſorte qu'on ne peut guères attribuer ſa chute & le décri de ſes Ouvrages qu'à ces *Inverſions hardies* , qu'on prétend qui manquent à notre Langue ; mais , qui ont ſi mal réuſſi à cet Auteur , que je ne crois pas qu'il prenne jamais envie à aucun autre de tenter une ſemblable Avanture.

Mais , en rejetant ces *Inverſions hardies* , je ſuis bien éloigné , comme on le va voir , de prétendre que toute tranſpoſition ſoit incompatible avec la conſtruction de notre Langue , & conſéquemment avec notre Poéſie ; puis-que,
c'eſt

c'est au contraire dans ces transpositions mêmes, que je fais consister le Caractère essentiel & distinctif de la versification Française: Voici comment.

J'ai dit qu'il y avoit une Phrase Poétique, & une Phrase Prosaique; & comme les termes qui entrent dans la composition de l'une & de l'autre, appartiennent également à la Prose & aux Vers, & que l'usage leur en est commun; il s'ensuit que ces deux sortes de Phrases ne peuvent différer que par l'arrangement des termes; & par le tour qu'on leur donne. Or, quel est ce tour de Phrases qui est particulier à la Poésie, & qui distingue les Vers de la Prose? Le voici. C'est uniquement le *Tour qui met de la suspension dans la Phrase, par le moyen des inversions ou transpositions requës dans la Langue, & qui n'en forcent point la construction.* Les exemples rendront cela plus sensible, que la définition ne le peut faire; mais, avant que de les appliquer, je crois qu'il est à propos de développer cette définition, dont je fais la base de tout mon Système sur cette matiere.

Je regarde donc la suspension, comme l'ame du Vers, & ce qui en fait le charme, par l'attente où elle met, & par la surprise qu'elle cause. On soutient par ce moïen l'esprit du Lecteur qui demeure toujours en haleine, jusqu'à ce que le terme le plus essentiel, & qui est comme la clef de la phrase, ait enfin déterminé la pensée. Il en est à peu près en cela, du Vers par rapport à la Prose, comme du Poëme par rapport à l'Histoire. Un Historien qui entreprend de traiter d'une guerre, observe régulièrement dans sa narration l'ordre naturel des choses. Il
expo-

expose d'abord les motifs de cette guerre, de là il passe aux préparatifs, & il ne fera point le siège d'une Ville qu'il n'ait mis auparavant l'Armée en Campagne. Le Poëte au contraire transporte d'abord son Lecteur au milieu des Evénemens.

In medias res

Non secus ac notas, Auditorem rapit.

HORAT. *Ars Poëtica*, v. 148.

C'est par la fin d'un siège qu'il ouvre la Scène; & ce n'est que dans le cours du Poëme qu'on apprend enfin, comme par occasion, les causes, les suites & les exploits d'une guerre qui est sur le point de se terminer.

Telle est, à proportion, la marche du Vers par rapport à la Prose; car, au lieu que celle-ci débute ordinairement par le terme principal de la Phrase; au lieu qu'elle met d'abord en chef le Nominatif substantif escorté de son adjectif, s'il doit en avoir, & suivi de son verbe, qui traîne lui-même après lui ou l'accusatif, ou tel autre cas qui lui convient: Methode qui, comme le remarque fort bien M. de Cambrai, * *exclut toute suspension d'esprit, toute attente, toute surprise, toute variété, & souvent toute magnifique cadence*: le Vers au contraire, commence sa marche par ce qu'il renferme de moins essentiel. Le premier terme qui se présente d'abord, en suppose presque toujours un autre, dont il dépend absolument, & qui peut-être, ne se déclarera qu'à

* *Reflexions sur la Rhétorique.*

20 REFLEXIONS SUR LA

qu'à la fin de la Période. Souvent tout est en l'air dans le premier Vers, & ce n'est que dans le second ou le troisième qu'on découvre enfin ce qui l'appuie & lui sert de soutien. C'est comme une intrigue de Théâtre qui cause un embarras intéressant & agréable durant le cours de la Pièce, & dont on ne voit le dénouement qu'à la fin : & voilà ce qui produit cette suspension d'esprit propre du Vers, & où la Prose, de l'aveu de Mr. de Cambrai, ne sauroit aspirer.

Qu'on rappelle ici ce que j'ai cité plus haut du commencement de *Télémaque*. On y trouvera la preuve de ce que je viens d'exposer. *Calypso*, dit l'Auteur, *ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse*. Quel est dans cette Phrase le principal Personnage, & celui qui y figure en chef ? C'est *Calypso*. Aussi, est-ce elle qu'on met d'abord sur la Scène. Quelle est son attitude ? C'est celle d'une femme désolée. *Elle ne peut se consoler* : Et de quoi ? *Du départ* d'une personne qu'elle aime. Qui est cette personne ? C'est *Ulysse*. Voilà l'ordre naturel des Questions qu'on peut faire sur *Calypso* dans le point de vue où on la met. On veut d'abord connoître la personne ; ce n'est qu'après qu'on a reconnu qu'elle est affligée, qu'on s'informe du sujet de son affliction ; & c'est aussi l'ordre que suit la Phrase Prosaïque dans sa construction. La Poésie au contraire, débute d'abord par ce qui fait le sujet de l'affliction ; & on apprend chez elle, pourquoi *Calypso* est affligée, avant que de savoir que *Calypso* soit affligée.

*Du départ de son cher Ulyffe
Calypso ne pouvoit encor se consoler.*

Ici, le premier Vers est comme en l'air. On y parle du départ d'Ulyffe; mais, on n'y voit point encore, ni qui s'y interesse, ni à quel point on s'y interesse; & ce n'est que dans le second Vers qu'on apprend enfin, que c'est Calypso qui y prend part, & qui en est même touchée à tel point, qu'elle ne peut s'en consoler. De là naît cette surprise, cette attente & cette agréable suspension, dans laquelle je fais consister le Caractère & l'agrément de la versification François.

Je ferois même voir, s'il étoit nécessaire, que la suspension dont je parle, s'étend à la Versification Latine comme à la François; que c'est en sa faveur, qu'on y fait ordinairement marcher les Epithetes avant leur substantif.

Sæva memorem Junonis ob iram.
Virg. I. *Æneid.*

Et qu'entre deux substantifs celui qui est gouverné, passe presque toujours devant celui qui gouverne, & qu'il suppose.

*Troja qui primus ab oris
Italiam fato profugus &c.*
Ibid.

Mais, comme cela est étranger à mon sujet, je ne m'y arrête pas; & quoi qu'il en soit de la suspension à l'égard du Vers latin, il est toujours

jours vrai qu'elle est l'ame du Vers François, & qu'elle en fait le Caractere distinctif. Je crois avoir expliqué d'une maniere assez sensible, ce que j'entends par cette suspension. Elle convient essentiellement au Vers, comme je me flate de l'avoir déjà montré, & comme je le ferai encore mieux sentir dans la suite; & elle y convient, à la difference de la Prose, dont la marche réglée & uniforme lui donne, de l'aveu de M. de Cambray *, une entière exclusion.

Mais, quel est le principe de cette suspension, & par où parvient-on à la produire? C'est, comme je l'ai dit dans ma définition, *par le moyen des transpositions reçues dans la Langue.*

Ce que j'entends par transposition; c'est quand l'ordre naturel de la Phrasé est renversé, & qu'un nom ou un verbe qui dépend d'un autre, passe devant celui de qui il dépend & qui le gouverne. On en a déjà vu un exemple dans ce que j'ai tourné en Vers, du commencement de Télémaque, où l'on apprend le sujet de l'affliction de Calypso, avant que de savoir qu'elle soit affligée. En voici un autre tiré de Racine dans sa Tragédie de Mithridate. Arbace étant arrivé assez à temps, pour empêcher la Reine d'avaler le poison qu'on lui présentait par ordre de Mithridate, ordonne à Arcas d'aller informer ce Prince du succès de sa diligence & de son zele. A parler régulièrement, voici comment il auroit dû s'expliquer à Arcas, & comment en effet il auroit parlé en Prose: *Et vous, Arcas, courez apprendre à Mithridate la nouvelle du succès de mon zele.* Tel est l'arrangement naturel que deman-

mande

* Reflex sur la Rh.

mande la construction ordinaire. La Poësie au contraire, renverse & dérange cette construction, & transporte au commencement de la Phrase, ce qui dans la Prose ne doit être qu'à la fin.

*Et vous Arcas, du succès. de mon zele
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.*
Act. V. Scene III.

La Phrase en Prose, finissoit par ces termes *du succès de mon zele*; c'est par où elle débute en Vers; voilà ce que j'appelle transposition.

Mais, comme notre Langue a ses usages; qu'elle n'admet pas toutes sortes d'inversions; qu'il y en a qu'elle souffre, & d'autres qu'elle rejette; c'est pour cela que j'ai déterminé les différentes sortes de transpositions qu'admet notre Poësie, en les fixant précisément à celle qui sont reçues dans la Langue. En effet, la Poësie suppose la Grammaire; & il faut parler François, avant que d'entreprendre de faire des Vers François. C'est sur cela que Despreaux dit si judicieusement dans son Art Poétique, *Chant 1.*

Surtout qu'en vos Ecrits la Langue révé-
rée,

Dans vos plus grands excès vous soit toujours
sacrée.

Envain, vous me frappez d'un ton mélo-
dieux,

Si le terme est impropre ou le tour vi-
cieux.

Donnez à vos Vers le tour le plus noble & le
plus

24 REFLEXIONS SUR LA

plus neuf qu'il vous fera possible; mais, que ce tour soit avoué de l'usage : Usez de transpositions, vous le devez, mais, n'en hazardés point que la Langue n'autorise. M de Cambrai * & l'Auteur de la Préface de son Télémaque, semblent souhaiter qu'on mit notre Langue un peu plus au large sur le fait des inversions. Je le souhaiterois comme eux. Les Poètes y gagneroient encore plus que le reste des Ecrivains. Qu'on adopte dans notre Langue de nouvelles inversions, je serai des premiers à les suivre, dès qu'elles auront été admises. Mais, jusqu'à ce que l'usage ait naturalisé celles qu'on prétend qui nous manquent, le plus sûr est de ne rien risquer, & de nous en tenir à celles qui sont incontestablement reçues.

Bien loin que la Poésie soit pour nous, un titre de nous licentier sur la régularité de la construction; je suis persuadé au contraire, qu'elle autorise les Censeurs à exiger de nous plus d'exactitude que du reste des Auteurs; & il me paroît en effet, que personne ne mérite moins d'indulgence qu'un Poète qui pèche contre la Langue. Qu'on s'explique en Prose bien ou mal, quand le fonds des choses est bon, on n'y prend pas garde de si près: Un homme est excusable de se faire entendre comme il peut. Mais, si vous ne pouvez pas parler correctement en Vers; qui vous oblige à versifier, & que ne vous expliquez-vous en Prose?

Ainsi, tant d'inversions & de transpositions qu'il vous plaira, la Poésie non seulement les souffre, mais même les exige; mais à cette

con-

condition, *qu'elles soient reçues dans la Langue.* J'ai ajouté *& qu'elles n'en forcent point la construction.* Quelqu'un croira peut-être, que cette addition est inutile, puisque les transpositions qui sont reçues dans la Langue, n'en sauroient forcer la construction, mais, cela n'est pas tout-à fait vrai, y ayant des transpositions qui, quoique reçues dans la Langue, ne laissent pas par la façon dont elles sont maniées, d'en forcer quelquefois la construction. Aussi, cette remarque tombe-t-elle moins sur la transposition même, que sur le mauvais usage qu'on en peut faire. Je n'apporte point ici d'exemple ni de l'une ni de l'autre, parce qu'il s'en présentera assez dans les Vers que j'aurai occasion de citer dans la suite; & sur lesquels je ne manquerai pas de faire remarquer le rapport qu'ils auront à ce que je viens d'observer ici.

Voilà donc ma définition expliquée, de la manière la plus intelligible qu'il m'a été possible. Il ne me reste plus qu'à y appliquer les exemples pour la justifier; & je me flatte que cette application donnera encore une nouvelle clarté à mon opinion, en même tems qu'elle en fera la preuve.

Et, afin que ces exemples soient plus à la main, je les ai tous tirés pour la plupart, d'une des plus belles Tragédies de Racine qui est *Mithridate*. Cette seule Tragédie me fournira, soit en bonne, soit en mauvaise part, tous les Traits dont j'aurai besoin. Je n'ai garde de vouloir blâmer par-là ni la Pièce ni l'Auteur; je rends justice autant que personne à l'un & à l'autre: Mais comme je ne pouvois gueres mieux m'adresser que chez Racine, pour trouver des

exemples à imiter , j'ai crû aussi que n'y ayant point d'Auteur si parfait qui ne soit répréhensible en quelque chose , les exemples que je citerois en mauvaise part , feroient bien plus d'effet , si je les tirois d'un Auteur de la réputation de Racine , que si j'allois les déterrer dans quelque Poète médiocre , à l'incapacité duquel on pût les attribuer. J'ai été bien-aise d'ailleurs , dans une matiere de Critique , de ne toucher à aucun Auteur vivant , ou du moins de n'en point citer , que ce ne fût en bonne part. On peut en user , avec plus de liberté à l'égard des morts , sur-tout , quand on le fait avec toute la circonspection & la révérence même que je me propose d'apporter au sujet de Racine. Je ne l'ai choisi préférentiellement à d'autres , que parce que j'en l'ai regardé , comme un des plus excellens Poètes & des plus corrects que nous ait fournis le dernier Siècle : & pour un trait où il y aura peut-être quelque chose à redire , j'en trouverai chez lui cent qui pourront servir de modele. Cela est si vrai , que j'ai eu bien de la peine à découvrir dans toute la Tragédie de Mithridate , un exemple en mauvaise part , conditionné comme je le souhaitois , pour l'usage que j'en veux faire. Il est tiré de la Scène où Arbate vient raconter , comment Mithridate , après avoir essayé inutilement le secours des poisons , a été réduit à se servir de son épée contre lui même : Voici donc comme il s'explique.

*D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des Poisons que lui-même a crû les plus fideles.*
AËTE 5. Scène 4.

Je

Je n'examine point pour le présent, si la césure du premier Vers est d'alloi, ni, si le passage de ce même Vers au suivant, est dans les règles: Ce sont choses à discuter à part, & que je pourrai traiter dans la suite. Il n'est question ici que de savoir, si le stile de ces deux Vers est Poétique ou Prosaïque.

Or, pour pouvoir juger plus sûrement, tant de ces deux Vers, que de tous les autres que j'aurai à citer dans la suite; j'établis d'abord une règle générale qui me paroît évidente, & qui est: *Qu'un Vers, pour être véritablement de la Poësie & non de la Prose, doit être tel; qu'en rompant la mesure & en supprimant la rime, on ne laisse pas de retrouver, même dans cette espèce de démembrement, un air de Poësie & un langage véritablement poétique.* Car, s'il est vrai, comme je crois l'avoir montré sensiblement, qu'indépendamment de la Rime & de la Mesure, la marche du Vers doit être toute différente de l'allure de la Prose; du moins quant au stile, le Vers reste toujours Vers, même après le dérangement des syllabes & la suppression de la rime: & dès qu'en le dégradant de la sorte, il paroît Prose; il faut conclure que ce n'étoit pas un Vers, mais seulement de la Prose rimée.

Or, sur ce principe, je dis que les deux Vers que j'ai citez de Racine, ne sont point d'un stile poétique. Pourquoi? parce que si on vouloit dire la même chose en Prose, on n'arrangeroit point les termes autrement qu'ils le sont dans ces deux Vers; & qu'en les dépouillant de la Rime & en rompant la cadence, on n'y trouve plus que de la Prose.

Faisons-en l'épreuve , en les dégradant de la manière que je viens de proposer. Voici précisément comme parle Arbate : *D'abord il a essayé les mortelles atteintes des poisons que lui-même avoit crû les plus fideles.* Il est aisé de voir que dans cette exposition , je ne dérange rien de l'ordre des termes qui composent les deux Vers , & que je n'y apporte de changement que celui qui est nécessaire pour supprimer la rime & rompre la cadence. Or , je demande si , dans cette phrase ainsi exposée ; il reste rien qui sente la Poésie ? La Prose s'énoncerait-elle autrement ? On trouve ici le nominatif suivi immédiatement de son verbe , *il a tenté.* Le cas du verbe suit de même immédiatement après , tenant comme par la main son adjectif , *les atteintes mortelles* , & traînant après lui un genitif qu'il gouverne & qui commence le Vers suivant : *Des poisons.* Voilà la marche pure de la Prose telle que nous l'a tracée * M. de Cambray. Nulle transposition ; & par conséquent nulle suspension. Or , que faut-il faire pour ménager cette suspension par le moyen des transpositions ; & pour rendre poétiques ces deux mêmes Vers ? Rien autre chose que d'en renverser l'ordre , & de mettre le premier , celui que Racine a mis le second , en disant :

Des poisons que lui-même a crû les plus fideles

D'abord il a tenté les atteintes mortelles.

Ou , comme il seroit encore mieux , en changeant

* *Réflexions sur la Rh.*

geant quelque chose de plus, pour conserver au commencement de la phrase, le terme de *D'abord*, qui y figure plus naturellement : On pourroit dire.

*D'abord, de ces poisons qu'il crût les plus fide-
les,
Mithridate a tenté les atteintes mortelles.*

Qu'on supprime ici la Rime; qu'on rompe la cadence des Vers & qu'on dise: *D'abord des poisons auxquels il se fioit le plus, Mithridate a essayé les mortelles atteintes.* On reconnoitra toujours dans ces Vers mêmes ainsi dégradez, un tour étranger à la Prose, & un stile véritablement poétique; car, comme la transposition subsiste toujours, la phrase ne perd rien de cette suspension qui tient l'esprit en attente, & fait l'ame de la Poësie.

Autre exemple tiré de la même Pièce. Monime voulant implorer le secours de Xipharès contre Pharnace frere du même Xipharès, lui parle ainsi:

*J'espere toutefois qu'un Prince magnanime
Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du Sang qui vous unit tous deux.*
ACT. I. Sc. 2.

La noblesse des termes qui entrent dans la composition de ces trois Vers, a quelque chose de séduisant & qui impose d'abord; mais, qu'on en retranche la Rime, & qu'on en rompe la cadence, comme on a fait aux precedens, on trouvera que le tour est pure Prose; car, voici ce

que dit Monime : *J'espere pourtant qu'un grand Prince ne sacrifiera point les larmes des misérables aux intérêts de ce Sang qui vous lie tous deux.* Or, on ne peut disconvenir que la construction de la Prose telle que la représente M de Cambrai, ne soit ici très-régulièrement observée; c'est ce que chacun peut justifier par soi-même, en examinant ces trois Vers en détail, comme on a fait les deux précédents. Veut-on à présent faire de la Poësie, de ces trois Vers qui ne paroissent que de la Prose rimée? Il ne faut que déplacer les deux derniers, mettre le second, celui qui est le troisième, & en ajustant le reste à ce dérangement, faire dire ainsi:

*J'espere toutefois, Prince trop magnanime,
Qu'aux intérêts du Sang qui vous unit tous deux,
Vous n'immolerez point les pleurs des malheureux.*

Je parle mal peut-être, en disant *immoler des pleurs*, métaphore que je ne crois pas bien régulière; mais ce n'est pas de quoi il est ici question. Il s'agit seulement du tour de la Phrase, qui, de prosaïque qu'elle étoit, devient poétique par le secours de la transposition. En effet, qu'on supprime la rime dans ces Vers, & qu'on en rompe la cadence, en disant : *J'espere toutefois, Grand Prince, qu'aux intérêts du sang qui vous lie tous deux, vous ne sacrifierez point les larmes des misérables* : On y trouve toujours un goût de Vers, parce que la transposition y subsiste toujours, & donne à la Phrase un tour que la Prose n'admet gueres.

Encore un exemple plus étendu & tiré de la même Scene. C'est Xipharès qui parle, & qui
ayant

ayant fait entendre à Monime , que si Pharnace étoit coupable en l'aimant , il étoit sur ce point là , plus criminel encore que Pharnace. Vous ? Lui dit Monime , avec un air de surprise ; à quoi Xipharés répond ainsi.

*Mettez ce malheur au rang des plus funestes,
Attestez, s'il le faut, les Puissances Célestes,
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Pere, Enfants animez à vous persécuter &c.*

Sans qu'il soit besoin de faire ici l'anatomie de ces quatre Vers , il n'y a personne qui n'avouë, qu'on ne peut rien voir de plus prosaïque que la construction de cette Phrase,

*Attestez, s'il le faut, les Puissances Célestes
Contre &c.*

Rien de plus aisé cependant, que de reformer cette Prose rimée, & de la rendre poétique. Il ne faut pour cela que transposer l'ordre des Vers ; & voici , ce me semble , comment ou pourroit s'y prendre , pour les rétablir , en ajustant d'ailleurs les Rimes , par rapport à ce qui précède & à ce qui suit.

3. *Contre un Sang malheureux , né pour vous
tourmenter ,*
4. *Peres, Enfants animez à vous persécuter ,*
2. *Attestez, s'il le faut, les Puissances Célestes ;*
1. *Et mettez ce malheur au rang des plus funestes.*

J'ai chiffré ces quatre Vers selon l'ordre qu'ils gardent dans l'Original. On y trouvera un grand

renversement ; car, je commence la Phrase par les deux Vers qui la finissent dans Racine , & je finis par celui qu'il met au commencement : Mais, le tour poétique demande cela , & toutes les personnes qui auront quelque connoissance de la Poësie , conviendront , en comparant ces deux Phrases , que la dernière est poétique , & que celle de Racine ne l'est pas. Cependant , qu'y a-t-il de plus dans l'une que dans l'autre ? Rien , sinon , qu'au lieu que Xipharès chez Racine dit : *Attestez les Puissances Célestes contre un sang malheureux. &c.* Je lui fais dire : *Contre un sang malheureux &c. Attestez les Puissances Célestes.* C'est-à-dire , que j'use de transposition où il n'en use pas ; & par ce seul secret , je fais des Vers avec les mêmes termes dont il ne fait que de la Prose rimée.

Vous blâmez donc Racine , dira quelqu'un , & vous vous croyez bon pour lui faire son procès ? Quelle présomption ? Elle est grande , j'en conviens ; & cependant , toute grande qu'elle est , je ne la défavoue pas. * *Vous manquez en peu de choses* , dit Cicéron , en appliquant à Caton ce passage d'un Ancien ; *mais , si vous tombez en faute , je suis en droit de vous reprendre.* Je puis dire la même chose à l'égard de Racine. Rarement s'écarte-t-il des règles dans la Poësie ; mais , lorsqu'il s'en écarte , je suis en droit de le relever ; & je le fais avec d'autant plus de confiance , que c'est à lui même que je dois les lumières à la faveur desquelles je découvre ses négligences.

* *Non multa peccas , inquit ille , sed si peccas , te regere possim.*

Cic. Or. pro Muranâ.

gences. C'est chez lui en effet, plus que chez aucun autre Poëte, que j'ai appris combien l'usage des transpositions étoit nécessaire, pour parvenir à cette suspension qui fait l'ame de la Poësie, & qu'il ménage si habilement dans la sienne. Il faudroit transcrire ici presque toutes ses pièces, si je voulois rapporter tous les exemples qu'on en peut tirer sur ce point: Mais, comme je me suis borné, dans cet examen, à la seule Tragédie de Mithridate, je me contenterai d'en citer une tirade de huit ou dix Vers de la premiere page. C'est Xipharès qui parle, & qui, après avoir annoncé en quatre Vers à Arbate la mort de Mithridate, poursuit ainsi:

*Après un long combat, tout son Camp dispersé,
Dans la foule des Morts en fuyant l'a laissé.
Et j'ai su qu'un Soldat dans les mains de
Pompée
Avec son Diadème a remis son Epée.
Ainsi ce Roi, qui seul a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eut de Chefs impor-
tans,
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, & laisse après lui, pour venger son
trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.*

Qu'on examine ces Vers, on n'en trouvera gueres où il n'y ait quelque transposition & quelquefois deux plutôt qu'une. La Prose diroit: *L'a laissé dans la foule des morts. . . . a remis son Epée avec son Diadème dans les mains de Pompée. . . . a lassé durant quarante. . . .*

lançant la fortune dans l'Orient Vengeoit la querelle commune de tous les Rois. La Poësie au contraire dit: Dans la foule des morts l'a laissé. . . . dans les mains de Pompée avec son Diadème a remis son Epée: Ce qui fait deux transpositions. La premiere, en ce qu'il y a, dans les mains de Pompée a remis son Epée. La seconde, en ce qu'au lieu de dire, a remis son Epée avec son Diadème, on met: Avec son Diadème a remis son Epée. Et ainsi des autres transpositions qu'on peut justifier dans ce morceau, & qui se trouvent en assez grand nombre dans l'espace de sept Vers seulement. Voilà quel est le stile ordinaire de Racine dans sa Poësie, & s'il lui arrive quelquefois de mollir & de s'écarter de la règle qu'il suit le plus souvent, on doit regarder ces sortes de libertez, comme de petites négligences, dont les plus grands Poëtes mêmes n'ont jamais été totalement exempts. Je crois qu'après cette déclaration, personne ne trouvera mauvais que je continuë à relever ces négligences legeres qui peuvent servir à nous instruire. C'est par-là que les fautes mêmes, ou les imperfections des Grands Hommes, nous deviennent utiles.

Je n'ai jusqu'ici apporté d'exemples que de plusieurs Vers joints ensemble, & l'on a pû voir, comment en les déplaçant seulement, & mettant les premiers ceux qui étoient les derniers, on faisoit des Vers, de ce qui n'étoit auparavant que de la prose rimée. J'ajoute à cela que la même chose arrive à l'égard des moitez de Vers ou des hemistiches, où ce qui en Prose iroit le premier, doit marcher le dernier dans la Poësie. Qu'on dise par exemple.

Vou-

Voudra-t-il se charger d'un Gendre sans appui ?

Le Vers n'est point absolument mauvais ; mais, la Prose ne parlera pas autrement. Au lieu que dans la Poésie, on transpose ces deux hemistiches, comme le fait Racine.

D'un Gendre sans appui voudra-t-il se charger ?
Act. 3. Sc. 1.

On dira peut-être, que la rime est ce qui a déterminé Racine à cette transposition. C'est ce qui peut bien arriver à des Poètes médiocres, mais, non pas à un Poète tel que Racine. Ses Ouvrages font assez foi, que la rime ne le gouvernoit point. Non, que quelquefois il ne se dispense de cette transposition d'hemistiches, & qu'il ne suive à peu près l'allure de la Prose. Comme quand il dit :

Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs,

Act. 2. Sc. 6.

L'Amour a peu de part à mes justes soupçons.

Act. 4. Sc. 1.

Car, il est certain qu'il eût été plus poétique de dire.

Il faut qu'à mes douleurs on joigne encor l'outrage,

.....

A mes justes soupçons l'Amour a peu de part.

B 6.

Mais,

Mais, il faut considérer qu'il y a des occasions où cela est corrigé par ce qui précède ou par ce qui suit, & où ces inversions trop multipliées pourroient faire un mauvais effet. C'est sûrement quoi je m'expliquerai plus au long, en parlant de l'usage des transpositions, & de la manière dont il faut les ménager. Je me contenterai de faire voir ici par un seul exemple qu'un Vers qui considéré seul, auroit l'allure de la Prose, devient poétique, quand il est joint à un autre, & cela, par le moyen de la transposition commune qui les lie tous deux.

Supposons donc que le Vers que j'ai déjà cité un peu plus haut,

Voudra-t-il se charger d'un Gendre sans appui?

Il est sûr que ce Vers considéré seul est tout-à-fait dans le goût de la Prose. Mais, joignons en un autre qui le précède dans ce sens. . . .
Ce Prince qui avoit de la peine à se déclarer pour nous, dans le temps que la fortune nous favorisoit le plus,

Lorsque tout l'Univers nous accable aujourd'hui,

Voudra-t-il se charger d'un Gendre sans appui?

Alors, ce second Vers qui pris tout seul, paroïssoit Prose, devient véritablement Vers, par la jonction du premier. Pourquoi cela? C'est qu'il s'y trouve de la transposition, & par conséquent de la suspension; car, dans l'ordre natu-

tu-

tuel, & tel que le demande le tour de la Prose, il faudroit dire :

*Voudra-t-il se charger d'un Gendre sans ap-
pui ?*

*Lorsque tout l'Univers nous accable aujour-
d'hui.*

Dans cette disposition des deux Vers, on n'attend plus le second, qu'on ne peut regarder que comme un traîneur qui vient trop tard & après coup. Au lieu qu'en commençant par ce second Vers, comme je l'ai fait ci-devant, on prépare l'esprit à l'autre Vers que celui-ci suppose : Or, voilà la suspension, le tour est poétique.

Ainsi, quand j'examine un Vers en particulier, & que je juge si le tour en est poétique ou non ; je n'en juge qu'en le considérant à part, & sans rapport à ce qui précède ou ce qui suit : & je dis sur cela, que la Poësie demande que le premier hémistiché suppose toujours, autant qu'il se pourra, celui qui doit suivre, & qu'il y prépare l'esprit du Lecteur ; c'est comme en une ordinairement Racine. Il ne dit point :

*On m'y verra couvrir plus ardent qu'aucun au-
tre.*

*Pourquoi vous taisiez-vous, avant que de par-
tir.*

*Presser notre départ ainsi que notre hy-
men.*

Cette tournure ne vaudroit rien, parce que, si on y prend garde, après le premier hémistiché de ces trois Vers, on n'attend plus le se-

38 REFLEXION SUR LA

cond : Chacun de ces premiers hémistiches a un sens terminé qui ne promet plus rien. Aussi, Racine n'a-t-il eu garde de les construire de la sorte. Il a transposé ces hémistiches, & par-là en a fait de très-bons Vers en disant :

Plus ardent qu'aucun autre , on m'y verra-
courir , Act. 3. Sc. 1.

Avant que de partir , pourquoi vous taisiez-
vous ? Act. 4. Sc. 4.

Ainsi que notre hymen presser notre dé-
part , Act. 1. Sc. 3.

Mais , comme en établissant la nécessité des transpositions , par rapport à la suspension dont elles sont le principe , j'ai fixé ces transpositions à celles *qui sont reçues dans la Langue* : Je crois qu'il ne sera point hors de propos d'examiner qui sont celles qui se pratiquent en Vers, & que la Langue autorise ; & qui sont celles qu'elle n'y souffre pas.



EXA-

E X A M E N

D E S

TRANSPOSITIONS PERMISES,

Ou défendues dans le stile Poétique.

QUAND je ne me serois pas engagé dans ma Dissertation précédente, à traiter en détail, ce qui regarde les Transpositions; & à faire la distinction de celles qui sont permises, & de celles qui ne le sont pas; c'est un point si essentiel à mon sujet, que je ne pourrois me dispenser d'en parler.

En effet, comme entre les Transpositions qui caractérisent le tour Poétique, par la suspension qu'elles introduisent dans la Phrase, il y en a que la Langue admet, & d'autres qu'elle rejette; tout ce que j'ai dit jusqu'ici, & de la suspension & des transpositions, se réduiroit aux termes d'une pure spéculation; si je ne donnois des règles sûres, pour discerner celles qui sont de mise, de celles qui ne le sont pas. Je sais bien que l'usage, qui est le Grand Maître de la Langue, semble les déterminer; mais, outre qu'il y a des Transpositions qui sont propres à la Poésie & que la Prose ne souffre pas; que l'usage même qu'en fait la Poésie, n'est pas bien certain, bien déterminé & hors de toute contestation, au moins

moins à l'égard de quelques-unes de ces Transpositions; il y a lieu de douter, si ce principe de l'usage, auquel on rapporte tout dans les bizarreries prétendues de la Langue, ne suppose pas lui-même un principe ultérieur, & s'il n'est pas fondé sur quelque raison.

Pour moi, si j'ose dire ce que j'en pense, je suis persuadé que les irrégularitez mêmes les plus bizarres, en fait de Langage, ont un principe caché que peu de gens pénètrent; mais, dont tout le monde suit l'impression sans le connoître. C'est une sorte d'instinct qui inspire toute une Nation; & qui, quoi qu'à l'aveugle, conduit aussi sûrement l'ignorant, que la Raison & la Règle dirigent l'Homme de Lettre & le Grammairien. Pourquoi, entre deux façons de parler, qui d'elles-mêmes n'ont rien de vicieux, l'une est elle admise & l'autre reprouvée? On répond que cela vient de l'usage, qui admet l'une & qui défavoue l'autre, & l'on feroit scrupule de creuser plus avant. Mais, comme de la maniere que les Hommes sont faits, toute une Nation ne se détermine pas à préférer une expression à une autre, sans qu'il y ait quelque raison sourde de préférence; j'ose dire, que si on vouloit un peu creuser en cette matiere, on trouveroit infailliblement ou dans le génie de la Langue, ou dans le goût de la Nation, le principe caché qui, sans que nous nous en apercevions, décide dans nous, de ce que nous devons admettre en fait de Langage, & de ce que nous devons réprover.

Or, c'est à ce principe que j'ai tâché de remonter, non pas, pour régler quelles sont les Transpositions dont on peut user, & quelles sont
cel.

celles dont on doit s'abstenir ; puisque, cela n'appartient qu'à l'usage : Mais, pour justifier l'usage même dans celles qu'il a permises, comme dans celles qu'il a condamnées. J'aurois pû m'en tenir à faire un détail exact de différentes inversions qui sont d'alloi dans la Poëtie, & à les appuyer par des exemples tirez de nos meilleurs Poëtes: C'étoit même, à peu près, à quoi je m'étois borné d'abord. Le hazard, sans que j'en eussé dessein, me mena plus loin ; car, en lisant à quelques uns de mes amis, ce que j'avois jeté sur le papier, touchant les Transpositions, & en ayant rapporté une qui, de mon aveu, étoit bonne; mais, que j'avois qui m'embarassoit; parce que je ne trouvois pas qu'elle quadrât avec les autres de même espee, & que je ne voyois pas d'ailleurs, ce qui pouvoit la tirer hors de la règle ; un d'eux, homme de beaucoup d'esprit * & qui sans être poëte, est fort au fait sur la Poësie, me donna sur le champ le dénouëment que je cherchois, en me faisant remarquer, que ce qui autorisoit cette Transposition, c'étoit qu'elle se pouvoit faire sans ambiguité & sans équivoque. Sa raison qui me parut décisive pour la difficulté dont il s'agissoit, me donna lieu d'envisager toutes les autres Transpositions par le même endroit. Je les examinai, & les étudiai de nouveau ; & à force de les remanier & de les confronter ensemble, je trouvai dans ce qu'on m'avoit dit pour une, la clef de toutes les autres, & le principe général & déterminant, qui a fait admettre celles qui sont en usage, & qui a fait exclure celles qui n'y sont pas.

C'est

* M. l'Abbé de Pens.

C'est ce que je vais tâcher de développer; & pour y parvenir, il faut supposer d'abord, que les Transpositions ne peuvent rouler que sur deux sortes de termes qui sont, pour ainsi parler, le corps de la Phrase; c'est-à-dire ou sur les noms, ou sur les verbes. Sur les noms, soit par rapport à d'autres noms dont ils dépendent, soit par rapport aux verbes, qu'ils gouvernent ou dont ils sont gouvernez. Sur les verbes, par rapport à d'autres verbes avec lesquels ils se trouvent liez par la construction.

A l'égard des verbes, il n'y a point de distinction à faire entre les tems differents; présent, passé & futur, sur lesquels ils roulent. Car, comme cela ne change rien à leur signification essentielle, dès qu'ils souffrent la transposition dans un de ces tems, ils la peuvent souffrir dans tous les autres. Il n'en est pas de même des noms, par rapport aux cas différens dont ils sont composéz, & dont les uns admettent la transposition sans restriction; & les autres ne s'y prêtent qu'avec précaution, & qu'en certaines situations. Le Datif par exemple, se transpose tant qu'on veut, & presque sans aucune exception. Le Génitif & l'Ablatif se transposent aussi le plus souvent, hors en quelques rencontres particulières. Le Nominatif au contraire, & l'Accusatif n'admettent la transposition qu'à certaines conditions, & ce dernier encore plus rarement que l'autre. C'est ce que le Lecteur reconnoîtra par lui-même; lorsque j'entrerai dans le détail des transpositions, par rapport à ces différens cas. Je ne mets point ici le Vocatif en ligne de compte, parce que, n'ayant proprement point de régime ni actif, ni passif, il est abso-

absolument indépendant. Au reste, je crois
 qu'on ne trouvera pas mauvais, qu'en parlant de
 tous ces cas, je me règle sur l'Analogie latine :
 Il m'a paru que dans une matière qui ne regarde
 que gueres que les gens de Lettres, je devois en
 user ainsi, pour leur plus grande commodité ;
 & je ne disconviendrai pas que je n'aye eu aussi
 en cela, un peu égard à la mienne. La différence
 de certains cas dans notre Langue, est si peu
 marquée, que j'aurois été fort embarrassé à
 distinguer en plusieurs occasions, le Génitif de
 l'Ablatif. Il m'a donc fallu, pour les fixer, avoir
 recours à la Méthode qu'on suit dans les Dé-
 clinaisons de la Langue Latine ; & suivant ce
 plan, j'appelle Nominatif, Génitif &c. ce qui
 dans notre Langue, répond au Nominatif, Gé-
 nitif & autres cas des Latins. Détail de Gram-
 maire assez désagréable, mais si utile, que je
 me flate, qu'on voudra bien l'excuser en faveur
 de la clarté qu'il répandra sur tout ce que j'ai à
 dire des transpositions.

Ce fut dans la discussion de ces cas différens,
 qu'ayant remarqué que des cinq cas, à l'égard
 desquels la transposition pouvoit avoir lieu, le
 Datif l'admettoit sans violence, & même assez
 naturellement ; qu'à peu de chose près, il en étoit
 de même du Génitif & de l'Ablatif ; mais
 qu'au contraire, le Nominatif ne la souffroit
 qu'à peine, & seulement en certaines conjonc-
 tures ; & que l'Accusatif y répugnoit presque to-
 talement ; je voulus démêler d'où pouvoit venir
 tant de répugnance dans les derniers, & tant de
 facilité dans les premiers : Car, d'attribuer cela
 à la bizarrerie de l'usage, il me paroïssoit que
 c'étoit éviter la difficulté, & non pas la résoudre.

dre. Je me figurai donc qu'il falloit nécessairement qu'il y eût dans quelques-uns de ces cas, quelque chose de particulier qui ne se trouvât pas dans les autres. Sur cela, je me mis à les examiner tous en détail, dans trois sortes de noms différens, tels que je les représente ici.

S I N G U L I E R.

Nominatif.	L'homme.	La table.	Le temple.
Génitif.	De l'homme.	De la table.	Du temple.
Datif.	A l'homme.	A la table.	Au temple.
Accusatif.	L'homme.	La table.	Le temple.
Ablatif.	De l'homme.	De la table.	Du temple.

P L U R I E R.

Nominatif.	Les hommes.	Les tables.	Les temples.
Génitif.	Des hommes.	Des tables.	Des temples.
Datif.	Aux hommes.	Aux tables.	Aux temples.
Accusatif.	Les hommes.	Les tables.	Les temples.
Ablatif.	Des hommes.	Des tables.	Des temples.

Comme les noms dans notre Langue, n'ont point d'inflexions différentes, ainsi que dans la latine, c'est l'article seul qui y distingue les cas. Or, je remarquai qu'il n'y avoit que le Datif qui eût un article particulier, lequel ne lui fût commun avec aucun autre cas; c'est l'article *à* ou *au* pour le singulier, & *aux* pour le pluriel. Aussi, remarquai-je en même tems, que c'étoit, comme on le verra dans la suite, celui de tous les cas, dont la transposition étoit la plus naturelle, & avoit le plus d'agrément & de douceur. Pour le Génitif & l'Ablatif, je trouvai une en-

tiere

être conformité entr'eux; de sorte que, quand
 concourent ensemble, ils semblent deux Gé-
 nitifs de suite; car, en disant : *De l'Armée de*
César il passa dans celle de Pompée; cela fait à
 peu près le même effet, que si on disoit: *Il étoit*
meilleur Soldat de l'Armée de César. Sur quoi,
 je fis trois observations; la première, que ce
 concours de l'Ablatif & du Génitif étoit rare.
 La seconde, que comme ils figuroient de la même
 manière que deux Génitifs; ils devoient aussi
 observer la même règle; & que par conséquent,
 on ne pouvoit y avoir de transposition entre eux,
 non plus qu'entre deux Génitifs, à cause de l'é-
 quivoque qui en résulteroit, comme je l'expli-
 querai dans l'article de cette transposition. En-
 fin, la troisième observation que je fis, fut que
 partout ailleurs, où il n'y avoit point lieu à une
 semblable équivoque, le Génitif & l'Ablatif pou-
 roient se transposer: De sorte qu'étant d'eux-
 mêmes & de leur nature, très-susceptibles de
 transposition, ce n'étoit qu'accidentellement
 qu'ils y répugnoient quelquefois, & toujours,
 pour éviter l'ambiguïté & l'équivoque, que cette
 transposition y pourroit mettre.

Enfin, je trouvai entre le Nominatif & l'Ac-
 cusatif, une ressemblance plus parfaite encore
 par sa simplicité, qu'entre le Génitif & l'Abla-
 tif; car, ni l'un ni l'autre n'ont d'articles: Res-
 semblance d'ailleurs, bien autrement incommo-
 de que dans les deux autres cas; en ce que se
 trouvant presque toujours ensemble par la con-
 stitution de la phrase, où le verbe doit avoir son
 Nominatif & son cas, lequel pour le plus sou-
 vent, est l'Accusatif; il n'y avoit que l'ordre de
 la marche entre eux qui pût les caractériser: De
 sorte

sorte qu'on ne pouvoit discerner le Nominatif de l'Accusatif, que parce que celui-là précédoit le verbe, & celui-ci le suivoit : Car, si on veut transposer les termes de cette phrase; *César aimoit la gloire*, en disant; *la gloire aimoit César*; on prendra cela plutôt pour un changement de phrase, que pour une transposition. *La gloire* passera pour le Nominatif, parce qu'elle est devant le verbe, & *César* pour l'Accusatif, parce qu'il est après; & personne ne s'imaginera qu'on veuille dire dans cette transposition, que c'est César qui aimoit la gloire, & non pas la gloire qui aimoit César.

De cette remarque je tirai deux conséquences. La première, que la répugnance que ces deux cas sembloient avoir à la transposition, ne venoit que de la confusion inévitable que leur uniformité causeroit dans la phrase, pour peu qu'on en troublât l'ordre naturel : La seconde, que toutes les fois qu'il n'y avoit point d'ambiguïté à craindre, on pouvoit transposer ces deux cas comme les autres ; & que c'étoit pour cela qu'il y avoit des occasions, où la transposition du Nominatif, loin de choquer, avoit un très-bon effet.

Enfin, ramassant tout ce que j'avois fait d'observations, & considérant que le Datif ne repugnoit presque jamais à la transposition ; parce qu'ayant la marque particulière dans son article, l'inversion à son égard, ne pouvoit causer d'ambiguïté : Que les autres cas ne l'excluoient, que quand elle faisoit un sens douteux & équivoque ; & que hors delà, ils l'admettoient librement. Que de même, comme on le verra dans son lieu, elle se souffroit entre deux verbes, lorsqu'elle

elle n'y apportoit point d'embarras & de confusion ; je tirai cette conséquence générale, dont je fais la règle décisive, pour discerner les bonnes & les mauvaises transpositions : *Que toute inversion de phrase est permise & légitime, dès qu'elle n'en altère point la clarté, & qu'elle n'y cause ni confusion, ni équivoque.* Principe, d'autant plus solide & plus sûr, qu'il est fondé sur le génie de la Langue Françoisé, dont le caractère propre & particulier, est la clarté. La constitution simple & naturelle de la phrase, dans laquelle l'expression suit l'ordre de la pensée, nous en est une preuve. Notre Langue se prêtera toujours sans répugnance aux tours les plus hardis, aux figures les plus outrées, aux transpositions les plus extraordinaires, à toutes les libertez, & aux désordres même de la Poësie, si j'ose parler ainsi ; mais, à cette condition, que la clarté n'en souffrira point. Tant de beautéz & d'ornemens qu'il vous plaira ; mais ni obscurité, ni confusion, ni équivoque. La clarté est un point, sur lequel elle n'admet aucune compensation, & elle préférera toujours une simplicité sans embarras, à un sublime obscur & fatigant.

Ce principe étant établi, il ne reste plus qu'à l'appliquer, & cette application même en fera la preuve ; car, en examinant sur cette règle, toutes les transpositions, tant bonnes que mauvaises, je ferai toucher au doigt : Que les premières ne sont permises, que parce qu'en donnant de la beauté à la phrase, elles n'en altèrent point la clarté ; & que les autres ne sont rejetées, que parce que, sous prétexte d'embellir la phrase, elles l'obscurcissent.

Et comme, de toutes les transpositions, celle du

du Datif est la plus naturelle; c'est par elle aussi que je crois devoir commencer, en l'examinant, & par rapport aux verbes, & par rapport aux noms, avec lesquels le Datif peut être transposé.

E X A M E N

De la Transposition du Datif.

LE Datif est ordinairement régi par un verbe qui le demande après lui: Comme quand on dit, *Tout conspire à mes desseins. On s'oppose à mes vœux. Dérober sa tête à un fardeau.* Voilà comment on doit parler en prose, où l'on place le verbe devant le cas qui en dépend. En Vers; c'est tout le contraire. Le stile poétique exige, qu'en renversant la phrase, on transporte le cas devant le verbe, & qu'on dise: *A mes desseins tout conspire. A mes vœux on s'oppose. A un fardeau dérober sa tête:* Et c'est ainsi qu'en use Racine.

A mes justes desseins je vois tout conspirer.
MITHRID. ACT. III. Sc. I.

Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
ACT. II. Sc. VI.

Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
ACT. III. Sc. I.

Ce n'est pas à dire, que Racine lui-même sui-
ve

re toujours cette méthode; car, dans un autre endroit, il dit sans user de transposition.

Tu ne t'attendois pas sans doute à ce Discours.
 ACTE I. SC. I.

Mais en cela même, il s'écarte de sa pratique ordinaire; & il est évident qu'il feroit plus poétique d'user de transposition, & de dire,

Sans doute à ce Discours tu ne t'attendois pas.

On peut donc établir, comme une règle sûre, que le stile poétique exige la Transposition du datif, par rapport aux verbes dont ce datif dépend.

Je ne prétends pas néanmoins qu'il ne soit jamais permis de s'abstenir de transpositions, tant à l'égard de ce cas, que des autres qui en sont susceptibles; car, sur ce pied, il faudroit mettre dans un vers, toutes les transpositions qui pourroient y entrer: ce qui feroit le plus souvent un très-mauvais effet. Il y a du plus & du moins, & des tempéramens à garder en tout cela. C'est de quoi je parlerai plus au long dans la suite, lorsque je traiterai de l'usage qu'on doit faire des transpositions. Mais quant à présent, je me borne à déterminer ce que le tour de la Poésie exige de lui-même, & à quoi il faut s'affujettir, lorsqu'il n'y a point de raison légitime de s'en dispenser.

Outre les Verbes qui gouvernent des datifs, il y a aussi des adjectifs, dont ces mêmes datifs dépendent.

Quelquefois, ces adjectifs sont liez à un verbe.
 Tom. II. C be.

be. Comme quand on dit. Ce fils fut cruel à son *Pere*. Quelquefois, ils se trouvent seuls & sans verbe, comme si on disoit: *Et par un trait funeste à sa gloire*. Et quelquefois aussi, ils sont participes d'un verbe. C'est ainsi qu'on dit: *Soumis à mes loix, attaché à son devoir*. Trois situations par rapport auxquelles il faut considérer la Transposition du datif.

Toutes les fois que l'adjectif fait lui-même partie d'un verbe, ou qu'il est lié à un verbe, il peut être regardé comme verbe par rapport au datif qui le suit, & par conséquent, la Transposition du Datif a lieu à son égard aussi naturellement qu'à l'égard des verbes. En voici des exemples, dont je forge le premier, parce que je n'en trouve point sous ma main, & je prie le Lecteur d'agréer que j'en use de la sorte: lorsqu'ils me manqueront.

A son Pere ce Fils fut toujours trop cruel.

Je sai que de tout tems à mes ordres soumis,

Il hait autant que moi nos communs Ennemis.

Act. II. Sc. III.

Dans le premier exemple, l'Adjectif est joint à un verbe; dans le second, l'Adjectif est participe, & la Transposition fait fort bien dans tous les deux.

Mais, lorsque l'Adjectif est tout seul, & qu'il n'est point participe, il est difficile que la Transposition ne cause de l'ambiguïté dans la Phrase. S'il falloit dire, par exemple,

Mais, entreprise hélas! Trop funeste à sa gloire.

Et

Et qu'on transposât ainsi.

Mais, entreprise hélas! à la gloire funeste.

Cette Transposition ne vaudroit rien, parce qu'on pourroit douter, si l'Adjectif, *funeste*, se rapporteroit à *entreprise*, ou à *gloire*; & que selon le principe général des transpositions, on n'en doit point user, dès qu'elles peuvent apporter la moindre obscurité au sens de la Phrase. Toutes es précédentes ne sont bonnes, que parce qu'elles n'en altèrent en rien la clarté; de sorte même, que si en gardant la transposition dans ce dernier Vers, on pouvoit le tourner, de manière qu'il n'y eût lieu à aucune équivoque; comme si on disoit,

Mais, à la gloire hélas! Entreprise funeste.

la Transposition seroit beaucoup plus tolerable. Cependant, comme dans ces termes, *à sa gloire*, l'article *à*, qui n'est point encore déterminé, peut passer pour préposition, & avoir le même sens que, *ad ejus gloriam* en latin, c'est-à-dire, marquer un Accusatif; comme si on disoit: *A sa gloire il faut que je le publie*; l'esprit souffre dans l'incertitude où il est, si l'article, *à*, est ici un article ou une préposition; & si c'est un Datif ou un Accusatif qu'il lui annonce: Or, il ne faut jamais que l'esprit travaille pour deviner ce qu'on lui expose. Quelque belle que fût une transposition, on doit toujours la sacrifier en faveur de la clarté; ou plutôt, elle n'est plus recevable, dès qu'elle pèche contre ce principe.

C'est de la suspension que la Poësie demande,

& non de l'incertitude ; deux impressions qu'il ne faut point confondre. L'incertitude renferme la suspension , & en corrompt l'agrément par la peine , & la perplexité qu'elle y porte ; mais , la suspension ne suppose point l'incertitude. Son idée aucontraire , ne nous présente qu'une attente agréable de ce qu'elle nous annonce , & qu'elle nous met par avance à portée de deviner au moins en partie. Par exemple , dans le Vers suivant ,

Aux offres des Romains , ma Mere ouvrit les yeux.
Act. I. Sc. I.

Il y a de la suspension , mais , il n'y a point d'incertitude ; parce que la particule *aux* , marque évidemment un article , & non une préposition : Et quand il y auroit , *à l'offre des Romains* , ce seroit la même chose , comme on peut le voir dans le Vers qui suit :

A mille coups mortels contre eux me devouer.
Act. I. Sc. I.

Cette particule , *à* , détermine absolument le Datif , & annonce le verbe qui demande ce cas : De sorte que , quand ce verbe arrive , l'esprit qui étoit demeuré en suspens , durant le premier hémistiche , est enfin content & satisfait ; parce qu'il trouve ce qu'on lui avoit annoncé , & ce qu'il s'étoit promis. Au lieu que , quand il ne fait si la particule , *à* , est article ou préposition : & si elle prépare à un Datif ou à un Accusatif , comme dans ces termes ci-dessus , *à sa gloire* ; il souffre , il peine , il n'ose prendre de parti entre
le

le Datif & l'Accusatif; ou, s'il le prend, il risque à se voir obligé de revenir sur ses pas; chose désagréable pour notre'esprit, & mortifiante pour notre vanité. Toute erreur nous humilie; & comme nous n'aimons pas à être humiliés, nous voulons toujours du mal à ceux qui ont donné occasion à notre humiliation: Nous cherchons à nous disculper à leurs dépens; & sur ce point, comme dans toutes les choses où nous avons quelque tort, nous nous en prenons toujours plus volontiers à autrui, qu'à nous-mêmes. Or, rien n'est plus fâcheux, & plus imprudent à un Auteur, que de mettre son Lecteur, c'est-à-dire son juge, contre lui. Enfin, ce qui fait auprès de nous le mérite de la suspension, & le désagrément de l'incertitude, est fondé sur la bonne opinion que nous avons de notre intelligence. Nous voulons deviner, ce qui est la chose du monde qui blesse le plus notre esprit; mais, nous ne voulons pas nous tromper, ce qui est la chose du monde qui l'humilie le plus: Or, par tout où il y a du doute & de l'incertitude, il faut, ou que l'esprit s'arrête tout-court, ou qu'il s'expose à se méprendre: S'il est obligé de s'arrêter, c'est un aveu de son peu de pénétration; s'il passe outre, c'est précipitation & imprudence; deux partis qui blessent également son orgueil, & dont il fait toujours mauvais gré, à ceux qui ne lui laissent sur cela que le choix. Au lieu que, quand il n'y a que de la suspension; il a le plaisir pur de pouvoir deviner, sans courir risque de se tromper. Peut-être trouvera-t-on que je me suis trop étendu sur ce point; mais, dans une matière si mince d'elle-même je ne crois pas devoir rejeter, ce qui

peut en quelque sorte , en corriger la sécheresse ; sur-tout , quand ce sont des réflexions que mon sujet me fournit de lui-même : Et d'ailleurs , il est bon que , par le rapport secret que des minuties de Grammaire ont à notre amour propre , nous ayons occasion de connoître jusqu'où s'étend sa tyrannie.

Voilà à peu près , à quoi se réduit la Transposition du Datif , à l'égard des verbes & des Adjectifs dont il peut dépendre.

Mais , comme il peut encore se trouver en concurrence avec d'autres cas ; il est à propos d'examiner qui sont ceux , à l'égard desquels il admet la transposition , & ceux avec qui il la comporte moins. Ce qu'on peut dire en général ; c'est que , quand la transposition souffre de la difficulté , cela vient moins de la part du Datif , que de celle des autres cas avec lesquels il se trouve lié. De lui-même , il s'y prête toujours assez volontiers.

Voici pourtant une rencontre , où il paroît autant de résistance de sa part à la transposition , qu'il peut y en avoir du côté du Genitif : Car supposons qu'on veuille transposer ces deux cas dans le Vers suivant ,

Au plus grand des Héros , j'ose le comparer.

Il faudra dire ,

Des Héros au plus grand , j'ose le comparer.

Transposition qui paroît sonner mal , & qui même , n'est pas nécessaire dans ce Vers , où il y en a déjà une. Mais , ce qui rend ce Vers rude , ce n'est pas la multiplicité des transpositions ; c'est la qualité de l'une des deux , je veux dire ,

dire , celle du Genitif & du Datif qui y repugnent également. Le Genitif prémierement , à cause de l'article, *des*, qui devient alors équivoque entre lui & l'Ablatif. Car , on ne fait, si cet hémistiche , *des Héros au plus grand*, annonce une simple comparaison , ou une espèce de gradation, comme *du petit au grand*: En second lieu , du côté du Datif, on doute si la particule, *au*, est un article , ou une préposition; si elle désigne un Datif, ou un Accusatif. Et ce qui semble prouver , que l'incongruité de la transposition vient de là en partie ; c'est que si on change le Nominatif en Datif , & qu'on dise,

Des Héros le plus grand se fit voir à nos yeux;

la Transposition sera bonne.

J'ai dit que ce qui donnoit de la rudesse au Vers*, n'étoit pas la multiplicité des transpositions qu'il renferme , mais, la qualité de l'une de ces transpositions: C'est ce qu'il faut que j'explique , quoique cela regarde proprement l'usage & le ménagement des transpositions, dont j'ai dessein de traiter à part; mais, pour ne point laisser le Lecteur dans l'embarras , je crois devoir par avance , en toucher ici quelque chose.

En quoi donc, est-ce que la qualité d'une des transpositions dans ce dernier Vers, en cause la rudesse? C'est en ce qu'une de ces transpositions est double; c'est-à-dire, en ce que le même cas est transposé deux fois, l'une avec un autre cas, & l'autre avec son verbe. Car, quoique la Phra-

C 4

se

* *Des Héros au plus grand*, j'ose le comparer.

se Poétique exige des transpositions, elle ne les admet néanmoins, comme nous l'avons remarqué, qu'autant qu'elles n'embarrassent point trop la Phrase. Or, la Phrase ne peut manquer d'être embarrassée, dès qu'un terme qui a de la liaison avec deux autres, est transposé à l'égard de tous les deux; & c'est ce qui arrive dans ce Vers,

Des Héros au plus grand, j'ose le comparer.

Au plus grand, qui est un Datif, est déjà transposé, par rapport à son verbe qu'il précède; car, dans l'ordre naturel, il devoit le suivre, & on devoit dire, *comparer au plus grand*. On le transpose encore à l'égard du Génitif qu'il régit; puisqu'au lieu de dire, *Au plus grand des Héros*, on dit, *des Héros au plus grand*. Voilà donc, le même cas transposé deux fois: De sorte qu'il faut que l'esprit fasse deux opérations sur le même terme, pour démêler le vrai sens que cette duplicité de transposition obscurcit. Ce n'est plus un plaisir, tel que celui de la suspension; c'est une peine & une espèce de torture, dont notre délicatesse ne s'accommode pas.

D'où vient que dans la seconde manière de tourner ce même Vers, en changeant le Datif en Nominatif; & en disant,

Des Héros le plus grand se fit voir à nos yeux;

la transposition est de mise? C'est qu'alors, le même mot n'est transposé qu'une fois.

Et pour prouver encore plus sensiblement, que la dureté de l'autre Vers, *des Héros au plus grand*.

grand &c. ne vient point de ce qu'il y a deux transpositions ; mais , de ce que l'une des deux est double ; c'est-à-dire , que le même terme y est transposé deux fois ; je vais citer un Vers de Racine , aussi compliqué qu'il puisse y en avoir , par la multitude des termes differents qui le composent , & qui forment deux transpositions ; sans que pourtant , la beauté du Vers , ni la clarté de la Phrase en souffrent. Le voici.

De mon Pere à la Reine il conta la disgrâce.

Act. I. Sc. I.

Il y a dans ce Vers un Nominatif , *il* ; un Génitif , *de mon Pere* ; un Datif , *à la Reine* ; un Accusatif ; *la disgrâce* ; un verbe , *conta*. Il s'y trouve de plus , deux transpositions , mais , toutes deux simples ; c'est-à-dire , qu'il n'y a aucun terme qui soit transposé deux fois. Le Genitif l'est , par rapport à l'Accusatif ; *de mon Pere la disgrâce* , au lieu de dire , la disgrâce de mon Pere. Le Datif l'est , par rapport au verbe qui le gouverne , *à la Reine il conta* , au lieu de dire , il conta à la Reine. Ainsi , cela ne fait point d'embarras ; cela n'altère point la clarté de la Phrase ; & dès lors , selon notre principe , les transpositions sont bonnes. Ce n'est donc point la multiplicité des transpositions , mais , leur qualité qui peut nuire à la beauté du Vers. Passons aux autres cas avec lesquels le Datif peut se rencontrer.

Il se trouve quelquefois deux Datifs ensemble ; comme dans ce Vers ,

Aux Gaulois, aux Romains, sa valeur fut fatale.

Mais, ces deux Datifs n'ayant point de dépendance l'un de l'autre, il ne peut y avoir entre eux de transposition. L'arrangement en est purement arbitraire : On peut mettre le premier ou le dernier, celui des deux qu'on juge à propos ; & c'est dans cette occasion que, comme dit Dom Japhet.

*Il n'importe guere,
Que Pascal soit devant, ou Pascal soit derriere.*

On peut dire la même chose du Datif, par rapport au Nominatif & à l'Accusatif, parce que, quoiqu'ils se trouvent ensemble dans une même Phrase, c'est sans dépendance l'un de l'autre, & par conséquent, sans qu'il puisse y avoir de transposition. Il n'en faut point d'autre exemple, que le dernier Vers que j'ai cité de Racine.

De mon Pere à la Reine il conta la disgrâce.

Car dans ce Vers, le Datif, *à la Reine*, ne dépend que du verbe, *il conta* ; & n'a point de rapport, ni au Genitif, *de mon Pere*, ni à l'Accusatif, *disgrâce* :

Il ne reste que l'Ablatif, avec lequel le Datif puisse se rencontrer ; mais, ni le Datif, ni aucun cas ne peut être lié avec l'Ablatif, qui ne dépend que des verbes, comme on l'expliquera en son lieu. Dans le Vers suivant de Despreaux,

De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome;
Sat. VIII.

il faut prendre garde que la particule, *au*, n'est point article, mais, préposition; & qu'elle ne désigne pas un Datif, mais, un Accusatif. Ainsi, cela ne regarde point la transposition du Datif, à laquelle nous nous bornons dans cet article, & que je crois avoir examinée, selon toutes les situations que ce cas peut avoir.

Or, de tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur la transposition du Datif, je tire trois conséquences.

La 1^e: Que de lui-même, il ne répugne presque jamais à la transposition, & que, quand elle ne se peut faire ce n'est gueres de son côté que l'affaire manque.

Le 2^e: Que la seule occasion où il paroît ne la pas souffrir si commodément, est quand la particule, *a*, ou, *au*, qui fait son article déterminant, se peut prendre pour une préposition, & former par là une équivoque, comme quand on dit: J'ose le dire *à* sa gloire.

La 3^e: Que quand, par la nature des autres cas avec lesquels il concourt, la transposition ne peut se pratiquer; elle ne se trouve excluse, qu'à raison de l'équivoque & de l'ambiguïté qu'elle introduiroit dans la Phrase.

Conséquences, qui toutes trois, quadrent avec le principe général que j'ai établi sur les transpositions, & en même tems, en font la preuve; savoir: *Que toute transposition est permise, dès qu'elle peut se faire sans altérer la clarté de la Phrase.*

Jusqu'à présent, je n'ai envisagé la transposition du Datif, que dans ce qu'elle a d'essentiel, & uniquement pour régler, quand elle pouvoit avoir lieu. Mais comme, quelque naturelle & quelque douce qu'elle soit par elle-même, elle peut avoir plus ou moins de beauté, selon la manière dont on la pratique, il ne sera pas hors de propos de faire sur cela quelques remarques.

La principale, & celle qui renferme toutes les autres, & qui est générale pour tous les cas, est que plus ils sont éloignés du mot, auquel ils sont liés & dont ils dépendent; & plus aussi, la transposition a de douceur. Ainsi, quand les deux termes, entre lesquels se fait la transposition, se trouvent dans le même hémistiche, elle est moins douce, que quand ils sont dans deux hémistiches différents. C'est ce qu'on peut voir dans les exemples suivans.

*Je sai que de tout tems à mes ordres soumis,
Il hait autant que moi &c.*

ACT. 2. Sc. 3.

Un cœur que son devoir à moi seul asservit.

ACT. 2. Sc. 5.

La transposition du Datif est si naturelle, que même pratiquée de la sorte, elle n'a rien de bien rude; mais, elle seroit encore plus agréable, si les deux termes relatifs se trouvoient dans deux hémistiches différents, en tournant ces vers de la manière qui suit.

*Et je sai qu'à mes loix son cœur toujours soumis.
Ce grand cœur qu'à moi seul son devoir asservit.*

Eu-

Enfin, suivant le principe que j'ai avancé, la transposition s'adoucit toujours, à proportion de l'éloignement qui se trouve entre les termes relatifs qui la composent: Je vais en apporter des exemples, où comme par gradation, ils s'éloignent toujours de plus en plus.

Quand je sùs qu'à son lit Monime réservée.

Act. 1. Sc. 1.

Qu'aux offres des Romains, ma Mere ouvrit les yeux.

Ibid.

*Et se pourroit-il bien qu'à mon ressentiment,
Mon Amour indiscret eût livré mon Amant ?*

Act. 4. Sc. 1.

On voit dans ces trois exemples, que le Datif s'éloigne toujours de plus en plus du verbe dont il dépend: Que même au dernier, ils sont l'un & l'autre dans deux Vers differents; & que la transposition n'en a que plus de grace. C'est ce que je ferai observer dans les autres, comme dans celle-ci, de laquelle je passe immédiatement à la transposition du Génitif, & à celle de l'Ablatif, comme étant les plus naturelles, après celle du Datif. La conformité & la ressemblance que ces deux cas ont entre eux, m'engage à les traiter ensemble; & je le ferai de maniere, que loin que cela y mette de la confusion, ils se donneront au contraire du jour l'un à l'autre.

E X A M E N

DE LA TRANSPOSITION

De Génitif & de l'Ablatif.

COMME le Génitif & l'Ablatif ont tous deux le même article, & qu'on dit également à l'un & à l'autre, *de l'homme, de la table, du temple.* Il faut d'abord donner un moyen de les distinguer. Or, voici le distinctif de l'un & de l'autre.

Le Génitif est toujours gouverné par un nom, soit substantif, soit adjectif: En voici des Exemples.

De ses feintes bontez j'ai connu la contrainte.

ACT. IV. Sc. 2.

J'ai honte de me voir si peu digne de vous.

ACT. III. Sc. I.

Seigneur, de mes malheurs ce sont-là les plus doux.

ACT. I. Sc. II.

Dans le premier exemple, le Génitif est gouverné par un substantif. Dans le second, par un adjectif: Et dans le troisième, par un superlatif, qui est aussi une sorte d'adjectif.

L'Ablatif est toujours gouverné par un verbe; & toutes les fois qu'un nom, qui a l'article commun au Génitif & à l'Ablatif, est régi par un verbe, il le faut tenir pour un Ablatif. Exemple.

Allez

Allez, de ses fureurs songez à vous garder.

Aët. IV. Sc. II.

Et mê me de mon sort je ne pourrois me plaindre.

Ibid. Sc. IV.

Je n'examine point ici scrupuleusement, si en rigueur de Grammaire, il n'y a pas des noms qui gouvernent on l'Ablatif, & des verbes qui gouvernent le Génitif; & si quand on dit, *digne d'amour*, ou *je me souviens de vous*; *amour* est à l'Ablatif dans le premier, & *de vous*, au Génitif dans le second. Que ce soit Ablatif ou Génitif, je n'envisage ces mots que par rapport aux autres avec qui ils sont liez; & tout ce que je me propose, c'est d'expliquer comment, on doit en user pour la transposition, à l'égard d'un cas qui a, *des*, *du*, ou *des*, pour article: Et comme ce cas désigné par un de ces articles, est tantôt joint à un verbe, & tantôt joint à un nom; je l'appelle Génitif, quand il est joint à un nom; & Ablatif, quand il est joint à un verbe.

Je dois aussi faire observer qu'il y a des Ablatifs régis par une préposition, telle que, *dans*, *sans*, *par*, *avec*, &c: Mais, comme je traiterai à part de la transposition des noms, qui sont régis par une préposition, quelle que soit cette préposition, & quelque cas qu'elle demande; je renvoye là les Ablatifs de cette nature, & ne traite dans l'article présent, que de ceux qui sont gouvernez immédiatement par un verbe.

Il s'agit donc de savoir, si à l'égard du Génitif joint à un nom, & d'un Ablatif joint à un verbe, on peut user de Transposition; & si au lieu de dire; *balancer le destin des Romains, honorer*

sont ceux avec lesquels la transposition du Génitif, se fait le plus commodément, & le plus gracieusement. La raison de cela est, que le Nominatif, & l'Accusatif n'ayant point d'article, on ne peut les confondre avec le Génitif. Aussi, le Génitif ne se trouve-t-il jamais transposé plus fréquemment, qu'avec ces deux cas. Les exemples en fourmillent dans tous les Livres de Poësie. Je me contente d'en rapporter un pour le Nominatif, & un autre pour l'Accusatif.

D'un Heros tel que vous, c'est là l'effort suprême,
Act. II. Sc. VI.

D'un Rival insolent, arrêter les complots,
Ibid. Sc. V.

Il y a seulement, à l'égard de ces deux cas joints avec le Génitif, une précaution à prendre dans leur transposition; c'est d'arranger tellement les termes, que quand dans le même Vers, il se trouve deux Nominatifs, ou bien un Nominatif & un Accusatif avec le Génitif; on ne puisse douter auquel des deux le Génitif se rapporte. C'est à quoi Racine semble n'avoir pas fait assez d'attention dans le Vers suivant:

Le Parthe des Romains comme moi la terreur.
Act. III. Sc. I.

Voilà deux Nominatifs: *Le Parthe* & *la terreur*: Et l'on peut douter si c'est *le Parthe des Romains*, ou *la terreur des Romains*. Je sai que quand le Vers est achevé, on voit bien auquel des deux le Génitif, *des Romains*, se rapporte, parce que le sens le détermine; mais, cela fait
tou.

toûjours d'abord quelque peine: J'ajouterai que, quand même au lieu d'un second Nominatif, on mettroit un Accusatif, en tournant le Vers de la manière qui suit,

Le Parthe des Romains, redoutoit la terreur.

la même équivoque resteroit toûjours. L'embaras étoit de tourner autrement le Vers; car, de dire,

Des Romains comme moi le Parthe la terreur;

l'équivoque eût été encore plus grande, parce, *comme moi*, se rapporteroit alors bien plus naturellement aux *Romains*, qu'à la *terreur*; outre que les deux Nominatifs joints de si près, font un mauvais effet: On pouvoit encore l'arranger ainsi:

Le Parthe comme moi des Romains la terreur;

Ou bien.

Comme moi des Romains le Parthe la terreur.

Mais, cette dernière manière a encore le désagrément des deux Nominatifs qui se suivent. La précédente vaut mieux; & je crois que Racine ne l'a rejetée, qu'à cause de la proximité des deux mots qui forment la transposition du Génitif: Ce qui rend cette transposition plus rude, comme nous l'avons déjà fait remarquer au sujet du Datif. Mais, j'aimerois mieux encore m'exposer à cette rudesse, pardessus laquelle Racine passe quelquefois, que de mettre rien
d'équi-

d'équivoque ou d'obscur dans le Vers. Pour celui-ci, il est impossible, en conservant la rime, de la *terreur*, & la transposition du Génitif, d'en faire un Vers bien parfait; & j'aurois autant aimé me passer de transposition dans ce Vers, & dire.

Le Parthe comme moi la terreur des Romains;

Cet exemple du moins, nous fait voir, combien Racine jugeoit la transposition essentielle au Vers; puisqu'il en a voulu absolument mettre une dans celui-ci, aux dépens même de la clarté; mais, je m'en tiens à mon principe: Que la transposition n'est de mise, qu'autant qu'elle ne jette point d'embarras, ni d'obscurité dans la phrase.

Au reste, on trouve dans ces Vers de Racine, une preuve de ce que j'ai insinué dans ma définition du tour poétique, qui est, qu'il y a des transpositions, qui, quoique reçues dans la Langue, en forcent quelquefois la construction. Car, la transposition du Génitif avec le Nominatif, en disant, *des Romains la terreur*, au lieu de dire *la terreur des Romains*; est une transposition très-permise & de fort bon alloi; mais, toute permise qu'elle est d'elle-même, elle force ici la construction, à cause de la concurrence des deux Nominatifs; & par là, elle déchoit de son prix.

Autre exemple de transposition, où la construction est forcée: C'est dans ce Vers du même Auteur.

La foi de tous les cœurs est pour moi disparuë.

Aët. III. Sc. IV.

C'est

68 REFLEXIONS SUR LA

C'est ici une transposition d'Ablatif, & d'elle-même elle est bonne, car, si on change le terme de *foi*, qui ne peut pas entrer dans le Vers, de la manière qu'il le faut tourner; & qu'on substitue à sa place celui de *crainte*, on pourra construire le Vers de la manière suivante, & il sera bon.

De tous les cœurs la crainte est pour moi disparue.

Ce n'est donc point du côté de la transposition que pèche ce Vers: Tout le défaut n'en vient, que de la manière dont cette transposition est tournée, & de l'arrangement qu'on donne à la phrase. Car, comme le Génitif & l'Ablatif sont entièrement conformes, & qu'il n'y a que le terme auquel on les lie, qui détermine le nom à l'un ou l'autre de ces deux cas; on prend d'abord cet hémistiche: *La foi de tous les cœurs*, pour une construction de Génitif; & cependant, *de tous les cœurs* ne dépend point du Nominatif, *la foi*, mais du verbe, *est disparue*, & c'est une construction d'Ablatif: Ainsi, cela fait une équivoque qui met l'esprit en défaut; car, sur le premier hémistiche, il s'attend à une construction de Génitif, & s'arrange sur cela; & quand il est au bout du vers, il trouve qu'il a été surpris, & est obligé de changer d'idée. C'est une espèce de bévûe dont il se prend à l'Auteur du Vers, & il n'a pas tout-à-fait tort. Ce qui a engagé Racine à tourner son vers de la sorte, c'est qu'en conservant les termes qui le composent, il ne pouvoit le tourner autrement, car, l'arrangement naturel eût été celui-ci.

Pour

Pour moi de tous les cœurs la foi est disparuë.

Mais, *la foi est*, sont deux termes qui ne peuvent se suivre en Vers ; à cause de la rencontre des deux voyelles. Il n'y avoit donc d'autre parti à prendre, que celui de changer le Vers, si on vouloit le rendre correct, & c'est ce qu'il me paroît qu'on doit toujours faire en semblable occasion.

Le feu Abbé Regnier des Marais, Secrétaire de l'Académie Françoisë, nous a donné en cette matière, un exemple qui ne sauroit trop être imité. Je le rapporte d'autant plus volontiers en cet endroit ; qu'il tombe sur un défaut pareil à celui que nous venons de relever dans Racine ; c'est-à-dire, sur une équivoque produite par l'incertitude où l'on est, du terme auquel doit se rapporter un Génitif, qui, par sa construction, peut dépendre de deux termes différens. Voici donc le fait.

L'Abbé Regnier traduisit en 1655, la fameuse Scène du *Pastor fido*, qui commence par ce Vers : *O Mirtillo, Mirtillo, anima mia*. Cette Traduction, qui eut beaucoup de succès en ces tems-là, & qui est encore fort estimée aujourd'hui, avoit été attribuée durant long-tems, à la célèbre Comtesse de la Suze, sous le nom de laquelle elle avoit presque toujours paru ; jusqu'à ce que l'Abbé Regnier la revendiqua publiquement, en imprimant ses Poësies, peu d'années avant sa mort. Or, dans cette Piece, après les quatorze premiers Vers, voici comme il fait parler Amarillis.

• Du

- *Du Ciel pour nous trop rigoureux ;
Par quel ordre injuste & barbare ,
Faut-il que le sort nous separe ?*

L'équivoque dans ces Vers, consiste en ce que le mot, *du Ciel*, étant transposé, on ne fait d'abord à quoi il faut le rapporter; si c'est à ce nom, *ordre injuste & barbare*, ou si c'est à ce verbe, *nous separe*; puisque, dans la construction, il peut se rapporter également à l'un & à l'autre; & qu'il peut être ou Génitif, en se rapportant au nom; ou Ablatif, en se rapportant au verbe: De sorte que ce n'est qu'après avoir examiné le sens de la phrase, qu'on démêle enfin, que c'est au nom qu'il doit se rapporter, & que par conséquent, c'est un Génitif.

Apparemment, que l'Abbé Regnier sentit lui-même l'inconvénient de cette équivoque; & ce fut pour y remédier, qu'entre plusieurs changemens qu'il fit de cette Scene, dans une seconde Traduction qu'il nous a donnée à la suite de la première, il supprima totalement le premier Vers; & par ce retranchement, il supprima aussi l'équivoque, se contentant de dire:

- *Par quel ordre injuste & barbare ,
Faut-il que le Ciel nous separe ?*

Ce changement étoit absolument nécessaire; mais aussi, étoit-ce presque le seul qu'il fallût faire

- Poësies franç. de M. l'Ab. Regnier des Marais. P. 2.
- Ibid. Pag. 5.

faire selon moi , à la premiere Traduction. Je ne sai , si l'habitude & la prévention ne me séduisent point , en faveur de cette premiere façon , à laquelle je suis accoutumé depuis plus de trente ans ; mais je ne puis m'empêcher de la préférer de beaucoup à la suivante , quoique faite dans un âge plus mûr , & de la même main que la premiere : Il me semble du moins , en n'envisageant cette Scène que du côté de la versification , & mettant à part ce qui en fait le sujet ; que je me saurois bon gré d'avoir fait la premiere Traduction , & que je ne me soucierois pas d'avoir fait la seconde. On sent dans celle-ci , non-seulement le Phlegme , mais même la pesanteur de l'âge , & la sécheresse , ou la servitude d'une veine que l'Art gourmande & maitrise , & qui ne coule plus librement : Dans l'autre au contraire , ce qu'il peut quelquefois y avoir de lâche , est compensé , & en quelque sorte rectifié par un heureux naturel ; rien , je ne dis pas , qui y soit forcé ou contraint , mais même qui y paroisse recherché ou étudié , soit dans les expressions , soit dans les tours ; & cependant , tours & expressions qui semblent faites , pour les sentimens dont ils sont les organes , & qui ont quelque chose d'aussi tendre & d'aussi naturel que les pensées. Tout y coule de source ; un stile aisé , intéressant , nourri , moëlleux ; & qui porte avec lui , non-seulement le feu & la légèreté , mais encore , l'embonpoint & le coloris de la jeunesse. Enfin , quand je lis la premiere Traduction , je suis tenté de croire , que c'est Amarillis qui y parle elle même : Mais , je ne reconnois que l'Abbé Regnier dans la seconde.

Je

Je ne dirai rien ici de la transposition du Génitif avec le Datif ; parce que j'en ai parlé , en traitant de la transposition du Datif même. Reste donc à traiter de celle de l'Ablatif avec le Génitif ; laquelle, comme il est visible , ne peut avoir lieu , à cause de l'équivoque qu'elle causeroit infailliblement. Un exemple rendra la chose plus sensible. Racine dit ,

* Mais *des fureurs* du Roi , que puis-je enfin juger ?

Le terme , *des fureurs* , est un Ablatif , étant gouverné par le verbe , *juger*. Le terme , *du Roi* , est un Génitif régi par celui de *Fureurs* : Si , outre la transposition de l'Ablatif ou du verbe , on veut encore en faire une , entre l'Ablatif & le Génitif qu'il gouverne , cela fera pis qu'une équivoque ; car , le sens de la phrase sera totalement changé.

Mais , *du Roi des fureurs* , que puis je enfin juger ?

Ce n'est plus une transposition , c'est un changement de cas , qui produit le changement du sens de la phrase. L'Ablatif devient Génitif , & le Génitif devient Ablatif : Ce n'est plus *des fureurs du Roi* qu'on juge , c'est *du Roi des fureurs*. Inconvénient d'autant plus insurmontable , qu'il vient de l'uniformité qui se trouve entre le Génitif & l'Ablatif : De sorte que , tant qu'ils auront le même article , la transposition sera toujours impraticable entr'eux.

Je

* Act. 2. Sc. 6.

Je dis la même chose de deux Génitifs qui se suivent, & dont l'un dépend de l'autre; puisque, changeant en Génitif, l'Ablatif du Vers précédent, le même inconvénient reste toujours, comme on va voir.

Mais, *des fureurs du Roi*, suis-je toujours l'objet?

Le terme, *des fureurs*, qui étoit Ablatif dans le Vers précédent, devient Génitif dans celui-ci; cependant, l'équivoque, ou plutôt le contre-sens, n'en reste pas moins sensible. Car, de dire,

Mais, *du Roi des fureurs*, que puis-je enfin juger?

Ou de dire,

Mais, *du Roi des fureurs*, suis-je toujours l'objet?

C'est, par rapport au contre-sens, tout-à-fait la même chose.

Je n'ai rien à dire ici de l'Ablatif, par rapport aux autres cas. Premièrement, parce que ne dépendant jamais que d'un verbe, selon la définition que j'en ai donnée, il ne peut être gouverné par un nom, en quelque cas que ce soit. Secondement, parce que si, sans être gouverné d'aucun nom, il en gouverne quelqu'un lui-même, il ne peut le gouverner qu'au Génitif; & nous venons de traiter ce point, en montrant, pourquoi la transposition ne pouvoit se pratiquer entre le Génitif & l'Ablatif.

Ainsi; après avoir déterminé ce qu'il y a d'essentiel, pour la transposition de ces deux cas, il

Tom. II.

D

ne

ne reste qu'à dire un mot, de ce qui peut la rendre plus ou moins douce.

Sur quoi, il faut observer d'abord, que la remarque qu'on a faite au sujet de la transposition du Datif, a lieu tout de même, à l'égard de celles du Génitif & de l'Ablatif; c'est-à-dire, que plus les termes transposez seront éloignés l'un de l'autre, plus la transposition aura de douceur. L'on peut même ajouter, que c'est un ménagement, d'autant plus nécessaire à ces dernières transpositions, qu'elles sont moins naturelles que celles du Datif. Car, dans celle-ci, on peut absolument renfermer les deux termes transposez dans le même hémistiche, sans que cette proximité rende la transposition bien rude; comme en font foi les exemples qu'on a rapportez, & d'où sont tirez des deux hémistiches.

. *A mes ordres soumis.*
 *A moi seul asservir.*

Au lieu que dans la transposition du Génitif & de l'Ablatif, ce voisinage feroit un très-mauvais effet; comme, si au lieu de dire,

Qui de Rome toujours balançant le destin;
 Act. 2. Sc. 3.

on disoit

Qui toujours balançant de Rome le destin.

Autre exemple en ce genre, pour l'Ablatif. Si, au lieu de tourner le vers suivant, comme l'a tourné Racine,

De ce trouble fatal, par où dois-je sortir?
 Act. 5. Sc. 5.

on

on rapprochoit le Génitif, *trouble*, du verbe, *sortir*, qui le gouverne, & qu'on dit,

Et par où dois-je enfin de ce trouble sortir?

Cela auroit quelque chose de choquant & de fort dur.

Le mieux est donc, d'éloigner, autant que la construction de la Phrase le peut souffrir, tant le Génitif que l'Ablatif, du verbe ou du nom avec lequel ils sont liés. Voici des exemples de l'un & de l'autre, qui vont par gradation, comme nous avons fait à l'égard du Datif. Et premièrement, pour le Génitif.

Vangeoit de tous les Rois, la querelle commune.

Act. 1. Sc. 1.

Il faut d'un suppliant emprunter le visage.

Act. 3. Sc. 1.

D'un Rival insolent arrêter les complots.

Act. 2. Sc. 3.

Quelquefois, le Génitif est dans un Vers, & le nom qui le gouverne ne paroît qu'au vers suivant.

Je ne m'attendois pas que de notre hymenée,

Je düsse voir si tard arriver la journée.

Act. 2. Sc. 4.

On pourroit même encore, & les Vers n'en auroient que plus de noblesse, mettre le Génitif au commencement du premier Vers; & renvoyer à la fin du second, le nom qui le gouverne: Tel est cet exemple que j'ajuste exprès.

D 2

De

De l'hymen *malheureux* où j'étois destinée,
 J'attendois malgré moi, la fatale journée.

Voici d'autres exemples pour l'Ablatif, qui vont aussi par gradation.

Et même de mon sort, je ne pourrois me plaindre.

Act. 4. Sc. 4.

Que de tant d'Ennemis vous puissiez vous défendre.

Act. 5. Sc. dern.

On peut encore de ce dernier Vers, en faire deux, où l'Ablatif soit au commencement du premier, & le verbe, à la fin du second.

Quand, de tant d'Ennemis tout prêts à vous
 surprendre,
 Vous pourriez espérer, Seigneur, de vous défendre.

Ces exemples suffisent pour faire connoître, combien l'éloignement des termes, qui sont relatifs l'un à l'autre, adoucit ces deux transpositions.

Je crois pourtant devoir faire sur cela une observation : J'ai recherché d'où venoit, que dans les transpositions, tant du Datif, dont nous avons déjà traité, que du Génitif & de l'Ablatif, sur lesquelles nous sommes à présent ; plus les termes, du renversement desquels se forme la transposition, se trouvoient éloignés l'un de l'autre, & plus la transposition avoit de grace. Le fait est sûr, comme on l'a pu voir par les exemples ; & cependant, il semble, que plus,
 des

des termes relatifs sont près l'un de l'autre , & mieux ils devroient compatir ensemble.

Surquoi , il m'a paru que l'éloignement étoit moins le Principe, que l'occasion de ce bon effet ; & que la grace , qu'il donne à la transposition , ne venoit pas précisément , de ce que les termes transposez étoient séparés l'un de l'autre , mais de ce que , par cette séparation , ils facilitoient l'arrangement naturel de la construction du reste de la phrase. Je m'explique.

Un Génitif , par exemple , est gouverné par un nom , & ce nom réciproquement , est lié à un verbe dont il est , ou le Nominatif , ou plus souvent encore le cas. Supposons cette phrase , pour rendre cela plus sensible. *Il m'annonce l'amour & les desseins du Roi.* Dans cette phrase , *annoncer* , est le verbe , *amour & les desseins* , voilà l'Accusatif ou le cas du verbe. *Du Roi* , voilà le Génitif qui ne dépend que de l'Accusatif , *l'amour & les desseins*. On veut faire un Vers de cette phrase ; & pour y donner le tour poétique , on y ménage la transposition du Génitif avec l'Accusatif dont il dépend ; c'est-à-dire , qu'au lieu de mettre *l'amour & les desseins du Roi* ; on met , *du Roi l'amour & les desseins*. Voilà la transposition faite. Mais , comme toute transposition est un dérangement de l'ordre naturel , & qu'il ne se fait point sans quelque sorte de violence ; il est sûr que , si à cette première violence , on en ajoute une seconde , le dérangement en sera d'autant plus désagréable. Or , c'est ce qui arrive , quand les termes transposez se touchent , comme dans ce Vers de Racine ,

D 3

M'an-

M'annoncèrent du Roi l'amour & les desseins.

ACT. I. SC. I.

La première espèce de violence est visible; c'est la transposition du cas du verbe, & du Génitif que ce cas gouverne. Mais, où est la seconde? Elle consiste en ce que ce Génitif sépare du verbe, le cas que ce même verbe gouverne, & qui le devoit suivre immédiatement. C'est-à-dire, qu'il ne se contente pas de déranger l'Accusatif, par rapport à lui-même, il le déränge encore par rapport à son verbe. C'est ce qu'on voit dans le Vers de Racine que j'ai cité, où le Génitif qui est ce terme, *du Roi*, se met entre le verbe, *annoncer*, & l'Accusatif qui devoit le suivre, *l'amour & les desseins*: Dérangement, dont le verbe seroit en droit de se plaindre, & de demander raison au Génitif. Il vous plaît de vous déplacer, & de changer de poste avec l'Accusatif que je dois avoir à ma suite. A la bonne-heure, pourvu que je n'en souffre point; mais, vous venez vous jeter à la traversé, & couper ma marche, en me séparant de mon Accusatif, qui dans l'ordre naturel, doit me suivre immédiatement, & dont rien ne m'oblige ici de me séparer: En cela, je suis lésé, & vous me faites tort. Tant de transpositions que vous voudrez; mais à condition, que ce ne soit pas à mon préjudice. Il me semble que ce verbe a raison de se plaindre; & comme on doit justice à tout le monde, il faut la lui rendre. Comment cela? En réformant le Vers, & rapprochant le verbe de son Accusatif; mais, comme cela ne se peut faire avec le terme, *annoncèrent*; à cause de la

césure

césure à laquelle il n'est pas propre , je le change en celui d'*annonça* , & je dis ,

Et *du Roi* m'annonça l'amour & les desseins.

Comme le Génitif , *du Roi* , dans ce Vers , est plus éloigné de l'Accusatif qui le régit , qu'il ne l'est dans celui de Racine ; on croit d'abord , que c'est cet éloignement qui adoucit la transposition ; mais dans le vrai , l'adoucissement ne vient , que de ce qu'en s'éloignant davantage , il laisse au verbe sa place naturelle , & ne trouble en rien sa construction.

On pourra m'objecter , que dans ce même Vers , de la manière que je l'ai tourné , la césure est moins marquée que dans celui de Racine. J'en conviendrai , si l'on veut ; mais , je répons à cela , que je préférerai toujours la clarté de la phrase , à la beauté de la césure ; comme la raison , à la rime.

Je n'apporte point d'autre exemple sur ce dérangement ; parce que , celui que j'ai allégué , par rapport à l'Accusatif , peut s'appliquer & au Nominatif & au Datif , quand ces deux cas se trouvent dans un même Vers avec le Génitif. Il suffit seulement d'établir pour Maxime certaine en ce genre ; que comme , toute transposition cause toujours un dérangement dans la construction naturelle de la phrase ; moins on la trouble , & on la dérange d'ailleurs ; & mieux la transposition en est reçue.

Après tout , je ne voudrois pas nier absolument , que l'éloignement des deux termes relatifs ne contribuât par lui-même à adoucir leur transposition. Car , quoi qu'il semble , comme

je me le suis objecté, que plus, deux termes de cette espèce sont près l'un de l'autre, & plus ils doivent convenir entre eux: Cela est vrai, quand ces termes sont dans leur situation naturelle; mais, quand ils sont déplacés, ce n'est plus la même chose. Au contraire, il paroît qu'alors, ce que ce déplacement peut avoir de rude, s'affoiblit & s'adoucit à proportion de leur éloignement. Il en est, comme de deux couleurs contraires, dont l'opposition est d'autant moins sensible, qu'elles sont plus éloignées l'une de l'autre. Le milieu qui les sépare, est une sorte de dégradation qui sert à faciliter leur accord.

Ce qui me le fait juger ainsi, par rapport aux transpositions, c'est la remarque que j'ai faite, sur-tout à l'égard de celle du Génitif; qu'une épithète ajoutée à l'un des substantifs transposés, adouciroit infiniment la transposition. Je vais en apporter des exemples, qui feront connoître insensiblement, quelle différence il y a pour la douceur dans le même Vers, lorsque les substantifs transposés sont dénués d'épithètes, & lorsqu'ils en sont revêtus. Supposons donc d'abord ce Vers, sans épithètes.

J'y pense, & de ce jour le souvenir m'afflige.

On sent que le choc de ces deux Substantifs, qui se heurtent immédiatement, *de ce jour le souvenir*, a quelque chose de rude: Joignons une Epithète au premier, & le Vers perdra beaucoup de sa dureté. En voici la preuve.

De ce jour malheureux le souvenir m'afflige.

L'Epithète est jointe ici au premier Substantif,

tif, mais, quand elle ne le seroit qu'au second, elle né laisseroit pas de produire à peu près, le même effet; On pourra en juger par ce Vers de Racine,

Et que de mon devoir Esclave infortunée.

Act. II. Sc. 6.

Ce Vers en effet, n'a rien de choquant; mais, il auroit encore plus de douceur, si outre l'Epithète jointe au second Substantif, on en ajoutoit encore une au premier, en disant:

De ce cruel devoir Esclave infortunée.

Et peut-être seroit-il plus doux encore, si cette nouvelle Epithète séparoit les deux Substantifs, & qu'on dit:

D'un devoir odieux Esclave infortunée.

Car, quoi qu'il y ait plus de suspension; quand l'Epithète précède son Substantif, on doit toujours sacrifier cet agrément, en faveur de tout ce qui peut adoucir la transposition. C'est par où je finirai ce qui regarde celle-ci, pour passer à celle du Nominatif & de l'Accusatif, dont il nous reste à parler.

E X A M E N

DES TRANSPOSITIONS

DU NOMINATIF ET DE L'ACCUSATIF.

J'AI déjà fait observer que de tous les cas, il n'y en a point, dont la transposition soit plus difficile que celle du Nominatif & de l'Accusatif; & j'en ai en même tems insinué la raison, qui est, que n'y ayant aucune différence entre eux, & se rencontrant d'ailleurs tous deux dans la plupart des Phrases, il n'y a que leur situation qui puisse les distinguer. De sorte que, quand le Nominatif & l'Accusatif sont ensemble; on ne les peut discerner l'un de l'autre, que parce que le Nominatif marche devant le Verbe, & que l'Accusatif marche après. C'est ce que prouve évidemment l'exemple de cette Phrase: *César aimoit la gloire*, que j'ai apporté au commencement de cet écrit; & où l'on ne peut mettre de transposition, sans renverser totalement le sens de la Phrase.

Rien n'est plus propre à faire sentir le mauvais effet de cette transposition, soit en Prose, soit en Vers, qu'un exemple que j'en ai trouvé dans le titre d'un Chapitre du Plutarque d'Amiot. C'est à la question 4. du Livre IX. des propos de Table, où voici comme le sujet de cette Question est énoncé: *Quelle main de Venus blessa Diomede?* Il n'y a personne, qui en lisant
ce

ce titre, ne croye que, selon Plutarque, ce fut Venus qui blessa Diomède. J'avoue que j'y fus pris d'abord, & que je me dis en moi-même: Plutarque se trompe: Homere dit tout le contraire; car ce fut Diomède qui blessa Venus. Je ne fus détrompé de l'erreur que j'attribuois à Plutarque, que quand, en lisant la question même, je trouvai, qu'un Rhétoricien demanda à un Grammairien: Quelle main de Venus Diomède avoit blessé? Il n'y a point d'équivoque dans cette seconde maniere de s'énoncer, parce que le Nominatif passe avant le Verbe; & il n'y en auroit point eu non plus dans le titre, si, au lieu de proposer, comme le Traducteur a fait: *Quelle main de Venus blessa Diomède?* il avoit mis: *Quelle main de Venus Diomède blessa?* Pourquoi? Parce que dans ce dernier arrangement, *Diomède* précédant le Verbe, ne peut être pris que pour un Nominatif. Au lieu que dans l'autre, n'étant qu'à la suite du Verbe, il ne peut être pris que pour un Accusatif. Ce renversement de Phrase, *blessa Diomède*, pour dire, *Diomède blessa*, est quelque chose de pire qu'une équivoque; car l'équivoque du moins, porte avec elle du doute & de l'incertitude; mais ici, on donne dans la méprise, sans croire se méprendre, & même sans qu'on puisse se l'imputer. C'est uniquement la faute de l'Auteur, qui s'explique mal, & qui voulant dire une chose, s'exprime d'une maniere à faire entendre tout le contraire. Il est donc visible que l'équivoque, qui naît de l'uniformité du Nominatif & de l'Accusatif; est ce qui met dans eux, un obstacle continuel à leur transposition.

Il semble d'abord, que ces deux cas n'ayant

aucune dépendance l'un de l'autre, ils devroient naturellement se prêter à la transposition, avec moins de répugnance que le Génitif, qui, quoique dépendant d'un autre cas, ne laisse pas de se transposer avec le même cas dont il dépend : Mais, s'ils n'ont point entr'eux de rapport immédiat, ils en ont chacun un particulier, à un troisième terme dont ils dépendent différemment, & qui les gêne autant, l'un à l'égard de l'autre, que la dépendance la plus immédiate le pourroit faire : Ce troisième terme dont je parle, est le Verbe, que le Nominatif précède & conduit, & dont l'Accusatif reçoit la Loi. Et quoi qu'il ne soit pas tant question d'examiner, si ces deux cas peuvent se transposer réciproquement ensemble, que de savoir, si chacun d'eux peut se transposer avec le Verbe auquel il est lié; ou en qualité de Nominatif, ou en qualité d'Accusatif; cependant, cela revient à peu près au même, puisque les transpositions du Verbe avec le Nominatif, & de l'Accusatif avec le Verbe, ne se peuvent faire, que ces deux cas ne changent en même temps de situation entr'eux. A quoi, outre l'équivoque que causeroit inévitablement leur uniformité, je trouve encore un nouvel obstacle dans la duplicité de transposition, que le Verbe auroit à essuyer nécessairement; ne pouvant se transposer à l'égard de l'un de ces deux cas, qu'il ne se transpose en même temps à l'égard de l'autre.

Mais, comme la principale difficulté vient de l'équivoque qui résulte de leur uniformité; il est naturel de conclure, que cet obstacle cessant, la transposition pourroit aussi-bien se faire à leur égard, qu'à l'égard des autres cas. Il ne s'agit donc

donc que de savoir , s'il y a des rencontres & des dispositions de Phrases , où la transposition du Verbe avec le Nominatif , & celle de l'Accusatif avec le Verbe , puissent se faire , sans causer d'ambiguïté. Et , parce que la chose peut arriver à l'égard d'un de ces deux cas , sans qu'elle arrive à l'égard de l'autre , & qu'ils ont chacun leurs droits à part ; cela forme deux questions qu'il faut traiter séparément : Commençons par la transposition du Nominatif.

E X A M E N

*De la transposition du Nominatif
avec son Verbe.*

QUAND le sens équivoque , auquel donne lieu l'uniformité du Nominatif & de l'Accusatif , ne formeroit pas un obstacle continuel à la transposition du Nominatif avec son Verbe ; il semble que la raison & l'ordre naturel de la pensée , devroit toujours interdire tout dérangement à leur égard , non seulement , quand ce Nominatif est un pronom personnel ; comme , *je, vous, il* ; ce qui est hors de doute ; mais même , lorsque c'est un nom propre , ou quelque autre Substantif , quel qu'il puisse être : Car , comment pouvoit rien démêler dans une action , si l'on ne fait d'abord qui est celui qui agit. Ainsi , dans ces deux Vers de Racine ,

*Pharnace dès long-temps tout Romain dans
le cœur ,*

Attend tout maintenant de Rome & du Vainqueur.

Act. I. Sc. I.

Le Verbe, *attend*, n'a qu'une signification vague & confuse; si l'on ne fait que c'est de *Pharnace* qu'il s'agit, & que c'est lui qui attend; c'est-à-dire, si le Nominatif n'a précédé le Verbe.

Cependant, malgré cette règle, qui paroît si raisonnable & si bien fondée, je trouve dans nos meilleurs Poëtes, des Nominatifs transposés à l'égard de leurs Verbes, qui les précèdent au lieu de les suivre; & je remarque en même temps; que cette transposition, loin d'avoir rien de rude ou de choquant, produit au contraire un fort bon effet, & donne de la force & de la grace aux Vers où elle se trouve. En voici des exemples tirez de Racine.

Tout ce que lui *promet l'amitié* des Romains.
Act. I. Sc. I.

Le trouble où vous *jette l'amour* de votre Pere.

Act. 2. Sc. 2.

Des feux qu'a *rallumez sa liberté* mourante.
Act. 3. Sc. 1.

On voit dans ces trois exemples, que le Nominatif ne passe qu'après le Verbe qu'il régit, & qu'il devroit précéder; car, dans l'ordre naturel, on devroit dire: *Ce que l'amitié des Romains lui promet. Le trouble où l'amour de votre Pere vous*

vous jetta. Des feux que sa liberté mourante a rallumez. Construction plus régulière en certain sens ; mais aussi , construction plus froide , & qui ne vaut pas , à beaucoup près , celle qu'a employé Racine. Comment donc accorder cette Transposition du Nominatif , avec la Règle qui semble l'interdire ? Le voici.

C'est que l'inconvénient sur lequel est fondée cette Règle , ne se trouve point dans les Vers que nous venons de citer. Cet inconvénient est l'équivoque , que formeroit l'uniformité du Nominatif & de l'Accusatif , si on les transposoit. Or , il n'y a point ici d'équivoque , quoi qu'il y ait dans la Phrase , & Nominatif & Accusatif. Comment cela se peut-il faire ? C'est par la qualité de cet Accusatif qu'on appelle Relatif , & dont la construction demande qu'il précède toujours son Verbe en Prose , comme en Vers : En effet , l'on dit toujours : *Les Vers que j'ai lus : Le présent que vous m'avez envoyé.* Ainsi , comme sa situation naturelle & constante , est de précéder toujours son Verbe , il n'y a point en cela de transposition , & il n'y en pourroit avoir , qu'en le mettant après le Verbe , si la chose étoit praticable ; ce qui n'est pas. Mais , pourquoy cet Accusatif ainsi placé , ne forme-t-il point d'équivoque avec le Nominatif ? C'est , parce qu'étant Relatif , il est dès-lors reconnu pour le cas du Verbe suivant ; & quel que soit ce cas , il ne peut jamais être pris pour le Nominatif , lequel ne sauroit être le cas du Verbe. Or , dès qu'ils ne peuvent être pris l'un pour l'autre , il n'y a plus d'obstacle à la transposition : C'est ce qu'on peut remarquer dans les Vers que j'ai citez ci-dessus.

Tout

Tout *ce que* lui *promet* l'amitié des Romains
&c.

Ce que, dans ce Vers, ne peut être pris que pour l'Accusatif du Verbe suivant, *promet*: Ainsi, dès qu'il paroît, on est sûr de ce qu'il est, & on s'attend à voir suivre son Verbe, & le Nominatif de ce Verbe. Du reste, que ce Verbe & ce Nominatif soient transposés, ou non; cela n'intéresse en rien le Relatif dont le sort est déjà réglé, & à qui la transposition des deux autres termes est tout à fait indifférente; puisque, soit qu'on dise en les transposant :

Tout *ce que* lui *promet* l'amitié des Romains,
ou qu'on dise; sans les transposer :

Tout *ce que* l'amitié des Romains lui promet.

le Relatif, *que*, les précède toujours l'un & l'autre, avec le caractère certain d'Accusatif: Ce qui ôte toute ambiguïté.

Aussi, faut-il remarquer que, toutes les fois qu'on transpose le Nominatif, au moins à l'égard des Verbes Actifs, (exception dont on verra plus bas la cause) cette transposition ne se fait que dans une Phrase subalterne, pour ainsi dire, & dépendante d'une autre, & à la faveur d'un Relatif qui lie & rapporte la seconde Phrase à la première. C'est ce qu'on peut voir dans les exemples que j'ai citez, & à chacun desquels, pour rendre la chose plus claire, je vais joindre le premier Vers dont ils dépendent:

Je

Je verrai sans regret tomber entre ses mains ;
 Tout *ce que lui promet* l'amitié des Romains.
 Et la triste Italie encor toute fumante ,
 Des feux *qu'a rallumez* sa liberté mourante.
 ACT. 1. Sc. 1.

Je ne raporte point le troisiéme exemple , parce qu'il faudroit aller prendre trop loin le Vers dont il dépend ; & que d'ailleurs , la construction n'en est pas régulière.

Tenons nous-en aux deux exemples citez , qui nous suffisent , & où l'on voit que la seconde Phrase est liée à la premiere par des Relatifs : Tout *ce que lui promet* : Des feux *qu'a rallumez*.

Voilà donc constamment une situation de Phrase , où la transposition du Verbe avec le Nominatif , se peut faire sans causer d'ambiguité.

Mais , ne se trouve-t-il point encore quelque Phrase d'une autre espece , où la même transposition se puisse faire aussi légitimement ? Oui , & en voici un exemple que j'ai ajusté exprès , faute d'en avoir trouvé de propre sous ma main.

*De là , jusqu'au plus haut des nuës
 S'élevoit ce Roc escarpé.*

Il y a deux choses à considérer sur ce second Vers ; la premiere , que le Nominatif est transposé à l'égard de son Verbe ; car dans l'ordre naturel , il faudroit dire , *ce Roc escarpé s'élevoit* :

La

La seconde , que cette transposition a de la grace , & qu'on ne sauroit même gueres s'en passer ; l'arrangement naturel de la Prose ayant quelque chose de froid. Voilà deux faits sur lesquels je ne vois pas qu'il y ait à contester.

Mais, pourquoi la transposition du Nominatif, qui est impraticable en tant d'autres occasions, se souffre-t-elle ici ? C'est parce que le Verbe avec lequel se fait cette transposition, est un Verbe neutre ; & qu'en cette qualité, ne gouvernant rien après lui ; il ne peut y avoir d'équivoque entre le Nominatif & l'Accusatif : De sorte que, dès qu'on dit ce terme, *s'élevoit*, on est sûr que le Substantif qui va suivre, est son Nominatif ; & dès que le Substantif paroît, on le prend pour tel : Ainsi, il ne peut y avoir d'ambiguïté. Ce qui sauve la transposition dans la remarque précédente, c'est que l'Accusatif est si bien déterminé par sa qualité de Relatif, qu'il ne peut y avoir d'équivoque. Ce qui la sauve dans celle-ci, c'est qu'il ne s'y trouve pas même d'Accusatif. Cela est si vrai, que comme, le Verbe *élever*, a deux significations différentes ; l'une, active, & l'autre, neutre ; si l'on emploie la signification active dans ces deux Vers que j'ai propoiez, & qu'on dise :

*Sa Cime jusques dans les nuës
Élevoit ce Roc escarpé.*

La transposition sera mauvaise & très-déshagréable ; pourquoi cela ? Parce que ici le Verbe, *élever*, est actif ; & que comme tel, il demande après lui un Accusatif : Et comme, dans l'uniformité qui se trouve entre le Nominatif & l'Ac-

l'Accusatif, il n'y a que leur situation, par rapport au Verbe auquel ils sont liez, qui puisse les distinguer & les caractériser; il s'ensuit de là, qu'on ne sauroit changer leur situation naturelle, c'est-à-dire, les transposer, sans troubler la Phrase, & sans la rendre énigmatique: Car, il faut deviner dans les Vers que je viens de citer, que *Roc escarpé* est le Nominatif du Verbe, & que *sa Cime* en est le cas: La situation forcée où ils se trouvent, semble annoncer le contraire; & dans ce dérangement, ils ne paroissent tous deux, rien moins que ce qu'ils sont en effet. Qu'on retranche l'Accusatif de la Phrase, l'inconvenient cesse aussi-tôt: Or, dans le verbe neutre qui exclut tout regime après lui, l'Accusatif se trouvant essentiellement retranché, il n'y a plus d'obstacle à la transposition; ainsi, rien n'empêche plus d'en user & de dire:

*De là jusqu'au plus haut des nuës
S'élevoit ce Roc escarpé.*

Concluons de tout cela: Que, lorsque le Nominatif répugne à la transposition, ce n'est qu'à cause de l'équivoque, que son uniformité avec l'Accusatif, pourroit former entr'eux; mais que hors de là, & dès qu'il n'y a plus lieu à aucune ambiguïté, il se transpose aussi agréablement que les autres cas dont nous avons parlé. Conséquence qui quadre entierement à la règle générale que j'ai établie sur les transpositions; & qui est, qu'elles sont toutes permises, dès qu'elles n'alterent en rien la clarté de la Phrase.

Mais, après avoir réglé ce qui regarde l'essentiel

tiel de la transposition du Nominatif ; en déterminant, quand elle est permise, & quand elle ne l'est pas ; il faut encore, suivant le méthode que j'ai gardée à l'égard des autres transpositions, dire un mot de ce qui peut servir à l'adoucir, quand on l'emploie, & à lui donner plus de relief & de grace.

En effet, quelque bonne que soit cette transposition, lorsqu'il est permis de l'employer ; il est sûr qu'elle perd beaucoup de son agrément ; dès que le Nominatif & le Verbe transposés, se trouvent près l'un de l'autre dans le même hémistiche, comme dans le Vers suivant de Racine.

Je le pardonne au Roi qu'avengle sa colere.

Act. 2. Sc. 6.

Cette proximité des deux termes de la transposition, y met sans doute de la dureté. Qu'on les éloigne un peu l'un de l'autre, en les partageant dans différens hémistiches, de la manière suivante :

Plaignez le Roi qu'avengle une indigne colere.

La transposition ménagée de la sorte n'a plus rien de rude. C'est presque la seule observation qu'il y ait à faire par rapport au Nominatif, lorsqu'il est transposé.

Mais, comme il n'y a que deux rencontres où on le puisse transposer, c'est-à-dire, lorsque l'Accusatif est Relatif ; & lorsqu'il n'y a point d'Accusatif, ce qui arrive, quand le Verbe est neutre ; il est vrai de dire que l'usage de la transposition

position n'est pas fréquent entre ce Nominatif & son Verbe ; & que le plus souvent , le premier précède l'autre. Qu'on lixè trente Vers de suite , on reconnoitra que pour un où le Nominatif est transposé , il y en a vingt-neuf , qu'il ne l'est pas , où il se trouve réduit par conséquent à la simplicité de la construction Profaique.

J'avouë que , dans l'usage continuel qu'on est obligé de faire du Nominatif & du Verbe , qui entrent nécessairement dans les moindres Phrases ; l'inconvénient dont jé viens de parler , ne laisseroit pas d'être considérable , si l'on n'avoit en quelque sorte de quoi y remédier ; ou plutôt , si l'on ne pouvoit emprunter d'ailleurs que du Verbe , une espece de transposition en faveur du Nominatif , & lui procurer par là cette suspension qui fait l'ame de la Poésie.

En effet , ce Nominatif du Verbe n'est pas toujours seul. Il ne s'en tient pas même toujours à mener , comme dit M. de Cambray , son *Adjectif par la main* ; mais , il traîne encore quelquefois avec lui dans sa marche , des morceaux entiers de Phrases qui lui tiennent lieu d'Epithetes , & qui lui font une espece d'escorte un peu plus brillante & plus honorable. Je m'explique par un exemple. C'est Mithridate qui parle en ces termes à Monime :

Ainsi , prête à subir un joug qui vous oppri-
me ,
Vous n'allez à l'Autel , que comme une Victi-
me,

Act. 3. Sc. 4.

Tout

Toute cette Phrase du premier Vers, prête à *subir un joug qui vous opprime* ; n'est qu'une espèce d'Epithete attachée au pronom personnel, *vous*, qui est le Nominatif de la Phrase. Or, dès que cette longue Epithete passe devant le pronom dont elle dépend, c'est une sorte de transposition qui met la suspension dans la Phrase : Elle suppose en effet, le Nominatif, *vous*, qui ne vient qu'après, & qu'elle annonce par avance ; car, dans l'ordre naturel de la Phrase ; si le Nominatif n'étoit pas un pronom personnel comme l'est ici, *vous*, il devrait passer devant la plus grande partie de ce qui fait le premier Vers. C'est ce qu'on va voir d'une manière plus sensible dans les Vers suivans, où le Nominatif est un nom propre.

*Ne croyez pas, Seigneur, qu'Auteur de mes
allarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres
larmes.*

Act. 3. Sc. 5.

Qu'on arrange les termes de cette Phrase, selon l'ordre naturel que demande la Prose, on dira ; *ne croyez pas, Seigneur, que Pharnace, comme Auteur de mes allarmes, m'ait jamais coûté les moindres regrets.* Ainsi, lorsqu'avant que de prononcer le nom de Pharnace, on semble le désigner par ces termes, *Auteur de mes allarmes*, qui tombent sur lui & qui l'annoncent ; cela forme une suspension qui donne de l'élevation & de la noblesse au Vers. C'est aussi à quoi on doit faire grande attention, en faisant des Vers : Et soit que le Nominatif se trouve être un pronom

nom personnel, ou quelque autre Substantif, dès qu'on peut y joindre quelque chose qui le caractérise, & qui en dépende, il faut toujours, autant qu'il est possible, que ce qu'on y joint, passe devant, & forme une sorte de transposition, par rapport au Nominatif. En voici quelques exemples de Racine.

Inutile témoin de tous ses attentats.

Je n'ai pour me vanger ni Sceptres ni Soldats.

Act. 1. Sc. 3

*Songez que ce matin soumise à mes souhaits,
Vous deviez l'épouser & ne me voir jamais.*

Act. 4. Sc. 2.

*Mais, je ne savois pas que pour moi plein
de feux,*

Xipharès, des Mortels fût le plus amoureux.

Act. 2. Sc. 1.

Dans ces trois exemples, on voit que le Nominatif n'est qu'au second Vers; & cependant, tout ce qui est dans le premier, suppose & annonce ce Nominatif, & forme par-là cette suspension qui réveille le Lecteur, & le tient, pour ainsi dire, toujours en haleine.

Un des grands avantages de cette sorte de transposition, c'est qu'elle est un moyen infailible, de donner de la suspension à un Vers même, où elle n'est pas. Je n'en veux point d'autre preuve, que le Vers suivant que j'ai employé en versifiant, dans la première partie de ces Réflexions, le regne de Nicéphore. Voici le Vers.

Nicés

Nicéphore autrefois chassa du Trône Irène.

Ce même Vers entre dans les deux manières dont j'ai versifié ce morceau ; il est le même sans aucun changement , dans toutes les deux ; & cependant , c'est de la Prose pure dans la première façon , & c'est un Vers dans la seconde. Comment cela se peut-il faire ? Le voici. C'est que dans la première manière , comme rien ne précède le Nominatif, *Nicéphore* , il n'y a point de suspension ; au lieu que dans la seconde , comme ce Nominatif est précédé d'un Vers entier , qui caractérise ce *Nicéphore* , avant qu'on le nomme , & qui le désigne & l'annonce par avance , en disant :

Ministre ambitieux , traître à sa Souveraine.

Cela excite la curiosité de notre esprit , qui se prépare à apprendre quel est celui qu'on caractérise de la sorte , & sa curiosité est satisfaite , quand il l'entend nommer au commencement du second Vers , & qu'il y trouve ensuite les motifs du caractère odieux qu'on en a fait :

Nicéphore autrefois chassa du Trône , Irène.

C'est ainsi que par cet arrangement , d'où naît la suspension , le même Vers , qui étant seul , ne présente que de la Prose rimée , devient Poétique , dès qu'on le fait précéder d'un autre qui le suppose & qui l'annonce.

La seule précaution qu'il y ait à prendre dans la pratique de cette suspension , est d'avoir égard ,

gard, que ce qui précède le Nominatif, y tienne tellement, & y soit si indispensablement lié, qu'on ne puisse le rapporter à d'autre terme qu'à ce Nominatif dont il dépend, & dont il annonce la marche: Autrement, il y'auroit de l'équivoque, & dès lors la suspension ne seroit plus de mise. Un exemple tiré des Poësies du feu Abbé Regnier Des Marais, rendra cette observation plus sensible. C'est dans une Eclogue, où il introduit un Berger, qui parlant de l'habileté d'une Bergère à travailler en laine & en soye, s'exprime ainsi

*Philis sait manier & la laine & la soye;
Et c'est avec tant d'art que sa main les em-
ploie
Qu'on diroit qu'à l'ouvrage elle-même au-
tresci,
Minerve ait pris plaisir de lui former les doigts.*

Dans le troisiéme de ces Vers, le terme, *elle-même*, que j'ai mis en caractère particulier, doit se rapporter, dans l'intention de l'Auteur, à *Minerve*, qui ne paroît qu'au commencement du quatrième Vers; mais il faut convenir que, si le sens ne déterminoit absolument ce rapport, on ne s'en aviseroit point; & que, jusqu'à-ce qu'on soit venu au terme de *Minerve*, on croit que c'est de *Philis* qu'on veut parler, quand on dit, *elle-même*: En effet, voici le sens de la Phrase, *Philis est si habile à l'ouvrage, qu'on croiroit qu'elle-même*, &c. S'avise-t-on de douter, quand on a lû jusques-là, que cet, *elle-même*, ne se rapporte pas à *Philis*; & peut-on s'imaginer qu'il suppose un autre Nominatif qui doit suivre? Non sans doute; & l'on s'y attend d'au-

tant moins , que le pronom , *elle-même* , *lui-même* , &c. ne passa jamais , même en Prose , qu'après le terme auquel il est joint. On ne dit point , *lui-même Aristote est de cet avis*. *Elle-même la Sageffe ne s'exprimeroit pas mieux* ; on dit toujours au contraire. *Aristote lui-même est de cet avis* ; *la Sageffe elle-même ne s'exprimeroit pas mieux* : De sorte que , dans l'usage reçu de cette construction , ce pronom se rapporte toujours au Substantif précédent , le plus prochain avec lequel il peut s'accorder. On se donnoit autrefois bien plus de liberté à l'égard de ce terme , *même* , qu'on ne s'en donne aujourd'hui ; & au lieu de dire , *vous êtes la Sageffe même* , on ne faisoit point de façon de mettre , quand la rime le demandoit , *vous êtes la même Sageffe*. Mais aujourd'hui , qu'on exige dans les Poètes , & avec raison , une régularité exacte sur la Langue ; ce déplacement ne se souffre plus. Cependant , quelque mauvais effet qu'il puisse produire , je le trouverois presque plus supportable , que la construction du terme , *elle-même* , dans les Vers de l'Abbé Regnier. Il faut nécessairement , que celui de *Minerve* le précède , pour qu'il puisse faire un sens clair & non équivoque ; & voici , ce me semble , comme on pourroit réformer les deux derniers Vers.

Qu'on diroit que *Minerve elle-même* autrefois ,

A l'ouvrage ait pris soin de lui former les doigts.

C'est par où je finirai ce qui regarde la transposition du Nominatif , pour passer à celle de l'Accusatif.

EXA-

EXAMEN

*De la transposition de l'Accusatif avec
son Verbe.*

Il faut commencer par distinguer deux sortes d'Accusatifs ; l'un qui est régi immédiatement par son Verbe , comme , *signaler son courage , vanter ses exploits , refuser l'encens*. L'autre , qui n'en est gouverné que dépendemment d'une préposition , comme , *éclater contre quelqu'un , agir pour quelqu'un*. A l'égard de cette dernière espèce , nous n'en parlerons point dans cet Article , parce que cela regarde les prépositions dont nous devons traiter à part.

Il ne s'agit donc ici que des Accusatifs qui sont régis immédiatement par des Verbes. Et c'est question de savoir , si on peut les transposer , c'est-à-dire , si au lieu de mettre , *signaler son courage , vanter ses exploits , refuser l'encens* ; on peut dire en Vers : *Son courage signaler , ses exploits vanter , l'encens refuser*. A quoi je réponds que cette transposition ne vaut rien , & qu'elle a un très-mauvais effet en Vers. Ainsi , quoiqu'il en soit dans la plupart des autres cas , la marche des Vers & de la Prose soit toute différente , elle est absolument la même dans celui-ci. On doit donc établir , comme une règle certaine , qu'en Vers comme en Prose , l'Accusatif ne doit jamais prendre le pas sur le Verbe dont il dépend , & que soit qu'ils se trouvent joints , soit

qu'ils se trouvent séparés; il ne lui est permis de marcher, qu'après. C'est surquoi les exemples sont si communs & si fréquents, qu'on ne peut lire deux Vers de suite sans en rencontrer. En voici trois de Racine que je cite seulement pour indiquer la chose.

Il crut que sans prétendre une plus haute gloire

Elle lui cederait une indigne victoire

Act. 1. Sc. 1.

Tu fais par quels efforts il tenta sa vertu.

Ibid.

On voit dans ces trois Vers, que le Verbe précède son Accusatif, & qu'on y dit, *prétendre une plus haute gloire. Ceder une indigne victoire. Tenter sa vertu*; & non, *sa vertu tenter: une victoire indigne ceder; une plus haute gloire prétendre*; ce qui formeroit un langage barbare.

Mais, n'y a-t-il point de rencontre, où cette transposition puisse être de mise? Car puisque, ce qui la rend impraticable n'est fondé que sur l'uniformité entière qu'il y a entre le Nominatif & l'Accusatif, & que par conséquent, la difficulté est égale de part & d'autre, ne peut-il pas y avoir quelque exception pour l'Accusatif, par rapport à cette règle, comme il y en a pour le Nominatif?

Je réponds, que l'exemple du Nominatif ne conclut rien pour l'Accusatif; parce que les deux seules occasions où celui-là souffre la transposition, ne sauroient avoir lieu à l'égard de celui-ci. La première est, quand l'Accusatif, avec lequel

uel le Nominatif se trouve dans la même rase , est un Relatif ; car pour lors , le Nominatif ne pouvant être confondu avec ce Relatif , demeure autant en liberté pour la transposition , que s'il n'y avoit point d'Accusatif dans la rase. Ainsi , il peut passer indifféremment de l'un ou après son Verbe. Mais , comme ce Relatif a sa route marquée ; qui est de précéder toujours le Verbe dont il dépend , il répugne encore plus à la transposition que les autres Accusatifs. Car pour le transposer , il faudroit qu'il se plaçât après son Verbe , & qu'au lieu de dire , *présent que vous m'avez envoyé* , on pût dire , *présent vous m'avez envoyé lequel* ; ce qui se- roit inintelligible.

Il seroit nécessaire , pour que la chose fût égale de part & d'autre , que comme l'Accusatif Relatif facilite la transposition du Nominatif avec son Verbe ; le Nominatif Relatif facilitât de même la transposition du Verbe & de l'Accusatif. Mais , comme ce Nominatif Relatif n'a rien qui distingue des autres Nominatifs , dont il suit la marche ordinaire , ce que ne fait pas l'Accusatif Relatif , qui prend une route toute contraire à celle des autres Accusatifs ; il ne peut pas , sans être Relatif qu'il est , ménager en faveur de la transposition de l'Accusatif , la même facilité qu'il apporte l'Accusatif Relatif en faveur de la transposition du Nominatif.

Cependant , il faut avouer , que comme ce Nominatif Relatif , lequel s'exprime ordinairement par *qui* , ne peut être pris pour l'Accusatif , celui-ci s'exprimant par *que* ; ce , *qui* , le caractérise de telle sorte , qu'il ne peut guères y avoir d'équivoque entre lui & quelque Accusatif

que ce soit. Aussi, faut-il dire que s'il y a une occasion, où la transposition de l'Accusatif avec son Verbe soit tolérable, c'est dans celle-ci; & je ne trouverois pas grand-inconvenient à la transposition suivante.

*Cet homme fier de son crédit,
Qui votre Lettre me rendit.*

Sur quoi il est bon de remarquer, que ce qui facilite cette transposition, n'est pas seulement le caractère marqué du Relatif *qui*, qu'on ne peut prendre que pour un Nominatif; mais encore la situation, qu'il conserve toujours, malgré la transposition du *Nominatif & du Verbe*. Car, il passe toujours le premier, & par-là, détermine le sens de la Phrase; dans laquelle tout nom qui vient après lui, ne peut plus être regardé que comme le cas du Verbe. Après tout, quoique cette transposition, qui se fait à la faveur d'un Nominatif Relatif, ne soit point absolument mauvaise, elle a quelque chose de si contraire à la régularité de la construction, & à la simplicité de notre Langue, qu'elle en contracte je ne sai quel air de badinage, qui me feroit croire qu'elle ne conviendrait guères dans le sérieux. Aussi, ne conseillerois-je point, qu'on s'en servît autre part que dans le stile Marotique, ou dans tout autre stile qui comporte de l'enjouement & un air de négligence.

La seconde occasion, où le Nominatif se transpose avec le Verbe, est quand ce Verbe est neutre; parce que, comme alors il ne régit rien, il ne peut y avoir d'équivoque entre le Nominatif & l'Accusatif. Mais, s'il y a des Verbes qui n'ont

n'ont point de cas , il n'y en a point qui soient sans Nominatif: Ainsi, partout où il y a un Accusatif régi par un Verbe , il y a aussi un Nominatif de ce Verbe , & par conséquent , l'exception qui a lieu pour la transposition du Nominatif , n'a point lieu pour celle de l'Accusatif.

Mais, n'arrive-t-il jamais , que le Nominatif soit d'un caractère si marqué, qu'on ne puisse le confondre avec l'Accusatif? La particule, *on*, par exemple, ouest Nominatif, ou tient lieu de Nominatif , à l'égard des Verbes auxquels elle est jointe , comme quand nous disons: *On blâme, on estime.* Or, cette espece de Nominatif est si bien caractérisée, qu'elle ne peut jamais être Accusatif. Il n'y a donc plus d'équivoque , & dès lors , qui empêche que la transposition de l'Accusatif, ne puisse avoir lieu en cette occasion? Puisque le seul obstacle qui pouvoit l'empêcher, & qui est l'équivoque, se trouve levé.

Voilà , ce me semble, l'objection dans toute sa force; mais , pour y donner encore plus de poids , j'y ajoute un exemple de Moliere qui semble l'autoriser. Il est tiré de la dernière Scène du Misanthrope , où Alceste s'exprime ainsi:

Montrer que c'est à tort que *sages on nous*
nomme,

Et que dans tous les cœurs il est toujours de
l'homme.

Je réponds à cela , que cette transposition, *sages on nous nomme* , n'a rien de choquant , & qu'elle a même meilleure grace & quelque chose de plus noble, que si l'on disoit simplement & sans inversion,

Montrer que c'est à tort que l'on nous nomme sages.

Mais, je ne conviens pas, que cela vienne précisément de ce que la particule, *on*, tient lieu de Nominatif dans cette Phrase. Pourquoi? Parce que, si c'étoit-là précisément la véritable cause qui autorisât cette transposition, il faudroit que partout, où la particule, *on*, tiendroit lieu de Nominatif du Verbe, l'Accusatif pût se transposer sans inconvénient : Or, c'est ce qui n'est pas, comme on peut le voir dans l'exemple suivant, tiré du P. le Moyné. *Entretien VIII. adressé à M. De Bailloul.*

Par mille inventions le Public on dépouille.

Dans cet exemple, la particule, *on*, tient lieu du Nominatif, & ne peut être prise pour un Accusatif; & par conséquent, le substantif, *le Public*, ne peut être que l'Accusatif d'un Verbe qui est déjà pourvu de son Nominatif.

Tout cela est vrai, & l'on ne peut en douter, quand on est parvenu à cette particule, *on*, & au Verbe dont elle est le Nominatif. Mais, le malheur est, qu'avant qu'on en soit venu là, on a déjà pris son parti sur le substantif qui a précédé, & qu'on l'a déjà déterminé pour Nominatif dans son esprit. Car comme, dans l'uniformité qu'il y a entre le Nominatif & l'Accusatif, l'unique chose qui les distingue l'un de l'autre, est leur situation par rapport au Verbe, le Nominatif passant toujours devant le Verbe, & l'Accusatif ne venant qu'après; on ne peut s'empêcher de prendre pour Nominatif, tout terme équivoque
en-

entre ces deux cas, lorsqu'il se présente avant que le Verbe ait paru. Ainli quand on entend,

Par mille inventions *le Public*. . . .

On est prévenu que ce substantif, *le Public*, est le Nominatif d'un Verbe qui va suivre; on s'arrange sur ce pied là, & l'on n'est détrompé, que quand on découvre la particule, *on*, & le Verbe auquel elle est jointe. Il n'y a point à la vérité, d'équivoque réelle, puisque la particule, *on*, étant constamment Nominatif dans cette phrase, le substantif, *le Public*, ne peut être qu'Accusatif; mais, il y a une sorte de surprise qui fait le même effet: En ce que, le terme que nous prenons pour Nominatif, & que, dans la place où il est, nous sommes en droit de prendre pour tel, se trouve par l'événement, être un Accusatif. Il faut donc charger d'idée & au lieu de l'arrangement qu'on avoit pris, en supposant un Nominatif, en prendre un tout différent, qui quadre avec l'Accusatif; c'est-à-dire, qu'on est obligé de revenir sur ses pas, & qu'il en coûte deux opérations pour une; en quoi il y a un double désagrément: Le premier, de s'être mépris, le second, d'avoir à recommencer sur nouveaux frais. C'est plus qu'il n'en faut pour-choquer notre délicatesse.

Rien n'est plus subtil que les opérations de l'esprit: Un terme n'est pas plutôt lu ou entendu, que notre imagination lui assigne sa place, & lui donne son attitude dans cette espèce de Groupe, qu'elle se forme de tout ce qui entre dans la composition d'une phrase. A mesure que les termes se présentent, elle les arrange selon qu'ils doivent figurer: Ainsi, dans ce vers du P. le Moyne que j'ai cité.

E,

Par

Par mille inventions, *le Public. . .*

Dès que ce dernier terme paroît, notre esprit le détermine, comme Nominatif du Verbe qui doit suivre. La particule, *on*, qui vient après avec son Verbe, *on dépoille*, arrive trop tard. Le mal est déjà fait; cette nouvelle lumière peut bien servir à détromper; mais non pas, à prévenir l'erreur. C'est à cette même cause, qu'il faut attribuer le mauvais effet, que produit la transposition de l'Accusatif dans le Vers suivant, tiré du même Auteur & de la même pièce.

Il doit cueillir le fruit, & non, *l'arbre arracher.*

Cette transposition, *l'arbre arracher*, nous fait tomber dans une sorte de mécompte, différent du précédent; mais, qui ne nous dérange pas moins. Ce qui causoit la méprise dans le premier; c'est qu'on prénoit pour Nominatif, le terme qui étoit réellement Accusatif, dans cette Phrase, *le Public on dépoille*, au lieu que dans celle-ci, & non, *l'arbre arracher*, le Substantif, *l'Arbre*, est pris à la vérité pour ce qu'il est, c'est à dire pour un Accusatif: Mais, la méprise vient du Verbe, auquel d'abord on l'attache; car quand on dit:

Il doit cueillir le fruit, & non *l'Arbre. . .*

On croit que l'Auteur veut dire, que ce n'est pas l'Arbre, mais le fruit qu'il faut cueillir: L'esprit s'arrange sur ce pied-là, & n'est détrompé que quand le Verbe *arracher*, vient à paroître & revendique son Accusatif. Si la nécessité
de

la rime obligeoit le Poëte à ce renversement de phrase, il devoit le préparer, en gardant le même ordre dans le premier Hemistiche; & il auroit eu moins d'inconvenient à tourner ces vers, de la maniere suivante, quoi que toujours la même.

Il faut le fruit cueillir, & non l'Arbre arracher.

La premiere inversion auroit annoncé la seconde; & l'esprit y auroit été préparé; au lieu de la maniere que le P. le Moyne a tournée ce vers, l'arrangement regulier du premier Hemistiche ne donne pas lieu de s'attendre à l'irregularité & au dérangement qui se trouve dans le second. Mais, comme nous cherchons ici le bon, & non pas le moins mauvais, cela ne merite pas qu'on y fasse grande attention. Tout ce qu'il faut conclure de tout ceci, est, que peu importe d'où vienne l'équivoque ou la méprise, dès qu'il s'en trouve; & que toute transposition ne nous fait tomber dans quelque mécompte, doit être rejetée. La particule *on*, il est vrai, empêche l'équivoque entre le Nominatif & l'Accusatif, dès qu'on les confronte ensemble. Ce n'est qu'il y a de fâcheux, c'est que l'erreur est déjà formée, avant qu'on soit à portée de faire cette confrontation.

Mais, puisque la particule, *on*, ne suffit pas pour autoriser la transposition de l'Accusatif; quoi doit-on attribuer la douceur qu'il y a dans celle du vers de Moliere que je repete ici,

Montrer que c'est à tort que *sages on nous nomme?*

C'est à la maniere vague dont l'adjectif, *sages*,

y est employé. c'est-à-dire, sans article désignatif. Il y est dit, *sages*, simplement, & non *les sages* ; c'est précisément la jonction, ou la suppression de cet article, *les*, ou de tout autre semblable, qui rend la transposition bonne ou mauvaise ; & pour rendre cela plus sensible, je vais opposer ces deux sortes de manières l'une à l'autre.

Montrer que c'est à tort, *que sages on nous nomme.*

Montrer que c'est à tort, *que les sages on blâme.*

La transposition fait un bon effet dans le premier vers, & un fort mauvais dans le second. Pourquoi cela ? C'est que dans le premier, comme le terme, *sages*, est employé sans article désignatif, il est indéterminé ; de sorte que l'esprit reste en suspens à son égard, jusqu'à ce que le Verbe qui doit venir, ait fixé son régime. Il n'en est pas de même du second, où l'article, *les*, joint à un nom qui se présente avant qu'aucun Verbe ait paru, nous le caractérise, comme un Nominatif, & nous jette par là dans l'erreur. Que dans ces deux vers, la particule *on*, qui sert de Nominatif, ne puisse être confonduë avec l'Accusatif ; c'est bien une condition nécessaire, pour que cette transposition puisse se pratiquer ; mais ce n'est qu'une condition préalable, & il faut outre cela, qu'il n'y ait rien d'ailleurs, qui puisse donner lieu à la méprise : C'est ce qui se rencontre dans le vers de Molière, où le terme de *sages*, est employé d'une manière vague & sans article ; au lieu que l'article, *les*, joint au même terme dans le second vers, donne

à lieu à une surprise qui rend la transposition cieuse.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore ici, un exemple de Madame des Houlières, bien propre à confirmer ma remarque. Comme je ne connois aucun de nos Poètes qui l'emporte sur elle, & très-peu qui l'égalent, si même, il n'en a, dans le Genre qu'elle a suivi; son autorité doit être d'un très-grand poids; dans la matière présente. L'exemple dont je parle, est tiré d'une balade en Vers Marotiques, qui commence par ce Vers;

A caution tous Amants sont sujets.

Dans le troisième couplet, voici comme elle emploie une transposition d'Accusatif, qui est la seule que j'aye encore remarquée dans ses Poësies:

Don de merci seul il n'a pas en vûë.

Pour dire, *il n'a pas en vûë don de merci seul.* La transposition est de mise sans doute, & fait très-bon effet. Pourquoi cela? Parce que cet Accusatif n'est point escorté de son article designatif, *le*. Qu'on lui rende cet article, en allongeant le Vers de la manière suivante,

Le don de merci seul il n'ent jamais en vûë;

la transposition ne vaudra rien, parce qu'il y aura de la surprise, & que ce, *le don*, se trouvant à la tête du Vers, ne peut manquer d'être pris d'abord pour un Nominatif. Qu'on retran-

che l'article. ce n'est plus la même chose. Le terme de *don*, demeure comme suspendu, & l'esprit ne prend point de parti sur lui, que le Verbe ne l'ait déterminé à celui qu'il doit prendre.

- On peut donc établir, comme une Règle assez générale, que la transposition du Verbe avec l'Accusatif qu'il régit ne doit point se pratiquer en Vers; & que, par rapport à ce cas, la Poésie ne change presque rien à la construction de la Prose.

Peut-être sera-t-on surpris, que je me sois donné tant de mouvemens, pour combattre l'usage d'une transposition qui paroît si visiblement mauvaise; & l'on auroit sans doute peine à croire, qu'elle eût été employée si je n'en avois des exemples, de tous les âges. Pour ne point remonter plus haut, Malherbe ne faisoit nulle difficulté de s'en servir dans l'occasion.

Ont d'un commun assaut *mon repos offensé*,
P S E A U M E *Sapè expugnauerunt.*

Pour dire, *ont offensé mon repos.*

Ont aux vaines fureurs *leurs armes arraché.*
P R I E R E *pour le Roi, allant en Limosin.*

Pour dire, *ont arraché les armes.* Les autres Poètes de son temps usoient sans aucun scrupule de la même liberté, & le P. le Moyne surtout ne s'en est jamais fait faute. Il dit dès la seconde page, de son *Soleil Politique.*

En tout ce qui pourra ton *regne signaler*;
Entret. Poétiques.

&

& deux pages après,

Et quelque obscurité qui *les choses noircisse.*

La Fontaine même est tombé dans la même négligence, comme quand il dit dans son Discours à Madame de la Sabliere,

Mais, vous avez cent fois mon encens refusé.

Fables de la FONTAINE.

Il est évident que toutes ces transpositions sont forcées, & par conséquent vicieuses. On doit donc les rejeter; comme n'étant point reçues dans la Langue, dont l'usage est, qu'en Vers, comme en Prose, on dise: *Ont offensé mon repos. Ont arraché les armes. Signaler ton regne. Qui noircisse les choses. Vous avez refusé mon encens.*

J'appelle négligence, dans la Fontaine, cette mauvaise transposition, parce que c'étoit pure paresse dans lui. En effet, quoi qu'il se soit donné plus de libertez qu'aucun de nos bons Poètes, & qu'il n'y en ait point même à qui on les passe plus volontiers; il faut cependant lui rendre justice sur ces sortes d'inversions forcées, qui sont assez rares dans ses Ouvrages, & qui le sont encore plus dans ses Contemporains du premier ordre; de sorte que, je doute qu'on en pût trouver d'exemple, dans Despreaux ou dans Racine.

Mais, il n'en va pas de même à l'égard du P. le Moine, & de quelques autres Poètes de son tems. Il paroît qu'il y avoit plus de recherche que de négligence, dans l'usage qu'ils faisoient de

de ces sortes de transpositions. Loin de les éviter , ils les affectoient au contraire ; & dans la fausse idée où ils étoient , que ces Regimes déplacez donnoient de la force & de la majesté à la Poësie , ils se faisoient une loi d'en semer de tems en tems leurs Ouvrages. Aussi , les employoient-ils plus fréquemment dans les Sujets Heroïques , que dans les autres ; & l'on en trouvera encore plus d'exemples dans le saint Louïs du P. le Moyne , que dans ses Entretiens Poëtiques. Dès le commencement du premier Livre de son Poëme épique , il dit :

En ce tems Mélédin *l'Egypte gouvernoit* ,
Et du poids de ses ans *le Sceptre soutenoit*.

& quelques Vers plus bas.

Son camp chargeoit la terre & *les fleuves s'échoit*.

En voici trois exemples en quatre ou cinq Vers.

J'ose avecque mon cœur *mon bras te présenter*.

Si je puis sur ta foi *ce loyer esperer* ,

Dûssai-je contre moi *mille morts attirer*.

Enfin , cette transposition est très fréquente chez le P. le Moyne , bon Poëte d'ailleurs , & qui le cédoit à fort peu de ceux de son tems ; mais , il s'étoit mis dans l'esprit , que de dire ; *l'Egypte gouvernoit* , *le Sceptre soutenoit* , cela étoit plus sublime & plus énergique , que de dire simplement , comme on le dit en Prose , *gouvernoit l'Egypte* , *soutenoit le Sceptre*.

Pour

Pour moi , je ne vois pas quelle force & quelle majesté pouvoit donner au Vers un renversement de construction , qui a quelque chose de fort approchant du jargon de Madame Jourdain , lorsqu'elle dit ,

Fort envie de rire nous avons.

La construction de la Phrase françoise admet véritablement plus de variété & de liberté dans la Poësie , que dans la prose ; c'est de quoi les transpositions qu'elle autorise & qu'elle exige même , font assez foi ; mais , elle n'admet rien de forcé , ni dans l'une , ni dans l'autre. Ce n'est pas varier le stile , mais défigurer la Langue , que d'employer des transpositions qu'elle ne reconnoit pas , & qu'elle ne souffre point sans répugnance.

De là vient que je n'ai pas été peu surpris , de trouver deux transpositions de cette nature dans une Ode de feu M. de Cambray , qu'on a imprimée au bout du nouveau Télémaque , & qu'on nous donne comme une preuve de son talent naturel pour la versification : Ces transpositions se trouvent dans deux Strophes de suite , qui sont la 3. & la 4. Les voici.

3. S T R O P H E.

*Dès que la vermeille aurore ,
De ses feux étincellants
Toutes ces Montagnes dore.*

Pour dire : *Dore toutes ces Montagnes.*

4. S T R O P H E.

4. STROPHE.

*Flouve où jamais le vent n'ose
Les moindres flots soulever.*

Au lieu de dire: *Soulever les moindres flots.*

J'avoüerai, pour moi, que dans les sentimens d'admiration que j'ai toujours eûs pour M. de Cambray, & dans la vénération extrême que je conserve pour sa mémoire, j'aurois été plus disposé que personne, à souscrire en sa faveur, à *ce talent naturel pour la versification*, qu'on lui adjuge sur le seul garant de son Ode posthume. Le génie & la verve poétique, qui brillent dans toutes les pages de son Télémaque, sembloient annoncer dans M. de Cambray, un grand talent pour toutes les parties de la Poésie. J'avois même regret, pour l'intérêt & l'honneur des Muses, qu'un si bel esprit, & qui paroissoit si versé dans leur commerce, n'eût point dérobé de légers momens à des occupations plus sérieuses & plus importantes; pour faire de tems en tems quelques promenades sur le Parnasse, & y laisser des vestiges, qui pussent servir de règle à ceux qui viendroient après lui. Enfin, le préjugé étoit entièrement pour M. de Cambray, & je l'aurois toujours crû très-capable d'être un excellent Poète, s'il n'avoit jamais fait de Vers. Mais, après ceux qu'on nous a donné de sa façon il n'y a plus moyen de tenir pour le préjugé, & il faut l'abandonner, malgré qu'on en ait.

Que la Pièce ait été *composée dans sa jeunesse* comme on l'insinué par précaution; c'est ce que
je

je n'ai nulle peine à croire, & rien n'est plus dans la vrai-semblance; mais, cette circonstance ne change rien dans mon esprit à l'impression qu'y a fait cette Ode. S'il n'y avoit à y redire que les transpositions que j'y ai relevées, la considération de l'âge pourroit les faire excuser, & j'aurois tort d'en rien conclure, au préjudice de ce talent naturel pour la versification, qu'on attribue à M. de Cambray. J'ai vu des essais de jeunes gens où tout fourmilloit de fautes & de négligences; mais, au milieu même des barbarismes & des négligences les plus grossières, on ne laissoit pas de démêler dans le tour de la construction & dans la marche des Vers, le génie de la versification. C'étoit de mauvais Vers, mais c'étoit des Vers. Oserai-je le dire? Je n'ai rien senti de semblable dans ceux de M. de Cambray; & quelque vicieuses que soient les inversions que j'ai attaquées; c'est peut-être ce qu'il y avoit de moins reprehensible dans la Pièce. Ce grand Homme qui s'exprime toujours si heureusement en Prose, paroît tout entrepris, dès qu'il entame la Poësie: Son stile, par tout ailleurs libre & aisé, ne se reconnoit plus ici, où tout est forcé & contraint. Ce sont des Vers 1. *raboteux, obscurs & languissans. Il veut donner à ses pensées un tour délicat, & il le faut chercher.* 2. Ce sont des *Epithetes cousues & forcées pour atraper la Rime.* Je m'explique ici nettement, & crois pouvoir sans scrupule, user d'une liberté dont M. de Cambrai lui-même nous a donné l'exemple. Comme ce sont ses expressions

pro-
1. Voi Tome premier de ce Recueil *Lettre sur l'Eloquence & la Poësie* &c. Pag. 29. 2 Pag. 30.

propres que j'employe contre lui, je ne pense pas que ses Partisans les plus zelés aient lieu de s'en formaliser; & il y auroit une delicateſſe outrée à trouver mauvais, que je diſſe de ſes vers, ce qu'il n'a point fait de difficulté de dire lui-même de ceux de nos (1.) *plus grands Poëtes*, & des *plus eſtimables*.

Il attribué en grande partie à la gêne de la rime, ce qu'il reprend dans leurs Ouvrages; & il prétend, qu'il *ſeroit à propos de les mettre un peu plus au large*, ſur ce point: (2.) *pour leur donner moyen d'être plus exacts ſur le ſens & ſur l'harmonie*. C'eſt un ſentiment que j'ai déjà réfuté dans une autre occaſion *; mais, il eſt difficile de lire ſon Ode, ſans être tenté de croire qu'il parloit en cela un peu pour ſon intérêt. Rien en effet, ne lui a tant peſé que le joug de la rime. Il ſe récrie inceſſamment contre elle; & il la trouve ſi gênante, qu'il ne craint point d'avancer, qu'elle *eſt plus difficile, elle ſeule, que toutes les règles de la verſification Grecque & Latine priſes enſemble*. (3.)

Me permettra-t-on de le dire? Voilà le langage d'un homme à qui la rime a fait paſſer de mauvais quarts d'heure. Chacun ſent ſon mal, & ſ'en plaint. Quand on en eſt là, je ne ſuis point ſurpris qu'on deſeſpere de la perfection de la verſification françoiſe, & qu'on la regarde comme (4) *preſque impoſſible*.

La verſification eſt un métier, & il faut le ſa-

(1.) *Ibid.*

(2.) *Pag. 30.*

* Défense de la Poëſie Françoïſe.

(3.) *Pag. 31.* (4.) *Pag. 29.*

savoir, non-seulement pour s'en mêler, mais même pour en parler. Feu M. de Cambray avoit une infinité de belles connoissances sur d'autres matieres bien plus importantes; mais, pour ce qui regarde celle-ci, je ne puis m'empêcher de le dire; il n'étoit au fait, ni sur la théorie, ni sur la pratique. Tout ce qu'il en debite, se réduit à des raisonnemens vagues & superficiels, avec lesquels il n'y a rien, sur quoi on ne puisse dire le pour & le contre. Ce sont de grands lieux communs, à la faveur desquels son imagination toujours brillante & lumineuse se donne l'effor, sans presque effleurer le sujet, & où peut-être, entre-t-il, même à son insû, un peu de chagrin, contre un Art où il sentoît bien qu'il ne pouvoit réussir.

Quoi qu'il en soit; je suis persuadé que, s'il se fût donné le loisir de discuter & d'approfondir un peu la matiere, il nous auroit fourni sur cela des lumieres dignes de la pénétration, & de la justesse de son génie, & tout autres que ces Réflexions hazardées, qu'il a, comme jettées, dans la Lettre à l'Académie, & qui ne sont ni assez justes, ni assez en ordre, pour répondre dignement à la haute réputation de l'Auteur.

Je voudrois pouvoir présumer la même chose au sujet de son Ode, & avoir lieu d'augurer, qu'avec des soins, de l'étude, & de l'usage, il auroit pû réussir dans la Poésie Françoisé; mais, à parler naturellement, je ne vois rien qui promette dans ses vers, & qui, même avec beaucoup de travail, pût faire espérer un Poète au dessus du médiocre.

Je parle sur ce point, avec d'autant plus de liberté, que la Poésie est un talent qui dépend
plus

plus du caprice de la nature , que des efforts de l'art. M. de Cambray étoit si distingué par une infinité d'autres talents supérieurs , qu'il pouvoit aisément se passer de celui-ci ; dont les prérogatives, quelque intérêt que nous ayons à les faire valoir , ne vont pas fort loin. Ce n'est pas lui que je trouve à plaindre en ceci : Ce qu'il y perd , est peu de chose ; c'est notre Poésie que je plains. La perte est toute entière de son côté. Quel dommage pour elle , que le talent de la versification ait manqué à une imagination si vive & si féconde ! Quels trésors & quels modèles n'auroit-elle pas aujourd'hui , dans des pièces de vers façonnées avec cet art & cette délicatesse , qui plaît & qui enchante si agréablement dans la Prose même du *Télémaque* ! C'est ce qu'on ne peut s'empêcher de regretter , pour peu qu'on prenne à cœur les intérêts du Parnasse ; & j'avoue , pour moi , que dans le zèle extrême que j'ai pour la gloire des Muses , ce n'est pas sans peine , que je vois un si beau génie & un nom si illustre , leur échaper.

De tout ceci , il faut conclure , que quelque poids que puisse avoir en tout autre chose , l'autorité de M. de Cambray , on ne doit point l'imiter dans la transposition forcée , qui nous a donné occasion de parler de lui ; & qu'on doit tenir au contraire , pour maxime indubitable & reçue universellement aujourd'hui , que l'Accusatif , hors les occasions que nous avons marquées , ne doit jamais se déplacer , & qu'il doit toujours marcher immédiatement après le Verbe dont il dépend.

Je n'entreprendrai point de décider absolument , s'il a plus de grace , lorsqu'il suit immé-
dia-

diatement son Verbe, que lorsqu'il en est séparé & éloigné : C'est un point qui, tant en Vers qu'en Prose, dépend de l'arrangement & du tour du reste de la phrase. Il me paroît en général, qu'il y a & plus de netteté & plus d'énergie dans la construction, lorsque l'Accusatif est joint à son Verbe : En voici des exemples.

*Et j'ai su qu'un Soldat dans les mains de Pompée,
Avec son Diadème a remis son épée.*

ACT. 1. Sc. 1.

D'un malheureux Empire acheter le débris.
Ibid.

Il me paroît même, que quand on les sépare, ce n'est d'ordinaire qu'en faveur de la césure, & pour ménager le repos du Vers. Exemple.

*Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon
pere,*

Et trompé, dans la nuit, sa prudence ordinaire.

Car, si le Verbe dans ce dernier Vers, précédoit immédiatement l'Accusatif, & qu'il y eût,

Et dans la nuit, *trompé sa prudence ordinaire*, la césure seroit assez foible ; ce qu'on a mis entre deux, sert à ménager le repos.

OBSERVATION

SUR LE VOCATIF.

Quoiqu'il n'y ait point lieu à la transposition, par rapport au Vocatif; parce qu'étant libre dans sa marche, on peut le placer comme on veut; cependant, il faut avoir égard à le disposer le plus qu'on peut, de telle sorte, qu'il mette quelque suspension dans le Vers.

On nous faisoit, Arbate, un fidele raport..

Act. 1. Sc. 1.

C'est ainsi que parle Racine, à qui je joins Corneille, qui dans sa Tragédie de Cinna, fait ainsi parler Auguste:

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,

Et plus mon ennemi, qu'Antoine & que Lépide.

Ces deux témoignages sont plus que suffisans

sur une chose si commune, que je n'en parle, que pour ne point paroître l'avoir oubliée.

OBSERVATION

SUR LES NOMS ADJECTIFS OU
LES EPITHETES.

IL ne reste plus, pour finir ce qui regarde les noms, qu'à parler de l'ordre que doivent garder

der entr'eux le substantif & l'adjectif, ou l'Epithete : Sur quoi je ferai remarquer, que comme la situation des Epithetes dépend bien souvent des substantifs auxquels ils sont joints ; il n'est pas possible d'établir sur ce point aucune règle générale ; & que si on vouloit l'entreprendre, il faudroit presque autant de regles, qu'il y a de substantifs & d'adjectifs. Je m'en tiendrai donc à faire sur cet article deux observations. La premiere est que, comme il y a des adjectifs qui passent toujours avant leur substantif ; & d'autres au contraire, qui vont toujours après : Qu'il y en a qui précèdent ou qui suivent, selon les substantifs auxquels ils sont joints, on doit garder sur cela, en Vers, la construction de la Prose. Ainsi, comme on dit toujours en Prose, *fils ingrat*, & jamais, *ingrat fils* ; dans un *lâche silence* & non dans un *silence lâche*, & ainsi des autres exemples pareils : On doit suivre le même ordre en Vers. Si le Poëte est bon Grammairien, comme je suis en droit de le supposer, il saura assez à quoi s'en tenir sur cette pratique, dont je ne dois rien dire de plus ; puisque je traite de la Poësie, & non de la Grammaire.

La seconde observation est, que quand l'Adjectif est indifférent de lui-même, à être devant, ou après le Substantif ; on doit regler sa situation, selon qu'il paroît figurer mieux dans le vers, & qu'il y donne plus de suspension. Il y a de certaines Epithetes où cela est égal : Par exemple,

*D'un glorieux trépas, d'un trépas glorieux,
Je ne vois pas encor qui figure le mieux.*

Mais, il y en a d'autres, qui quoiqu'elles puissent

Tom. II.

F

sent

sent absolument se placer devant , ou après le Substantif; font cependant un bien meilleur effet, dans l'une ou l'autre de ces deux situations, selon les Substantifs différents auxquels elles se rapportent; & alors, il faut bien prendre garde que la Rime ne nous séduise, au préjudice de ce que demande la vivacité du tour & la beauté du Vers; & se souvenir toujours de ce précepte de Despréaux.

La Rime est une esclave & ne doit qu'obéir.

ART. POET. Ch. I.

Rien ne rend un Vers plus froid & plus désagréable, qu'une épithète mal placée.

C'eût été ici le lieu de traiter de la transposition des noms, qui sont régis par des prépositions; mais, comme les mêmes prépositions s'étendent aussi jusques sur les Verbes; j'ai crû que je ferois mieux de les renvoyer après la transposition des Verbes, dont je vais parler.

E X A-

E X A M E N

DE LA TRANSPOSITION

DES VERBES.

COMME il y a des noms qui dépendent les uns des autres ; aussi , y a-t-il des Verbes qui sont entre eux dans la même dépendance. Il s'agit donc de savoir , si , entre ces Verbes liés ensemble , & dont l'un gouverne l'autre , il peut y avoir lieu à la transposition. Surquoi , ce que je me propose , est moins de prescrire des regles particulières , que de reduire à celles que j'ai données sur les noms , les différentes sortes de Verbes , dont les uns souffrent , sans peine , la transposition , & les autres ne l'admettent qu'avec reflexion.

Et pour y parvenir , je ferai d'abord remarquer que des deux Verbes , dont l'un gouverne l'autre , le dernier est toujours à l'Infinitif ; comme quand on dit : *Je veux parler. Il faudra faire. Je lui ferai dire. Je songeais à partir. Je crains de déplaire.*

Or , rien ne ressemble davantage à la dépendance , où les cas des noms sont à l'égard des Verbes qui les gouvernent , que la dépendance de ces Infinitifs , à l'égard des Verbes qui les précédent & qui les régissent. C'est du moins la même chose , par rapport à la transposition ; puisque les mêmes raisons , qui font que certains cas peuvent être transposés , & que d'autres

liés au premier Verbe , par la particule *de* , représentent la construction du Génitif & de l'Ablatif ; & qu'ainsi , ils doivent suivre pour leur transposition , la regle de ces deux cas. Je dis 3^o , que les Infinitifs qui sont liés à un autre Verbe par la particule *à* , représentent la construction du Datif , dont la regle doit aussi servir pour eux. C'est ce qu'il faut à présent justifier.

J'ai donc sur cela deux choses à faire. La première , de montrer que ces Infinitifs differents se raportent aux cas des noms que j'ai marquez : La seconde , de prouver par des exemples , qu'ils suivent effectivement , par raport à la transposition , les mêmes regles que les cas auxquels ils se raportent.

E X A M E N

*Des Infinitifs qui sont régis par un nom , ou
par un Verbe.*

où L'ON MONTRE,

Que ces sortes d'Infinitifs se raportent à quelques-uns des cas des noms.

QUELQUE étrange qu'il paroisse de vouloir traiter un Verbe comme un nom ; ceux qui sont un peu au fait sur la construction de la Langue Grecque , savent que rien n'y est plus ordinaire , que d'y voir des Infinitifs regardez sur ce pied-là. Ces Infinitifs y sont consi-

derez , comme des noms neutres indéclinables , dont les cas sont distinguez par les mêmes articles qui caractérisent les cas des noms ; c'est-à-dire , le Nominatif , le Génitif , le Datif & l'Accusatif. Je ne citerai point ici ce Grec , pour ne faire peur à personne ; mais , j'exprimerai du moins en François , la substance de la Phrase Grecque , & je le ferai d'une manière aussi claire qu'il le faut , pour me rendre intelligible à ceux mêmes , qui n'ont point l'usage de cette Langue savante.

Dans la Langue Françoisse aussi bien que dans la Latine , nous disons : *La mort est plus douce que la vie.* Les Grecs disent : *Le mourir est plus doux que le vivre.* Voilà pour le Nominatif & l'Accusatif : Ils disent comme nous ; *curieux d'apprendre , soigneux d'étudier* , & joignent à ces Infinitifs l'article du Génitif. Nous l'y joignons aussi ; mais avec cette différence , que leur article est bien plus marqué , & plus spécifique que le nôtre. Enfin , au lieu que nous disons : *Le péché est opposé à la crainte de Dieu* , les Grecs disent , *au craindre Dieu.* De ces trois manières de reduire l'Infinitif d'un Verbe à la condition des Noms , & de lui assigner des cas differens , par le moyen des articles qu'on y joint ; celle où il est traité comme un Génitif , est la seule qui soit bien en usage en notre Langue , & sur laquelle il y ait une conformité parfaite entre le Grec & le François. Les autres nous paroissent bizarres , & peu s'en faut que nous ne les prenions pour le jargon d'un Suisse , qui , en écorchant le François , réduit dans son baragouinage presque tout à l'infinitif.

Comme rien n'est plus arbitraire dans les
 Lan-

Langues, que la maniere de s'exprimer, chacun a raison de son côté; mais, si l'on veut examiner régulièrement ces manieres différentes de s'exprimer, & en juger sur l'image plus ou moins vive qu'elles présentent à l'esprit, il est évident que la phrase Grecque l'emporte sur la nôtre; & que *le mourir, le vivre, le fuir, & le craindre*, forment une idée plus forte & plus marquée, que ne peuvent faire ces termes, *la mort, la vie, la fuite & la crainte*. Ces substantifs n'ont qu'une signification abstraite, qui ne représente que sous une idée Metaphysique les actions, ou les passions qu'elles expriment. Les Infinitifs au contraire Substantifs, pour ainsi dire, par l'article qui les commande, réalisent en quelque sorte, les passions, ou les actions qu'ils nous peignent. Quand on nous dit, *la mort, la crainte*, cela ne forme en nous qu'une idée vague & indéterminée, qui n'a point de substance: Au lieu que, *le mourir, le craindre*, nous font la peinture d'un homme mourant, d'un homme alarmé, effrayé, & nous présentent une idée qui a du corps, & qui par là, s'imprime avec bien plus de force. La premiere façon de s'exprimer ne passe qu'à l'esprit; celle-ci saisit l'imagination: Faculté, à laquelle il faut d'autant plus asservir les expressions, que nous ne concevons rien que dépendamment de son ministère; de sorte que, quand l'expression ne nous fournit pas une image véritable, nous y suppléons par une image fautive. Ainsi, quand on dit, *la mort*; nous nous représentons un squelette décharné, tel qu'on en voit dans les tableaux; mais pourtant, un squelette qui marche, qui agit, & que nous supposons vivant sous la figure d'un

mort. Idée fautive, à laquelle notre imagination a recours, faute de trouver dans l'expression qu'on lui présente, de quoi en former une véritable: Au contraire, ce seul mot, *le mourir*, nous fait un tableau naturel d'un homme qui meurt; on croit le voir au milieu des horreurs de ce cruel état: Il est aux abois; il jette le dernier soupir. Image réelle & d'autant plus énergique, qu'elle ne représente rien que de vrai, & que de conforme à ce qui se voit tous les jours. Si l'on y prend garde, ce qui fait la différence d'un stile froid, & d'un stile vif & animé, c'est que le premier ne donne rien, ou presque rien à l'imagination; au lieu que l'autre lui parle toujours. Avec le premier, elle peine & ne fait souvent, quelle teinte donner au tableau qu'il lui faut tracer dans notre esprit; au lieu qu'avec l'autre, elle trouve ses objets si bien dessinez & si bien arrêtez dans les termes qui les expriment, qu'il n'y a pour elle que de l'agrément à les peindre.

Mais, quelle conséquence prétens-je tirer de l'usage & de la pratique des Grecs, dans ces sortes d'infinitifs traitez à la maniere des Substantifs? Que cela se fasse dans une Langue; est-ce une raison de conclure, que la même chose se puisse faire dans une autre, & dans la nôtre en particulier? Non pas précisément; car, chaque Langue a ses usages; mais au moins, cela m'autorise-t-il à expliquer par analogie à la phrase Grecque, ce que nous avons d'approchant dans la phrase Française.

Je suis d'autant plus en droit de le faire, que notre phrase, en bien des choses, semble avoir été formée sur la Grecque. C'est ce qui paroît,
sur

sur tout dans l'usage fréquent que nous faisons des participes , pour lier ensemble les parties d'une Phrase qui en renferme d'autres : Car , au lieu que les Latins , avec les conjonctions dont ils se servent , font une espèce de circuit qui énerve la Phrase ; nous la rendons au contraire plus serrée , & plus vive , par le moyen des Participes , dont la pratique nous est commune avec les Grecs. Aussi ; y a-t-il bien moins de changement à faire dans la construction de la Phrase , en traduisant de Grec en François , que du Latin en la même Langue.

Mais , pour descendre de ce préjugé général , à quelque chose de plus particulier ; je ferai remarquer , que nous avons dans notre Langue certains Infinitifs , dont l'usage , à la longue , a fait des Noms , & qui , à force d'être traités sur le pied de Substantifs Neutres , se sont à la fin naturalisés comme tels. C'est ainsi que des Infinitifs , *viure , savoir viure , vêtir , boire , manger , parler* ; on a fait , en y joignant des articles , les Substantifs suivans : *Le manger , le boire , le vêtir , le parler , le viure , & le savoir viure*. Ne dit-on pas tous les jours : Cela se discerne & se connoît au *toucher*. Quoi de plus connu à la chasse que le *laisser courre* ? La Bruyere dit , dans l'article de la Ville : *Il fait un rendez-vous de chasse , il s'y trouve , il est au laisser courre*. Le lever & le coucher du Soleil ne se déclinent-ils pas comme des Noms , & selon tous les cas ? On dit de même , le lever , le coucher , le petit coucher du Roi ; & l'on ne peut pas douter , que tous ces mots ne soient autant d'Infinitifs Substantifiés par l'usage. Moliere , en les employant , en a fait des especes de Substantifs tirez du Partici-

pe; & comme on dit : Au *vû* & au *sû* de tout le monde, il a mis de la même manière, au *levé*, au *petit couché*.

*Parbleu je viens du Louvre, où Cléonte au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.*

Et plus bas vers la fin de la même Scene,

*Moi, pourvu que je puisse être au petit couché.
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.*

Mais, on doit regarder cela, comme des irrégularitez de langage, telles qu'ils s'en trouve de tems en tems dans cet Auteur, quelque habile qu'il soit d'ailleurs dans son art.

Enfin, sans entrer dans un plus grand détail, je suis persuadé que, qui voudroit se donner la peine de faire la recherche de ces sortes d'Infinitifs, en trouveroit bien d'autres que j'omets ici. Je ne craindrai pas même de dire, qu'ils sont, de leur nature, si fort dans le goût de notre Langue, qu'il y a apparence, que le nombre en augmentera plutôt qu'il ne diminuera.

Il y a donc constamment dans notre Langue, comme dans la Grecque, des Infinitifs Substantifs; & quoi qu'ils n'y soient pas aussi communs, & qu'il n'y ait que ceux que l'usage a naturalisés, qu'on soit en droit de traiter absolument comme tels; cependant, il est vrai de dire que les autres, à certains égards, peuvent être considerez sur le même pied, dès qu'ils sont gouvernez par d'autres Verbes, ou par des Adjectifs.

Tout

Tout Verbe , hors les Verbes Neutres , demande naturellement à sa suite , un nom qui soit dans sa dépendance , & qui se range à certain cas , selon l'exigence du Verbe. Mais , si le Verbe est gouverné lui-même , & qu'il tienne la place d'un nom à l'égard d'un autre Verbe , ou d'un nom ; alors , on est en droit de le regarder comme un nom. Or , tels sont les Infinitifs dont je parle ; ils sont régis eux-mêmes , comme le feroit un nom ; ils sont , par rapport aux Verbes ou aux Noms qui les commandent , la même figure qu'un nom pourroit faire. De sorte que si on mettoit un Substantif à leur place , cela ne changeroit rien au reste de la construction ; nous pouvons donc , au moins en fait de transpositions , les considérer comme tels , & l'on est d'autant plus autorisé à le faire , qu'il n'y a aucun de ces sortes d'Infinitifs qui ne se rapporte naturellement à quelqu'un des cas dont nous avons traité.

En effet , ces Infinitifs qui sont joints à un autre Verbe , & quelquefois à un Nom , y tiennent , ou par une préposition , ou par une particule , ou par eux-mêmes immédiatement. S'ils y tiennent par une préposition , c'est un point qui regarde l'article des prépositions que nous avons renvoyé à la fin ; & dont nous n'avons rien à dire ici. Si c'est par une Particule , ces Particules se réduisent à deux , qui sont la Particule *de* , & la Particule *à*. Or je prétens , que la Particule *de* , est à l'égard de l'Infinitif auquel elle est attachée , la marque & l'article d'un Génitif ou d'un Ablatif , n'importe lequel ; & que la Particule *à* , est l'article qui désigne un Datif. Que si les Verbes , sans être séparés par aucune

Particule, *a*, qui devient article à leur égard, comme à l'égard des Noms.

Pour ce qui est des Infinitifs, qui sont joints immédiatement par eux-mêmes, aux Verbes dont ils dépendent; rien ne ressemble mieux à la construction des Accusatifs: c'est-à-dire, que ces Infinitifs sont à l'égard du Verbe auquel ils tiennent, dans la même dépendance où est un Accusatif à l'égard d'un Verbe qui exige ce cas. Comme cet Accusatif n'a point d'article, aussi l'Infinitif n'en a point. La dépendance dans l'un & l'autre est absolument immédiate. Qu'on dise: *Je ne prétens point aller*, ou *je ne prétens point cela*; c'est le même régime dans les deux Phrases. L'infinitif *aller*, figure à l'égard du Verbe, *je ne prétens point*, de la même manière que le Pronom *cela*; & comme ce Pronom est incontestablement un Accusatif; aussi, Infinitif, *aller*, doit-il être regardé sur le même pied. Je ne parle point des Infinitifs qui pourroient se rapporter au Nominatif, parce qu'ils sont rares; comme si on disoit; *Prétendre cela, est très-mal fait à vous*. Il est visible que cet Infinitif *prétendre*, tient ici lieu de Nominatif à l'égard du Verbe, *est mal fait*; & qu'en Grec, il auroit son article de Nominatif; il faudroit donc, s'il s'en trouvoit, raisonner de ces sortes d'Infinitifs, comme des Nominatifs de Noms.

Au reste, je n'examine point, si tous ces Infinitifs que je raporte à différens cas, peuvent être pris réellement pour les cas auxquels je les rappelle; c'est une discussion qui n'est point de mon sujet, & que je renvoye aux Grammairiens: Tout ce que je prétens, est que, par rapport aux transpositions que je traite, on doit les

considérer sur le pied des cas qu'ils représentent, selon moi; c'est-à-dire que, soit que les Infinitifs précèdent de l'article *de*, désignent un Génitif, un Ablatif, ou qu'ils ne le désignent pas, on doit dans la transposition, les traiter de la même manière que s'ils étoient réellement des Génitifs, ou des Ablatifs; & ainsi de ceux qui représentent d'autres cas. Et quand je dis qu'on doit les traiter de la sorte, ce n'est pas une règle que j'établis de mon chef, c'est l'usage que j'expose; je décide de ce qui se doit pratiquer, sur ce qui se pratique; je vais le justifier par des exemples qui feront voir: Que, ces sortes d'Infinitifs suivent effectivement, par rapport aux transpositions, les mêmes règles que les cas qu'ils représentent.

SUITE DE L'EXAMEN des Infinitifs.

OÙ L'ON MONTRE,

*Qu'ils suivent dans la transposition, les
mêmes règles que les cas auxquels
ils se rapportent.*

DEs qu'il est prouvé que les Infinitifs qui sont régis par un Verbe, ou un nom, se rapportent à quelques-uns des cas des noms; il s'ensuit par une conséquence naturelle, qu'ils doivent garder dans leur transposition, les mêmes règles, que les cas des Noms qu'ils représentent, & auxquels ils se rapportent. Aussi, les gardent-ils en effet, & leur uniformité avec les
Noms

Noms sur ce point, est une nouvelle preuve du rapport naturel qu'ils ont ensemble : De sorte que sur ce principe, on peut fort bien raisonner ainsi. Si les Infinitifs se rapportent aux cas des Noms, ils doivent garder les mêmes règles que ces cas, dans leur transposition ; & s'ils gardent les mêmes règles que ces cas, il est évident qu'ils se rapportent naturellement aux cas dont ils suivent les règles. Or est-il, qu'ils gardent les mêmes règles que les cas auxquels ils se rapportent ; c'est ce que j'ai maintenant à prouver. Et, comme en traitant de la transposition des cas des Noms, j'ai commencé par le Datif, je garderai ici le même ordre dans le parallèle que je vais faire, & commencerai par les Infinitifs qui se rapportent au Datif.

P A R A L L E L E

De la transposition des Datifs, avec celle des Infinitifs qui sont précédés par la particule, ou article, à.

JE crois devoir, pour plus grande clarté, mettre d'abord sous les yeux, les deux sortes de constructions dont je fais le parallèle. Supposons donc ces deux Phrases : *Je m'occupe au jeu, & je m'occupe à jouer.* La première est une construction de Datif : La seconde, est une construction d'Infinitif, précédé par la particule à. Il est évident que la seconde se rapporte entièrement à la première, comme je l'ai montré, & que l'Infinitif, dans cette situation, tient lieu d'un

d'un Datif. Il doit donc suivre les mêmes erre-mens dans sa transposition, & il les suit effectivement.

Quel est l'usage, par rapport au Datif? C'est que de lui-même, il se prête sans répugnance à la transposition.

Or, il en est ainsi de l'Infinitif précédé de la particule, *à*. Racine dit :

A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer.

Acte 4. Scene 1.

L'Infinitif *prendre*, avec la particule *à*, tient lieu dans cet exemple, du cas du Verbe & du cas désigné par l'article *à*, qui devient effectivement article à son égard, & le constitue en quelque sorte, Datif. Et quoique Racine n'use pas toujours de transposition, à l'égard de ces sortes d'Infinitifs; cela n'empêche pas qu'il n'eût en user, & que même, quand rien ne s'y oppose d'ailleurs, le Vers n'en eût meilleure grace. Il dit par exemple,

Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir.

Acte 1. Sc. 2.

Il seroit difficile de faire de transposition dans ce Vers, à cause des trois Infinitifs, *faire*, *consentir*, *voir*, qui concourent ensemble, & dépendent l'un de l'autre; mais, pour montrer que la difficulté ne vient point de la part de l'Infinitif Datif, & qu'il a même meilleure grace en Vers, quand il est transposé; supposons que le Vers soit ainsi :

Il ne peut cependant consentir à me voir.

Il n'y a point de transposition dans ce Vers. Essayons d'y en mettre, en changeant le Vers de la maniere suivante:

Cependant à me voir il ne peut consentir.

Il n'y a personne qui ne sente, que ce second Vers acquiert, par le moyen de la transposition, une grace & une noblesse que le premier n'avoit pas. Racine dit,

Tandis que tout s'occupe à me persécuter.

Act. 3. Sc. 1.

On pourroit dire aussi:

A me persécuter tandis que tout s'occupe.

Je n'approuverois pourtant pas trop cette dernière transposition; à cause du dérangement de la conjonction, *tandis que*, qui figure mieux au commencement de la Phrase; mais, si le Vers se trouvoit de la maniere suivante:

Tout le monde s'occupe à me persécuter.

Il est sûr qu'il ne deviendroit que meilleur, en transposant l'Infinitif, comme je vais le faire:

A me persécuter tout le monde s'occupe.

Il s'ensuit de là, que ces Infinitifs précèdent de l'ar-

l'article à, se prêtent aussi naturellement à la transposition, qu'un Datif même; & que, quand il s'y trouve de la répugnance, elle ne vient jamais, non plus qu'à l'égard des Datifs, purement de leur part. C'est à quoi il faut faire beaucoup d'attention dans les transpositions où l'on trouve de la difficulté, & l'on doit examiner, si cette difficulté & cette résistance vient de la transposition même, ou de quelque obstacle accidentel: Mais, comment faire cet examen? Le voici; changez la tournure du Vers, & n'y conservez que la transposition. Si vous trouvez une manière de l'employer, sans qu'elle ait rien de rude; ce sera une preuve que la difficulté ne vient pas de sa part. En voici un exemple. — Racine dit,

Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.

Act. 4. Sc. 4.

De la manière que ce Vers est construit, il est certain que, si on n'y change rien, de quelque côté qu'on le tourne, il n'y a pas moyen de transposer l'Infinitif *répondre*; mais, si on en retranche la négation qu'il renferme, & que j'appelle négation de restriction, qui traîne toujours un *que* après elle, la transposition se fera avec les mêmes Verbes, sans aucune difficulté. Ainsi l'on pourra dire:

A répondre à nos vœux il est tems de songer.

Que, s'il reste encore quelque dureté dans cette transposition, elle vient moins de la transposition

position même, que des deux Datifs, qui sont à répondre, & à nos vœux; lesquels deux Datifs causent une sorte d'ambiguité, en ce que tous deux pouvant se rapporter au Verbe songer, on ne fait d'abord, s'il faut entendre, songer à répondre, ou bien, songer à nos vœux. Cela est si vrai, que, si au lieu du Verbe répondre, qui exige un Datif après lui, nous en mettons un autre qui demande un Accusatif, la transposition n'aura plus rien de forcé. En voici la preuve.

A défendre nos droits il est tems de songer.

Cette remarque au reste, sert encore à justifier l'exactitude du parallèle entre le Datif & l'Infinitif précédé de la particule, ou article à; puisque la même difficulté se trouveroit à l'égard d'un Datif. Car, supposons qu'au lieu de dire, comme dans le Vers de Racine rapporté ci-dessus, *Ne songez qu'à répondre*, il y ait, *ne songez qu'au coup*; la transposition sera aussi impraticable avec ce Datif, qu'elle l'est avec l'Infinitif, comme on peut le voir dans le vers suivant.

Ne songez maintenant qu'au coup qui nous menace.

Retranchons la négation avec le *que*, qui en fait une partie; alors, les deux termes se transposeront sans violence, en disant;

Au coup qui nous menace il est tems de songer.

La repugnance à la transposition, dans le Vers
de

de Racine, ne vient donc point de la part des Verbes, ou de la nature de la transposition même, ni même de la négation seulement; mais du caractère particulier de cette négation, qui est liée nécessairement avec le *que* qu'elle exige après elle, & qui y fait une restriction; car, avec une négation simple, la transposition pourroit fort bien se pratiquer, comme le prouve l'exemple suivant.

*Aux malheurs de nos tems, ne songez plus,
Seigneur.*

Mais, pourquoi cette autre espèce de négation, que j'appelle de restriction, met-elle obstacle à la transposition? En voici la raison. C'est que cette négation renferme deux parties: La première, qui consiste dans la particule *ne*, marque une exclusion générale; & la seconde, qui consiste dans le *que*, est un correctif qui met une exception, ou une restriction à cette exclusion générale. Or, cette restriction, cette exception suppose l'exclusion qui a dû précéder; & comme cette première partie, c'est-à-dire le *ne* exclusif, est toujours attaché au Verbe qui gouverne; & que la seconde partie, c'est-à-dire le *que*, tient nécessairement à l'Infinitif qui est gouverné, il s'ensuit que cet Infinitif ne doit jamais passer avant le Verbe dont il dépend; & dès lors, il ne peut y avoir de transposition.

Si l'Infinitif n'étoit jamais gouverné que par un Verbe; ce que nous avons dit jusqu'ici sur sa transposition, pourroit suffire. Mais, comme ce même Infinitif dépend quelquefois d'un adjectif, il nous reste encore à décider de sa transposition.

position à cet égard. Voici des exemples de l'Infinitif gouverne par un adjectif. *Prêt à partir, prompt à parler. Ardent à combattre, enclin à blâmer. Empressé à servir, diligent à suivre. Accoutumé à bien faire.* Entre ces adjectifs, il y en a d'une, de deux, de trois & de quatre syllabes; & j'en rapporte exprès de ces différentes espèces; parce que le nombre des syllabes sert quelquefois à faciliter & à adoucir la transposition.

Il faut donc commencer par appliquer ici, ce qu'on a dit des adjectifs dans la transposition du Datif; c'est-à-dire que, lorsque cet adjectif fait partie d'un Verbe, étant ou participe lui-même, ou formé sur un participe; & lorsqu'il est joint à un Verbe, la transposition se fait sans peine: Ainsi l'on peut dire:

*A gagner des combats ce Prince accoutumé.
A servir ses amis diligent, empressé.*

Quand même il arriveroit, que les deux termes, transposez se trouveroient dans le même hémistiche, la transposition ne laisseroit pas de se souffrir; comme si on disoit:

Dans la paix, dans la guerre, à servir empressé.

Mais, comme nous l'avons remarqué dans l'examen de la transposition, par raport aux cas des noms; ce que le dérangement des termes transposez fait nécessairement influencer de rudesse dans la transposition, s'adoucit toujours, à proportion de la distance qu'on met entre ces termes.

Il s'en faut bien, que les autres adjectifs qui ne sont point émanez d'un Verbe, se prêtent aussi facilement à la transposition; c'est ce qu'on remarquera infailliblement dans les deux exemples que je vais rapporter, & où il n'y aura d'autre différence, que celle des deux Adjectifs, dont l'un est participe & l'autre ne l'est pas. Les voici:

Mais, à *répondre accoutumé*;

Je pris aussi-tôt la parole.

Mais, à *répondre diligent*;

Je pris aussi-tôt la parole.

Il me paroît que la transposition, dans le premier exemple, n'a rien qui fasse peine, au lieu qu'elle a quelque chose de forcé dans le second; &, afin qu'on ne s'imagine point que, l'avantage que l'un a sur l'autre, vienne de ce que ce terme, *accoutumé*, a quatre syllabes, ce que j'avouë qui n'y nuit pas, & de ce que, *diligent*, n'en a que trois; voici un exemple où *obstiné*, qui n'est que du même nombre de syllabes, figure aussi bien que, *accoutumé*.

L'Ingrat à *se taire obstiné*,

Ecoute toujours mes reproches.

La différence ne peut donc venir que, de ce que l'un est participe, & l'autre ne l'est pas: Mais, pourquoi cette qualité de participe facilite-t-elle la transposition? C'est, parce qu'elle ôte toute équivoque, ou du moins toute incertitude; & voici comment.

Tout participe d'un Verbe a un régime déterminé,

miné, qui est le même que celui de son Verbe; de sorte que, si le Verbe exige après lui un Datif, le participe l'exige de même.

Ainsi, dès qu'on dit: *S'accoutumer à quelque chose: Je m'obstine à dire, à faire*; on dit aussi, *accoutumé à quelque chose; obstiné à dire, à faire*. D'où ils s'ensuit, qu'on ne peut pas douter, que le Datif qui a précédé, ne dépende de ce participe; parce que c'est son régime propre. En effet quand après cet Infinitif Datif, *à répondre*, je trouve le participe, *accoutumé*; la dépendance nécessaire, où est cet Infinitif à l'égard du participe, fixe la construction, & détermine mon esprit. Je vois que ce Datif qui précède, demande un nom ou un Verbe qui le gouverne; je trouve dans le participe qui suit, un Adjectif qui exige ce Datif; je conçois donc sans peine, que l'un est fait pour l'autre; & que quand on dit: *A répondre accoutumé*, cela signifie, *accoutumé à répondre*.

Il n'en va pas de même à l'égard d'un Adjectif, qui ne fait point partie d'un Verbe, & qui, ni par rapport à un Verbe, ni par lui-même, n'a aucun régime déterminé. *Diligent*; par exemple, se peut prendre absolument; & l'on peut dire, *cet homme est diligent*, sans marquer à quoi il est diligent. Quand je dis: *A répondre diligent*; cet Infinitif Datif, *à répondre*, exige quelque terme qui le gouverne; mais comme, *diligent*, peut être pris dans un sens absolu, il n'est pas sûr que ce soit à lui que le Datif se rapporte, & que cela signifie, *diligent à répondre*: De sorte qu'il reste toujours quelque incertitude dans l'esprit, qui balance, s'il doit rapporter, ou non, le Datif à l'Adjectif.

Mais,

Mais, n'est-ce pas assez, pourra-t-on me dire que cet Adjectif demande quelquefois le Datif après lui ? Car, dans ce Vers;

Mais , à répondre diligent.

Comme le Datif , à répondre , passe le premier , il annonce après lui un mot qui doit le gouverner ; & dès que l'Adjectif qui suit peut se rapporter à ce regime , n'a-t-on pas lieu de conclure qu'il s'y rapporte effectivement dans cette Phrase , & qu'elle signifie , *diligent à répondre* ?

Je répons à cela , que ce rapport accidentel & contingent ne suffit pas tout-à-fait , & que , pour ôter tout embarras , il faut qu'il soit nécessaire & réciproque ; tel qu'il est à l'égard de l'Adjectif participe. C'est-à-dire que , comme le Datif exige nécessairement un Verbe ou un Adjectif qui le gouverne , il faut que le Verbe ou l'Adjectif exige nécessairement un Datif après lui. Tels sont les Adjectifs participes. Dans le Vers , par exemple ,

Mais à répondre accoutumé.

Le Datif , à répondre , exige nécessairement , & suppose un mot tel qu'*accoutumé* , dont il dépend. Ce Participe *accoutumé* , exige de son côté un Datif tel qu'*à répondre*. Ainsi , la liaison est égale de part & d'autre , & le rapport est réciproque. Il ne l'est pas de même dans cet autre vers ,

Mais à répondre diligent ;

parce que le Datif , à répondre , exige bien un Verbe ,

Verbe, ou un Adjectif, tel que *diligent*; mais, *diligent*, n'exige pas un Datif tel qu'à répondre; puisque cet Adjectif peut se prendre dans un sens absolu, & sans régime. Par où l'on voit, que ce qui fait que la transposition est naturelle à l'égard de l'un, & qu'elle est forcée à l'égard de l'autre, ne vient que du plus ou moins de liaison, que le terme qui gouverne, & celui qui est gouverné, ont ensemble.

Il doit donc demeurer pour constant que, par rapport à la transposition, l'Adjectif Participe n'a d'autre avantage sur l'Adjectif qui n'est point émané d'un Verbe, sinon, que le premier exige nécessairement un Datif, & que l'autre ne le demande qu'accidentellement, & en certaines rencontres. Et, quoique dans ce que je viens de dire sur ce point, je puisse me flater d'avoir prouvé suffisamment la chose, je vais tâcher par un parallèle qui me paroît décisif en cette matière, d'en rendre la preuve encore plus sensible & plus complete.

Je suppose pour cela, deux vers où ces deux Adjectifs, *ardent* & *enclin*, soient transposés. Voici les deux vers.

Ce censeur à blâmer *ardent*.

Ce censeur à blâmer *enclin*.

Il n'y a, comme on voit, d'autre différence dans ces deux vers, que celle qui vient des deux Adjectifs différens, qui terminent l'un & l'autre.

Ainsi, la transposition est la même, & dans le même degré de distance; c'est-à-dire, que les Adjectifs sont également éloignés des Datifs, dans l'un & dans l'autre de ces deux vers.

TOME II.

G

Or,

Or, pour peu qu'on ait d'oreille, on conviendra que la première de ces deux transpositions a quelque chose de forcé; & que la seconde au contraire, est assez douce, & n'a rien qui choque. Et, afin qu'on ne croie point que ce qu'il y a de rude dans cette première transposition, vienne de la rencontre des r. r. dans ces deux termes, à *blâmer ardent*; je vais ici en substituer d'autres de même nature, où le même inconvénient ne se trouvera pas.

Ce héros à *souffrir constant*;

la transposition est la même dans ce vers, que dans celui où entre, à *blâmer ardent*; & elle est autant forcée dans celui-ci, que dans l'autre. Au contraire, dans le vers suivant,

Et ce Prince à *punir enclin*,

la transposition est aussi douce, que dans le vers à *blâmer enclin*. Ainsi, l'Adjectif *enclin*, se transpose sans peine; & les Adjectifs, *ardent* & *constant*, répugnent à la transposition. Pourquoi cela, puisque l'Adjectif, *enclin*, n'est pas plus Participe que les deux autres?

Cela est vrai; mais cet Adjectif, *enclin*, sans être Participe, a la même prérogative que les Participes, & par conséquent il a droit de suivre leur marche. Car, ce qui fait que les Adjectifs Participes peuvent être transposés, ce n'est pas précisément, parce qu'ils sont Participes; mais parce que comme tels, ils ont un régime nécessaire: Par exemple, le Participe *accoutumé*, demande après lui un Datif: L'on ne dit point, *accoutumé*, dans un sens absolu; mais relativement

ment à quelque chose. De sorte que, si l'on dit de quelqu'un: *Il est accoutumé*, cela ne signifie rien, à moins qu'on ne dise à quoi. Or, il en est tout de même de l'Adjectif, *enclin*, qui exige nécessairement un régime après lui. Qu'on dise: *Cet homme est enclin*; on demande à quoi? Il suppose donc nécessairement un Datif qui lui est attaché, & sans lequel il ne sauroit aller; & par conséquent, le rapport est réciproque de part & d'autre: Au lieu que les Adjectifs, *ardent*, *constant*, & semblables, se peuvent prendre dans un sens absolu, & que quand on dit; *cet homme est ardent*; *cet homme est constant*, cela fait un sens fini & régulier: L'esprit est content, & n'exige rien de plus.

Voici pourtant, car il ne faut rien dissimuler, un Adjectif du même caractère que l'Adjectif, *enclin*, & qui cependant, ne peut être transposé. C'est l'Adjectif, *sujet*. Cet Adjectif demande nécessairement, aussi bien qu'*enclin*, un Datif après lui; car, si l'on dit de quelqu'un, *il est sujet*: On demande à quoi? Les deux Adjectifs signifient d'ailleurs, à peu près, la même chose; si ce n'est, qu'*enclin*, peut se prendre quelquefois en bonne part, au lieu que *sujet*, ne se prend jamais qu'en mauvaise part, & désigne toujours une mauvaise habitude. Tout paroît assez égal d'ailleurs, & cependant, l'un se transpose, & l'autre ne se transpose point. On dit,

Ce censeur à blâmer *enclin*.
Et l'on ne peut pas dire,
Ce censeur à blâmer *sujet*.

Pourquoi cette différence? Le voici. Ces deux

deux mots, *enclin* & *sujet*, sont tous deux égaux en qualité d'Adjectifs? Mais il y a, à l'égard de ce dernier, une particularité qui ne se trouve pas dans l'autre, & qui, suivant le principe général que j'ai établi pour les transpositions, met obstacle à celle-ci. C'est que le terme, *sujet*, est commun à un Adjectif, & à un Substantif. On dit, il est *sujet* à ce défaut; voilà l'Adjectif. *J'ai sujet de me plaindre. Je traite ce sujet. Le sujet d'un Prince.* Voilà le Substantif pris en différens sens. Or, quand en transposant, on dit:

Ce censeur à blâmer sujet;

On ne fait, si, *sujet*, est là un Adjectif, qui régisse, *à blâmer*, ou un Substantif qui soit régi lui-même par ce Verbe pris dans une signification active. Il est vrai, que si, au lieu du Verbe *blâmer*, qui peut se prendre, ou activement, ou neutrement, l'on met dans le vers un Verbe purement Neutre, tel que *mentir*, & qu'on dise;

Ce hableur à mentir sujet.

la transposition sera moins forcée, mais elle peînera toujours l'esprit, par une sorte d'incertitude où elle le laissera, si ce terme est là, comme Adjectif ou comme Substantif. Ainsi, le rapport entr'eux n'est plus nécessaire, selon que nous avons dit plus haut, qu'il falloit qu'il le fût. L'Infinitif Datif, *à mentir*, exige absolument un terme qui le gouverne; mais le terme, *sujet*, n'exige de son côté ce Datif, que conditionnellement; c'est-à-dire, en cas que, *sujet*, soit Adjectif. Ainsi, le rapport n'est point également

lement nécessaire, & certain de part & d'autre :
Ce qui suffit pour interdire la transposition, que
le moindre obstacle déconcerte. Car, comme
toute transposition fait déjà, par elle-même, une
sorte de violence à la construction naturelle
qu'elle dérange ; le moindre embarras qu'on
ajoute à ce dérangement, met nécessairement
de la confusion dans la phrase, & corrompt par
conséquent, tout le mérite & l'agrément de la
transposition.

Après avoir parlé des Adjectifs de plusieurs
syllabes, qui peuvent avoir après eux un Infini-
tif Datif, il me reste à parler des Adjectifs mo-
nosyllabes qui demandent le même régime.
Tels sont, *prompt*, *prêt*, & semblables, s'il y en
a. On dit, *prompt à partir*, *prêt à servir*. Peut-
on dire aussi, en transposant, *à partir prompt*, *à
tenir prêt*. Non sans doute. Car, outre qu'ils
ont le même défaut que les autres Adjectifs non
dérivés d'un Verbe, dont j'ai parlé ci-dessus ;
c'est-à-dire, qu'ils peuvent être pris dans un sens
absolu, & qu'ils n'exigent point nécessairement
de régime après eux ; ils n'ont pas d'ailleurs
assez de volume, ni assez de corps, pour pou-
voir se soutenir tout-seuls. Aussi, Racine les
joint-il pour l'ordinaire, immédiatement à leur
régime qu'il met à leur suite.

Ils savent que sur eux *prêt à se déborder*,

Ce Torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder.

Act. III. Sc. 1.

D'un Camp *prêt à partir* vous entendez les cris.

Ibid. Sc. 5.

Qui *prêts à s'irriter* contre le moindre obstacle,
Act. IV. Sce. 1.

Tandis que mes Soldats *prêts à suivre* leur Roi.
Ibid. Sce. 4.

Ces sortes d'Adjectifs ont donc deux principes de répugnance, par raport à la transposition. Le premier, qui leur est commun avec d'autres, est, qu'ils n'exigent pas toujours de Datif après eux ; le second, qui leur est particulier, est le peu de corps qu'ils ont.

Mais ne peut-on, en aucune maniere, remédier à ces deux inconveniens ? & n'arrive-t-il jamais qu'on puisse transposer ces Adjectifs monosyllabes avec les Infinitifs Datifs qu'ils gouvernent ? Je répons, que cette transposition n'est pas toujours impraticable & j'apporte trois moyens de la faciliter.

Le 1. est, quand on joint cet Adjectif monosyllabe, à un autre Adjectif qui soit propre à la transposition. Par exemple, *prêt à partir*, ne peut se transposer ; mais, *prêt & déterminé à partir*, se transpose fort bien, comme on peut en juger par le vers suivant :

Ce Héros à partir *prêt & déterminé*.

Le monosyllabe, *prêt*, joint à l'adjectif *déterminé*, ne fait en quelque sorte, qu'un même mot avec lui ; & par cette jonction, il se donne du volume, & entre dans tous les droits de l'autre. Or, si cette union facilite la transposition à l'égard des adjectifs monosyllabes ; elle la facilitera encore plus, à l'égard des autres qui y repugnent par un endroit de moins. Ainsi, quoi-
que

que l'adjectif; *ardent*, ne souffre point, de lui-même, la transposition, comme quand on dit:

Ce Héros à combattre *ardent*;

il la souffrira sans peine, dès qu'on le joindra à un autre qui l'admet, & l'on dira très-bien:

Ce Héros à combattre *ardent*, déterminé.

Le second moyen est, quand on joint quelque Verbe à l'adjectif monosyllabe: Ainsi l'on peut dire:

Le courier à partir d'abord se trouva prêt.

Ne fût-ce même qu'un Verbe auxiliaire, la transposition n'en seroit pas moins de mise.

Le courier à partir fut prêt.

Et à plus forte raison, pour un adjectif de deux syllabes, comme dans l'exemple suivant.

A souffrir jusqu'au bout ce chrétien fut constant

Or, voici en quoi ce Verbe facilite la transposition à l'égard de l'adjectif, c'est qu'il lie cet adjectif à son régime; & que, d'indifferent qu'il étoit auparavant, il le détermine & le rapporte au Datif qui l'a précédé. Car, quand on dit: *A partir fut* &c. Ce Verbe auxiliaire annonce que le terme qui va suivre, a rapport à ce terme, à *partir*: Ainsi, l'esprit s'attend à cela; & lorsqu'il trouve ensuite l'adjectif, *prêt*, il ne l'envisage plus que par le rapport qu'il a à ce qui a précédé; & pour lors, comme il n'y a plus d'incertitude sur l'état de cet adjectif, on entend aussi clairement cette construction transposée;

Le courier à partir fut prêt;
que cette construction naturelle,

Le courier fut prêt à partir.

Le troisième moyen qui est fondé sur la même raison que le second, est, lorsqu'on joint à l'adjectif quelque adverbe qui le modifie, comme *plus, trop, toujours* &c. Car alors, ces adverbes annoncent l'adjectif suivant, comme ayant rapport à ce qui a précédé. Ainsi, quand on dit:

A parler, toujours prompt; à blâmer toujours prêt.

Dès qu'on a prononcé ces mots : *A parler, toujours*. . . on s'attend que le terme qui va suivre, a rapport au précédent, à *blâmer*. Ainsi, notre esprit se trouve déterminé, & sait à quoi s'en tenir. Dès qu'il n'y a plus d'ambiguïté, la transposition ne le peine plus ; & il comprend aussi bien le Vers transposé ci-dessus, que le même tel qu'il suit, sans transposition.

Toujours prompt à parler ; toujours prêt à mentir.

J'ai changé dans ce dernier Vers, le terme *blâmer*, en celui de *mentir*, pour ôter la rime de l'hémistiche qui fait une sorte de cacophonie. Il est presque inutile de faire remarquer, que ces adverbes font le même effet à l'égard des adjectifs qui ne sont point monosyllabes ; je me contente d'en apporter un exemple.

Censeur à blâmer plus ardent,
Que Poète habile à bien faire.

Je ferai seulement observer que, comme les termes monosyllabes ont souvent quelque chose de rude, quand on les met trop près l'un de l'autre; les adverbes monosyllabes n'adouciſſent pas assez la transposition des adjectifs de même nature. En effet, celle-ci, à *partir trop prompt*; à *partir plus prêt*, ne sont pas si douces que ces autres; à *partir toujours prompt*; à *partir toujours prêt*. Ainsi, quand on veut transposer ces adjectifs monosyllabes, il faut, autant qu'on peut, y joindre des adverbes de plusieurs syllabes. Pour ce qui est des autres adjectifs, qui d'eux-mêmes ont assez de corps, cela est assez indifférent.

Mais quelque bonne que puisse être cette transposition, dans les occasions & avec les ménagemens que nous avons marquez, elle exige encore une précaution, par rapport aux Verbes, dont l'Infinitif est transposé; & c'est que ce Verbe soit, ou purement neutre, ou que s'il est mixte; c'est-à-dire, que s'il est de nature à être pris neutrement ou activement, on le détermine actif dans certaines occasions, en lui joignant le cas qu'il exige. Je m'explique.

Le Verbe, *partir*, est *purement neutre*; parce qu'il ne demande point de cas après lui, & qu'on le prend toujours dans un sens absolu. On dit, *il part*, *il partoît*, *il est parti*; & si l'on ajoute, *pour Vienne*, *pour Rome*; c'est la particule *pour*, & non pas le Verbe *partir*, qui régit ces noms de Ville. Je dis la même chose des Verbes, *men-*

tir, aller, venir, & semblables, que j'appelle purement neutres; parce qu'ils ne sauroient être pris que dans une signification neutre, & qu'ils n'ont jamais de régime après eux.

J'appelle, au contraire, *Verbes mixtes*, ceux qui, quoi-qu'actifs de leur nature, peuvent être pris dans un sens absolu & sans régime. Par exemple, *blâmer, combattre, flater, tromper*, sont de cette espece : On dit, *blâmer quelqu'un; combattre un ennemi; flater & tromper ses amis; & alors, ces Verbes sont Actifs. Mais, on dit aussi, c'est un homme prompt à blâmer; il est hardi à combattre; il est sujet à flater, à tromper. Et alors, ces Verbes sont pris neutrement.*

Or, je dis, que quand on veut transposer les Infinitifs de ces Verbes *mixtes*, il faut les déterminer à la signification active, en leur donnant un cas après eux; ou que si on les employe dans leur signification neutre, il vaut mieux, en certaines rencontres, ne les point transposer. Qu'entens-je par certaines rencontres? C'est lorsqu'ils peuvent donner lieu à une équivoque. Un exemple rendra la chose plus sensible, & je n'en veux point d'autre, que les derniers Vers que j'ai proposés.

*Censeur à blâmer plus ardent.
Que Poëte habile à bien faire.*

Le Verbe, *blâmer*, est pris là, neutrement & sans régime; & voici en quoi il donne lieu à l'équivoque. C'est que, quand on dit d'abord, *censeur à blâmer*, on ne sait, si cette particule *à*, désigne un article ou une préposition; si elle ne signi-

signifie point censeur, *qu'on doit blâmer*, censeur qui *merite d'être blâmé*, auquel cas le Verbe *blâmer*, seroit pris dans une signification neutre. Or cette incertitude peine & embarrasse l'esprit; & il vaut mieux lui épargner cet embarras, en s'abstenant de la transposition, que de la lui faire acheter au prix de la moindre perplexité.

La même difficulté ne se trouve point avec les verbes *purement neutres*, tels que *partir*, & il ne peut y avoir d'équivoque, quand on dit;

Le Courier à *partir* fut prêt.

On pourroit bien ôter l'équivoque à l'égard des Verbes mixtes, en arrangeant le Vers de la manière suivante:

A blâmer, censeur plus ardent.

Mais, on tombe dans un nouvel inconvenient par ce dérangement; en ce qu'alors, le Nominatif *censeur*, peut être pris pour le cas du Verbe *blâmer*, considéré activement; comme si on vouloit dire, *à blâmer un censeur*. C'est ce qui paroitra encore plus sensible dans l'exemple suivant. Supposons qu'on transpose le Nominatif dans ce Vers,

Un censeur à blâmer enclin,

& qu'on dise,

A blâmer un censeur enclin.

Il est évident que le terme, *un censeur*, paroît plutôt Accusatif que Nominatif dans ce

Vers; & qu'on croit, en le lisant, qu'il s'agit de quelqu'un *enclin à blâmer un censeur*, & non, d'un *censeur enclin à blâmer*.

Mais si, au lieu de laisser ce Verbe *mixte* dans sa signification neutre, on le détermine à sa signification active, en lui donnant un régime, & en disant,

A censurer autrui Critique plus enclin,

Que Poète habile à bien faire.

Alors, il n'y a plus d'équivoque, parce que ce Verbe mixte, *censurer*, est pris dans une signification active; & qu'ayant son Accusatif dans le terme *autrui*, *Critique* ne peut plus être pris que pour le Nominatif d'un Verbe sous-entendu; car, c'est comme si on disoit: *Critique* qui est *plus enclin*.

On peut juger par toutes ces remarques, combien cette transposition des Infinitifs régis par des noms Adjectifs, demande de précaution, & toujours par rapport aux équivoques qu'elle peut causer. Aussi, faut-il en user fort sobrement. Despreaux n'en a point employé dans les Vers suivans, qui sont les deux derniers de son Art Poétique.

Censeur un peu fâcheux; mais pourtant nécessaire:

Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire.

Pourquoi n'a-t-il point usé de transposition dans ces deux Vers? Pour plusieurs raisons, 1^o, parce qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il y en eût, ces deux Vers étant eux-mêmes une transposition,

tion, par rapport à ce qui a précédé; C'est ce que je me contente d'indiquer ici, me réservant à expliquer cela plus au long en son lieu. 1°, parce qu'il vouloit conserver la grace de l'Antithèse dans le dernier Vers, en disant dans le même ordre, *enclin à blâmer. Savant à bien faire.* 3°, parce que finissant le Vers précédent, par l'Adjectif *nécessaire*, qui regit souvent le Datif; s'il eût commencé le Vers suivant par l'Infinitif Datif, *à blâmer*, cela auroit fait une équivoque, & l'on n'auroit pas su, s'il vouloit dire, *enclin à blâmer.* De sorte qu'il y a lieu de croire que cette raison & celle de l'antithèse a été ce qui l'a fait passer par-dessus une petite imperfection qui reste dans le dernier Vers, & qu'il auroit évitée, en transposant ces termes, *enclin à blâmer.* Car, dans la rigueur, on devroit prononcer, *enclin*, qui se trouve devant la voyelle *a*, comme s'il y avoit *encline* au féminin; de la même manière, que *divin* devant, *amour*, se prononce, comme s'il y avoit *divine*; avec cette différence néanmoins, que la prononciation féminine du dernier, est autorisée de l'usage, & que celle d'*encline*, pour *enclin*, ne l'est pas. Il eût pu absolument user de transposition, si, au lieu de l'Adjectif *nécessaire*, qui est mixte, c'est-à-dire, qui quelquefois a un régime, & quelquefois n'en a pas, il eût mis un Adjectif tel que *sévère*, qui ne gouverne rien; en disant,

..... Censeur un peu sévère.

A blâmer plus enclin, que savant à bien faire.

Mais, comme le terme de *nécessaire*, fait un beau sens, il a mieux fait de l'employer, que de

rechercher une transposition inutile en cet endroit, & qui ne pouvoit tout au plus, que remédier à la légère imperfection dont j'ai parlé. La Raison dans les Vers, comme dans toutes choses, doit toujours l'emporter sur tout le reste.

Je m'imagine ici que quelqu'un me demandera, où j'ai pris que Despreaux ait fait toutes ces réflexions pour se déterminer sur la forme qu'il devoit donner aux deux derniers Vers de son Art Poétique: Et l'on ne manquera pas de dire, que, s'il en a fait autant à proportion sur le reste de ses Vers; ils lui ont encore plus coûté que nous ne pensons.

Que ses Vers lui aient beaucoup coûté; c'est de quoi on ne doit faire aucun doute. Tous ceux, qui l'ont un peu pratiqué, savent avec quel soin & quelle application il les travailloit; combien il les limoit & leur donnoit de façons, les remaniant & les retournant en tout sens, & tâtant toutes les situations différentes des termes qu'il mettoit en œuvre. Despreaux avoit le génie & la verve Poétique, dans un très-haut degré; mais la facilité & le naturel, en fait de versification, ne répondoit pas au reste: Et, quoi que personne, peut-être, n'ait mieux tourné un Vers que lui, il devoit en cela beaucoup plus à l'Art qu'à la Nature. Dans Racine & encore plus dans Molière; ce sont des Vers qui semblent couler de génie, & qu'on diroit n'avoir presque rien coûté à l'Auteur. Tout y est si naturellement à sa place, qu'il semble qu'un terme a amené l'autre; & que le Poète a tout trouvé sous sa main. Je ne dis pas qu'il y ait dans leurs Vers moins d'étude & de recherche, que dans ceux de Despreaux; mais,
il

il y en paroît moins. L'art & le travail échappe au Lecteur dans les Ouvrages des deux autres; mais il se fait sentir dans ceux du dernier; & il n'y a personne qui ne s'apperçoive, en les lisant, qu'ils lui ont infiniment coûté.

Prétens-je prouver par-là, qu'il ait fait formellement toutes les réflexions que je lui attribue, au sujet des deux Vers que j'ai citez; & qu'en composant, il entrât dans le détail de ces sortes de discussions? C'est ce que je n'ai garde de penser d'un homme aussi versé qu'il l'étoit dans la Poésie; mais, de quoi je ne doute point, c'est qu'il n'ait eu, en gros, une partie de ces vûes. Je ne fais que développer ici ce qui se passe en un instant dans l'esprit d'un homme qui compose. Ce ne sont pas ces mêmes réflexions articulées qui l'ont déterminé; mais, les traces de ces réflexions mêmes, gravées & empreintes dans son esprit. Tout cela se fait imperceptiblement, & sans qu'on s'en apperçoive soi-même; à peu près, comme on lit un livre, sans faire attention aux lettres qui le composent; quoi que réellement aucune ne nous échappe. C'est par cette réflexion que je finirai ce premier parallèle, pour passer à celui des Verbes qui répondent au Génitif, & à l'Ablatif des noms.

P A R A L L E L E

De la transposition des Génitifs ou Ablatifs, & de celle des Infinitifs qui sont précédés par la particule ou article, de.

AVANT que d'entrer dans le détail de ce parallèle, je crois devoir faire observer une chose qui en marque d'abord la justesse. C'est que la même différence, qui se trouve pour la douceur, entre la transposition du Datif & celle du Génitif ou de l'Ablatif, se trouve aussi entre la précédente qui répond au Datif; & celle-ci, qui répond au Génitif & à l'Ablatif. C'est-à-dire, que, comme la transposition de ces deux cas a quelque chose de beaucoup plus rude que celle du Datif; aussi, les Infinitifs précédés de la particule ou article, *de*, ne se prêtent pas, à beaucoup près, si naturellement & si heureusement à la transposition, que les Infinitifs précédés de la particule ou article, *à*, dont nous venons de traiter.

Ils s'y prêtent néanmoins, ainsi que les Génitifs ou Ablatifs qu'ils représentent, & ils souffrent ce dérangement de construction; mais, ils l'admettent avec une sorte de repugnance, qui demande du ménagement & de la précaution.

Ces sortes d'Infinitifs précédés de la particule ou article, *de*, peuvent être régis, ou par un autre Verbe, comme quand on dit: *Il me presse d'obéir.* Je ne puis *me défendre de vous condamner.* Ou par un Adjectif, comme: *Impatient de*
par-

partir, glorieux de mourir. On enfin, par un Substantif, comme : *L'honneur d'exécuter. Le bonheur de vous voir.*

C'est par rapport à ces trois régimes, qu'il faut comparer leur transposition avec celle du Génitif ou de l'Ablatif. Je ne puis rendre ce parallèle plus sensible, qu'en opposant dans des Vers differens ces Génitifs & ces Ablatifs, aux Infinitifs qui les représentent. Je commence par les Infinitifs qui sont gouvernez par des Verbes. *Ouvrir les portes du palais*, est une phrase qui renferme une construction de Génitif, puisque le dernier mot est effectivement un Génitif régi par un substantif. *Il me presse d'obéir.* Voilà un Infinitif, qui, selon la règle que je me suis faite, représente à la vérité, plutôt un Ablatif qu'un Génitif, puisqu'il est commandé par un Verbe; mais, à l'égard de la transposition, c'est la même chose: & de même que le Génitif peut se transposer dans le premier exemple, aussi, l'Infinitif peut-il se transposer dans le second; comme on le va voir dans le parallèle des deux Vers suivans, dont le premier est de Racine, & le second est formé sur le premier.

Du palais à ces mots il leur ouvre les portes.

MITHRIDATE,

ACT. V. Sc. IV.

D'obéir à ses loix il nous presse aujourd'hui.

La transposition de l'Infinitif, *obéir*, dans le second Vers; fait un aussi bon effet que celle du Génitif, *palais*, dans le premier: Mais, afin que le parallèle soit encore plus regulier & plus exact, oppo-

opposons un Ablatif à un Infinitif gouverné par un Verbe. *Se défendre de ses ennemis*, voilà une construction d'Ablatif. *Se défendre de condamner* quelqu'un, voilà une construction d'Infinitif qui représente un Ablatif. Or, tous deux se prétent également à la transposition, comme les Vers suivans en font preuve.

..... *Gardez-vous de prétendre*
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre;
 Act. V. Sc. dern.

..... *Avez-vous dû prétendre*
Que de vous condamner je pûsse me défendre.

Je crois qu'après ce parallèle, on ne peut rien souhaiter de plus marqué sur l'uniformité parfaite de ces deux transpositions.

Mais, lorsqu'il arrive que l'Infinitif est gouverné par un nom Adjectif, il y a des précautions à prendre pour pratiquer la transposition; c'est-à-dire, qu'il faut avoir égard à la manière dont l'Adjectif est employé. S'il est joint à un Verbe, alors il entre dans les droits de ce Verbe auquel il est joint, & avec lequel il ne fait, pour ainsi dire, qu'une même chose. Ainsi, quand on dit, *il est doux de vivre*, *il est doux de mourir*; l'Adjectif, *doux*, y fait, en quelque sorte, autant partie d'un Verbe, que le participe *aimé*, ou *haï*, fait partie du Verbe dans ces phrases; *il est aimé*, *il est haï*: & sur ce pied-là, il ne répugne pas plus à la transposition de l'Infinitif qu'il gouverne, que le feroit un autre Verbe. Racine a dit:

Seigneur

Seigneur, *de mes malheurs* ce sont la les *plus doux*.
Act. I. Sc. II.

Voilà une transposition du Génitif. Le Vers suivant nous en fournit une semblable dans un Infinitif qui représente un Génitif.

De mourir pour sa gloire il me seroit *trop doux*.

Ce n'est donc point précisément, comme Adjectif, que celui-ci se prête à la transposition, mais comme Adjectif joint à un Verbe dont il fait partie.

En effet, supposons un Adjectif indépendant d'un Verbe, & qui se soutienne par lui-même, tel que l'Adjectif *content*, comme si on disoit; *content de sa victoire, content d'avoir vaincu*. La transposition ne pourroit gueres se pratiquer, ni à l'égard du Génitif dans la première phrase, ni à l'égard de l'Infinitif dans la seconde. Ainsi, il faudra dire pour l'un, & pour l'autre,

Content de sa victoire, il pardonne au vaincu.

Content d'avoir su vaincre, il pardonne au vaincu.

Essayons cependant, quel effet seroit la transposition, en prenant des termes qui puissent la ménager, & qui néanmoins, figurent de la même manière, comme seroient: *Content de sa gloire, & content de vaincre*. Voici, comme se feroit la transposition dans les deux Vers.

De sa gloire content il pardonne au vaincu.

Et de vaincre content, il pardonne au vaincu.

La transposition du Génitif dans le premier Vers: *De sa gloire content*, a véritablement quelque chose de rude, & qui n'y seroit pas, si l'Adjectif étoit joint à un Verbe, comme dans le Vers suivant.

De sa gloire à mes yeux il parut trop *content*.

Mais enfin, toute rude qu'elle est, & meilleure, selon moi, à supprimer, qu'à employer; elle est pourtant beaucoup plus supportable que la transposition de l'Infinitif dans le second Vers:

Et de vaincre content il pardonne au vaincu.

Peut-être, se trouvera-t-il des gens à qui l'une ne paroitra pas plus mauvaise que l'autre; mais après tout, on ne peut disconvenir, qu'il n'y ait dans la transposition du second Vers, un défaut qui n'est pas dans celle du premier. Ce défaut consiste dans l'équivoque que forme le déplacement de l'Adjectif, *content*. Car, quand on dit, *content de vaincre*, on voit bien que c'est l'Adjectif qui gouverne l'Infinitif, mais quand on dit, *de vaincre content*; on ne sait, si ce n'est pas le Verbe qui régit l'Adjectif, & si celui-ci est Nominatif ou Accusatif; si le Verbe, *vaincre*, est pris neutrement ou activement: Equivoque qui va à renverser tout le sens de la Phrase; puisqu'il y a bien de la différence, entre dire, *un homme content de vaincre*, & dire, *vaincre un homme content*.

Au

Au reste, cela ne préjudicie en rien à la justesse du parallele entre les Génitifs & les Infinitifs précédez de la particule, *de*: Ce qui empêche en cette occasion, la transposition de l'Infinitif, ce n'est pas que cet Infinitif ne représente un Génitif: L'obstacle ne vient que de ce que cet Infinitif, en devenant une espèce de Génitif, ne cesse pas d'être Verbe, & d'avoir, comme tel, un cas après lui. D'ailleurs, la même difficulté se trouveroit dans la transposition du Génitif d'un nom, s'il étoit du même genre que l'Adjectif auquel on l'auroit joint; comme si on disoit, *content du triomphe*, au lieu de dire, *content de sa gloire*, & qu'on le transposât ainsi:

Du triomphe content il pardonne au vaincu.

Il y auroit autant d'équivoque dans cette transposition, que dans celle du Vers,

Et de vaincre content il pardonne au vaincu.

Mais si, au lieu d'employer un Verbe Actif qui demande un régime après lui, ou un Verbe mixte, qui quoique pris neutrement, peut se prendre activement, on employe un Verbe purement neutre, qui, comme tel, n'en demande point, rien n'empêche alors qu'on n'use de transposition entre l'Infinitif & l'Adjectif qui le gouverne; & qu'au lieu de dire, *impatient de s'élever*, on ne dise, en transposant, comme dans le Vers suivans

De s'élever impatient,

Il rompt avec fureur le lien qui l'arrête.

Cette transposition ne forme point d'équivoque, parce que le Verbe, *s'élever*, ne demandant point de régime après lui, on ne peut prendre l'Adjectif, *impatient*, pour son cas: On le prend au contraire pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour un Nominatif; & il n'y a pas plus d'inconvenient à dire,

De s'élever impatient.

qu'il y en a, à dire,

S'élevait ce Roc escarpé.

Vers que j'ai employé dans la transposition du Nominatif; où j'ai fait voir que cette manière de transposer ce cas étoit fort bonne.

Il nous reste à parler des mêmes Infinitifs gouvernez par un Substantif. Comme, *la gloire de vaincre, le plaisir d'obliger*, & autres semblables; & il me semble qu'on peut raisonner du Substantif, comme on a fait de l'Adjectif, & que la transposition des Infinitifs demande, à l'égard du premier, les mêmes précautions, que nous avons fait voir qu'elle exigeoit à l'égard de l'autre.

C'est-à-dire, qu'il faut distinguer entre les Substantifs qui sont joints à un Verbe dont ils sont le cas, & ceux qui en sont indépendans, ou du moins qui n'y sont joints que comme Nominatifs. Par exemple, dans ce Vers:

Je fais gloire de l'avouer.

le

le Substantif, *gloire*, est le cas du Verbe, *je fais*; & l'on peut dire qu'il en fait, en quelque sorte, partie; puisque, *je fais gloire*, est la même chose que de dire, *je me glorifie*: Et alors, rien n'empêche qu'on ne transpose l'Infinitif, en disant,

De l'avoüer je fais gloire.

Mais, lorsque le Substantif n'est point joint à un Verbe dont il fasse, en quelque sorte, partie comme le précédent, & qu'il n'en est que le Nominatif; alors, il y a une distinction à faire entre les Verbes dont ces Substantifs gouvernent l'Infinitif. Si ces Verbes sont Actifs & ont un régime après eux, ou même s'ils sont mixtes, c'est-à-dire, qu'ils puissent être pris, tantôt activement & tantôt neutrement, la transposition ne peut se pratiquer à leur égard, à moins que ces Infinitifs, n'ayent leur cas après eux. Pourquoi? Parce que sans cette précaution, on tombe dans une équivoque inévitable.

En effet, si on veut transposer ces Phrases; *l'honneur d'exécuter, le bonheur de prévoir*; la transposition renversera tout le sens de la phrase, en faisant dire; *d'exécuter l'honneur, de prévoir le bonheur &c.* Si l'on veut transposer ce Vers,

Le plaisir innocent d'obliger m'est bien doux
& qu'on dise,

D'obliger le plaisir innocent m'est bien doux.

On croit que dans cette seconde manière, le plaisir est le cas du Verbe, *obliger*; ce qui renverse

verse tout le sens, & rend le Vers inintelligible. Mais, si ce Verbe, *obliger*, avoit son régime après lui, cela leveroit l'équivoque; comme si en transposant ce Vers.

Le plaisir d'obliger mes amis m'est bien doux.
on disoit,

D'obliger mes amis le plaisir m'est bien doux.

Il est certain que non seulement il n'y auroit point d'équivoque, mais, que le Vers en seroit beaucoup meilleur. Ce qui ôte l'équivoque en cette occasion, c'est que le Verbe, *obliger*, ayant son régime déterminé immédiatement après lui, on ne peut prendre le Substantif qui vient ensuite, que pour ce qu'il est réellement; c'est-à-dire, pour le Nominatif d'un Verbe qui doit suivre; & c'est aussi pour la même raison, que cette même transposition se pratique sans inconvenient, à l'égard des Verbes neutres; puisqu'excluant, comme ils le font, tout régime après eux, le Substantif qui le suit, ne peut être regardé, que comme le Nominatif du Verbe suivant. Ainsi cette phrase, *oui, L'honneur de mourir pour vous me seroit doux*, se peut fort bien transposer, en disant :

*Oui, de mourir pour vous,
L'honneur me seroit doux.*

Voilà à peu près, ce qu'il y a de plus essentiel sur cette transposition : Je crois cependant devoir avertir, que-quoi-qu'on en puisse user absolument dans les occasions que j'ai marquées,
on

on doit le faire avec ménagement & réserve. Comme elle a toujours quelque chose de rude, elle a besoin d'adoucissement, sans quoi, il vaut mieux s'en passer que de l'employer. Il faut la regarder, en fait de Vers, à peu près, comme une dissonnance, en fait de Musique; c'est-à-dire, qu'elle n'a de grace, qu'autant que le Poëte fait la préparer & la sauver.

P A R A L L E L E

De la transposition des Accusatifs, & de celle des Infinitifs gouvernez immédiatement par un Verbe.

COMME j'ai déjà fait voir le rapport qu'il y avoit entre la transposition des Infinitifs gouvernez immédiatement par un Verbe, & la transposition des Accusatifs, il ne me reste plus qu'à montrer, que l'une est aussi impraticable que l'autre. C'est dequoi je suis d'autant plus persuadé, que je n'en ai point encore vu d'exemples, même dans les plus méchans Vers. Mais, comme ce n'est qu'un préjugé, cela ne nous dispense pas d'en venir à la preuve. Essayons donc quelle grâce auroit cette sorte de transposition : & comme j'ai cité dans l'article de la transposition de l'Accusatif, ce Vers du P. le Moyne;

En ce temps Mélédin l'Egypte gouvernoit.

Tome II.

H

Je

Je me servirai du même Vers, pour mettre cette transposition d'Accusatif, en parallèle avec une transposition d'infinitif. Supposons donc qu'au lieu que le Poëte dit de Mélédin qu'il *gouvernoit l'Egypte*, il lui fasse dire qu'il *se laissoit gouverner*; voici comment on transposeroit la construction dans le Vers.

En ce tems Mélédin, *gouverner se laissoit.*

Dans ce dernier Vers, *gouverner*, est régi par le Verbe, *laissoit*; comme dans celui du P. le Moyne, l'Accusatif, *l'Egypte*, est régi par le Verbe, *gouvernoit*. Or, il est évident que la transposition figure aussi mal dans l'un que dans l'autre, & que dans tous les deux, elle est insoutenable. Racine dit :

*Je verrai sans regret tomber entre ses mains,
Tout ce que lui promet l'Amitié des Romains.*

MITHR. ACT. I. SC. I.

Quel effet feroit le premier Vers, si on le transposoit, en disant:

*Tomber entre ses mains je verrai sans regret
Tout ce que des Romains l'amitié lui promet.*

Il n'y a personne qui ne sente la rudesse de cette transposition. Je n'en dirai pas davantage sur ce qui la regarde; le peu que j'en ai exposé suffit pour faire connoître combien elle est insoutenable. Je suis d'ailleurs si ennuyé du détail de ces transpositions, que pour peu que le Lecteur en soit aussi ennuyé que moi, je ne puis
m'em-

m'empêcher de le plaindre. Il nous faut pourtant à lui & à moi , effuyer encore la transposition des termes, soit noms, soit verbes, qui sont gouvernez par des prépositions. C'est un morceau que je traiterai le plus laconiquement qu'il me sera possible, & que je tâcherai de réduire à des principes généraux, qui me dispensent de descendre dans le détail de chaque préposition.

E X A M E N

De la transposition des Noms & des Verbes gouvernez par des prépositions.

LEs *Prépositions* sont des termes indéclinables qui gouvernent des Noms ou des Verbes, devant lesquels on les place d'ordinaire, & c'est pour cela qu'on les appelle *prépositions*. En voici des exemples: *Après un long combat. Après avoir bravé les dangers.* Il s'ensuit de cette définition, qu'il ne s'agit pas ici de savoir, si ces Noms & ces Verbes peuvent se transposer, à l'égard de la préposition même qui les gouverne; puisqu'il est comme essentiel à cette préposition de les précéder: Il s'agit d'examiner si ces Noms & ces Verbes, régis par des prépositions, peuvent se transposer à l'égard des autres termes auxquels ils se rapportent dans la Phrase. Par exemple, dans ce Vers de Racine;

La place & les trésors confiez en ses mains,

ACT. I. Sc. I.

On ne demande pas , si la préposition , *en* , peut se déplacer à l'égard des termes , *ses mains* , qu'elle régit ; ce qui rendroit la construction inintelligible : Mais on demande , si la préposition & ce qu'elle gouverne . peut se déplacer à l'égard du Verbe auquel l'un & l'autre a rapport , & si , en changeant quelque chose au Vers de Racine , on peut dire ,

La place & les trésors en ses mains confiez.

Voilà précisément à quoi se réduit l'état de la question. Il faut encore remarquer , que toute préposition dit deux choses. 1. un terme qui en gouverne un autre , soit Nom soit Verbe. 2. un terme qui gouverne le nom , à tel cas , & le Verbe , à tel tems.

Comme cette différence de cas ou de tems , que demandent les différentes prépositions , selon leur espèce , ne fait rien pour la transposition ; il seroit inutile d'examiner les prépositions par cet endroit ; & c'est pour cela , qu'en traitant de la transposition des Noms & des Verbes , j'ai renvoyé à un article particulier , ce qui regardoit les prépositions qui avoient rapport à ces Verbes & à ces Noms. Il ne faut donc les envisager ici , que par l'endroit qui leur est commun à toutes ; c'est-à-dire , précisément comme des termes qui en gouvernent d'autres , quels qu'ils soient.

Tout cela posé , je dis que , non seulement la
trans-

transposition des Noms ou des Verbes gouvernez par des prépositions, est bonne & légitime; mais encore, que de toutes les transpositions, il n'y en a point de plus douces ni qui ayent plus de graces.

En effet, si le principe général que j'ai établi sur les transpositions, est vrai, comme j'en suis convaincu en mon particulier; c'est-à-dire, si toute inversion est permise dès qu'elle n'altère point la clarté de la phrase, il est évident, que moins elle en alterera la clarté, moins elle fera de violence à la construction, & plus elle sera recevable. Or, de toutes les transpositions, il n'y en a point qui violente moins le sens de la phrase que celle des Noms, & des Verbes qui sont régis par des prépositions. Pourquoi cela? C'est que ces prépositions qui les régissent, les détachant, pour ainsi dire, des Verbes auxquels ils ont quelque rapport, & les affranchissant, au moins en grande partie, de la juridiction de ces Verbes; ils se trouvent en bien plus grande liberté, d'aller devant ou après ces Verbes, & de se placer indifféremment dans tel ou tel endroit de la phrase. La préposition qui règle & détermine leur sort, leur est une espèce de sauve-garde, sous la protection de laquelle ils peuvent sans risque s'écarter du Verbe auquel ils se rapportent, quelle que soit leur dépendance à cet égard.

En effet, quoi qu'il n'y ait guères de prépositions, qui, en gouvernant un Nom ou un Verbe, ne le rapporte à un autre Verbe dont elle le fait dépendre, cette dépendance n'est pas toujours également forte, & se trouve plus ou moins gênante, selon les différentes prépositions. Il y

en a qui détachent tellement de tout Verbe les termes qu'elles régissent, que ces termes n'y ont qu'un rapport bien éloigné. Il y en a d'autres au contraire, qui, même en les détachant de leur Verbe, les laissent toujours dans une sorte de dépendance au moins médiate : Les deux Vers suivans de Racine nous fournissent un exemple de l'un & de l'autre.

*Après un long combat tout son Camp dispersé,
Dans la foule des morts en fuyant l'a laissé.*
Act. I. Sc. I.

Il y a dans ces deux Vers deux prépositions; qui sont, *après*, & *dans*. Toutes deux ont rapport au même Verbe qui est, *laissé*, mais avec cette différence, que la première n'en dépend presque point, & fait un sens avec le Substantif & l'Adjectif qu'elle gouverne; au lieu que la seconde exige nécessairement un Verbe pour finir son sens & faire, pour ainsi dire, corps de phrase. En effet, quand on dit, *après un long combat*, on a l'idée d'une action complete, & quoiqu'il n'y ait point de Verbe exprimé dans cette phrase, il y en a un tacitement renfermé; puisque dire, *après un long combat*, c'est comme si l'on disoit, *après qu'un long combat a été donné*. Il n'en est pas de même de la seconde préposition, *dans*, qui ne peut se passer d'un Verbe, & qui exige que ce Verbe soit formellement énoncé; puisque dire, *dans la foule des morts*, ne fait point de sens déterminé, si on n'y ajoute un Verbe qui spécifie l'action, dont ce morceau de phrase ne marque qu'une seule circonstance,

&c

& cette action se trouve ici spécifiée par le Verbe, *laissé*.

Dans la foule des morts en fuyant l'a laissé.

Or, il est sûr que moins les prépositions dépendent des Verbes auxquels elles ont rapport, & plus elles ont de liberté pour la transposition. Mais, comme cette dépendance n'est jamais immédiate, & qu'elle est par conséquent, toujours bien moindre que celle des cas qui se prêtent le plus naturellement à la transposition, tels que le datif qui dépend toujours immédiatement de son Verbe; il s'ensuit que la transposition se fait toujours très-commodément à l'égard de ces deux espèces de prépositions.

Ainsi, on peut dire que les prépositions dans notre Langue, sont une source de transpositions d'autant plus belles, que sans gêner en rien la construction de la phrase, elles y mettent de la suspension & de la noblesse. Et comme ces prépositions sont en grand nombre, & qu'il en entre presque toujours quelqu'une dans la plupart des phrases, elles fournissent elles seules plus de moyens de transpositions, que tous les cas différens des Noms, & tous les Verbes ensemble.

Quelques exemples suffiront pour appuyer ce que je dis; & comme j'ai parlé de deux sortes de prépositions, dont les unes ne dépendent point, ou du moins ne dépendent que fort peu des Verbes auxquels elles se rapportent, & les autres sont dans une dépendance plus étroite à l'égard de ces Verbes, j'apporterai des exemples

de ces deux espèces. En voici d'abord de la première.

Et qui *dans l'Orient* balançant la fortune..

Act. I. Sc. I.

Il crût que *sans prétendre* une plus haute gloire,

Elle lui céderoit une indigne victoire:

Ibid.

Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'iat
sû plaire,

Act. II. Sc. 6.

Vous seul, Seigneur, vous seul, *après quarante années*,

Pouvez encor lutter contre les destinées.

Act. III. Sc. I.

On voit dans ces exemples, que ces prépositions détachent si bien les Noms ou les Verbes qu'elles gouvernent, des autres Verbes auxquels les premiers ont rapport, qu'en quelque situation qu'on les mette, soit devant, soit après ces Verbes, ils ne troublent en rien la clarté de la construction: Mais, on peut remarquer en même tems, qu'elles ne figurent jamais mieux en Vers, que quand elles sont transposées, comme dans les exemples que j'ai citez: & l'on ne peut guères même se dispenser de transposition à leur égard, sans que le Vers n'en souffre, & qu'il ne retombe un peu dans la Prose. Ce que je dis ici de cette première espèce de Prépositions, peut s'étendre encore à la seconde; mais néanmoins, avec plus de réserve, & à proportion, du plus ou moins de dépendance, que celles-ci ont à l'égard des Verbes auxquels elles se rapportent.

tent. Voici des exemples de cette seconde espèce.

Et j'ai fû qu'un Soldat *dans les mains de Pompée,*

Avec son Diadème a remis son épée.

Act. 1. Sc. 1.

La place & les trésors *confiez en ses mains.*

Ibid.

J'oubliai mon amour par le *sien traversé.*

Ibid.

Dans ces deux derniers exemples on voit que le premier est sans transposition, que la transposition au contraire, est employée dans le second; & j'avoüe que j'aime bien autant le premier que le second. *Confiez en ses mains*, me paroît aussi bon, & même un peu meilleur que, *en ses mains confiez*: & quand, au lieu de cet hémiistiche, *par le sien traversé*, Racine auroit mis, *traversé par le sien*, je ne croirois pas qu'il en eût fait plus mal; mais le désagrément qui peut se trouver dans de pareilles transpositions, vient moins, comme je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, de la nature de la transposition même, que de la proximité des termes transposés. Autre exemple de la même Scene.

Avec le même zèle, avec la même audace;

Que je servois le Pere, & gardois cette place,

Et contre votre frere, & même contre vous:

Après la mort du Roi je vous fers contre tous,

Ibid.

La préposition, *avec*, qui commence les quatre Vers, se rapporte au Verbe, *je vous sers*, qui est à la fin du quatrième; & cette transposition, qui a de l'élevation & de la noblesse, fait un très-bel effet. Racine n'a point usé de transposition dans le second & le troisième de ces Vers, à l'égard des Verbes *servir* & *garder*, & de la préposition, *contre*; & il me paroît qu'il auroit mieux fait d'en user, parce que, faute de l'avoir fait, il donne lieu à une équivoque qu'il eût évitée par ce moyen; car, on ne fait si ce troisième Vers,

Et *contre* votre frere & même *contre* vous;

doit se rapporter au second, ou au quatrième; & si l'Auteur veut dire : *Je servis votre Pere contre votre frere & contre vous*; ou bien : *Je vous sers contre votre frere & contre vous*. Il est bien vrai qu'un peu d'attention rectifie ce petit désordre où l'équivoque met l'esprit; mais, c'est toujours une peine qu'on pouvoit lui épargner; & dans la délicatesse dont est notre esprit à cet égard, il faut que ce qu'on lui présente, soit si clair, qu'il ne puisse pas même douter quand il le voudroit. C'est un inconvenient qu'il seroit aisé d'éviter dans ces quatre Vers, si, au lieu de mettre les rimes masculines & féminines, deux à deux, comme l'usage des Tragedies le demande, on pouvoit les croiser, en y ajoutant une transposition de plus : Car, voici comme il faudroit manier ces quatre Vers pour y ôter toute ambiguïté.

Avec le même zèle, avec la même audace;

Que

*Que contre votre frere & même contre vous
Je servois votre Pere & gardois cette place:
Après la mort du Roi je vous sers contre tous.*

On voit ici que la transposition bien ménagée, loin d'embarasser la Phrase, peut quelquefois en corriger l'ambiguïté. Car, c'est par le moyen de la transposition qui se trouve dans le second & le troisieme Vers, tels que je les ai arrangez, que j'ai rectifié l'équivoque qui étoit dans ceux de Racine.

Au reste, il ne sera pas inutile de faire remarquer sur le nombre des prépositions qui se trouvent en cet exemple, combien ce que j'en ai dit ci-dessus, est vrai: Qu'elles entrent dans une infinité de Phrases, & que dans l'aptitude qu'elles ont à la transposition, c'en est une source qu'on trouve toujours sous la main, & qui est intarissable.

Il y en a de plus, qui y sont si propres, qu'elles admettent la transposition en prose même, & ce sont sur tout celles qui sont le plus détachées des Verbes auxquels elles ont quelque rapport, & qui, indépendamment de ces Verbes, font un sens par elles-mêmes. Par exemple, dans le dernier Vers que j'ai cité, la transposition dont on y use à l'égard de la préposition, *après*, peut aussi bien avoir lieu en Prose qu'en Vers; & comme on dit en Vers,

Après la mort du Roi je vous sers contre tous.

on peut dire de même en Prose, en rompant la cadence: *Après la mort du Roi, je vous servirais contre quiconque.* Cette transposition cependant,

dant, n'est commune à la Prose & aux Vers, qu'à l'égard de certaines prépositions, entre celles mêmes qui, sont le plus détachées des Verbes avec lesquels elles figurent; & le privilege n'est pas général pour toutes les autres de cette espece.

Pour ce qui est de celles-ci, & des autres prépositions qui sont dans une dépendance plus étroite, à l'égard des Verbes auxquels elles se rapportent, leur transposition n'a lieu que dans le style Poétique: Par exemple, Racine dit fort bien en Vers:

Il lui fit *par ses mains* porter son Diadème.

Act. 1. Sc. 1.

Mais, s'il avoit eu la même chose à dire en Prose, il n'auroit eu garde d'user de la même transposition, & il auroit dit tout simplement, *porter par ses mains*.

Au reste, les prépositions s'accoutument si bien de la transposition, & s'y prêtent si naturellement, que lors qu'elles y repugnent, elles cessent, en quelque sorte, d'être prépositions. Je m'explique, en apportant pour exemple, des Vers de Racine.

Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être

Commander dans Nymphée & *me parler en Maître*.

Act. 1. Sc. 1.

Ce dernier hemistiche, & *me parler en Maître*, ne peut se transposer; c'est-à-dire, qu'on s'ex-

s'exprimerait mal, si on disoit, *en Maître me parler*. Mais aussi, faut-il faire attention que la particule, *en*, ne figure là que comme une modification du Verbe, *parler*; & que la clarté de la construction demandant que la chose qui est modifiée, passe avant celle qui la modifie, le Verbe doit passer avant le Substantif qui le détermine à telle ou telle modification. Ces sortes de Verbes qui traînent avec eux des Substantifs de cette nature, ne font, pour ainsi dire, qu'un corps avec ces Substantifs, & ne se séparent guères, bien loin de pouvoir être transposés. La Particule, *en*, qui sert à leur modification, n'est point ici préposition, *parler en Maître, parler en grand Seigneur, parler en étourdi, en ignorant*. Cela signifie *parler comme un Maître, comme un grand Seigneur, comme un étourdi, comme un ignorant*. Cette Particule n'est préposition, que quand elle signifie, *dans*, & alors, elle se transpose fort bien; & comme Racine a dit sans transposition,

La place & les trésors confiez en ses mains :

on peut dire en transposant,

La place & les trésors en ses mains confiez.

Ce que j'ai dit de la Particule, *en*, je le dis aussi d'autres termes qui cessent d'être prépositions, dès qu'ils sont sans régime. Par exemple, on dit : *Il est au dessus ; il est au dessous, il est pour, il est contre*; & ainsi d'autres expressions semblables. Ces sortes de termes ne peuvent plus alors être regardez que comme

des adverbes, qui faisant un même corps avec le Verbe auquel ils tiennent, ne peuvent se déplacer à son égard. Quand, *pour* & *contre*, sont prépositions; c'est-à-dire, quand ils gouvernent un Nom ou un Verbe, l'un & l'autre se transpose non seulement sans peine, mais même avec grace, comme on peut le voir dans les Vers suivans.

Et je ne savois pas que *pour moi* plein de
feux,

Xipharès des mortels fût le plus amoureux.

Act. 2. Sc. 1.

A mille coups mortels *contre eux* me dé-
voüer.

Act. 1. Sc. 1.

Je dis le même des prépositions, *au dessous*
& *au dessus*. Racine a dit:

Je songe avec respect de combien je suis
née

Au dessous des grandeurs d'un si noble Hyme-
née.

Act. 4. Sc. 1.

Il n'y a point là de transposition: & de la ma-
niere que ces Vers sont tournez, j'avoue qu'il
seroit difficile d'y en mettre: Mais, la difficul-
té ne vient point de la part de la préposition,
comme on peut le remarquer dans l'exemple sui-
vant, où je tourne ces deux Vers d'une autre
maniere.

Je songe de combien, pour mon bonheur peut-
être,

Au

Au dessous de ce rang le Ciel m'avoit fait naître.

Dans ces deux Vers, la préposition, *au dessous*, est transposée; & mettant à part le reste, il est sûr que la manière dont elle y est placée, s'écarte beaucoup plus de la Prose, que celle dont l'a employé Racine, qui d'ailleurs transpose d'ordinaire assez volontiers les prépositions. Voici un exemple pour la préposition, *au dessus*.

Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,

Qui sur le Trône assis, n'enviaissent peut-être,

Au dessus de leur gloire un naufrage élevé;

Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.

Act. 2. Sc. 4.

J'avoue ici, en passant, que je n'entends pas trop bien ce que signifie *un naufrage élevé au dessus de la gloire des autres Rois*; & encore moins ce que veut dire, *achever un naufrage*. Ces expressions figurées ont d'abord quelque chose qui éblouit, & l'on ne se donne pas la peine de les examiner, parce qu'on les devine plutôt qu'on ne les entend; mais, quand on y regarde de près, on est tout surpris de ne trouver qu'un barbarisme brillant dans ce qu'on avoit admiré. Mais, quoi qu'il en soit de cette expression, il est toujours évident que la transposition de la préposition, *au dessus*, fait très-bien dans ces Vers, aussi bien que les trois autres.

tres, dans les Vers rapportez ci-dessus. Mais, si elles cessoient d'être prépositions; c'est à-dire, si elles étoient prises dans un sens absolu & sans régime, il n'y auroit plus lieu à la transposition. On dit, *il étoit pour, il étoit contre*, & l'on ne dira pas, *pour il étoit, contre il étoit*. Toutes ces observations vont à confirmer l'aptitude que j'ai dit que les prépositions avoient à la transposition; puisqu'elles l'admettent très-volontiers, tant qu'elles demeurent prépositions, & qu'elles n'y repugnent, que lors que les mêmes termes qui étoient prépositions, viennent, en perdant leur régime, à cesser d'être telles.

Je ne parle point ici des conjonctions des Verbes, parce qu'elles ont plus de rapport à la transposition des Phrases, qu'à la simple transposition des termes dans la même Phrase. Par exemple, quand Racine dit,

Mais *avant que partir*, je me ferai justice.

ce Vers renferme deux Phrases; dont la dernière, dans l'ordre naturel, devoit passer la première; comme si on disoit:

je me ferai justice *avant que de partir*.

car, c'est ainsi qu'il faut parler, & non pas, *avant que partir*. J'aurois encore mieux aimé, *avant de partir*; mais ni l'un ni l'autre n'est correct. Quoique Racine passe pour parler bien, on ne croiroit pas combien il lui est échappé de fautes & de négligences contre la Langue, dans ses Vers. Mais, pour revenir au dernier que j'ai cité, la transposition qu'il y emploie est
pro-

proprement une transposition de Phrase , & une sorte de transposition qui convient autant à la Prose qu'aux Vers.

Peut-être traiterai-je un jour de ces transpositions de Phrases, tant de celles qui sont particulières à la Poësie, que de celles qui lui sont communes avec la Prose. Mais, en voilà assez pour le présent. Il faut donner au Lecteur le temps de se délasser, & à l'Auteur, celui de reprendre haleine : Il y a assez long-tems que je m'ennuie moi-même, en ennuyant les autres.

Je m'en tiens donc là, sur ce qui regarde le détail des transpositions qui a occupé quatre mois entiers du *Mercury* * ; & je crois ne pouvoir mieux finir ce morceau †, que par les conséquences qui suivent naturellement de tout ce que j'ai dit sur cette matiere.

C O N S E Q U E N C E S

Qui suivent de tout ce qui a été dit sur les transpositions.

LA premiere de ces conséquences est finatierele, que je suis persuadé, qu'elle viendra d'abord à l'esprit de tous ceux qui se donneront la peine de lire ce petit Traité, & qu'ils concluront, comme moi, que toute simple qu'est la construction de notre Langue, elle admet plus d'inversions qu'il n'en faut, pour varier le style.

A

* Tout cet Ouvrage a paru en diverses fois dans les Mois de Novembre, Decembre, 1717. Janvier, Fevrier 1718. du *Nouveau Mercury* qu'on publie à Paris tous les Mois ; & c'est de là qu'on l'a tiré pour l'imprimer ici dans un même volume.

† Ce morceau est tiré du Mois de Mars 1718 du même *Mercury*.

A entendre parler sur ce point feu Mr. de Cambray, il semble que les inversions nous soient presque universellement interdites, même en Vers. *La sévérité de notre Langue contre presque toutes les inversions de Phrases*, dit-il *, *augmente encore infiniment la difficulté de faire des Vers François.* Voilà de ces principes & de ces axiomes décisifs & trenchans, qu'on ne devroit jamais avancer sans preuve. Il n'y a que les veritez constamment & unanimement reçues, qu'on puisse se dispenser de prouver, & c'est une espece de sophisme que d'en user ainsi à l'égard des points qui sont au moins encore obscurs, & qui n'ont pas été discutez. Le Lecteur, s'il n'est sur ses gardes, s'y laisse surprendre. Il croit bonnement qu'on ne lui donneroit pas un principe pour certain, s'il n'étoit reconnu comme tel; & il s'imagine qu'une chose n'a pas besoin de preuve, précisément sur ce qu'on la lui donne sans preuve.

Cette docilité antique, qui a perpetué bien des préjugés, n'est plus du goût de notre siècle, où l'on est bien aise de voir clair, & de connoître par soi-même. Il est juste & raisonnable de déférer à l'autorité d'autrui, dans les choses qu'on ne peut voir par ses propres yeux; mais, à l'égard de celles qu'on peut connoître par sa propre experience, il n'y a personne à qui on se fie plus qu'à soi-même. Mr. de Cambray prétend que *la sévérité de notre Langue exclut presque toutes les inversions*, même en Vers; & il le dit sans le prouver, & moi, après avoir fait le détail

* Reflexions &c. p. 303.

tail d'un grand nombre d'inversions que notre Langue admet, sur-tout en Vers ; & après avoir justifié l'usage de ces transpositions, par des exemples tirez de nos meilleurs Poètes, & des exemples généralement approuvez, je conclus contre M. de Cambray, que *la sévérité de notre Langue*, loin d'aller à interdire *presque toutes les inversions*, en admet non-seulement plus qu'il n'en faut, pour donner de la variété, de l'agrément, & de la noblesse, au style Poétique; mais même, n'en exclut aucune de celles qui peuvent diversifier le style, sans le défigurer.

C'est précisément ce que renferme le principe général que j'ai établi pour la règle des transpositions : * *Que toute inversion de Phrase est permise & légitime, dès qu'elle n'en altère point la clarté.* Principe que je n'ai point imaginé, ni hasardé à l'avanture ; mais qui est le fruit du long examen que j'ai fait de cette matiere, & le précis de tout ce que j'en ai conçu : Principe dont je ne me suis pas contenté de me convaincre moi-même, mais que j'ai tâché de démontrer sensiblement, en faisant voir, que de toutes les inversions que rejettoit notre Langue, il n'y en avoit aucune qui ne mît de l'ambiguité & de l'équivoque dans la phrase. Voila les seules & uniques transpositions que notre Langue rejette, au moins à l'égard du style Poétique. Ce n'est point même *à sa sévérité* qu'il faut s'en prendre sur cette exclusion. Notre Langue n'est rien moins que sévère ; mais elle est simple, & c'est

* Ci-dessus p. 72.

c'est uniquement sa simplicité qui lui fait rejeter des inversions qui donneroient un sens louche à sa Phrase, & qui ne serviroient qu'à faire illusion au Lecteur, & à le fatiguer en pure perte. Je n'en dirai pas davantage sur cet article, que je n'aprofondis pas plus avant ; parce que je me propose de faire, au premier loisir que j'aurai, une discussion plus exacte de tout ce que feu M. de Cambray a dit de notre Poësie dans sa Lettre à l'Academie.

La seconde consequence que je tire, de ce que j'ai vérifié sur les transpositions, & du principe général sur lequel j'ai fondé tout ce que j'en ai dit, est, qu'il est impossible d'introduire de nouvelles transpositions dans notre Langue, au moins par rapport aux Phrases qui sont déjà reçues.

Cette conséquence est directement contre M. (1) de Cambray, & contre M. (2) de Ramsai, Auteur de la belle Préface du nouveau Télémaque. M. de Cambray croit qu'il seroit avantageux à notre Langue qu'on y introduisît de nouvelles transpositions ; mais, comme dans leur nouveauté, elles pourroient avoir quelque chose de dur, & mêler de l'obscurité dans la Phrase, il seroit d'avis que cette innovation se fit avec ménagement, & qu'on y apportât deux précautions. La premiere, sur le nombre de ces inversions qu'il ne faudroit point hazarder d'abord en trop grande quantité : La seconde, sur leur qualité, à laquelle il voudroit qu'on eût égard, en choisissant *de proche en proche*, les in-

ver-

(1) Reflexions &c.

(2) Préface de Télémaque

versions les plus douces, & les plus voisines de celles que notre Langue permet déjà.

M. de Ramsai entre sur cela dans les vûes de M. de Cambray, & souhaiteroit, qu'à l'exemple d'un Poëte de sa Nation, qui a hazardé de nouvelles inversions dans la langue Angloise, & à qui cette tentative a réussi, nous reprissions aussi, nous autres François, à l'égard de l'inversion des phrases, l'ancienne liberté des Grecs & des Romains.

On ne peut savoir trop de gré à M. de Ramsai de s'intéresser, autant qu'il le fait, tout étranger qu'il est, à la perfection de notre Langue, & c'est dans lui une politesse dont les François lui doivent tenir compte. Quoiqu'il écrive aussi bien en François, que si c'étoit sa Langue naturelle, il n'est pas surprenant que dans le souhait qu'il a formé en notre faveur, il ne se soit pas apperçû qu'il souhaitoit une chose presque impossible. L'exemple de M. de Cambray, qui entendoit si bien lui-même toutes les beautés de notre Langue, le justifie assez sur ce point.

A n'envisager les choses qu'en général, le bon effet que produisent les inversions dans notre Langue, doit porter tous ceux qui s'intéressent à son embellissement, à souhaiter qu'on en augmente le nombre; & quand, en répondant sur ce point là à M. de Ramsai, dans la première partie de ce Traité, j'ai regardé la chose comme impraticable, ce n'a été que sur le préjugé du mauvais succès qu'avoient eûes en cette matiere les tentatives de Ronsard & de ses Contemporains. Mais à présent, que par la discussion des transpositions qui sont en usage dans notre Langue, & par la recherche des principes qui
les

les faisoit admettre en certaines situations & rejeter dans d'autres, qui autorisoient celles-ci & qui excluioient celles-là, j'ai approfondi la matière, ce n'est plus sur un simple préjugé, mais sur une démonstration aussi sensible qu'on puisse en avoir en ce genre, que je soutiens qu'on ne peut introduire de nouvelles inversions en notre Langue. En effet, s'il est vrai, comme je croi l'avoir démontré, que notre Langue admet toutes les inversions qui n'en altèrent point la clarté; & qu'il n'y en a pas une seule de celles qu'elle exclut, qui ne mette de l'obscurité & de l'équivoque dans la phrase, je suis en droit de soutenir qu'on ne pourra jamais rehabiler aucune de ces transpositions vicieuses, ni les faire goûter dans notre Langue; à moins qu'elle ne change de nature, & qu'elle ne perde l'opposition naturelle qu'elle a pour tout ce qui sent l'obscurité & l'équivoque. Il se peut bien faire, qu'en introduisant de nouvelles phrases, ou de nouvelles manieres de parler, on pourroit aussi introduire de nouvelles transpositions, supposé que ces nouvelles phrases pussent souffrir la transposition, sans que leur clarté en fût altérée; mais, à l'égard des phrases reçues, je croi que ceux qui feront quelque attention aux principes que j'ai établis & prouvez, conviendront avec moi de l'impossibilité qu'il y a d'y introduire de nouvelles inversions.

Ce qui nous jette dans la méprise sur ce point, c'est la comparaison que nous faisons de notre Langue aux autres, & la prévention que l'amour propre donne à chaque Nation, en faveur de la Langue qui lui est particuliere. Parce que la Langue Grecque & la Latine admettent toutes for-

tes

ter d'inversions sans inconvenient , nous voudrions , sans examiner si la chose est possible , que la nôtre eût le même privilege ; ou plutôt on croit que tout cela ne dépend que de l'usage : & l'on donne une si grande étendue à l'autorité qu'on attribue à l'usage , qu'il n'y a rien de si extraordinaire , en fait de langage , qu'on ne le juge capable de pouvoir établir avec le temps. C'est suivant ce principe , que M. de Cambray avertit , que pour introduire de nouvelles transpositions , il faut y aller , pour ainsi dire , pas à pas , de proche en proche , & en commençant par celles qui ont le plus de douceur & le plus de rapport à celles qu'on a déjà admises : Ménagement & précaution qui seroient inutiles , si l'on ne supposoit , qu'en fait de la Langue , il n'y a point d'obstacle dont l'usage , à la longue , ne puisse venir à bout. Et , comme cette supposition peut être la source d'une infinité d'erreurs en cette matière , je croi qu'il est à propos d'examiner jusqu'où s'étend l'autorité & le credit de l'usage dans les Langues , & de déterminer ce qu'il peut en ce genre , & ce qu'il ne peut pas.

E X A M E N

De l'autorité de l'usage dans les Langues.

TOUTES les Langues consistent en deux choses; premièrement, dans les *termes* de chaque Langue, pris chacun séparément, & entant qu'on s'en sert pour signifier telle ou telle chose. Secondement, dans l'arrangement & construction de ces termes, pour exprimer une pensée, & c'est ce que nous appelons, *Phrase*.

A l'égard de la première de ces deux choses, je veux dire des *termes*, l'autorité de l'usage est absolue & sans aucunes bornes. C'est-à-dire, qu'il n'y a point de termes si barbares, si durs, si choquans, que l'usage ne puisse établir & civiliser; comme il n'y a point de Sauvage si étranger à l'égard d'aucune Nation, à qui elle ne puisse donner des lettres de naturalité, & qu'elle ne puisse mettre en possession de tous les droits & privilèges dont jouissent les Naturels du pays. C'est de quoi nous avons de grands exemples dans notre Langue, laquelle non seulement, a naturalisé une infinité de mots tirez de Langues étrangères, tant anciennes que modernes; mais qui même, en naturalisant certains mots, en a réglé la signification, de la manière du monde la plus arbitraire. Une Bataille se donne près d'un Village nommé Stinkerke; il plaît à nos Dames d'illustrer ce nom, en le faisant passer du Village, à une espèce de mouchoir de cou, de nouvelle

velle invention. Cela s'établit, l'usage l'autorise, & personne ne s'inscrit en faux contre. On a raison, c'est son droit. J'en dis de même du falbala aussi bien que des pretintailles, qui d'abord se sont introduites dans les jupes & dans les écharpes; de là sont passées dans le jeu de l'homme; & qui, après avoir fait fortune dans le sens propre, se sont encore hasardées avec succès dans le sens figuré. Il n'y a rien à y redire; car, comme les termes sont des signes purement artificiels, c'est-à-dire qu'il n'y a point de raison pourquoi un terme signifie plutôt une chose qu'une autre, & qu'on auroit pu aussi bien se servir du mot de *table*, pour désigner une chaise à bras, que de celui de *fautueil*; l'usage est le maître absolu d'une détermination purement arbitraire, & où la juridiction de la Raison ne sauroit s'étendre. Ainsi, quelque autorité qu'on attribue à l'usage sur cet article, c'est-à-dire sur les termes, on ne sauroit jamais la pousser trop loin, & l'on peut dire qu'il est tout-puissant en ce genre.

Mais, il n'en est pas de même de l'arrangement de ces termes, & son autorité si absolue dans le premier article, est fort restreinte dans le second. Il peut établir, abolir, renouveler, changer tels termes qu'il lui plaira, sans avoir à rendre compte sur cela à personne; mais, pour ce qui est de l'arrangement de ces termes & de la construction des phrases, il y a des mesures à garder, & des précautions à prendre. Pourquoi cela? Parce qu'en ce point-là, il dépend de la Raison. Il ne s'agit plus ici simplement de termes, qu'il est indifférent à la Raison humaine, qu'on emploie à signifier telle ou telle chose; il s'agit

d'une pensée qui forme un sens fini ; & comme ce sens peut être plus ou moins clair , plus net , ou plus embarrassé & plus obscur , selon que les termes par lesquels on les exprime , sont ou mieux ou plus mal arrangés , la Raison a grand intérêt de ne pas laisser à l'usage une autorité aussi arbitraire sur l'arrangement des termes , que sur le changement & l'innovation des termes. C'est par cet endroit que l'usage , dont l'autorité est absolument indépendante , & parfaitement souveraine à l'égard des mots d'une Langue , relève & dépend de la Raison dans la manière d'employer & d'arranger ces termes. Arrangement sur lequel on ne lui donne qu'une liberté restreinte & conditionnelle ; c'est-à-dire , qu'on le laisse maître d'ordonner du tour & de la construction de la phrase , mais , à condition que ce tour & cette construction n'aient rien qui en obscurcisse le sens. Car , comme l'arrangement des termes a été établi pour la communication des pensées ; dès qu'un arrangement , ou une construction , au lieu d'exprimer ce qu'on veut dire , fait entendre tout autre chose , ou donne à deviner entre deux sens équivoques qu'il présente , lequel est le véritable ; cette construction pèche contre son principe , & contre son institution , qui est , d'exprimer la pensée ; & c'est un défaut essentiel que l'usage ne peut jamais rectifier.

De tout cela , il résulte que l'idée qu'on s'est faite de l'autorité de l'usage , renferme une espèce de sophisme qui tombe de lui-même , dès qu'on vient à distinguer ces deux points , *les termes* & *l'arrangement des termes* ; & que l'erreur ne vient que de ce qu'on étend sur la construction , l'autorité absolue , indépendante , & totalement

lement arbitraire que l'usage n'a que sur les mots.

Personne n'a relevé plus haut, & avec plus d'énergie & de pompe, les droits & l'autorité de l'usage, que l'a fait Horace: Cependant, qu'on pèse bien ce qu'il dit, on reconnoitra qu'il ne lui en accorde pas plus que je lui en donne ici; car, voici ses termes: *. *Quand il le plaira à l'usage qui est le maître arbitraire & absolu du langage, bien des termes qui sont aujourd'hui décriguez, se rétabliront, & bien d'autres qui sont aujourd'hui en vogue, seront abolis.* De quoi parle-t-il ici, & sur quoi attribue-t-il à l'usage une autorité si despotique? Est-ce sur la construction des phrases, sur l'arrangement des mots? Non, c'est sur les mots seuls. *Vocabula.*

Tels sont aujourd'hui à la mode, qui dans quelque tems perdront tout credit; tels qui sont vieillis aujourd'hui, reviendront en honneur, s'il le plaît ainsi à l'usage. Il est le maître absolu & souverain de la Langue, pour y changer & introduire tout ce qu'il lui plaît; mais bien entendu, pour ce qui regarde précisément les termes, *vocabula.* Horace n'étend point son autorité plus loin; & dans ce que j'en ai dit, je ne l'ai pas plus restreinte que l'a fait Horace.

Au reste, je ne prétends point que l'usage n'ait nulle autorité sur l'arrangement des termes ou sur les phrases, puisqu'il en introduit tous les jours de nouvelles; mais, ce que je prétends,

I 2

est

* *Multa renascentur quæ jam cecidere, cadent quæ,
Quæ nunc sunt in honore vocabula; si volet usus,
Quem penes arbitrium est, & jus & norma
loquendi.*

ART. POET. 7.

est que son autorité , à cet égard , est bien plus limitée qu'à l'égard des termes , & qu'il ne peut introduire de nouvelles phrases , qu'autant qu'elles quadreront avec le caractère , & la constitution de la Langue.

C'est en développant ce principe , que je vais répondre à une difficulté qu'on me pourroit faire ; en me demandant , pourquoi l'usage , qui a eu le credit d'introduire certaines inversions dans la Langue Grecque & Latine , n'auroit pas le même credit par rapport à la nôtre ? A quoi je reponds , que la constitution de ces Langues lui a permis des libertez , que la nôtre ne lui permet pas. Comment cela ? C'est ce que je vais expliquer par un seul exemple pris des noms de la Langue Latine.

Comme les cas de ces Noms ont pour la plupart une inflexion particulière , ils sont par eux-mêmes distinguez l'un de l'autre. Ainsi , dès que je trouve dans une phrase latine , *musam* au singulier , ou *musas* au pluriel : en quelque endroit que soit placé ce cas , je sais que c'est un Accusatif , je le connois pour tel. Je m'attends donc qu'il viendra ensuite un Verbe , dont dépend cet Accusatif que j'arrange déjà dans mon esprit comme Accusatif , sans que je puisse y être trompé. Que je dise au contraire en françois , *la muse* ou *les muses* , ce n'est que par leur situation , à l'égard du Verbe , que je puis distinguer si c'est un Nominatif ou un Accusatif. C'est un Nominatif , si le cas marche devant le Verbe , c'est un Accusatif s'il ne vient qu'après. L'usage ne peut donc changer leur situation , sans jeter de l'équivoque dans la phrase ; & par conséquent , il ne lui est point permis de la changer.

ger. Il le peut en latin , parceque l'inflexion caractérise si bien le cas par lui-même , qu'en quelque situation qu'il se trouve , on ne sauroit le prendre pour un autre : Il ne le peut en françois , parce que comme c'est la situation qui caractérise le cas , & qui le fait Nominatif ou Accusatif , il ne sauroit changer sa situation , sans lui ôter son signe & son caractère propre. Ainsi , de ce que l'usage s'attribuë dans une Langue , certains droits qu'il n'ose s'attribuer dans une autre , cela ne vient point de sa bisarrerie & de son caprice , mais de la constitution différente de ces Langues , où les termes laissent à son autorité plus ou moins de liberté , selon qu'ils sont plus ou moins sujets à équivoque.

Mais , la Langue Latine & celles qui lui ressemblent , n'ont elles point en cela un avantage sur la Françoisë ; & n'est-ce pas pour elles un titre de prééminence , que d'être susceptibles de transpositions que la Langue Françoisë ne peut admettre sans équivoque ?

A cela , je réponds d'abord en général , qu'il n'y a peut-être point de Langue , soit ancienne , soit moderne , qui par quelque endroit ne l'emporte sur une autre ; & que , pour juger de la prééminence entre elles , il faudroit discuter les avantages & les inconveniens de chacune de ces Langues , & en faire la compensation.

Pour ce qui est du point particulier dont il s'agit ici , c'est-à-dire du plus ou du moins de facilité qu'une Langue peut avoir à se prêter aux inversions ; ce n'est pas précisément ce qui lui donne l'avantage sur une autre , mais bien le principe , ou la cause qui lui donne cette facilité : Je m'explique.

Ce qui fait, comme je l'ai déjà remarqué, que la Langue Latine, par exemple, souffre des inversions que la Françoisé ne comporte pas; c'est que ses termes sont si caractérisés par des inflexions particulieres, qu'ils sont toujours reconnoissables par eux-mêmes, en quelque endroit de la phrase qu'ils soient situés; & ce qui fait que la Langue Françoisé rejette beaucoup de ces inversions, c'est que l'uniformité, qui se trouve entre plusieurs de ces termes, qu'on ne peut distinguer que par leur situation, s'oppose à des inversions, qui, en changeant la seule chose qui distingue les termes, ne pourroit manquer de les confondre. Or, il est sûr qu'en fait de Langues, plus les termes sont distingués l'un de l'autre, & plus une Langue est intelligible. Pourquoi? Parce que, comme les termes d'une Langue sont des signes instituez pour représenter les pensées; plus ces signes sont singuliers, moins ils sont sujets à équivoque; & par conséquent, plus en sont-ils propres à produire l'effet qu'on s'est proposé en les instituant. Il est donc constant, que quelque avantage que la Langue Françoisé pût avoir d'ailleurs sur la Latine, celle-ci l'emporte beaucoup de ce côté-là, & par rapport aux Noms, & par rapport aux Verbes. Par rapport aux Noms; en ce que les cas de ces Noms ont chacun une inflexion particuliere dans le Latin, & ne sont distingués du François que par l'article, qui d'ailleurs est souvent commun à differens cas: Par rapport aux Verbes; en ce que les tems ont aussi leurs inflexions particulieres en Latin, ce qu'ils n'ont pas en François.

Car dans notre Langue, si l'on en excepte les
temps

temps présens, imparfaits, & futurs de la voix active, & le Prétérit simple, comme on l'appelle, en le distinguant du composé, tous les autres ne consistent que dans un Adjectif participe joint aux Verbes auxiliaires, *avoir* & *être*, qui sont communs à tous les Verbes; si bien que dans les temps passez de l'actif, & dans tous ceux du passif, un Verbe n'est distingué d'un autre, que par l'endroit qui ne le fait point Verbe. Par exemple, ces temps du Verbe actif, *aimer*, *j'ai aimé*, *j'avois aimé*, *que j'aye aimé*, *que j'eusse aimé*, *avoir aimé*; ne sont distinguez de ceux du Verbe *chanter*, qui sont, *j'ai chanté*, *j'avois chanté*, *que j'aye chanté*, *que j'eusse chanté*, *avoir chanté*, que par la différence qu'il y a entre l'Adjectif participe, *aimé*, & celui de *chanté*. Le Verbe auxiliaire, *avoir*, qui seul par sa jonction avec ces adjectifs, leur donne forme de Verbe, est commun à l'un & à l'autre, & à tous les autres Verbes de notre Langue. La chose va encore plus loin pour la voix passive, où les présens mêmes, les imparfaits & les futurs ne sont distinguez, que par le Verbe auxiliaire, *être*. *Je suis loué*, *j'étois loué*, *je serai loué*, *je sois loué*, *je serois loué*. C'est ce qu'on peut voir d'un coup d'œil, dans les Tables des Verbes François dressées depuis peu: On y développe avec une grande netteté & une grande justesse, tout le mystere de la conjugaison de nos Verbes; & on en assortit les temps d'une maniere qui rend sensible la relation qu'ils ont entre eux, & la dépendance où les uns sont à l'égard des autres. Mais en même-temps, on nous met en état de juger que tous nos Verbes, à un petit nombre de temps près dans la voix

active, ne consistent que dans des Adjectifs joints aux Verbes auxiliaires, *être* & *avoir*. Ils sont donc bien moins distinguez entre eux, que ne le sont ceux de la Langue Latine, laquelle incontestablement de ce côté-là, l'emporte sur la nôtre.

Il s'ensuit de tout cela, qu'il y a dans toutes les Langues, certains agrémens particuliers, que la constitution d'une autre Langue ne comporte pas, & qu'ainsi, il ne faut pas toujours raisonner de ce qui se peut faire dans une Langue, par ce qui se fait dans une autre. A quelque état de perfection qu'on ait porté notre Langue dans ces derniers temps, je ne contesterai pas qu'elle ne puisse encore recevoir de nouveaux accroissemens; mais ce que je soutiens, c'est qu'elle ne peut admettre d'embellissemens, qu'autant qu'ils conviendront avec sa constitution particulière & essentielle: & c'est sur ce principe, que quelque désir que j'eusse, par l'intérêt que je prends à ce qui regarde notre Poësie, qu'on pût l'enrichir & la varier par de nouvelles inversions; je ne crois pas qu'on puisse jamais en introduire de nouvelles.

ECLAIRCISSEMENTS

Sur l'opinion qu'on a avancée dans le premier Article de ces Reflexions, qui, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, ont paru pour la première fois à Paris dans le Nouveau Mercure aux Mois de Novembre, Decembre 1717. & suivans.

QUAND j'ai proposé au Public mon opinion particuliere, sur ce qui fait le caractère propre du Vers françois, & ce qui le distingue essentiellement de la Prose; je n'ai pas eû la présomption de croire que tout le monde dût donner d'abord dans mon sentiment. Je me suis au contraire, fort attendu à trouver bien des oppositions dans mon chemin, & j'ai la consolation de savoir que je ne me suis pas tout-à-fait trompé. Car, quoique personne ne m'ait encore contredit dans les formes, parce qu'on a crû qu'il étoit de la justice de me laisser développer toutes les parties de mon opinion, avant que de l'attaquer; je ne suis pas cependant à ignorer, que j'ai contre moi de très-habiles gens, & très-bons Critiques, en matière de littérature. Ils sont en grand nombre, à ce qu'on prétend; & je suis tout seul. J'ai contre moi le préjugé de la nouveauté toujours suspecte, en quelque matiere que ce soit; & ils ont pour eux un certain

I 5

usage,

usage, obscur à la vérité, & non encore développé, mais consacré, en quelque sorte, par son ancienneté. J'ai une opinion à établir, & ils ne sont obligés qu'à la réfuter. Enfin, s'ils ont raison en un seul point, j'ai tort en tout, & ils ont raison en tout, si j'ai tort en un seul point. En voilà sans doute plus qu'il n'en faut, pour déconcerter un homme peu accoutumé au choc des combats littéraires, & qui, dans cet esprit de défiance qu'inspire la timidité, n'a hasardé qu'en tremblant ses sentimens, non, sous le nom de système qu'il prétendit établir, mais sur le pied d'opinion qu'il proposoit à discuter, & plutôt, comme des * *doutes*, que comme des *régles*.

Il y a toujours du risque à ouvrir la lice, & j'avoue que lorsque je me suis mis à, envisager de sang froid, tous les combats que j'aurois à rendre, pour maintenir mon opinion, il m'est arrivé plus d'une fois, de me repentir de la témérité qui me l'a fait avancer.

En effet, qu'avois-je affaire de me mêler de vouloir apprendre aux bons Poètes, en quoi ils écrivent bien, & aux mauvais, en quoi ils écrivent mal? Qu'étoit-il besoin de révéler au Public, à notre préjudice, des mystères du Parnasse que nous avions jusqu'ici ignorés nous-mêmes, & de mettre tout le monde en état de juger, si nos Vers sont bons, ou mauvais? Les Jurisconsultes de l'ancienne Rome furent autrefois assez mauvais gré à un † certain Flavius Greffier Public, d'avoir fait une espèce d'Almanach

Ci-dessus, page 128.

† Cicero. Orat. pro Muranâ.

nach du Palais, qui, en instruisant le Peuple des jours auxquels on pouvoit plaider, & de semblables usages, le rendoit indépendant de ces Messieurs, en plusieurs des points sur lesquels on avoit coutume de les consulter. Je ne sai si quelques-uns de nos Poètes me pardonneront plus volontiers, d'avoir avancé une opinion qui va à mettre quiconque au fait sur les secrets de notre Art, & qui peut servir de règle sur le plus ou moins d'estime que méritent nos productions. J'en souffrirai moi-même pour ma part, on m'en a averti; & quand on viendra à examiner mes Pièces sur mes principes, peut-être y relevera-t-on bien des choses, sur lesquelles jusqu'à présent on m'avoit fait grace; & il se trouvera par l'événement, que j'aurai été assez imprudent pour fournir moi-même de quoi me faire mon procès.

J'aurois dû, avant que de m'engager, prévoir ces inconvéniens; & peut-être que si c'étoit à recommencer, je prendrois le parti de laisser chacun sur sa bonne foi. Mais, il n'y a plus de remède: Quand j'abjurerois ce que j'ai avancé, je n'oterois pas de l'esprit de bien des gens, l'impression que je sai que mon opinion y a faite; & je n'empêcherois pas que quelqu'autre plus zélé & moins timide que moi, ne suivît mon plan. & n'entreprît la défense d'un sentiment que j'aurois abandonné. Il vaut donc autant l'entreprendre moi-même; & je m'y résous avec d'autant moins de repugnance, que soit que j'aye raison ou non, dans le point essentiel, le Public & la Poésie même peuvent tirer de tout ceci beaucoup d'utilité.

En effet, ceux mêmes qui sont le plus oppo-

sez à mon sentiment, ne me contredisent que sur une seule chose, qui est, sur ce que je prétends, que l'essence du stile poétique consiste dans la *suspension que les transpositions mettent dans la phrase*. Ils ne conviennent pas à la vérité que ce soit là ce qui fait l'essence du Vers françois; mais, qu'il y faille de la suspension pour en relever le stile, que les transpositions soient propres à produire cet effet, qu'elles aient très-bonne grace en Vers, & qu'elles y doivent être même assez fréquentes; c'est de quoi il me paroît qu'ils tombent tous d'accord.

Il ne s'agit donc proprement entre nous, que d'une question métaphysique; c'est-à-dire de savoir, si une chose que nous convenons tous qui doit entrer dans les Vers, & qui est si particulière au stile poétique, qu'elle ne convient point à la Prose, est essentielle ou non au stile poétique. Mettons la chose en exemple. Racine dit:

D'un Rival insolent arrêtez les complots.

Act. II. Sc. 5.

De ce trouble fatal par où dois-je sortir?

Act. IV. Sc. 5.

Il est évident que ces deux Vers, où le Génitif dans le premier, & l'Ablatif, dans le second, sont transposés, valent beaucoup mieux que si, en supprimant ces deux transpositions, on les tournoit selon l'ordre de la construction simple & naturelle, en disant:

Arrêtez les complots d'un Rival insolent.

Par où dois-je sortir de ce trouble fatal?

La seule différence qu'il y a entre ces deux derniers Vers & ceux de Racine, c'est que dans
ceux

ceux de Racine il y a de la transposition, & que dans les autres, il n'y en a point. Tout ce qu'il y a de gens qui savent ce que c'est que Vers, conviennent également que les deux Vers de Racine sont fort bons, & que les deux autres ne valent rien : Qu'on ne peut les rendre bons, qu'en usant de transposition, comme a fait Racine; surquoi, plusieurs se contentent de dire que ces derniers Vers ne valent rien, faute de transposition; & moi je dis, que faute de transposition, ce sont des Vers prosaïques, ou de la Prose rimée.

Nous convenons donc tous de la nécessité de l'usage de la transposition, du bon effet qu'elle produit dans les Vers, & qu'il vaut mieux dire, en transposant, comme Racine,

A d'éternels ennuis je me vois enchainée,

Act. II. Sc. 6.

A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs.

Ibid.

que de dire, sans transposer,

Je me vois enchainée à d'éternels ennuis.

On impute mes pleurs à l'amour de Pharnace.

Or, dès que nous convenons de ce point, il est incontestable que tout ce que j'ai dit sur les transpositions est d'une grande utilité & d'un grand secours pour la perfection de notre Poësie. C'est-à-dire, que quand j'aurois tort de faire consister l'essence du stile poétique dans l'usage des transpositions, il est toujours vrai que ces transpositions servent beaucoup à la relever & à la perfectionner; & que par conséquent, soit qu'on les regarde comme une partie essentielle au stile poétique, ou simplement comme une cho-

se qui contribuë beaucoup à sa perfection & à son lustre, mes principes & mes observations subsistent toujours, & ne sont pas moins d'usage dans la pratique, pour mettre au fait, & ceux qui composent des Vers, & ceux qui veulent se mêler d'en juger ; ce qui comprend bien du monde.

Je pourrois m'en tenir-la, en adoucissant ma these, & en déclarant que tout ce que j'ai dit jusqu'à présent sur les transpositions, ne doit être regardé que comme un moyen de plus grande perfection & d'embellissement pour la Poësie, & non, comme chose qui en fasse partie essentielle. Il est bien vrai que je ne pourrois faire cette déclaration sans m'exposer au reproche d'avoir un peu reculé. Mais, comme je ne cherche dans tout ceci que le vrai, parce qu'il n'y a que le vrai qui soit constamment utile au public ; je n'aurai jamais aucune peine à renoncer à mon opinion, dès qu'on me fera voir qu'elle n'est pas bien fondée. Je ne fais ce que c'est que le prétendu point d'honneur qu'on fait consister à ne point reculer ; ou plutôt, je n'en reconnois point d'autre, en matière de dispute, que de réformer son sentiment, quand on nous prouve qu'il n'est pas exact, & de savoir gré à ceux qui nous détrompent. Je tiens encore aujourd'hui aussi fortement que jamais, à l'opinion que j'ai avancée sur ce qui fait l'essence du style Poétique dans les vers François, & depuis six mois que j'ai commencé à travailler sur ce sujet, toutes les recherches, toutes les remarques, & toutes les réflexions que j'ai faites, m'y ont toujours confirmé de plus en plus. De sorte qu'au point que je suis convaincu de la vérité de mon opinion,

nion , je ne vois pas d'apparence qu'on puisse me faire changer de sentiment. Mais, malgré la conviction présente où je suis, je ne fais point de difficulté de déclarer, que si on me fait voir clairement, & par de bonnes raisons¹, que je me sois trompé, ou en tout, ou en partie, non seulement je n'aurai nulle répugnance à en convenir, mais je me ferai même un honneur de l'avouer, & de réformer mon opinion sur les lumières qu'on m'aura données.

C'est à quoi j'aurai d'autant moins de peine, que je n'ai eû nul intérêt à prendre, préférablement à tout autre, le sentiment que j'ai embrassé; & qu'il a été uniquement le fruit des recherches que j'ai faites, pour découvrir en quoi consistoit l'essence du Vers François, & ce qui le distinguoit de la Prose.

Il y a bien des années que j'ai fait des vers pour la première fois, & j'avoué que dans les premiers, comme dans la plupart de ceux que j'ai faits depuis, je ne me suis point proposé d'autre règle, que les ouvrages des bons Poëtes, sur la lecture desquels j'ai tâché de former une sorte de goût, ou, si l'on veut, de routine, pour me guider dans ce que je faisois, & dans le jugement que je portois sur les productions des autres.

Je m'étois mis par là assez en état de sentir ce qui étoit bon, & ce qui étoit mauvais, en fait de Poësie; je distinguois fort bien, à la faveur d'un certain usage que donnent la lecture & la réflexion, ce qui étoit véritablement Vers, de ce qui n'étoit que de la Prose rimée; mais, je ne m'étois jamais avisé de vouloir aller plus loin, ni de rechercher en quoi consistoit ce qui
fait

fait la difference de l'un & de l'autre. Il n'y a pas même bien long tems que je n'en savois pas davantage, & je crois pouvoir dire, sans faire tort à personne, qu'il en va à peu près de même de la plûpart de mes Confreres en Apollon. Ils conviendront presque tous, s'ils veulent mettre la main à la conscience, qu'ils n'ont point eu d'autre règle dans leur versification, qu'un certain instinct formé par la lecture des bons Auteurs qu'ils ont tâché de suivre au plus près; c'est-à-dire, que nous nous sommes tous faits Poètes sur la foi de nos devanciers.

Il est vrai cependant, qu'on n'en est pas plus mauvais Poète pour cela. Il arrive au contraire assez souvent, que l'instinct & le goût conduisent mieux que la règle. Mais, il y a un inconvenient en ceci. C'est que tant que le vrai goût n'est point fixé par des principes certains & connus, chacun se croit en droit de supposer qu'il est de son côté; d'où il arrive d'étranges disparates dans les jugemens qui se font d'une même pièce que l'un blâme, tandis que l'autre l'admire, & dont celui-ci fait l'éloge, tandis que celui-là la trouve détestable. Rien sur-tout n'impatiente davantage que d'entendre prononcer sur cette matiere, des Poëtereaux de deux jours qui n'en sont encore qu'à l'A. B. C. & qui croient déjà être au niveau des la Fontaine, & des Deshoulières. J'ai vû de ces petits Merciers du Parnasse, qui sans autre fonds que de quelques phrases, & de quelques rimes détournées dont ils avoient garni leur mallette, se donnoient la liberté de juger souverainement des ouvrages d'autrui, & d'y mettre le taux; & qui confondoient pitoyablement ce qui fait le tour
aisé

aisé dans les vers, avec ce qui y fait le tour prosaïque.

On sent bien le ridicule & l'extravagance de certains jugemens ; mais il ne suffit pas de le sentir ; il faut avoir encore de quoi s'assurer soi-même qu'on a raison dans ce qu'on pense, & de quoi en convaincre les autres : Pour cela, il faut remonter aux sources primitives, & en tirer des règles. C'est ce que je me proposai enfin, & non content de sentir par moi-même ; toute la différence qu'il y a entre des vers qui sont véritablement de la Poësie, & des vers qui ne sont que de la Prose rimée, je voulus démêler ce qui faisoit le caractère distinctif des uns & des autres : Et après avoir lû beaucoup de pièces de différent genre, & de differens Auteurs bons & mauvais, je ne trouvai rien de plus marqué & de plus sensible, pour caractériser la différence du style qui est Poëtique, d'avec celui qui est Prosaïque, que le principe sur lequel j'ai établi mon opinion ; c'est-à-dire le tour qui, par le moyen des transpositions, met de la suspension dans la phrase. Si je me suis trompé en ce point, je me suis trompé de bonne-foi : J'ai cherché la verité en cette matiere, & je ne me suis arrêté au sentiment que j'ai suivi, que parce qu'il m'a paru le mieux fondé & le plus sûr. Mais comme, même dans ce qui fait le style Prosaïque, il y a du plus & du moins, il est nécessaire, pour l'intelligence de ce que j'ai à dire dans la suite, d'expliquer en quoi consiste ce plus ou moins.

*En combien de manieres la versification
peut être Profaique.*

LE style dans les vers, peut être Profaique en deux manieres. Premièrement, par des tours ou des expressions lâches & plates, telles en un mot, que les transpositions même les plus nobles ne pourroient les relever, ni en faire de la Poësie. On en jugera par les vers suivans, qui, quoique tirez d'un Poëte assez estimable d'ailleurs, ne valent constamment rien, & sont de la prose rimée, & mal rimée.

*Est-il quelque maison que vous ne quittassiez ?
Est-il quelque vaisseau d'où vous ne sortissiez,
Pour vous sauver du feu, pour éviter l'orage ?*

Il n'y a point de transposition dans ces trois vers; mais, quand on y en mettroit, en transposant le troisieme vers pour en faire le premier, les termes, *quittassiez & sortissiez*; & cette construction triviale, *Est-il quelque maison que, &c. Est-il quelque vaisseau d'où, &c.* y laisseroient toujours un fonds de Prose que rien ne peut rectifier. Cela s'appelle mettre formellement de la Prose dans les vers; & ceux qui sont Profaiques de la sorte, le sont par quelque chose de positif.

Il y en a d'autres qui le sont seulement d'une maniere négative; c'est-à-dire, qu'il ne leur manque que de la suspension, pour en faire des vers réellement bons. Tel est le vers suivant,

Vous

Vous entendez les cris d'un camp prêt à partir.

Il y a de la Prose dans ce vers, mais elle n'y est que d'une manière négative, & seulement par l'arrangement Profaique des termes. Aussi, Racine en a-t-il fait un très-bon vers, & d'un style très-Poétique, sans y faire d'autre changement que de transposer les hemistiches, en disant:

D'un camp prêt à partir vous entendez les cris.
Act. III. Sc. 5.

Ainsi, quand je dis que c'est le défaut de transposition & de suspension, qui rend les vers Profaiques, je n'entends parler que de cette seconde manière que j'appelle négative. Je suppose que les vers ont d'ailleurs tout ce qu'il faut du côté de l'expression & du tour, pour entrer avec dignité dans le style Poétique; c'est-à-dire, que je suppose que la matière est toute propre & toute disposée d'elle-même, à recevoir la forme. A l'égard des vers qui sont Profaiques par quelque chose de positif, il n'en est point ici question. Quand la matière manque par sa qualité, & qu'elle est vicieuse par elle-même, la forme n'y peut rien. Les plus nobles figures & les plus belles transpositions, dont on orneroit une Prose lâche, triviale & rampante, n'y figureroient pas mieux, que de la broderie sur de la Bure.

On ne doit donc considérer la noblesse, la finesse, la délicatesse, la vivacité de l'expression, que comme ce qui fait la matière du style Poétique.

tique. Avec cette matiere seule, on fera quelque chose de beau, de fin, de vif, de relevé, de magnifique, si l'on veut ; mais on ne fera pas de la Poësie. Il faut quelqu'autre chose qui anime cette matiere, qui y mette la forme, & qui étant particulier à la Poësie, caractérise son style, & le tire de pair d'avec celui de la Prose. La rime & la mesure des vers ne suffisent pas pour cela, & ne peuvent être regardées, ainsi que je l'ai fait voir, que comme la forme mécanique du vers ; c'est de quoi il me paroît qu'on convient assez. Il s'agit ici de style, & c'est à quoi la mesure ni la rime ne changent rien. Je trouve au contraire que les transpositions caractérisent tellement le style Poétique, que même en retranchant la rime, & en rompant la mesure, ce style demeure toujours le même : C'est-à-dire, un style en quelque sorte étranger à la Prose, & qui y est hors d'usage : Un style qui ne se souffre que dans les Vers, & qui est si marqué pour appartenir à la Poësie, qu'on sent & qu'on convient d'abord, que pour faire des vers excellens, il n'y manque que de la rime & de la mesure, c'est-à-dire, ce qui fait précisément la forme mécanique du vers. Or, dès que l'usage des transpositions forme un style qui n'est admis que dans les vers, quel autre nom puis-je donner à ce style que celui de style Poétique ?

Sur quoi je dirai, que l'étude exacte que j'ai faite de cette matiere, & les longues discussions où elle m'a engagé, m'ont conduit naturellement à une réflexion, qui paroîtra d'abord un paradoxe, mais sur laquelle je supplie le Lecteur de vouloir bien suspendre son jugement jusqu'à ce que

que je l'aye entierement développée. C'est que, quoiqu'il n'y ait peut-être point de Poësie qui paroisse plus facile que la nôtre, il n'y en a peut-être point qui demande plus d'art. Ceci demande à être développé, comme je vais tâcher de le faire.

En quoi consiste ce qui fait la difficulté de la Poësie Françoisë.

IL n'y a rien en soi-même de plus aisé dans la pratique, que ce qui fait la forme mécanique du Vers François. La césure qui ne regarde que les Vers heroïques & les Vers de cinq pieds, est une bagatelle, & le partage des hémistiches dans quoi elle consiste, est la chose du monde qui renferme le moins de difficulté. La rime à la verité, en renferme davantage; c'est la plus grande qu'y ait trouvée M. de Cambray*, & presque la seule qu'y reconnoissent, non seulement bien des Lecteurs, mais même bien des Poëtes. Difficulté néanmoins, la plus petite du monde pour peu qu'on soit rompu au métier. Un peu d'exercice & d'habitude en fait bien-tôt raison, & la facilité en ce genre, est une de ces choses qui s'acquierent, sans beaucoup d'esprit & sans beaucoup d'habileté. Il est donc évident qu'il n'y a rien de si aisé dans notre Langue, que de faire ce qu'on appelle communément des Vers.

Mais d'un autre côté, il n'y a rien de si difficile que de faire de bons Vers François. Voic
pour

* Reflexions &c. p. 31.

pourquoi. C'est que dans notre Langue, le langage pour le fonds, est à peu près le même dans la Prose & dans les Vers; qu'il doit être également correct dans l'un & dans l'autre stile; & qu'à l'égard des licences, les Vers n'en souffrent pas plus que la Prose. *Les Grecs*, comme le remarque fort bien M. de Cambrai*, *avoient recours aux divers dialectes*. Ils avoient aussi bien que les Latins, † *des syllabes superflues qu'ils ajoutoient librement pour remplir leurs Vers*, mais les Latins plus rarement. Pour les autres, ils avoient encore certaines particules, qu'on appelle *particules expletives*, parce qu'elles ne servent uniquement qu'à remplir la mesure du Vers selon le besoin. Nous n'avons rien de tout cela, & nous sommes au contraire, si reservez sur cet article, que nous regardons, comme quelque chose de vicieux dans un Vers, tout terme qui n'y a place que pour en remplir la mesure.

Toute la difference pour le stile, entre la Prose & les Vers, se reduit donc précisément à celle qu'y peuvent mettre les transpositions: Sur quoi, je vais faire quelques observations qui feront toucher au doigt, combien cette difference est quelque chose de délicat, & de presque imperceptible.

1°. Quoique par le détail que j'ai fait de ces transpositions, il paroisse que notre Langue en a beaucoup plus qu'on ne s'étoit imaginé, cependant, il est visible que notre Langue n'en a point un assez grand nombre, pour fonder une
diffé-

* Reflexions &c. *ibid.*

† *Ibid.*

différence bien notable & bien sensible dans le style qui les admet.

2. C'est que la transposition est impraticable dans la construction de celle de nos Phrases, qui est la plus ordinaire & la plus usitée dans le discours; c'est-à-dire, celle où entre un Verbe Actif avec son Accusatif. Nous ne pouvons rien dire, rien écrire, ni en Prose ni en Vers, que cette construction ne revienne dix fois au moins, contre une construction d'une autre espèce. Celle-là seule, si elle admettoit la transposition, fourniroit plus de variété & une différence plus sensible dans le style, que toutes les autres constructions ensemble; & il se trouve que c'est presque la seule qui la rejette, & qui lui donne l'exclusion la mieux fondée, comme je l'ai justifié & démontré * en traitant de la transposition de l'Accusatif.

3. A l'égard des autres constructions qui admettent la transposition en Vers, il y a encore bien des écueils à éviter, & bien des ménagemens à garder, soit pour le choix de ces transpositions, soit pour la manière de les placer, soit pour les adoucissimens que la plupart demandent, selon le plus ou le moins de violence qu'elles font à la construction naturelle. De sorte que, quelque bonne que telle transposition soit par soi-même, il y a bien des rencontres où il est plus à propos de la supprimer que de l'employer.

Ajoutons pour 4. & dernière observation, qu'un transposition ne fait jamais meilleur effet dans le Vers, que lorsqu'elle y paroît moins ce qu'elle

* Ci-dessus Pag. 213.

qu'elle est; c'est-à-dire, que lorsque de la maniere qu'elle est ménagée, elle imite de si près la construction naturelle, qu'elle fait, en quelque sorte, illusion au Lecteur, & lui dérobe même toute idée de transposition.

Concluons de tout ceci, que dès que ce qui fait la difference entre le stile Poétique & la Prose, consiste en quelque chose de si fin, de si délié & pour ainsi dire, de si imperceptible; il faut un art infini pour y atteindre: & que par conséquent, comme il n'y a point de Langue où le stile qui distingue les Vers de la Prose, soit moins marqué & moins palpable que dans la nôtre; il n'y en a point aussi, qui demande plus de finesse & plus d'art.

Cet art & cette finesse dont je parle, ne consistent pas, comme on le juge bien, à trouver des transpositions & à en farcir ses Vers; puisque ces transpositions sont à la main de tout le monde, & que chacun est maître de les employer, tant & si peu qu'il lui plaît: L'habileté en ce point, consiste dans leur choix & dans la maniere de les pratiquer, le tout, par raport à la qualité du sujet qu'on traite, & au caractère du stile propre à l'espece particuliere de Poësie dans laquelle on travaille; c'est ce qu'il faut que j'explique.

Distinction de trois sortes de stiles differens dans la Poësie.

ON peut distinguer en bien des manieres, les différentes sortes de Poësies. 1°. Par le nombre de syllabes qui entrent dans les différentes sortes de
de

de Vers; & c'est ainsi qu'un Vers de douze syllabes, est distingué de tout autre Vers qui en a moins. 2°. Par la différente espèce de pieces. Et c'est ainsi que le Dramatique diffère de l'Épique, & que dans le Dramatique même, le Tragique diffère du Comique; c'est ainsi que l'Élégie diffère de l'Éclogue; & le Sonnet, du Rondeau &c. 3°. Par la qualité du stile qu'on employe dans un Ouvrage; il y a un stile héroïque, grand, sublime; il y a un stile aisé, naïf, familier; & un stile qui par son caractère, est au-dessous de l'héroïque, & au-dessus du naïf & du simple, & que par cette raison, j'appellerai Mitoyen. Il y auroit même encore une infinité de subdivisions à faire sur cette dernière division, qui admet bien des degrés différens dans chacune de ses parties; mais, je m'en tiens à cette division de trois sortes de stile, qui suffit seule pour mon sujet.

Or, c'est par rapport à cette dernière division, que je dis que notre Poësie demande beaucoup d'art dans le choix des transpositions, & dans la manière de les employer. Il est vrai que le plus ou moins de finesse, & d'habileté en ceci, dépend du génie & du goût de chaque Poëte en particulier; mais cependant, comme il doit y avoir dans la manière de versifier, quelque chose qui rende la versification plus ou moins noble, selon le stile dans lequel on compose, on est en droit d'exiger de moi, que je marque en quoi j'assigne cette différence. Je regarde même ce point-là, comme quelque chose d'essentiel à mon opinion; puisqu'elle ne peut-être fondée en vérité, si le même principe, qui sert à distinguer les Vers de la Prose, ne fournit aussi de quoi

distinguer, dans la versification même, ce qui y rend un Vers plus ou moins noble, & de quoi en caractériser les stiles différens.

Je sai qu'en Vers comme en Prose, la qualité du stile dépend en partie du choix des termes, & encore plus du caractère des pensées; mais, comme une pensée peut être exprimée en termes magnifiques, sans que le Vers soit noble, aussi, peut-il y avoir de la noblesse dans la versification, sans qu'il y en ait, ni dans la pensée, ni dans les termes. L'Empereur Titus dans la Berénice de Racine, ouvre le 2. Acte par ce Vers:

*A-t-on vu de ma part le Roi de Comagène?
Sait-il que je l'attends?*

Il y a dans ce Vers une sorte de noblesse du côté du sentiment. C'est un Empereur Romain qui parle, & qui fait sentir la supériorité de son rang sur celui des Rois, telle qu'elle étoit en ces tems-là. Les termes qu'il emploie, n'ont rien d'ailleurs qui ne convienne à la Majesté d'un Empereur. Mais, à n'envisager ce Vers que du côté de la versification, il n'a rien de plus noble que celui-ci, par lequel Colombine congédie Arlequin dans les Scènes Italiennes:

Vous plairoit il, Faquin, de décamper d'ici?

Autre exemple, d'autant plus propre à appuyer ce que je dis, qu'il est tiré du même Vers entendu dans deux sens différens: Le voici.

Ses rîles sur son front ont gravé ses exploits.

Ce même Vers se peut dire également, & d'un Héros avancé en âge, & d'un Sergent qui a vieilli dans le métier, comme l'a fait Racine dans les *Plaideurs*, à peu de chose près. Dans le premier sens, & la pensée & les termes en sont nobles; dans le second, l'un & l'autre devient burlesque; mais, en quelque sens qu'on le prenne, la versification en est toujours très belle & très-noble. Il y a donc dans la versification un principe, qui par lui-même & indépendamment de la pensée, & des termes, donne plus ou moins de grandeur & d'élevation au Vers. Or, c'est ce principe qu'il faut chercher, & qu'on a droit d'exiger de moi que j'assigne, en marquant sur quoi dans mon opinion, j'établis ce plus ou moins d'élevation, de force ou de douceur, qui distingue & caractérise les différentes sortes de stiles dans la Poésie; & c'est à quoi je vais tâcher de satisfaire.

La versification comprend deux choses. Premièrement, ce qui fait la forme mécanique du Vers, comme la rime, la mesure, & la césure pour les Vers qui en demandent. Secondement, ce qui en fait, pour ainsi dire, l'ame & la forme intérieure, que je fais consister dans ce tour, qui par le moyen des transpositions, met de la suspension dans la Phrase, selon la définition que j'en ai donnée *. Or, à ne considérer le stile dans les Vers, que par rapport à ce qui vient purement de la versification, & indépendamment de

K 2

Péle

* Ci-dessus pag. 142.

Pélévation, ou de la simplicité des termes qui y sont employez, je dis que la différence du stylé plus ou moins élevé, se tire de ces deux points, dans lesquels je fais consister toute la versification. C'est-à-dire, que plus un Vers sera parfait dans ces deux points; plus aussi, aura-t-il de grandeur & d'élevation par lui-même. Je dis par lui-même, pour faire remarquer que je fais ici abstraction de la noblesse qui vient des termes, des figures, & de tout ce qui n'est point particulier au Vers; car, quoique j'en aye déjà averti, il est si aisé de confondre les choses dans une matiere que je suis obligé de reduire à une extrême précision, que je crois ne pouvoir trop rappeler mon Lecteur à ce qui peut le fixer, & le mettre exactement au fait. Entrons présentement dans la preuve du principe que je viens d'avancer.

Le style de la versification est de lui-même un style noble & élevé; c'est le caractère qui lui est le plus particulier. Il s'ensuit delà, que plus un Vers sera complet & parfait dans toutes ses parties, ou, ce qui signifie la même chose, plus il sera Vers, & plus il aura de grandeur & de noblesse par lui-même: Il s'ensuit encore, par la même raison, qu'à proportion du déchet qu'il souffrira dans l'une des deux parties qui le composent, il perdra aussi de son élévation & de sa majesté: Et, par une conséquence nécessaire: Que la différence du style pour l'heroïque, pour le mitoyen, pour le simple & le familier, ne vient proprement que du plus ou moins de perfection qu'aura le Vers dans ce qui fait ses deux parties essentielles. Quelque clarté que je tâche de donner ici à ma pensée, je sens bien qu'il y

reste

reste toujours une certaine obscurité qu'il n'y a que le détail qui puisse corriger: Entrons donc dans ce détail, qui donnera du jour à ce que je dis.

Dans ce que j'appelle la forme mécanique d'un Vers, je ne vois rien de plus essentiel que la césure. La richesse de la rime peut contribuer à l'agrément du Vers, mais elle décide infiniment moins que la césure pour l'essentiel. Un Vers peut être très-simple avec la rime la plus riche; au contraire, toute césure bien marquée donne toujours au Vers un air de noblesse & de grandeur. Je n'explique point ici ce que j'entends par une césure de cette sorte; cela demanderoit un détail qui m'écarteroit trop. J'espère traiter quelque jour à part de ce qui regarde la césure, aussi bien que de ce qui regarde la rime; mais pour le présent, je crois pouvoir supposer que les gens du métier, ou qui sont au fait sur la Poésie, & pour qui principalement j'écris, entendent fort bien ce que je veux dire par une césure bien marquée.

Je fais donc consister presque uniquement la noblesse du Vers, pour la forme mécanique, dans la beauté & la régularité de la césure. Et comme il n'y a que deux sortes de Vers qui admettent du repos, ceux de douze syllabes, après le troisième pied; & ceux de dix syllabes, après le second; aussi, n'y a-t-il que ces deux sortes de Vers, qui pour la forme mécanique, puissent être susceptibles du plus ou moins d'élevation. La différence, qui peut se trouver entre les autres à cet égard, ne peut venir que du fonds de la pensée, ou de la différence des termes qui l'expriment, mais nullement de la versification.

Je fais consister ce que j'appelle la forme intérieure & l'ame du Vers, dans la suspension de la Phrase. Comme cette suspension se fait par le moyen des transpositions, tout se réduit à cet égard aux seules transpositions. Surquoi, il faut remarquer, qu'il y en a de différentes sortes; c'est-à-dire, les unes plus naturelles, les autres plus hardies. Il s'ensuit de là, qu'il y a lieu au choix dans les transpositions, & que selon le style dans lequel l'on versifie, il y a des transpositions qui conviennent mieux que d'autres. Il s'ensuit en second lieu, qu'on peut en employer plus ou moins dans une même période.

Cela posé, je prétends que la différence des styles dans cette partie, dépend du plus ou moins de transpositions qui entrent dans les Vers, & du choix de ces transpositions; c'est à-dire, que plus elles seront hardies, & plus aussi les Vers auront de grandeur & d'elevation. De sorte que le style héroïque en demande un plus grand nombre, & de plus hardies que le style mitoyen, & celui ci de même à proportion, à l'égard du style simple & familier.

Ainsi, la dégradation de ces trois sortes de styles, l'héroïque, le mitoyen, le familier, ou le simple, se réduit dans la Poésie à ces deux points; la césure, pour la mécanique du Vers; le nombre & le choix des transpositions, pour ce qui en fait l'ame.

Je ne prétends pas pour cela, que des Vers soient d'autant plus beaux, qu'ils renferment un plus grand nombre de transpositions, & que ces transpositions sont plus hardies & plus éloignées de la construction naturelle. La beauté d'un Vers est quelque chose de relatif, & qui dépend du

du style dans lequel il est fait. Il y a des transpositions qui font un très-bon effet dans le sublime, lesquelles défigureroient un style simple & uni. Je ne regarde ici ce plus ou moins, qu'autant qu'il sert à marquer la différence des styles, au moins, selon ma pensée que je vais tâcher de justifier & de rendre encore plus palpable par des exemples.

*En quoi consiste le style héroïque
dans la Versification.*

JE commence par le style héroïque, & je dis que ce qui le distingue en Poésie, à ne l'envisager que du côté de la versification, & indépendamment de la noblesse des termes, c'est le grand nombre & la hardiesse des transpositions. Je n'exige pas qu'elles soient continuës, & qu'il n'y ait pas un seul Vers où il ne s'en trouve; cela ne seroit ni toujours bon, ni même toujours praticable: Mais, ce style demande qu'on y en employe tout autant qu'on le peut, sans embarrasser la Phrase. Il seroit inutile de citer sur cela grand nombre d'exemples: Un seul suffira pour mettre au fait. Il est tiré du feu Abbé Regnier qui, entre ceux de nos Poètes qui ont eu de la réputation, est à mon sens celui dont la Poésie sent le plus la Prose; & il est pris de celui de ses Ouvrages qui a été le moins estimé, & qui véritablement mérite le moins de l'être. C'est la traduction de son premier Livre de l'Iliade d'Homere. Les vers en sont généralement assez médiocres, mais

cependant, voici un morceau qui m'a paru plus tolérable que la plûpart du reste de l'Ouvrage, & où l'Auteur a donné en partie au genre sublime, les transpositions qu'il demande : Ce morceau est à la page 318. de ses Poësies Françoises, où il met ces vers dans la bouche d'Achille.

*Quel orgueil est le tien, Atride audacieux ?
Lui dit-il ; & comment les troupes de la Grèce*

De t'obéir encore ont-elles la foiblesse ?

*Où comment désormais, dans les travaux de
Mars*

*Peuvent elles pour toi s'exposer aux hazards ?
Que m'ont fait les Troyens pour leur faire la
guerre ?*

Aux bords de Theffalie ont-ils jamais pris terre ?

*M'ont-ils jamais contre eux justement irrité
Par quelque enlèvement, par quelque hostilité ?*

*Des Troyens, quant à moi, je n'ai point à me
plaindre :*

*Ils ne m'ont fait nul tort, je n'ai rien d'eux à
craindre.*

*Nous sommes separez par des climats divers,
Par de vastes païs, par des monts, par des Mers.*

Ce morceau n'est pas parfait, il s'en faut beaucoup ; mais, il est aisé de sentir que les transpositions qu'on y a mises, & que j'ai chiffrées exprès, ne contribuent pas peu à en relever le
style.

style. Le tout n'en eût été que meilleur, plus poétique, & plus sublime, si l'Auteur y avoit encore ménagé d'autres transpositions, comme il le pouvoit; c'est-à-dire, si au lieu de mettre,

*M'ont-ils jamais contre eux justement irrité,
Par quelque enlèvement, par quelque hostilité?*

il eût renversé l'ordre de ces deux vers, en disant,

*Par quelque enlèvement, par quelque hostilité,
M'ont-ils jamais contre eux justement irrité?*

Et pourquoi cet arrangement vaut-il mieux? En voici la raison. C'est que dans la maniere dont l'Abbé Regnier a disposé ces deux vers, ils ne sont point liez ensemble. Quand on est à la fin du premier, comme il a un sens fini par lui-même; on ne s'attend point au second. Au lieu que dans l'arrangement que je leur donne, le second est annoncé par le premier, & tous deux se trouvent liez ensemble.

À l'égard des deux derniers vers du même morceau, ils sont insoutenables par leur marche toute Prosaïque.

*Nous sommes séparés par des climats divers,
Par de vastes Païs, par des Monts, par des Mers.*

Cela s'appelle de puré Prose rimée, & il est impossible d'en faire de bons vers, qu'en transposant. Or, comme cette phrase n'est composée que d'un verbe & de plusieurs mots qui ne sont qu'un, étant régis par la même préposition; on ne peut la transposer, qu'en renvoyant

K f.

le

le Verbe après la préposition, & les termes qu'elle gouverne; c'est-à-dire, qu'en finissant les deux vers par l'hémistiche qui les commence; & tout homme qui aura un peu d'oreille, en fait de versification, sentira qu'il falloit terminer la phrase par ces mots: *Nous sommes séparés*, en disant par exemple,

*Sous des climats divers en naissant sequeſtrez,
Par de vastes païs nous sommes séparés.*

L'usage que je prétends tirer de ce morceau, est de faire voir que, ce qui s'y trouve de bon, tire en grande partie sa beauté du secours des transpositions; & que ce qui s'y fait sentir de foible, n'est mauvais que faute de transpositions. Le sujet en demandoit de lui-même, & je ne puis mieux le prouver, que par la maniere dont Racine a traité le même morceau d'Homere, en faisant dire à Achille, dans sa Tragédie d'Iphigénie, ce qu'Homere lui fait dire dans son Iliade.

Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours ?

*Au pié de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle,*

*Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Pais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,*

Aux champs Theſſaliens oferent-ils descendre ?

*Et jamais dans Larisse un lâche Ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?*

Iphig. Act. IV. Sc. 6. Que

Que l'on charge la marche de ceux de ces vers où il y a de la transposition, en disant par exemple,

*Quel intérêt m'appelle au pié de ses remparts.
Négligeant les avis d'un pere infortuné. . . .
Oserent-ils descendre aux champs Thessaliens...
Enfin, vint-il jamais un lâche Ravisseur.
M'enlever dans Larisse, ou ma femme ou ma sœur.*

Ce morceau qui est si beau & si noble, de la maniere que l'a traité Racine, perdra une grande partie de sa beauté & de sa grandeur.

Je ne puis m'empêcher d'indiquer ici en passant, une chose dont je me réserve à parler quelque jour plus au long, en traitant à fonds de ce qui regarde la césure; c'est que le repos du Vers n'est presque jamais bien marqué, quand il n'y a point de transposition dans la phrase. Par exemple dans ces Vers.

*Quel intérêt m'appelle au pié de ses remparts?
Négligeant les avis d'un pere infortuné.
Oserent-ils descendre aux champs Thessaliens?*

La césure est foible, selon le principe où je suis; que c'est une imperfection dans le Vers François, au moins, pour le stile héroïque & sublime, lorsque le terme, qui finit le premier hémistiché, tient au second par un régime nécessaire, tels que ceux-ci: *M'appelle au pié &c. Les avis d'un pere.*

Descendre aux champs, & autres semblables.
Le repos alors n'est là que comme accidentel.

tel, & parce qu'heureusement le Verbe finit avec l'hémistiche. Pour que la césure soit légitime, & que le Vers puisse être censé coupé en deux parties, il ne suffit pas qu'on coupe une Phrase en deux morceaux, qui réellement n'en font qu'un; mais, il faut qu'on tourne la Phrase de telle maniere qu'elle présente en quelque sorte, deux Phrases. Or, c'est l'effet que produisent les transpositions, comme on peut le remarquer dans ces mêmes Vers, de la maniere que Racine les a tournez.

*Au pié de ses remparts quel intérêt m'appelle...
Et d'un pere éperdu négligeant les avis...
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre....*

Dans ces trois Vers, ce qui finit le premier hémistiche, ne gouverne point ce qui commence le second. *Au pied de ses remparts.* Voilà un morceau de Phrase qui n'a nulle liaison avec les deux premiers termes qui suivent. *Quel intérêt:* De sorte que jusques-là, on n'apperçoit point quel rapport ces deux morceaux ont ensemble: Ils forment, en quelque sorte, deux commencemens de Phrase differens; & ce n'est qu'après que le Verbe, *appelle*, qui est à la fin du Vers, a paru, qu'on s'apperçoit que ces deux morceaux ont un rapport entr'eux par le moyen du Verbe qui les lie: Mais le Vers d'ailleurs, est si bien coupé au milieu, par l'indépendance qu'ont à l'égard l'un de l'autre, les termes entre lesquels se forme le repos, que ce n'est qu'à la fin du Vers qu'on découvre le rapport éloigné & médiateur qu'ils ont l'un à l'autre. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point; mais, je suis persuadé que

que ceux qui y voudront faire quelque attention, conviendront que cette raison seule suffiroit, pour faire juger de l'importance & de la nécessité de la transposition, au moins, pour les Vers dont le stile doit être dans le genre sublime: Car, pour ceux dont le stile, quoique noble, ne s'éleve pas jusqu'à cette sphere, j'avoüe qu'on peut de tems en tems se relâcher de cette rigueur.

*En quoi consiste le stile mitoyen
dans la Versification.*

JE fais donc consister dans deux choses, la différence qu'il y a entre ce stile que j'appelle mitoyen, & le stile héroïque. 1^o. Dans une sorte de relâchement, que le stile mitoyen admet à l'égard de la césure, qu'il n'exige pas qu'il soit toujours si marquée. 2^o. Dans le ménagement des transpositions qui doivent y être, & moins fréquentes, & plus douces que dans l'héroïque. L'un suit presque de l'autre, selon la remarque que je viens de faire touchant la césure; c'est-à-dire, que lorsque les transpositions sont moins fréquentes, la bonne césure qui se forme ordinairement par le secours des transpositions, y est aussi plus rare. Le stile héroïque demande une exactitude plus sévère sur l'un & sur l'autre de ces deux points. Le stile mitoyen admet quelque relâchement sur tous les deux; mais néanmoins, un relâchement qui ne dégénère point en licence & en libertinage. Au reste, ce stile mitoyen est celui dont l'usage me pa-

L 7

roit

roît le plus étendu, puisqu'il entre dans toutes les pièces où les passions ne sont point poussées jusqu'aux grands mouvemens; & il est d'ailleurs très-susceptible de tout ce qu'il y a de plus noble, de plus brillant, & de plus délicat dans la Poësie. L'exemple que j'en vais produire, est tiré de Madame des Houlières; & s'il m'est permis de dire mon sentiment sur ses Ouvrages, j'avoüerai que je ne connois personne, sans même en excepter aucun de nos plus grands Poëtes, qui ait mieux atteint que cette illustre Dame, au véritable goût de la Poësie Française, & qui l'ait mieux fait sentir dans ses Vers. Il y a des gens qui croient que sa maniere de versifier est contraire à mes principes. J'abandonnerois mes principes, si cela étoit; & dans la conviction où je suis que le tour qu'elle donne à ses Vers, est le véritable tour qui convient à notre Poësie, je ne pourrois m'empêcher de rejeter, comme fausses, toutes les règles qui n'y quadreroient pas: Mais, plus j'ai lû ses Ouvrages, plus je me suis confirmé dans l'opinion où je suis, sur ce qui fait l'essentiel de notre versification. Je n'appellerai jamais de tout ce qu'elle décidera contre moi en cette matière. C'est ce que je déclare hautement, avec cette restriction néanmoins, que comme il n'y a point d'Auteur si parfait, où il n'y ait quelque chose à rectifier, on ne se prévaudra point contre moi des endroits où elle aura négligé de mettre des transpositions, quand je montrerai évidemment, que les Vers en eussent été plus beaux, si elle y en eût employé.

Je choisis exprès l'Idile du Ruisseau, parce que quelqu'un m'a objecté cette Pièce, com-

me

me un exemple qui faisoit contre mon opinion. Je n'en mettrai ici qu'une petite partie, & morceau à morceau. Les remarques que je ferai sur chaque Période, en seront beaucoup plus sensibles.

Le Ruiffeau.

*Ruiffeau, nous paroiffons avoir un même fort.
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la Mer, nous à la mort ?
Mais hélas, que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course & la nôtre !*

Le premier Vers renferme une Phrase finie, & une Phrase dont la construction ne comporte point de transposition. Le second & le troisième en ont une qui les lie, & qui est très-douce.

Le 4. & le 5. n'ont point de transposition; mais, il me paroît qu'ils n'en auroient que meilleure grace, sur tout étant, comme ils se trouvent, à la fin de la période, s'ils étoient relevés par une transposition qui les fit figurer à peu près de la manière suivante.

*Mais, qu'entre votre course, ici bas, & la
nôtre,
Je vois d'ailleurs peu de rapport.*

Je sai bien que, *ici bas*, que j'insère dans le premier de ces deux Vers, est une cheville que j'ai employée, faute d'avoir le loisir de chercher quelque chose de mieux: mais ce n'est pas de quoi il est question. Il ne s'agit ici que de la
tour.

tournûre du Vers & de l'effet de la transposition, laquelle, si je ne me trompe, sert à terminer beaucoup plus heureusement la période, que le tour dont a usé l'Auteur. Qu'on compare ensemble ces deux manières, je suis persuadé qu'on conviendra, qu'à la cheville près, la seconde est la meilleure: Pour suivons.

*Vous vous abandonnez sans remords, sans ter-
reur,*

A votre pente naturelle.

Il n'y a point ici de transposition, mais la chose n'en est pas mieux. Il y en falloit d'autant plus, que le Verbe, *abandonner*, est un Verbe mixte; c'est-à-dire, qui peut se prendre activement & neutrement, ou sans régime. Or, quand ces sortes de Verbes employez comme actifs, ne sont point précédés de leur régime, on les prend pour neutres; c'est-à-dire, qu'on croit que la Phrase est terminée, avant que ce régime paroisse. Par exemple, quand on est au bout de ces deux Vers, *vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur*, on n'attend plus rien, & le second, qui se trouve en dépendre, vient après coup. Il faut revenir à deux fois pour une Phrase qu'on pouvoit lire tout d'une haleine: Cela fatigue le Lecteur, cela lui déplaît. C'est une peine & une surprise qu'il faut lui épargner. Quelle devoit donc être la vraie marche de ces deux Vers? La voici.

A votre pente naturelle,

Sans remords, sans terreur, vous vous abandonnez.

Et

Il faudra changer la rime , il est vrai ; mais ,
comme dit Despreaux ,

La rime est une esclave & ne doit qu'obéir.

ART. POËTE.

La première chose à laquelle il faut penser , quand on fait des Vers , c'est à donner à sa Phrase le tour Poétique ; permis ensuite de songer à la rime. Tout Poëte , qui fait son capital de la rime , & qui y assujettit la marche de son Vers , ne réussira jamais dans son métier. C'est l'écueil le plus ordinaire où étoient bien des versificateurs ; & rien n'est plus propre à dérouter un Poëte qui commence , que de s'habituer à cette pratique ; elle fait prendre un pli qui ne s'efface presque jamais. Je suis bien sûr , que ce n'est pas le besoin de la rime qui a déterminé Madame des Houlières ; elle la manioit avec trop de facilité pour s'en être renduë esclave. Mais , quelque beau que soit pour l'ordinaire le tour de ses Vers , elle se permettoit quelquefois des négligences , qu'elle merite bien d'ailleurs qu'on lui pardonne ; & quand je les relève ici , ce n'est point pour la condamner , moi qui suis un de ses plus zélés admirateurs , mais seulement , pour en tirer de quoi m'instruire moi-même , en instruisant les autres. Aussi , les négligences que je viens de relever , sont-elles presque les seules qui se trouvent dans la pièce du Ruisseau , dont je continuerai de rapporter encore de suite quelques morceaux.

*Point de loi parmi vous ne la rend criminelle ,
La Vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.*

*Ce , parmi vous , & ce , chez vous , transposez ,
sont*

font de ces inversions presque insensibles par leur douceur & leur naturel, qui ménagent la régularité de la césure, & l'agrément de la suspension, sans y mêler rien de trop hardi, ni de trop fier.

*Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort & plus beau,
Que vous n'êtes à votre source.*

Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.

La transposition, qui lie les trois premiers Vers, est une transposition de préposition, qui, comme je l'ai fait voir dans son lieu, est de toutes les transpositions, l'espece la plus douce. Le quatrième Vers ne me paroît-là, que comme postiche & intercalaire; c'est-à-dire, qu'il n'y est employé que pour ménager le passage de la rime féminine précédente à une nouvelle. Il n'y a gueres de pièces où l'on ne se trouve quelquefois dans cette nécessité. L'art consiste à dérober la connoissance de ce besoin, & à enclaver si bien ces morceaux ajoutez, qu'ils paroissent tenir au reste de la Phrase; de sorte que, ce que le besoin seul a fait imaginer, se tourne en beauté. C'est à mon gré, un des endroits par où la différence des bons & des mauvais Poètes se fait le mieux sentir. Madame des Houlières en a usé à peu près de la sorte en cet endroit-ci, où, quoique le Vers dont je parle, ne soit pas nécessaire, il ne laisse pas de figurer d'une manière qui ne dépare point: Passons à ce qui suit.

*Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de nos eaux augmente les appas;
Votre bienfait ne se perd pas.
Par de délicieux ombrages
Ils embélessent vos rivages.
Sur un sable brûlant entre des prez fleuris
Coule votre onde toujours pure &c.*

Il me faudroit transcrire le reste de la Pièce qui est pleine de beautez , & où les transpositions sont admirablement ménagées, si je voulois profiter de tout ce qu'elle me fournit de preuves en faveur de mon opinion. Ceux qui voudront se donner le plaisir de la lire toute entière avec quelque attention, auront lieu de se convaincre de ce que j'en dis.

*En quoi consiste le stile simple & familier
dans la Versification.*

Outre les deux premiers stiles dont j'ai tâché de marquer la différence, il y en a une troisième espèce, que j'appelle stile simple, libre, uni, familier, qu'on employe dans les Narrations, telles que les Fables & les Contes; dans les Epitres badines, dans les Epigrammes, Madrigaux, dans les Réflexions dogmatiques & instructives; en un mot, dans toutes ces sortes de Pièces où il faut un air de facilité & de négligence qui excluë toute contrainte.

Le stile qui est dans ce caractère, répond assez à celui qu'Horace employe dans ses Satyres & dans

dans ses Epîtres, & qu'il appelle lui-même * un stile approchant de la Prose. Ces deux stiles conviennent en une chose, qui est, qu'ils n'ont tous deux presque que la forme mécanique de la versification, c'est-à-dire, que les Vers Latins de cette espèce, ne sont Vers, qu'en ce que la quantité des syllabes & le nombre des pieds y sont observez; & que les François n'ont presque autre chose du Vers, que le nombre des pieds, la césure, & la rime. Il faut pourtant avouer qu'il y a dans ces sortes de Vers Latins, une rudesse & un air de rusticité qui n'est pas dans les Vers françois de la même espèce. Ceux-là ont quelque chose de dur, de sauvage, qu'on ne peut mieux désigner, que par le terme de raboteux, dont s'est servi M. de Cambray, au sujet de quelques-uns de nos Vers François. Ceux-ci au contraire, ont de la douceur, du naturel, & un air de politesse. C'est une sorte de négligence dans tous les deux; mais, d'un caractère bien différent: Négligence inculte, & qui a quelque chose de rebutant dans les premiers: Négligence pleine d'art & d'agrémens dans les seconds. Aussi, y a-t-il grande différence à mettre pour le mérite de la versification, entre un Poëte Latin, & un Poëte François qui écrivent dans ce stile. Le Poëte Latin ne sauroit jamais être regardé que comme un Poëte très-médiocre, si même il mérite le nom de Poëte, en ce qui regarde la versification. C'est ce qu'Horace a dit de lui-même à cet égard. Ses Satyres, ses Epitres

* . . . Neque si quis scribat, uti nos
Sermoni propiora, putet hunc esse Poëtam.

Lib. I. Sat. IV.

tres & son Art Poétique, tous Ouvrages écrits dans le stile dont je parle, sont à mon gré, ce qu'il a fait de plus beau & de plus achevé. Tout y est plein d'un art infini pour les pensées, pour les sentimens, pour l'ordre & le tour; pour la vivacité des expressions, & pour la latinité qui y est exquise; mais, à l'égard des Vers, ils sont jettez au hazard, & l'on sent, que loin de chercher à y répandre aucune harmonie, il a affecté d'éviter tout ce qui y en pouvoit mettre.

Le stile de Lucrece a quelque chose encore de plus dur, & de plus raboteux que celui d'Horace; mais, il est plus mâle, plus nerveux, & acquiert une sorte de majesté par sa force & son énergie. D'ailleurs, tout inculte & tout sauvage qu'est cet Auteur dans le Dogmatique, il sait s'élever avec autant de grace que de noblesse, dans les descriptions & dans les images qui sont susceptibles d'agréments, & qu'il ménage habilement, comme pour servir d'entrepos & de délassement au Lecteur: De sorte que je suis tenté de croire, qu'il n'a affecté tant de dureté dans son stile, que par une délicatesse de précaution contre la foiblesse de l'homme. Il a appréhendé que s'il donnoit plus d'harmonie à ses Vers, ce ne fût un charme qui débauchât l'esprit du Lecteur, & qui ne partageât au moins, une attention qu'il vouloit conserver toute entiere pour le fonds des choses qu'il traitoit. Quoi qu'il en soit, à n'examiner précisément que le mérite de la versification, dans l'espèce de stile dont il s'agit, il est très borné chez les Latins, & ne peut jamais être d'un grand relief pour ceux qui écrivent dans ce goût.

Il n'en est pas de même pour le Poëte François qui travaille dans ce stile, lequel, dans notre

tre Poësie, loin d'avoir rien de la rudesse & d'une sorte de rusticité qu'il a dans la Latine, a au contraire, beaucoup d'agrément & de douceur, comme on peut en juger par les Fables de la Fontaine, & autres Vers de même espèce. Il n'est plus question que de déterminer ce qui fait le caractère spécifique & particulier des Vers qui sont dans ce stile.

Ce sont des Vers à la vérité, mais des Vers qui tiennent de la Prose, & qui ressemblent à ceux des Latins qu'Horace qualifie lui même de Vers tirans sur la Prose. *Sermoni propiora*. D'où je tire cette conséquence, que d'un côté, ils doivent s'approcher, le plus près qu'il est possible, de la facilité simple & naturelle de la Prose, & que de l'autre, ils doivent s'affranchir de la gêne du Vers, autant qu'il est possible, sans cesser d'être Vers; c'est-à-dire, que la différence qu'il y a entre cette troisième espèce de stile, & celui de la seconde que j'appelle mitoyen, est, qu'au lieu que celui de la seconde espèce permet seulement un peu plus de relâchement, & sur la césure qui peut n'être pas toujours si marquée, & sur les transpositions qui doivent être moins fréquentes & plus douces que dans le stile héroïque; la troisième espèce de stile exige qu'on rende la césure la moins sensible qu'on peut, & que les transpositions y soient encore moins fréquentes & moins marquées que dans le stile mitoyen. J'ai expliqué ce que j'entendois par une césure moins sensible; c'est-à-dire, lorsque les termes entre lesquels se forme la césure, se suivent naturellement dans leur construction. Ainsi, ce qui seroit une imperfection dans le stile héroïque, devient un agrément, & une beauté dans

dans le stile simple & familier, dans lequel, moins la césure est marquée, & moins le vers en est vers de ce côté-là, & plus par conséquent, il approche de la facilité naturelle de la Prose. Tels sont ces Vers de la Fontaine dans la fable: *Les Femmes & le Secret.*

*La femme du Pondeur s'en retourne chez elle,
L'autre grille déjà de conter la nouvelle
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre Commere
En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait.*

Dans la plupart de ces vers, la césure est presque insensible, & rien n'oblige, par la construction de la phrase, de s'arrêter plutôt au troisième pied, qu'à un autre.

A l'égard des transpositions, on trouvera, non pas une, mais plusieurs Fables de suite dans la Fontaine, où il n'y en a pas ombre. Les trois premières, *la Cigale & la Fourmi. Le Corbeau & le Renard. La Grenouille, &c.* n'en ont pas une seule. La suivante, qui est *les deux Mulets*, en a trois sur dix-neuf vers. Il y en a d'autres qui en ont davantage, mais toujours si douces & si bien ménagées, qu'il faut y faire attention pour s'en appercevoir.

On pourra ici m'objecter, que les vers de cette espèce ne sont donc que de la Prose rimée. A quoi je répons: Premièrement. Qu'il est de l'essence de cette espèce de vers d'approcher de la Prose. Secondement. Qu'il y a, comme je l'ai expliqué plus haut, deux manieres, de mettre de la Prose dans les vers. La première, que j'ap-

j'appelle positive, est quand le tour & les expressions sont lâches, & de telle nature, que les plus fortes transpositions mêmes ne peuvent les rectifier, & leur ôter l'air de Prose. La seconde que j'appelle négative, est quand il ne manque au vers, que ce qui peut y mettre de la suspension, & rendre le tour Poétique. Les vers de la troisième espèce dont je parle, peuvent être appelés de la Prose rimée, en prenant les choses à la rigueur, & dans le second sens. Mais, ils ne le sont point, en les prenant dans le premier. C'est-à-dire, que le plus souvent, ils doivent éviter les transpositions, ou du moins les rendre fort douces; mais, ils doivent s'éloigner encore plus de toute construction languissante, & qui sent absolument la Prose. Les exemples rendront cette distinction plus sensible. En voici d'abord un de la Fontaine, tiré de la fable, *le Faucon & le Chapon*.

*Un Citoyen du Mans, chapon de son métier;
Étoit sommé de comparoître
Pardevant les Lares du maître,
Au pied d'un Tribunal que l'on nomme Foyer.*

Voilà une exposition toute simple, & qui vaut infiniment mieux dans sa simplicité, que si en voulant la relever par des transpositions, on avoit arrangé les même vers de la manière suivante.

*Au pied d'un Tribunal que l'on nomme foyer;
Étoit sommé de comparoître
Par devant les Lares du maître,
Un Citoyen du Mans, chapon de son métier.*

Le tour du vers en eût été sans doute beaucoup

coup plus noble, mais d'une sorte de noblesse qui n'étoit pas proportionnée au sujet. Un ton si relevé auroit eu en pareille matiere, quelque chose de burlesque. D'ailleurs, quand on narre, on cherche à instruire, & non à briller; & celui à qui on fait la narration, n'est pas curieux d'un tour figuré qui ne serviroit qu'à le fatiguer par une vaine montre d'éloquence, sur un fait dont il n'a en vûë que d'être instruit. Ainsi la Fontaine, dans le tour simple qu'il a donné à ses vers, leur a ménagé l'arrangement qui leur convenoit le plus, par rapport au sujet; mais, il n'y a d'ailleurs rien mis de lâche: De sorte que sans y changer un seul mot, on peut par la seule difference d'arrangement, en faire des vers d'un style très-relevé. Voilà un exemple des vers de la troisième espèce, qui approchent de la Prose par leur construction & leur arrangement, sans néanmoins être Prose; c'est-à-dire, qui ne sont Prose que négativement, & en tant qu'ils n'ont point de ces transpositions qui ne leur conviennent pas.

En voici qu'on peut dire qui sont Prose positivement. L'exemple est tiré des Poésies de l'Abbé Regnier, & d'une pièce qui a pour titre: *Les biens & les maux du mariage*, page 433. Il dit en parlant des mariages.

*Je parle seulement de ceux où je suppose
 Que l'époux & l'épouse attachés à leurs nœuds
 Ne se permettent autre chose
 Que de se rendre malheureux,
 Sans nul sujet, sans nulle cause,
 Que le peu de raison des deux.
 Je parle seulement de ceux,*

Tome II.

L

Où

*Où les humeurs mal assorties,
Font que toutes les deux parties,
En attendant le jour qui doit les dégager,
Passent toute leur vie à se faire enrager.*

On ne peut gueres rien de plus Prosaique que le tour & les expressions de ces vers. *Je parle seulement de ceux*, expression répétée deux fois en sept vers. Ces deux *que*, qui commencent le quatrième & le sixième vers; cette phrase qui n'est pas même correcte, *de ceux où*, pour dire, *de ceux dans qui*. Cela s'appelle de la Prose pure, qui, avec de la rime, ne sauroit jamais faire que de la Prose rimée.

Le même Auteur dans une seconde pièce sur le même sujet, page 435. débute ainsi:

*Quand un mari, quand une femme,
Vivent de telle sorte entr'eux,
Que ce n'est qu'un cœur & qu'une ame,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais, si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale;
C'est la pierre Philosophale
De n'être qu'un, quand on est deux.*

Vivent de telle sorte entre eux que, &c. voilà de pure Prose. *Que ce n'est qu'un cœur & qu'une ame*, ne vaut gueres mieux. Si l'on s'en rapporte à ceux qui sont sous la loi conjugale. Ce sont des phrases toutes Prosaiques; & ce Pronom, *ceux*, qui finit un vers, pour commencer le suivant par son relatif, est insoutenable, en quelque espèce de Poësie qu'on l'employe. Cependant, le voilà employé trois fois en deux pages. Comment

ment faudroit-il donc tourner ces huit vers, pour en faire quelque chose de raisonnable? Voici, ce me semble, le tour qu'on pourroit leur donner.

*Quand un mari, quand une femme,
Unis d'intérêts & de vœux,
Ne font qu'un cœur, ne font qu'une ame,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais dans l'union conjugale,
Si l'on en croit nombre d'entre eux;
C'est la pierre Philosophale
De n'être qu'un, quand on est deux.*

De la maniere dont j'ai tourné ces vers, il n'y entre point de transposition qui ne soit du ressort de la Prose; ainsi, tout le changement que j'ai fait, ne consiste que dans la suppression des phrases Prosaiques & lâches, auxquelles j'en ai substitué d'autres qui sont plus fermes, & qui donnent plus de solidité à la forme du vers.

Cette espèce de vers n'exige point, au moins pour l'ordinaire, ce qui fait formellement le style Poétique dans les autres vers; mais, moins ils sont vers de ce côté-là, & plus doivent-ils l'être dans le reste; c'est-à-dire, qu'ils demandent à être soutenus d'ailleurs, par des tours qui en relevent la simplicité, par un style serré & ferme pour la phrase, par des expressions vives & animées, pour ce qui regarde l'élocution; & par la beauté, la richesse, & la variété de la rime, du secours de laquelle ils ont encore plus de besoin que les autres vers. C'est un point sur lequel la Fontaine me paroît trop négligé. Il semble même avoir affecté cette négligence, pour

donner un air plus naturel à sa narration. Mais, quand on narre en vers, on fait deux choses: On narre, & on fait des vers; il ne faut donc point que l'un préjudicie à l'autre; & l'on ne doit prétendre alors donner à sa narration, qu'un naturel dont le vers soit susceptible, & qui ne le dégrade point. Je m'explique d'autant plus librement sur cet illustre Poète, que personne ne rend d'ailleurs plus de justice que moi, à son rare & singulier talent dans le genre de Poësie auquel il s'est attaché.

Au reste, quand j'ai dit que les vers de cette troisiéme espèce n'exigeoient point de transposition, j'y ai mis cette restriction: *Pour l'ordinaire*; parce qu'il y a des occasions où les transpositions sont nécessaires, & sans lesquelles, certaines phrases auroient quelque chose de flasque & de trop languissant. Un exemple fera sentir ce que je veux dire. Je le tire de la dernière pièce que je viens de citer de l'Abbé Regnier, & où il continuë ainsi:

*Le mariage est une espece
De banque & de société,
Où d'abord chacun a compté
Sur le rang & sur la richesse;
Et quelquefois sur la beauté,
Sur l'agrément, sur la tendresse.*

Cette phrase, *chacun a compté*, où ce Verbe gouverne tous les termes qui composent les trois vers suivans, a, je ne sâi quoi, qui languit, & qui ennuye le Lecteur. Il auroit été à propos de réveiller, & de soutenir son attention, par quelque chose de plus vif qu'y auroit mis la transposition, à peu près de la manière suivante:

Le

*Le mariage est une espece
De banque & de société,
Où, sur le rang, sur la richesse,
Et quelquefois sur la beauté,
L'agrément même, & la tendresse,
Chacun d'abord avoit compté.*

La transposition que j'ai employée dans ces vers, n'a rien que de fort doux. & sert d'ailleurs à lier entre elles, les parties de la phrase. Je n'ai point mis, comme a fait l'Abbé Regnier.

Sur l'agrément, sur la tendresse.

Parce que, dès qu'on donne également à chacun de ces termes, une préposition qui le distingue, & lui fait, pour ainsi dire, une marche à part, cela fait regarder les deux avantages de l'agrément, & de la tendresse, comme quelque chose d'aussi indépendant de la beauté, que le rang & la richesse; & alors, la phrase en devient plus lîche, au lieu qu'en mettant, comme j'ai fait.

*Sur la beauté,
L'agrément même & la tendresse.*

C'est-à-dire, en enveloppant ces deux derniers avantages sous la même préposition qui tombe sur la beauté; je fais sentir qu'ils ne doivent être considerez dans cet endroit, que comme des suites & des effets de la beauté.

Je n'entre point ici en détail, sur les differens sujets qui demandent à être traitez dans ce sti-

le; j'en ai seulement touché quelques uns en passant; mais, je ne puis me dispenser de dire à cet égard, quelque chose de cette partie de la Poësie Lyrique qui est destinée pour la Musique.

Nous n'avons point d'espèce de Poësie qui demande une allûre plus douce, plus naturelle, & plus dégagée de toute sorte d'embaras. Comme elle est destinée à servir de matiere & de corps, pour ainsi dire, à la Musique qui doit l'animer, elle ne sauroit trop s'y prêter; & il est visible que moins elle est embarrassée, & plus elle y est propre. La Musique, en relevant la Poësie sur laquelle elle travaille, ne laisse pas de la gêner en quelque chose; il n'y faut donc ajouter d'autre contrainte, que le moins qu'on peut. Une prose vive, avec un choix de termes sonores & harmonieux, embellis par des rimes riches, est tout ce qu'il faut pour cette espèce de Poësie; rarement y doit-il entrer d'autres transpositions, que celles que la Prose figurée peut admettre; & si on y en reçoit quelquefois d'autres, elles doivent être les plus douces de celles qui sont du ressort de la Poësie. Comme les grands vers sont moins propres au chant que les autres, & que ce qui les y rend moins propres, est la césure; il est à propos de la rompre le plus qu'on peut dans la Poësie chantante. Voilà tout ce que j'en dirai, parce qu'il n'en faut pas davantage pour mon dessein, & que cette espèce seule demanderoit, pour être bien traitée, plus d'espace que je ne puis lui en donner ici.

*Réponse générale à la principale objection qu'on
forme contre mon opinion.*

IL ne me reste plus qu'à parler de la grande difficulté qu'il me revient de tous côtez qu'on objecte contre mon opinion. C'est qu'on trouve dans de bons Auteurs, des tirades de trente vers de suite sans transposition. Je ne dis conviens pas que cela ne puisse être; mais, pour pouvoir porter quelque jugement de ces endroits, il faudroit les discuter chacun en particulier, ce qui seroit long; & si j'en produis quelqu'un de mon choix; ce que je dirai sur celui-là, ne conviendra peut-être pas pour les autres. Ainsi, sans entrer dans aucune discussion particuliere, je me contenterai de faire ici quelques remarques qui pourront servir de réponse générale à cette objection.

La premiere remarque que je fais, est que ces longs morceaux dénués de transpositions, ne sont pas ordinaires, sur-tout dans le style heroïque, que regarde principalement la difficulté, puisque les deux autres admettent plus ou moins de relâchement à cet égard.

La seconde, c'est que dans les pièces mêmes qui sont du ressort du style heroïque, il y a des endroits où le style peut descendre & s'humaniser, sur-tout, dans ce qui est d'instruction, de narration, & même dans ce qui est du ressort de certaines passions. (a) La Tragédie baisse quelquefois le ton, & la Comédie, (b) quelquefois

L 4

l'éleve.

(a) *Et Tragicus plerumque dolet sermoni pedestri.*

(b) *Interdum tamen & vocem Comœdia tollit.*

HOR. Ars Poëtica.

l'éleve, selon la remarque d'Horace; & alors, le style du vers doit se conformer, non pas, à ce que demande la nature de la pièce en général, mais à ce qui convient au morceau particulier qui s'écarte du caractère dominant de la pièce. De sorte que, suivant ce principe, il y a des endroits dans les Comédies, qui demandent plus de transpositions, que certains morceaux de Tragédies.

La troisième est, que comme il n'y a point de construction plus ordinaire dans notre Langue, ainsi que je l'ai déjà remarqué, que celle de la phrase du Verbe actif précédé de son Nominatif, & suivi de son Accusatif; & que c'est de toutes les phrases, celle qui se prête le moins à la transposition, ou même, la seule qui y répugne presque toujours; quiconque, en versifiant, n'emploiera que cette espèce de phrase, pourra faire, non pas vingt, ni trente vers, mais cent même, sans trouver où placer la plus légère transposition. Mais aussi, ses vers n'en seront-ils pas meilleurs. Il ne sera pas blâmable, à la vérité, de n'avoir pas usé de transposition, dans des phrases qui n'en comportent pas, & qui les excluent absolument; mais il le sera, à mon sens, de n'avoir employé dans sa versification, que des phrases qui ne comportoient point de transpositions.

La quatrième est, que quand on trouve de ces longues tirades de vers, où il n'y a point de transposition, il faut examiner, comme j'ai fait ci-dessus à l'égard de quelques vers, s'ils n'auroient pas meilleure grace, en y mettant des transpositions, & s'ils n'en sentiroient pas plus la Poësie.

On me pressera là-dessus, & l'on dira:
Que

Que ces endroits ayent meilleure grace , en y mettant des transpositions, cela n'empêche pas, que même sans ce secours, les vers ne soient bons; c'est-à-quoi je satisferai par la cinquième remarque, qui est, que la noblesse des termes, l'élevation du tour, la hardiesse & la beauté des figures, la régularité de la césure, & la richesse de la rime, peuvent suppléer en quelque chose au défaut des transpositions, & soutenir les vers au moins en partie. Mais, insistera-t-on; ce sont donc de bons vers, & si l'on peut faire de bons vers sans transpositions, il s'ensuit qu'elles ne sont pas essentielles au style Poétique. J'emploie, pour répondre à cela.

La sixième remarque, où je rappelle ce que j'ai dit ci-dessus des deux manieres, dont le stile peut se trouver dans les vers. J'ai fait voir qu'il y en avoit une positive, & une négative. Les vers, tels que ceux dont on a parlé dans la remarque précédente, ne seront point Prose dans le sens positif; mais ils le seront toujours dans le sens négatif, & leur stile retombera dans celui de la troisième espèce, que j'ai appelé stile simple & familier. C'est à dire, que pour en faire des vers qui soient bons d'une maniere complete, il ne leur manquera que quelques inversions. Il est bien vrai, qu'indépendamment de ce secours, ils ne laisseront pas d'avoir de la beauté, de plaisir, & de paroître même avoir toute leur perfection, quand on n'y prendra pas garde de trop près; mais, si on vient à les examiner un peu en rigueur, on trouvera toujours à redire, que quelque beaux qu'ils paroissent, ils n'ayent point d'autre avantage sur la Prose, que celui qu'ils peuvent tirer de la césure & de la rime,

& que le langage des Dieux se trouve réduit ;
pour le stile , au simple langage des hommes.

Je crois qu'avec le secours de ces six réflexions , il y a peu de difficultez contre mon opinion, auxquelles on ne puisse répondre. Je me suis contenté de les exposer en gros, aussi bien que plusieurs autres choses que je n'ai fait souvent qu'insinuer dans ces Eclaircissemens: Peut-être, les étendrai-je davantage dans la suite , mais, il ne faut pas tout dire à la fois, & il est d'ailleurs assez temps de finir. Il y a long-temps que j'en ai envie ; & je ne puis mieux faire connoître la disposition où je suis sur mon opinion, qu'en terminant mon Ouvrage de la même manière qu'Horace termine une de ses Epîtres.

*Vive , vale. Si quid novisti rectius istis ;
Candidus imperti : Si non , his utere mecum.*

Lib. 1. Ep. 6.

F I N.



DE
LA POESIE
PASTORALE.

A MESSIEURS
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE:

Par M. L'ABBE' GENEST.

L 6







A MESSIEURS
DE
L'ACADÉMIE
FRANÇOISE.



ORSQUE vous fistes la distribution des differens Sujets qu'on avoit resolu de traiter dans nôtre Assemblée, je vous Pavoüerai, MESSIEURS, je ressentis une extrême joye de voir revenir ces temps heureux où nôtre Compagnie commençoit à se former parmi les Conferences & les Dissertations ; où les Discours leus & prononcez

E P I S T R E.

par les premiers Academiciens étoient examinez attentivement, & soumis aux loix d'une exacte & judicieuse critique. C'est là que les avis reçeus & donnez avec une mutuelle estime, proposez avec amitié, soutenus par le sincere amour de la verité & de la perfection des Belles Lettres, produisoient des regles si seures & si utiles pour ces beaux Ouvrages qui ont fait tant d'honneur à l'Académie & à la France.

Vous m'avez ordonné de parler sur l'Eglogue & sur l'Idylle. Pour vous obeir, MESSIEURS, j'ai rappelé toutes les idées & toutes les reflexions que cet aimable genre de Poësie a si souvent excitées dans mon esprit. J'avois jugé depuis long-tems qu'il consiste principalement dans l'Allegorie, & dans la Metaphore, & qu'il peut renfermer les plus grandes choses sous une simplicité apparente. J'avois pensé que si la fiction est l'ame de la Poësie en general, elle l'est essentiellement de celle-ci en particulier. Nos Poëtes ne font point, ce me semble, d'Eglogues & d'Idylles pour dire simplement des choses champêtres; mais pour s'exprimer plus agreablement sous ces ingenieuses & innocentes figures. Le travail que je viens d'entreprendre, les nouvelles recherches où je viens de m'appliquer, m'ont bien confirmé dans ma premiere opinion.

Ainsi je me suis laissé emporter avec moins de contrainte à mon sujet, persuadé que je

ne

E P I S T R E.

ne devois pas traiter sèchement une matiere tout-à-fait poëtique. Et voyant d'ailleurs que vous destiniez à écouter cette lecture le temps de nos exercices ordinaires, j'ai crû qu'il seroit assez à propos de diviser cet Ouvrage en plusieurs Discours, qui seroient comme autant de conversations & de seances, dans lesquelles, à diverses reprises, je pourrois mieux profiter de vos lumieres & de vos conseils, selon le dessein de nôtre Institution.

Vous avez observé, MESSIEURS, que dans le premier Discours je découvre chez les Hebreux l'origine de la Vie Pastorale & de la Poësie Pastorale, seulement pour en montrer l'excellence & la dignité. Ce n'est qu'une espece d'Avantpropos, ou qu'un petit Traitté à part, qui peut, sans aucun mélange, demeurer borné à l'Histoire sacrée.

Dans le second Discours je cherche une autre origine de la Poësie Pastorale, que les Grecs ont nommée Bucolique. Je trouve qu'elle est née dans l'Arcadie, ou dans la Sicile, & qu'elle a passé ensuite chez les Latins. J'examine ce qu'on nomme proprement Idylle & Eglogue, leur progres jusques à nous, l'usage que nous en faisons, & les differences que l'on peut remarquer entre elles.

Dans le troisieme Discours je poursuis ce que j'avois commencé dans les deux autres. Je tasche à prouver que la Poësie
Bu

E P I S T R E.

Bucolique qui étoit simple & litterale dans la premiere Antiquité, est devenue de plus en plus allegorique & figurée ; & que son caractere est noble, quelquefois même sublime, sous les voiles champêtres qui l'enveloppent.

Dans le quatriéme Discours j'acheve, ce me semble, d'établir la noblesse de ce caractere par la beauté du stile des Idylles & des Eglogues : Je dis que ce stile si elegant & si fleuri est propre à ce genre de Poësie, & aux Personnages qu'on introduit sous le nom de Bergers : en sorte qu'il ne conviendrait point du tout les faire parler, ou chanter autrement.

En examinant ce qu'ont pratiqué les Poëtes anciens & modernes, je m'attache autant qu'il m'est possible à penetrer leur intention. Après avoir pris des exemples dans Virgile, je m'arrête sur tout aux Ouvrages de nos celebres Académiciens, les Racans, les Godeaux, & les Segrais qui se sont particulièrement distinguez par la noble simplicité des Eglogues & des Pastorales.

Ce sera si l'on veut quatre Dissertations séparées. Il paroît quelquefois que je repete dans l'une ce que j'ai déjà dit dans une autre. Il y a des citations de Pays, d'Ouvrages, & d'Auteurs qui reviennent plusieurs fois. Mais vous avez considéré, MESSIEURS, que je les cite pour les di-

E P I S T R E.

diverses preuves que j'en veux tirer. Tantôt c'est par rapport à l'ancienne condition Pastorale & à l'origine de la Poësie , tantôt c'est par rapport au stile. Il me semble que par ces differens jours mes raisons, ou mes conjectures, s'expliquent avec plus d'ordre & plus de clarté. Ce qui doit, si je ne me trompe, être pratiqué sur toutes choses, au hazard même de la repetition & de la longueur.

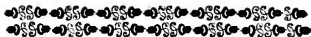
Vous avez bien voulu, MESSIEURS, par la maniere dont vous avez écouté ces Discours, me laisser croire qu'ils ne vous ont pas déplû. Vous allez jusqu'à m'exhorter de les donner au public ; c'est un grand préjugé en leur faveur. Et vous avez droit d'en disposer, MESSIEURS, puisqu'ils ont été faits pour vous, & par votre ordre. Cependant je me doute bien que s'ils sont repandus hors de cette Assemblée, ils seront regardez comme un Paradoxe poëtique par ceux qui ont une opinion contraire, & qui ne manqueront peut-être pas de raisons pour la soutenir. Je ne feindrai point de declarer que j'ai proposé mes veritables sentiments. Votre approbation semble les avoir confirmez. Mais enfin, MESSIEURS, si un nouvel examen, vous y fait remarquer des fautes qui auroient peu échapper à une premiere vue, je suis disposé plus que jamais à recevoir encore tous les avis & tous les conseils qu'il
vous

E P I S T R E.

*vous plaira de me donner. Et vous avez
dû reconnoître , MESSIEURS, que je n'ai
ainsi permis l'effor à mes pensées que pour avoir
plus de moyen de les rezler par vos savantes
decisions.*



DE



DE LA VIE PASTORALE

ET

DE LA POESIE PASTORALE



AVANT que de m'engager à parler de l'Idylle, & de l'Eglogue, qui sont communément regardées comme une Poësie Champestre; il me semble, MESSIEURS, que pour bien expliquer mes sentiments sur ce sujet, je dois rappeler les anciennes idées de la Vie pastorale. Nous les trouverons fort différentes de celles que nous avons aujourd'hui, où cette condition paroît aussi basse & aussi méprisable, qu'elle a été recommandable & relevée dans les premiers temps.

Le grand Evêque de Meaux dans son Histoire universelle, nous montre excellemment le bonheur & la dignité de ces Pasteurs qui ont enseigné avec les Arts & les Sciences, la Sagesse & la Religion. Monsieur l'Abbé Fleury nous découvre de

de même, dans les mœurs des Israélites, le parfait modèle de la vie humaine la plus conforme à la nature & à la raison.

Quand on recherche l'origine des choses, on reconnoît que tout ce que nous pouvons nous imaginer du premier état de l'Homme s'accorde parfaitement à ce que nous en apprend l'Histoire sacrée. Il est à croire que la Terre offrit d'abord ses fruits pour la nourriture de nos premiers Parents, & que les Animaux paisibles leur offrant des mammeiles pleines de lait, ils usèrent avec plaisir de ce breuvage si doux & si nourrissant.

De là vint ensuite l'Exercice de l'innocent Abel; il se fit un Art d'assembler & de nourrir ces Animaux qui le nourrissoient lui-même. Vraisemblablement cette occupation plus simple & moins pénible que les autres, a dû précéder celle de cultiver la terre. Les Hommes commencèrent par là à posséder des biens propres & assurés; Et les Troupeaux qui leur fournissoient du lait pour se nourrir & de la laine pour s'habiller, devinrent les plus utiles & les plus considérables richesses.

On pouvoit dire avec une entière vérité de ces premiers Bergers:

*Heureux qui vit en paix du lait de ses Brebis,
Et qui de leur toison voit filer ses habits.*

Cette Condition si douce & si paisible étoit plus propre qu'aucune autre à faire naître le Chant & la Musique. Aussi elle les produisit bientôt. Et c'est ce que nous apprenons presque à l'ouverture des Livres sacrés. On y voit les deux Freres, fils de Lamech, dont
l'un

l'un étoit *Jabel* le pere de ceux qui demeurent sous des tentes, & des Pasteurs; L'autre étoit * *Jubal* le pere de ceux qui joient de la harpe & de la flûte. L'un trouva donc l'art de faire des Tentés, si commodes à ces Pasteurs qui changeoient de lieu à mesure qu'ils trouvoient des pasturages abondants pour leurs troupeaux : & l'autre Frere inventa ces melodieux Instrumens, au son desquels vraisemblablement devoient être accommodées des danses & des paroles, selon la pente naturelle qu'on découvre dans tous les Hommes. Et voilà, ce me semble, l'origine de la Poësie : c'est celle-là même que l'on a depuis appelée Pastorale, & qui est l'unique source de toutes les autres. Elle a dû suivre le genre de vie que menotent les hommes qui l'ont inventée; ils n'auroient pas été prendre des idées qui leur eussent été inconnues. Ainsi la Musique, & la Poësie pastorale, nées avec la Vie pastorale, sont étroitement liées avec elle, & sont presque aussi anciennes que le Monde.

Il est vrai que la suite n'en est pas toujours exactement marquée; mais il suffit, ce me semble, d'en avoir trouvé le commencement. Monsieur de Meaux, (je ne saurois trop citer ce grand Prélat,) met encore entre les premiers Arts qui furent exercez après le Deluge, l'Art pastoral, & celui de se loger.

Il y a une grande apparence que les fils d'Noé, sauvez seuls du naufrage universel, ayant conservé ces connoissances si utiles & si commodes, avoient aussi conservé les plus agreables.

Gc3

* Gen. c. 4. v. 20. & 27.

Ces illustres Bergers , alors Maitres de la Terre & d'eux-mêmes , arrêtez dans les plus belles contrées de l'Orient , sur les bords délicieux de ces mêmes Fleuves que l'on croit qui arrosoient le Paradis terrestre , eurent le loisir de perfectionner les Arts & les Sciences les plus convenables & les plus nécessaires pour maintenir une vie qui étoit si douce & si heureuse.

Leurs Successeurs continuerent les mêmes exercices. Ils s'appliquerent à tout ce qui pouvoit conserver & augmenter les Troupeaux. Ils apprirent à cultiver régulièrement la terre , pour avoir des recoltes plus abondantes ; & à mesurer les champs & les pasturages qu'ils partagerent entr'eux : d'où la Geometrie naquit avec l'Agriculture.

Passant les jours & les nuits aux champs , dans ces heureux Climats , observant le lever & le coucher du Soleil , & le changement des Saisons , ils connurent le cours des Astres & le mouvement des Cieux , & posèrent ainsi les fondemens de l'Astronomie.

Déjà instruits des regles du Chant , & de l'usage des divers Instruments , ils ont dû s'y exercer de plus en plus , soit qu'ils fussent dispersez sous le riant ombrage de ces Collines où ils conduisoient séparément leurs Troupeaux , soit qu'ils se reunissent pour former ensemble des concerts , dans les jours de rejouissance & de feste. Selon les Traditions qu'ils avoient reçues de leurs Peres ils consacroient sans doute leur Musique & leur Poësie à l'Auteur de la nature , en lui offrant les Premices , soit de leurs troupeaux , soit de leurs fruits , & lui recitant des Cantiques accommodez aux sujets qui excitoient leur zele , leur re-

con-

connoissance, leurs esperances, & leurs desirs.

Il s'établissoit de justes & de paisibles Royautéz: les vieux Chefs de famille gouvernoient; ils jugeoient les differends, & maintenoient la pureté de ce culte qu'on doit au vrai Dieu. Mais l'orgueil & l'envie troublèrent tout. Nembrot redoutable Chasseur, posséda le premier Empire fondé sur la terreur & sur la violence. Les Terres les mieux cultivées, les Troupeaux les plus nombreux exciterent l'envie de les ravir, & la nécessité de les deffendre. De là vinrent les querelles, les irruptions, les combats; l'insolence de la Domination, la misere de la Servitude, les desolations de la Campagne, & le changement de l'heureuse condition des Bergers.

Pour comble de malheur, les Hommes aveuglez de leurs differentes passions firent un mélange de Fables vaines & ridicules avec les restes de la Religion qui s'effaçoit de jour en jour. Les lumieres naturelles de la Justice s'esteignirent dans les cœurs & dans les esprits, aussi bien que l'Amour de la Concorde, & les idées du veritable Bonheur.

Abraham; particulierement inspiré de Dieu, scût se garantir du desordre commun. Sortant d'Ur en Caldée, & ensuite de Haram en Mesopotamie, il passa l'Euphrate pour venir sur les bords du Jourdain avec sa Famille & ses Troupeaux. Il habita ce beau pais * *tout arrosé d'eaux, comme un jardin delicieux*. Il y mena le genre de vie que menoient les premiers Hommes avant que l'Univers eût été réduit en Royaumes; il re-
gnoit

* Gen. 13. v. 10.

gnoit dans sa Famille, vivoit au milieu des Rois. Juste & pacifique il faisoit la guerre quand la necessité le demandoit. Savant entre tous les Caldéens, ces celebres observateurs des astres, il perfectionna sans doute les autres connoissances qu'il avoit reçues. Et apparemment le Chant & la Musique, venus des sages Pasteurs qui l'avoient précédé, se conservoient dans sa Famille parmi la tranquillité & l'innocence.

Isac après lui, & Jacob ont nourri leurs Troupeaux dans cette heureuse Terre promise à leurs Descendants.

La grandeur de Joseph fut prédite & préparée dans ces lieux mêmes, parmi ses Freres Bergers. Parlant d'eux à Pharaon, dont il gouvernoit le puissant Royaume, il marque leur Emploi pastoral, qu'il avoit exercé lui-même dans ses jeunes années.

Grotius paroît persuadé que le Chant étoit toujours mêlé à cette Vie pastorale, dont il fait décrire les douceurs & l'innocence à Joseph dans la Tragedie de Sophompaneas. Ce jeune Pasteur, avant qu'il eût été vendu par ses Freres, faisoit entendre sa voix & ses chalumeaux dans la campagne d'Hebron.

Pro sisris erat

*Compacta ceris canna qua Syrios modos
Æquans canebat orbis opificem Deum.*

La liberté, la candeur & la simplicité qui regnerent si longtemps, avec la sage pudeur parmi les plus illustres Femmes des ces premiers Siecles, nous sont représentées par l'histoire de Rebecca trouvée à la campagne en tirant de l'eau
pour

pour abreuver ses troupeaux , & s'offrant avec tant de grace aux yeux d'Eliezer le fidelle & prudent serviteur d'Abraham , qui venoit la demander pour Ilâc son jeune Maître. Rachel, & les filles de Jethro furent trouvées de même par Jacob , & par Moïse dans ces belles Contrées de l'Orient, au bord des puits & des fontaines où ces nobles Bergeres amenoient elles-mêmes leurs troupeaux tous les soirs. Si les Peintres ont tiré de là tant de beaux sujets pour leurs Tableaux , que d'agréables sujets n'en tireroit-on pas aussi pour la Poësie!

Jacob le Pere des Patriarches aima Rachel durant quatorze années , avant que de l'obtenir de son pere Laban dont il gardoit les Troupeaux. * *Un terme si long*, dit l'Ecriture, *ne lui parut que peu de jours*, quand il regardoit la precieuse recompense qui lui étoit promise. Mais croiroit-on que dans tout ce temps là il n'exprimât point par ses chants la rigueur de ses peines & la constance de son amour ? Sans doute il avoit ramené la Musique des heureuses vallées de Sichem, ou bien il l'avoit retrouvée dans ces mêmes lieux d'où son Ayeul & sa Mere étoient sortis.

Je trouve dequoi appuyer cette opinion. Je ne puis douter que le Chant & la Poësie ne se conservassent parmi ces paisibles exercices où ils s'étoient formez, quand je considere qu'il y avoit des concerts de voix & d'instruments dans la maison de Laban. On voit que cet homme faisant des reproches à Jacob sur sa retraite précipitée, lui disoit; † *Pourquoi partiez-vous sans que je le sçusse, au lieu de m'en donner avis, & que je*
pusse

* Gen. c. 29. v. 20. † Gen. c. 30. v. 27:

puisse vous reconduire avec des chants de joye , au son des harpes & des tambours ?

Moïse, ce divin Legislatteur , vécut 40. ans avec Sephora sa femme, en gardant les Troupeaux de son beaupere Jethro en Madian. On dit qu'il y trouva, ou qu'il y composa l'Histoire de Job, ce sublime chef-d'œuvre de Poësie. Ne louoit-il point le Seigneur? ne l'invoquoit-il point par ses chants dans ce Pays étranger ? lui qui chanta si glorieusement la delivrance miraculeuse du Peuple de Dieu au sortir de l'Egypte.

Marie, sœur de Moïse, avec le Chœur de toutes les Femmes , animoit les concerts de voix, de tambours, & de flutes qui celebrent le passage de la Mer rouge. Je ne crois pas que les Israélites eussent appris cet Art parmi les Egyptiens; ils en étoient eux-mêmes les premiers Inventeurs. On doit se persuader qu'ils l'avoient porté en Egypte , où ils vivoient separez selon leurs Coustumes particulieres, & qu'ils l'y avoient conservé, malgré leur cruelle Servitude.

Après leur paisible Etablissement dans la Terre promise, dans ce pays où couloient le lait & le miel, ne chantoient-ils pas toujours des Hymnes au Seigneur qui les combloit de tant de biens? Et la continuité de l'Emploi pastoral avec la Musique & la Poësie ne se montre-t-elle pas en la personne de David?

Si en combattant les Tigres & les Lions pour la défense de son troupeau, il apprit à vaincre un superbe Geant; en faisant raisonner melodieusement sa harpe sur les bords du Jourdain, il apprit à plaire à Saul, & à calmer le demon qui mettoit ce Roi en fureur. Les Cantiques qu'il composa par rapport aux differens Etats où il s'étoit

toit trouvé, le zele & l'application qu'il avoit pour les Solemnitez sacrées, où il chantoit & dansoit devant l'Arche, sont le fruit de ses meditations & de ses exercices dans le Desert, avant que de petit Berger qu'il étoit il fust devenu un si grand Roi.

La Feste qui se continua sous son Regne, dans le temps que l'on tondoit les Brebis, étoit encore une autre sorte d'assemblée & de jouissance solennelle. Nabal habitant du Mont Carmel, homme fort puissant, avoit trois mille Brebis & mille chevres: * *il faisoit alors, dit l'Ecriture, un Banquet comme le Banquet d'un Roi.* Absalon pour une feste semblable invita le Roi son pere, toute la Maison Royale, & toute la Cour. N'y avoit-il point de chants & de danses parmi ces Festins & ces jouissances pastorales? Peut-on douter¹, après ce que nous avons déjà dit, qu'il n'y en eût de tout temps parmi les Hebreux, aussi-bien que parmi tous les autres Peuples qui en étoient descendus, chez qui l'on trouve cette Coustume generalement pratiquée, de mêler le Chant & la Poësie à toutes les assemblées & à tous les festins.

Mais le Cantique des Cantiques, Epithalame dramatique & pastoral, est une preuve tout-à-fait convaincante de cette verité. Elle est encore confirmée par les autres Livres de Salomon. La Musique & les Troupeaux, pris au sens le plus litteral, ne sont pas oubliez dans son Ecclesiaste. Il ne faut que l'entendre lui-même. † *Il avoit plus de domestiques & de troupeaux que tous ceux qui l'avoient précédé en Jerusalem.* Tous ces

* Reg. c. 25. v. 36. † Eccl. c. 2. v. 7. 8.

ces *Chantres* & toutes ces *Musiciennes* qu'il avoit rassemblez pour les Fêtes qu'il celebroit dans son superbe Palais & dans ses delicieux jardins, ne montrent-ils pas que cet Art étoit exercé depuis longtemps? Et si l'Histoire sainte & le Culte divin étoient contenus dans les Cantiques des Hebreux, ne peut-on pas croire que ce Peuple avoit beaucoup d'autres sortes de Poësies. Salomon lui-même en avoit composé un grand nombre sur différents sujets. On n'a pas tous ses Livres, à plus forte raison ceux de beaucoup d'autres Ecrivains bien moins considerables auront été negligez, ou se seront perdus.

On peut donc très-raisonnablement conjecturer qu'ils ont composé diverses sortes de Poësies; & que par un retour mutuel ils ont quelquefois emprunté de leurs voisins ce que leurs voisins avoient premierement imité d'eux. On ne sauroit même douter qu'ils n'ayent chanté des Poèmes profanes aussi-bien que des Poèmes sacrez. Le deuil de la feste de Venus, où l'on celebroit la mort d'Adonis, s'étoit communiqué de Syrie, en Judée. Ezechiel s'écrie qu'il a vû * *des femmes assises dans le Temple, qui pleuroient la mort d'Adonis*. Ces plaintes composées premierement en Langue Syrienne, n'ont été que repetées en la Langue Grecque, & les Poëtes de Grece & de Syracuse ne les ont eues que longtemps après les Juifs.

Mais la version des Septante & les circonstances qui l'accompagnerent, nous découvrent encore bien mieux cet enchainement & cette conformité de la Poësie profane avec la sacrée. On fait

* *Ezech. c. 8. v. 14.*

fait que Ptolomée Philadelphie Roi d'Egypte étoit un Prince grand en toutes choses , par les richesses , par la somptuosité des bâtimens , par les flotes & par les armées , & sur tout par le grand art de regner , & par l'amour des beaux Arts , des Sciences , & de la vertu. Il attiroit auprès de lui tout ce qu'il y avoit d'hommes fameux dans l'Univers ; & rassemblant aussi par une curiosité , savante & magnifique la plus belle Bibliothèque qu'on eût jamais vûe , il la voulut enrichir de la traduction de nos divines Ecritures. Theocrite & Callimaque , ces deux grands Poètes , qui avec beaucoup d'autres , avoient été appelez à sa Cour , eurent sans doute par ce moyen la communication des Livres sacrez. Aussi voit-on que Callimaque a fait des Hymnes dignes de la vraie Religion. Dans celles qui nous restent de lui (ôtés , par exemple , les noms de Jupiter , ou de Ceres) il n'y a rien qui ne convînt au vrai Dieu , & qui ne semble-expressément imité des divins Cantiques. Theocrite selon son genie a fait une semblable imitation. De celebres Commentateurs trouvent une entiere ressemblance entre quelques-unes de ses Idylles & le Cantique des Cantiques. On voit dans ses premieres Idylles qu'il a été à Alexandrie. Ce Poète savant dans la Poësie amoureuse & pastorale y aura pû étudier le Poëme Hebreu , où l'amour est exprimé sous des figures champêtres. Ne doutons point que Theocrite ne se soit élevé & perfectionné par cet exemple.

Quand le Cantique des Cantiques n'auroit point été composé pour celebrer les nœces de Salomon avec la Princesse d'Egypte , mais immédiatement inspiré pour signifier l'union de Dieu & de l'Eglise , il n'auroit pas laissé d'être un modele pour

Theo-

Theocrite. Il presente un sens litteral conforme à une Feste nuptiale; les plus doctes Interpretes y trouvent les sept jours qui étoient employez à cette ceremonie; les heures distinguées du jour & de la nuit; les divers Personnages qui y chantoient alternativement, les Chœurs qui accompagnoient l'Epoux & l'Epouse; toutes les expressions naturelles, passionnées, vives, & agreables selon le genie & la coûtume des Pais Orientaux, & qui, à ce qu'on assure, s'y sont conservées jusqu'à aujourd'hui. L'imitation de Theocrite paroît principalement dans son Idylle 11^{me} où il y a des endroits qui semblent pris mot à mot de plusieurs versets du Cantique des Cantiques. On y trouve par tout les mêmes caracteres, un air & des expressions semblables: Le Mariage d'Heleine & de Menelas est chanté par un Chœur de jeunes Lacedemoniennes. Il entre dans ces Concerts de charmants portraits de la beauté de ces Epoux, avec de gracieuses descriptions de leur bonheur, & de riantes images de la Campagne.

Tout est venu de l'Orient, MESSIEURS, & c'est-là qu'étoit la vraye source de la Poësie, qui s'est depuis multipliée en tant de formes différentes. On trouve un goût general dans l'Antiquité sacrée & profane pour les Allegories, les Apologues & les Paraboles. Le grand usage de ces Figures ingenieuses, familiares à tous les Orientaux, l'étoit sur tout aux Hebreux. Saint Jérôme nous le témoigne; *Familiares est Syris, & maxime Palestinis, ad omnem sermonem suum parabolas jungere.* Et puisque ces Images, ces Peintures, & ces Expressions voilées sont le vrai langage poétique, pourquoi n'en attribuera-t-on pas, si l'on veut, l'unique origine à ce Peuple chez qui

qui nous voyons que la Poësie a commencé ? Hesiode , Homere , Theognis , Phocilide , par leur Genie & par la maniere d'enseigner la Morale , ou de ranger & d'exprimer leurs pensées , ressembtent aux Prophetes & aux saints Legislateurs. Et plus les Poëtes profanes ont approché du temps où vivoient les Poëtes sacrez , plus cette conformité est grande.

De sorte que si l'on vouloit suivre la Poësie depuis son commencement parmi les Hommes qui les premiers ont été religieux , sages & polis , il ne seroit peut-être pas mal-aisé de montrer que par les Enfants de Sem & d'Heber , elle vient originaiement de Caldée ; qu'avec Abraham & sa Famille elle est venuë aux heureuses Contrées du Jourdain ; qu'elle a passé en Egypte avec Jacob & ses Fils ; qu'au sortir de l'Egypte avec Moïse elle est revenuë dans la Palestine ; qu'elle y a fleuri long-temps sous le Gouvernement des Juges , & des Rois de Juda & d'Israël. Jusques dans la Captivité de Babylone , on a veu en quelle estime étoient la Musique & la Poësie des Hebreux parmi les Assyriens , Peuples voluptueux & puissans , & qui ne manquoient ni de Musiciens ni de Poëtes. On peut remarquer comme ces Captifs refusant de chanter pour le plaisir de leurs Ennemis , se ressouvenoient douloureusement du temps où ils chantoient leurs Cantiques pendant la gloire de Sion. Ils avoient emporté leurs Harpes & leurs Tambours , au plus fort de leurs miseres , & les tenoient tristement suspendus aux saules & aux peupliers qui bordoient le superbe Fleuve de Babylone.

Enfin les Sciences & les Arts étant venus aux Grecs par les Pheniciens , entre lesquels on comp-

te les Hebreux; & ceux-ci ayant particulièrement excellé dans la Vie pastorale, & par conséquent dans la Poësie, qui, comme nous l'avons dit, y étoit inseparablement attachée, on peut croire que c'est d'eux qu'on a reçu cette même Poësie, & qu'elle a passé successivement aux diverses Contrées de la Grece avec l'Ecriture, la Musique, la Morale, & la Religion.

Les Grecs ont toujours été habiles à se rendre propre, ce qu'ils ont emprunté des autres Peuples. Ils ont porté beaucoup de choses au comble de la perfection. Mais enfin la gloire d'être Originaux appartient toujours de droit aux plus anciens; & même pour la Poësie lyrique & sublime, les Cantiques, & les Pseaumes presentent de si vives Images à l'Esprit, & saisissent l'imagination par de si grandes idées, qu'on reconnoit encore dans ces Vers sacrés la superiorité du mérite, aussi bien que la primauté du temps.

Ce seroit ici le lieu de rechercher en quoi consiste la Poësie des Hebreux; & quelle est la manière & la construction de leurs Vers. Car on discerne fort bien les Ouvrages Poétiques d'avec les autres. De Grands Hommes ont dit que peut-être la Poësie Hebraïque n'étoit distinguée de la Prose, qu'en ce que son langage est plus orné, plus vif, & plus figuré. Mais plusieurs Savants, par une attention singulière sur ce sujet, ont reconnu que la plus grande partie de ces Vers sont rimez, comme le sont ceux des Chinois depuis tant de Sècles, & comme le sont ceux des Arabes, dont on pense que nous avons emprunté l'usage de notre Rime. On avoit déjà vu pourtant d'ancienne Poësie Latine rimée.

Cette découverte de la Rime dans les Vers
He-

Hebreux, a pû servir selon un doctè Critique à rétablir des passages de l'Ecriture, & à remettre les mots dans un arrangement qui en explique le vrai sens avec ordre & avec netteté. Ce sàvant Homme veut que du reste ces Vers soient composéz avec peu d'art, & ne consistent simplement que dans un assemblage de mots terminé par une Rime. Il est vrai que les Vers de nos vieux Poëtes François étoient à peu près de cette sorte, avant que nôtre versification eût été bien réglée. Encore aujourd'hui même nos Vers ne semblent composéz que de certains nombres de sillabes avec des Rimes plus regulieres. Toutefois quand on a l'oreille assez délicate pour en juger, on sent qu'ils ont la cadence & l'harmonie des longues & des breves; mais qui ne sont pas si sensibles que celles des Vers Grecs & des Vers Latins.

On ignore la prononciation de l'Hebreu, & par conséquent on ne connoît pas la quantité & l'harmonie des sillabes, il est cependant à présumer que l'une & l'autre se trouvoient en cette Langue. On sait que les Césures, les Poses, les Cadences doivent se rencontrer en tout ce qui est réglé par la Musique, & que les paroles qu'elle employe doivent concourir avec elle, pour la douceur & pour la beauté du chant. Des mots Hebreux, qui nous semblent fort durs aujourd'hui, peuvent avoir été fort doux dans leur vraie prononciation; & les longues & les breves, qu'on ne peut plus appercevoir, ont peut-être contribué à l'agréable variété des tons de la Musique, dans ces Vers qui étoient faits uniquement pour être chantez.

Si l'on en croit le témoignage de S. Jérôme, ils étoient composés d'un certain nombre de pieds.

Il compare les Vers de Job aux Hexamètres, & ceux des Pseaumes, des Lamentations, & des Cantiques aux Vers Liriques des Grecs & des Latins. Quelques-uns soutiennent au contraire que l'Hebreu n'a jamais été susceptible de cette Poësie metrique. Mais j'avouë que je serois bien plus porté à croire S. Jerôme que les Critiques modernes, lui dont le sentiment est appuyé par d'autres grands Personnages, & qui vivoit dans un temps où l'on avoit moins oublié cette Langue sainte.

Il faut ajouter qu'on découvre dans les Pseaumes plusieurs marques de sujétion à certaine mesure de mots & de sillabes; ce qui confirme que cette versification avoit une cadence réglée. Et d'ailleurs l'inégalité qui se trouve dans la longueur des Vers, au lieu d'être, comme on l'objecte, une negligence, ou un défaut d'Art, marque au contraire un dessein précis de se mieux accommoder à la Musique, qui aime ces Vers inégaux; cela prouve que l'Art des Vers est uni à celui du Chant. L'un & l'autre se reconnoissent encore dans les Phrases, & dans les Strophes fréquemment repetées, en forme de Refreins & d'Inter-calaires. Nous savons par l'exemple des Grecs & des Latins que ces Repetitions sont propres & réservées à la belle Poësie, particulièrement à celle qui se chante.

Les Vers Acrostiches, selon les lettres de l'Alphabet, pour soulager les Musiciens dans l'ordre où ils devoient chanter en se répondant les uns aux autres, prouvent encore que dans la Poësie Hebraïque rien n'étoit negligé de ce qui pouvoit contribuer à la justesse, & à la beauté de ces divins Concerts.

Après

Après ces reflexions sur la Poësie des Hebreux je ne consentirois pas volontiers qu'on leur disputât l'excellence de la Musique. Il est vrai que pour toucher elle dépend du goût particulier de chaque Nation plus que des regles constantes & generales. Mais à l'égard des Hebreux, si la beauté des paroles que nous avons doit servir à juger des Airs que nous n'avons pas, si le même Esprit qui a inspiré les Poëtes a inspiré les Musiciens, rien n'a dû être plus excellent. Il y a dans les paroles un feu tout divin, un transport sublime, avec dessein & avec Art, des Expressions hardies, des Figures qui enlèvent; & la Musique qui les employoit n'a pu manquer de suivre & de produire les mêmes mouvemens.

Que pouvoit il manquer à sa parfaite execution ? Il y avoit à Jerusalem plus de quatre mille Prêtres ou Levites, tant Maîtres de Musique, que Chanteurs, & Joueurs d'Instrumens, toujours occupez à ces fonctions, & qui se relevoient tour à tour pour le service du Temple. L'émulation, l'application continuelle, la gloire de réussir, le zèle, tout contribuoit à les animer. La Musique étoit ordinairement accompagnée de Danses, non seulement pour les Victoires & les Réjouissances publiques; mais encore dans toutes les Ceremonies de Religion. Il se faisoit ainsi des Processions sur les ramparts de la Ville, qui venoient finir dans le Temple. On composoit des Chœurs séparés, de troupes d'Hommes, de Femmes, de jeunes Filles, & de jeunes Garçons; comme ont été depuis les Chœurs des Grecs, qui semblent en effet imiter la hardiesse & la variété des Cantiques. Dans ceux-ci les Troupes différentes de Musiciens font des Recits, & des Chœurs qui se repondent; tantôt

c'est Dieu qui parle, tantôt ce sont les Hommes effrayez de ses menaces, ou consolez par ses promesses, ou reconnoissans de ses dons. Ainsi quoique les Hebreux eussent conservé plus de simplicité & d'uniformité dans leurs coutumes particulieres que les Grecs, il y avoit un appareil majestueux dans la celebration de leurs Fêtes & de leurs Sacrifices, qui a passé de l'usage de la vraye Religion à celles des autres Peuples & des Grecs même, qui en ont abusé par le culte rendu aux Faux-Dieux.

Ce sont les honneurs qui n'étoient dûs qu'au vrai Dieu que l'on a rendus à des Dieux imaginaires. Les sacrés Cantiques ont été le modèle des Hymnes pour les fausses Divinitez, & des Odes pour les Heros & pour les celebres Athletes. De là sont venus les Peans en l'honneur d'Apollon; de là les Dythirambes chantez aux Fêtes de Bacchus, d'où est née la Tragedie; ainsi que la Comedie a été formée par les Chançons de Village. Les Monologues des Bergers ont produit les Narrations historiques & fabuleuses, dont s'est formé le Poëme Epique. Et tout peut être rapporté à la premiere Poësie pastorale & sacrée.

Que si à notre égard ce divin Poëme, dont les expressions sensibles sont toutes formées de sentimens d'amour, & de comparaisons tirées de la Campagne, où toutes les richesses, & toutes les délices du plus magnifique des Rois se cachent sous des Figures champêtres; si ce divin Poëme, dis-je, n'a point été regardé ordinairement comme le modèle de notre Poësie pastorale, non plus que de toutes les autres Poësies liriques & dramatiques, c'est que nous l'avons toujours regardé avec un autre esprit. Bien loin d'une imitation profane

fane nous avons toujourn respecté le Cantique des Cantiques, comme étant consacré à la Religion; nous y avons toujourn reveré l'Esprit de Dieu dans les Vers du plus sage des Rois. Il a toujourn été employé parmi nous à l'explication la plus spirituelle des Saints Misteres de la Foi & de l'Eglise.

Mais, MESSIEURS, pour ramener ce Discours à ma premiere intention, & le terminer par où je l'ai commencé, je dirai encore qu'il faut porter nôtre imagination à d'autres objets que ceux qui nous arrêtent aujourd'hui, quand nous voulons traiter de la Vie pastorale, & de la Poësie pastorale. Qu'il faut faire reflexion que la Nature ne se reconnoît si bien nulle part qu'aux lieux qui sont écartez des Villes; Que Dieu répand plus sensiblement ses graces dans les Champs & dans la Solitude; Que c'est de là qu'est venu tout ce qu'il y a de meilleur au monde. Ressouvenons-nous des Patriarches Bergers, des Bergers Prophetes & Rois; de l'exemple de Moïse, qui en gardant les troupeaux vit Dieu dans le Buïsson ardent; d'Amos qui vrai Berger, ouvre ses Revelations divines, en disant qu'il est du nombre des Pasteurs, & qui répand dans toutes ses Propheties les Images champêtres qui lui sont si familières. En un mot toute la Poësie sacrée elle-même si admirable dans sa divine simplicité a-t-elle rien de plus grand que cette comparaison de David prise de la vûe des troupeaux: *Montes exultaverunt sicut arietes, & colles sicut agni ovium?*

Ces paroles ne marquent-elles pas plus sensiblement & plus vivement la presence du Dieu de l'Univers, que n'ont fait toutes les Expressions des Poëtes Heroïques? Et pouvons-nous mieux exprimer les soins de ce Grand Dieu pour nous,

qu'en disant qu'il regarde son Peuple fidelle, comme un Berger regarde son Troupeau:

Nos oves Pascha ejus.

Le nouveau Testament, aussi bien que l'Ancien, est tout rempli de ces Idées pastorales. L'Homme Dieu, & les Disciples expliquent incessamment leur Ministère celeste par des Figures pastorales & les rendent toujours plus nobles & plus reverées.

Non seulement les Rois, & les Chefs de la Religion sont des Pasteurs, le Divin Sauveur s'est donné à lui-même le nom de Pasteur. Il a laissé la conduite des Fidèles comme celle d'un Troupeau; *Pais mes Brebis*. Et la dignité de ce nom, pris dans cette Source, est si relevée, que de crainte de la profaner, je vais en détourner mon attention, pour chercher une autre origine des Eglogues, & des Idylles dont vous m'avez ordonné de vous entretenir.

Ainsi dans ce Discours general, & qui peut demeurer séparé de ceux qui suivent, me contentant d'avoir rappelé, en faveur de la Vie pastorale, une belle idée qu'on ne puisse desavouer, je la vais examiner particulièrement par rapport aux Grecs & aux Latins. Je tirerai la Poësie champêtre de cette seconde Source où nous avons pris les noms, les regles, & les exemples de nos Poësies; & de tout ce que nous appelions les belles Lettres, & les Sciences humaines.

DE



DE L'E G L O U E

E T

DE L' I D Y L L E.



UOIQUE nous ayions reconnu avec tant de vraisemblance, ou plutôt de certitude, que la Poësie a reçu sa premiere origine chez les Hebreux, nous ne laisserons pas de convenir qu'elle peut avoir eu une origine à peu près pareille parmi d'autres Peuples.

Nous savons par les Relations de tant de Pays nouvellement decouverts, qu'on n'y a point trouvé d'Habitans si grossiers & si sauvages, qu'ils ne se portassent naturellement au Chant & à la Danse, & qu'ils n'y mêlassent quelques sortes de paroles mesurées: Ce qui est proprement de la Poësie.

Mais pour la conduire à une certaine perfection, il faut rencontrer les mêmes circonstances que nous avons remarquées chez le Peuple Hebreu. Il faut que la douceur du climat contribue avec celle des mœurs à former une vie heureuse & tranquille. Se figurer des Hommes qui aient encore quelque teinture de la droite raison & de la

la premiere Innocence. Leur choisir sous un beau Ciel un Pays fertile en herbages où il se trouve de ces Animaux si utiles à l'Homme. D'abord il se fera des Bergers. On assemblera des Troupeaux qui donneront du lait avec abondance , & fourniront une délicieuse & facile nourriture.

*Illic injuste veniunt ad mulctra Capella
Refertque tenta Grex amicus ubera.*

Horace touché de ces innocentes Images, conseilloit à ses Amis de fuir dans les Isles heureuses, loin des troubles & des horreurs dont la guerre civile recommençoit à menacer sa Patrie.

De semblables idées ont donné lieu à la description de ces Fleuves de Lait, qu'on a fait couler sur la Terre, & qu'on a même transportez dans le Ciel. C'est ce qui a fait imaginer là haut cette *Voye lactée* , où l'on se figuroit que les Ames des Heros goûtoient à jamais une tranquille félicité. Un de nos Poëtes l'exprime ainsi après les Anciens.

*Du haut de la Voute azurée,
Où le long d'un Fleuve de Lait,
Les Heros goûtent à souhait
Un Bien d'éternelle durée.*

Représentons-nous donc la naissance de la Musique & de la Poësie, en quelque belle Contrée, parmi des Hommes heureux & innocens. Imaginons-nous d'abord des Bergers qui conduisoient leurs Troupeaux dès le matin, dans les Plaines fleuries, le long des paisibles Rivieres. Pendant le jour ils les retiroient à l'ombre des bois & des col-

collines. A ces heures-là jouissant du repos, en des grottes fraîches, sous l'épaisseur des arbres, ils entendoient le chant des oiseaux, & ils furent imperceptiblement excitez à imiter ces fredons & ce doux ramage.

At liquidas Avium voces imitauer ore.

Les Zephirs qui agitent les feuillages par des fremissemens legers, & qui en passant au travers des Roseaux, font ouïr une espeece de gémissement tendre & harmonieux, donnerent lieu d'inventer ces divers instrumens qui seconcent si bien la voix humaine, & servent à former tant d'agrecables sons.

1 *Et zephiri cava per calamorum sibila primum
Agrestes docuere cava inflare Cicutas,
Inde minutatim dulces didicere querelas
Tibia quas fundit digitis pulsata Canentum.*

Leur équité naturelle ne connoissoit alors d'autres Ennemis que les animaux farouches & mal-faisans; après s'être unis pour leur sûreté commune; Ils s'unirent pour leurs innocens piaïfirs. Ils employèrent ce loisir à jouer de leurs flutes & de leurs chalumeaux.

*Præsertim cum tempestas ridebat, & anni
Tempora pingebant viridantes floribus herbas
Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
Consuecrant; agrestis enim tum Musa vigebat.*

Ils commencerent à exprimer leurs sentimens. La diversité des saisons, les richesses & les beautez

tez

tez de la nature, la brillante clarté du jour, la pure serenité des nuits, le retour de l'Aurore qui les appelloit aux champs, le coucher du Soleil qui les avertissoit de retourner à leurs cabanes furent apparemment le premier sujet de leurs chansons. Les passions s'y mêlerent, l'émulation pour le chant, l'ambition pour le prix. L'amour principalement, qui ne peut manquer de naître dans la liberté, parmi des occupations innocentes, leur enseigna bientôt à chanter leurs tendres plaintes, & leurs doux contentemens. Les graces naïves, & l'aimable sincérité des Bergeres leur inspirerent, avec une tendresse véritable & constante, tout ce que la Poësie a de plus agreable & de plus doux.

D'ailleurs contents & comblez de biens quand les saisons leur étoient favorables, ou quand les temps leur étoient contraires, affligez par les orages & les calamitez, ils apprirent à reverer une secrète puissance qui envoyoit le mal & le bien. N'ayant plus d'idée du vrai culte, ils adorèrent autant de Dieux qu'ils crurent éprouver de faveurs & de secours, ou qu'ils ressentirent de craintes & de malheurs. Leurs troupeaux, leurs vendanges, & leurs moissons étant toute leur esperance & toute leur joye, quand ils avoient fait leurs Recoltes ils mêloient toutes leurs ceremonies sacrées de danses, de chants, & de festins.

Mais le desordre qui étoit arrivé parmi des hommes éclaircz d'abord par une lumiere divine, ne pouvoit manquer d'arriver parmi des esprits grossiers, livrez à l'ignorance & à l'illusion. La fraude, l'orgueil, la jalousie amenerent bientôt les divisions, & les querelles. Les Hommes sont naturellement trop envieux les uns des autres, &
trop

trop ennuyez de leur propre felicité , pour demeurer long temps en repos. Les plus foibles furent par tout exposez à la violence des plus forts. Dans l'innocence des premiers Hommes floriffoit en la Vie pastorale & ses paisibles exercices. Ensuite la défense de ces Hommes innocens a signalé la vie des Heros. De là vint l'autorité des Capitaines , & des Rois que les Peuples choisissoient eux-mêmes pour en être protegez & defendus. Il se trouva aussi de genereux Pasteurs qui savoient prendre les armes , & se bâtir des aziles pour leur propre défense. Et il en est quelquefois sorti de vaillantes Nations.

Le bonheur de la Vie pastorale n'a donc pu durer que parmi les Peuples qui ont eu assez de raison & de sagesse pour se contenter des biens qu'ils possédoient , & vivre justement & tranquillement ; conservant la paix au dedans , au même temps que par leur courage & leur union , & par l'assiette avantageuse de leur pays , ils ont scû se garantir des outrages du dehors. Et ces mêmes Peuples qui ont ainsi exercé heureusement la Vie pastorale , ont sur tous les autres cultivé la Musique & la Poësie , & les ont principalement consacrées à la Religion.

On recherche dans quelles occasions , & chez quels Peuples ces Chansons qui furent nommées *Bucoliques* par les Grecs , ont premierement commencé. Quoique cette recherche regarde particulièrement la Grece & la Sicile , il s'y trouve beaucoup d'incertitude & d'avis differens. Selon plusieurs , elles ont été d'abord consacrées à Diane dans la Laconie , apparemment à cause que cette Déesse préside aux Rivières & aux Forêts , & qu'on a crû même qu'elle venoit souvent chas-

fer aux bords de la Riviere d'Eurotas , & dans la sombre Forêt d'Erimante.

D'autres, sans désigner aucun lieu, assurent que ces Chants ont été premierement adressez à Bacchus conducteur des Nymphes & des Satyres, qui se plaisent aux Concerts & aux réjouissances champêtres.

D'autres les offrent à Mercure aussi Dieu des Bergers, & pere de Daphnis, Sicilien, le plus considerable des Pasteurs, estimé communément le premier Auteur des Chançons Bucoliques. célébré dans les Vers de Theocrite & de Virgile.

Il y en a qui les croient dûs par préférence à Pan, aux Faunes, & aux Silvains, Dieux habitans des Forêts, reverez particulièrement dans l'Arcadie, & reconnus par tout pour les protecteurs des Bergers & des Troupeaux.

Pan curat oves oviumque Magistrus.

D'autres enfin à Apollon Nomien, c'est-à-dire Berger, en memoire de ce qu'il avoit gardé en Thessalie les Troupeaux du Roi Admete.

Mais ces Bergers qui chantoient ainsi en l'honneur des Dieux n'avoient-ils pas été instruits auparavant? Ne s'étoient-ils pas, comme nous venons de le remarquer, exercez dans les Forêts avant que de paroître dans les Temples & dans les Villes, & de porter leur émulation jusqu'à faire des défis publics pour la gloire de leurs Chançons. Il a donc été naturel de leur donner pour premiers Maîtres ces Dieux mêmes que leurs Chants honoroient, & que l'on croyoit présider aux Forêts, & à la Musique.

On

On a donc attribué l'invention de la Flûte & des Chalumeaux à Pan.

Pan primus calamos cerâ conjungere plures in-
stituit.

On a dit aussi que Bacchus, Silenê, & les Dieux champêtres qui le suivent, ont les premiers enseigné les Chansons rustiques.

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem.

Que Mercure avoit formé & adouci les mœurs sauvages des premiers Hommes.

Facunde nepos Atlantis,
Qui feros cultus Hominum recentum
Voce formasti, catus, & decora
More palestra
Curvaque Lira parentem.

Que le Dieu des Vers lui même, & c'est ce qui lui appartient, avoit formé, en Thessalie le chant des Bergers. On en voit une description si élégante qu'il est impossible d'y rien adjoûter; quand le jeune Telemaque, à l'exemple d'Apolon instruit les Bergers parmi lesquels il vivoit en Egypte.

Les Muses, qui se plaisent au silence des bois, ne pouvoient manquer de seconder les soins d'Apollon. Euterpe, l'une d'entre elles, inspiroit particulièrement les Chansons pastorales. Et ces filles de Jupiter devoient avoir une secrète inclination pour cette Poësie. Le Maître des Dieux étoit

étoit déguisé en Berger quand il se fit aimer de leur mere Mnemosine.

Homere, dont les Poëmes ont paru inspirez par le Dieu des Vers lui-même, & qui enseignoit aux Grecs leur Morale & leurs Loix sacrées, avec toute l'excellence de la Politique, de la Guerre, des Sciences, & des Arts, fait paroître dans la vie ordinaire de ses Heros la même simplicité & les mêmes occupations des anciens Hebreux. Quoiqu'il décrive tant de Combats & tant de Voyages, il semble que dans l'Odyssée, il ait eu dessein de recommander & d'élever la Vie pastorale.

Il choisit la Sicile cette Isle heureuse, abondante en tout ce qui regardoit les richesses champêtres, & qui a été si renommée par ses Poëtes Bucoliques. Il y place les Troupeaux consacrez au Soleil. Pour faire distinguer par un beau Contraste, les Pastres farouches d'avec les nobles Bergers, il trace deux Tableaux differens; l'un représente des Hommes affreux vestus de peaux toutes herissées & toutes sanglantes; les Ciclopes, dit-il, ont un grand ordre parmi leurs Troupeaux, ils mettent les chevreaux d'un côté & les agneaux de l'autre, mais ils sont sans justice, sans société, sans humanité, si cruels & si barbares qu'ils devorent les Etrangers qui tombent entre leurs mains: les Lestrigons aussi barbares & aussi cruels, nourrissent grand nombre de Troupeaux, mais ils boivent le sang humain mêlé avec le lait.

Dans une peinture opposée ce divin Poëte fait voir les Nymphes Lampecie, & Phaëtuse, filles du Soleil, qui vivent dans une douce & sage tranquillité, sans autre soin que de leurs Bergeries. Le Soleil lui-même se fait un doux plaisir de leur

pro-

produire de gras pasturages, il aime à voir sauter les moutons sur les herbes & sur les fleurs. Pour venger le tort qu'on a fait à ces Troupeaux, il menace de refuser la lumière au monde; c'étoit ma joye, dit-il, de les voir croître, de les voir le matin aller au pasturage & de les voir revenir le soir en bondissant.

Les Travaux infinis qu'endura Ulysse ne font qu'un effet de cette vengeance. Ses compagnons, qui avoient fait le crime, perirent malheureusement jusques au dernier. Ces opinions publiques, auxquelles s'accommodoit Homere, montrent combien la condition de Pasteur étoit estimée, & qu'elle étoit non seulement respectable aux Hommes, mais encore chérie des Dieux.

Ce n'étoit pas chez les seuls Hebreux que l'on voyoit des Hommes passer de la conduite des Troupeaux à la conduite des Peuples. S'il y avoit eu des Chefs de cette Nation, & des Princes Bergers, il s'en est trouvé de même dans la Syrie, dans l'Afrique, dans la Phrygie & dans la Grece. Le jeune Assyrien, qu'on fait aussi Roi d'Arabie, Adonis si cher à Venus, avoit été Berger. Pâris fils de Roi, que l'on disoit avoir été le Juge des Déeses, étoit Berger sur le Mont Ida, & causa avec la Guerre de Troye, tous ces grands evenemens qui interessèrent les premiers Peuples de l'Univers.

La Grece partagée en plusieurs Etats à peu près égaux, songeoit plus à la liberté generale qu'à la grandeur particuliere. Dans ces divers Etats, liez par un nœud commun, & policez par de sages Reglemens, si les Pasteurs ne regnoient pas, ils étoient considerables auprès des Rois. Le faste & la superfluité excessive furent long temps à s'in-

C'étoit un Pays charmant au milieu de la Grece, abondant en pasturages, arrosé de Fleuves délicieux, l'Alphée, le Ladon, l'Erimante si renommez. Là étoient des Vallons fertiles, des Côteaux couverts d'Arbres & de Fleurs. Il n'y a pas un nom qui ne soit consacré par la Poësie. La Ville & le Lac de Stymphale, sans parler des autres; Tegée, Orchomene, Mantinée, Megalopolis; les Monts Nonacris, Pholoé, Parthenius, Cyllene, & sur tout ce Mont *Licée*, & ce Mont *Ménale*, où l'on croyoit que Pan le Dieu des Bergers, & qui étoit pris pour la nature même, faisoit sa demeure avec les autres Divinitez champestres.

Le premier soin de Jupiter après l'embrassement de Phaëton, fut de rétablir ce beau Pays.

*Terras hominumque labores
Perspicit Arcadia tamen est impensor illi
Cura sua, fontesque & nondum audentia labi
Flumina restituit, dat Terra gramina, frondes
Arboribus, læsasque jubet revirescere silvas.*

Ce que la Traduction de Marot, dans son vieux Stile, rend si agreablement & si naïvement.

*Mais par sus tout il mit son Estudie
A reparer son Pays d'Arcadie,
A rétablir les Fleuves & ruisseaux
Qui n'osoient faire encor couler leurs Eaux.
Herbes & Fleurs à la Terre rendit,
Feuilles & Fruits sur les Arbres pendit,
Et les Forests gastees de l'ardent
Fit revêtir de nouvelle verdure,*

Ce beau Pays, à l'envi de la Crete, se glorifioit de la naissance du Maître des Dieux. Ces Peuples tranquilles & fortunez, révèrent de leurs Voisins, en étoient souvent les Arbitres. Enfermez de leurs Fleuves, couverts de leurs Montagnes, au milieu des autres Estats de la Grece, qui leur servoient comme de rempart, ils s'appliquoient sûrement au soin de leurs Troupeaux. L'ombrage des Forêts & l'abondance des Eaux rendoient, il est vrai, leur Contrée plus froide que les circonvoisines, & faisoient croire que l'air y étoit plus pesant. D'ailleurs séparés du Commerce, avec des manieres & un langage simples, ils furent accusez d'être grossiers par les autres Grecs plus déléz & plus corrompus; il y en avoit même des Proverbes dans la Grece. Mais peut-être pouvoient-ils répondre à cette accusation, comme ce Lacedemonien à qui un habitant d'Athenes faisoit un semblable reproche; Il est vrai, lui dit-il, que nous sommes si grossiers, que nous n'avons encore pu apprendre vos vices & vos déreglemens. Il est certain que les Arcadiens étoient fort estimez. Ces Pasteurs savoient faire la guerre quand la nécessité les y obligeoit. Mars lui-même, le Dieu de la Guerre, selon quelques-uns, étoit Arcadien, ils avoient anciennement vaincu & assujetti les Lacedemoniens. Et l'on voit que dans le temps où Sparte étoit la plus florissante, ce Peuple tout guerrier, uniquement devoué aux armes, tira une grande gloire d'avoir vaincu une troupe d'Arcadiens en nombre égal. Dardanus le Fondateur de Troye étoit sorti d'Arcadie. Evandre, avec une Colonie de ses Arcadiens, porta les Lettres & les Disciplines dans l'Italie, & jetta ainsi les fondements

ments de la gloire de Rome. Philopœmen si grand Capitaine, & le dernier des illustres soutiens de la gloire & de la liberté de la Grece, étoit de Megalopolis. Polybe l'ami de Scipion, Historien, Philosophe, Guerrier, & Politique étoit de la même Ville.

La premiere Ville de la Grece avoit été bâtie en Arcadie, & il y eut aussi une Ville Arcadie qui reçut les Loix de Platon, & se gouverna sur l'idée de sa Republique, par le moyen d'Aristonime qui lui fut envoyé par ce grand Philosophe.

Mais enfin la plus durable gloire des Arcadiens, & ce qu'on ne peut leur contester, c'est l'excellence de la Vie champêtre, & la perfection de la Musique. On a pris de là l'idée parfaite des Bergers, on y a placé la Scene de leurs aventures. Il est à présumer que la beauté de leurs Chants s'étoit répandue dans toute la Grece; & que c'est à cause de leur Langue Dorienné, que la dialecte en est demeurée particuliere à la Poësie Bucolique. Leurs Vers ont été si beaux & si agreables qu'on n'a plus voulu exprimer de semblables pensées que par les mêmes sons. Ce qui est encore confirmé par l'exemple des Pasteurs de Laconie, à qui on attribuoit les premiers Chans Bucoliques pour la Feste de Diane. Ils étoient en effet voisins des Arcadiens, peut-être leurs Disciples. L'Arcadie même avoit fait partie de la Laconie, & les Laconiens parloient aussi cette Dialecte Dorienne, que les Arcadiens avoient renduë, pour ainsi dire, la Langue pastorale. Non pas qu'elle fût plus grossiere que les autres mais plutôt parce que l'usage de la Musique en avoit rendu les terminaisons plus douces, & les mots plus propres

à la Poësie chantante. Ce qui est si vrai que les plus grands Poëtes de la Grece employoient ce langage Dorien pour les Chœurs des Tragedies; & que les belles Hymnes de Callimaque, faites pour être chantées solennellement dans les Temples, étoient en cette même Dialecte.

On conte ainsi l'Histoire de ces Pasteurs Laconiens. Lorsque Xerxés passa l'Hellepont avec une prodigieuse Armée, la consternation & l'épouvante furent si grandes parmi les Peuples de la Grece, que la plupart abandonnerent les Villes, & se cachèrent dans les Antres & dans les Forêts. L'orage passé, après la fameuse Bataille de Marathon, les Lacedemoniens revenus dans leur Ville devoient ce jour là même célébrer la Feste de Diane; les Filles qui avoient accoutumé de chanter à cette solennité étant absentes, on appella les Pasteurs voisins. Et ces nouveaux chants adressés à la Déesse réussirent si bien, qu'ils passèrent en coutume, & se pratiquerent depuis avec plus de pompe & d'appareil.

D'autres disent que ces chants solennels pour Diane furent instituez en Sicile, après la cessation d'une maladie contagieuse qui détruisoit tous les Troupeaux, & que l'on celebra des Fêtes en l'honneur de *Diane liberatrice*.

Une autre opinion les fait naître aussi en Sicile, par de différentes occasions. Entr'autres, on dit qu'Oreste errant dans cette Isle, au retour de la Tauride, où il avoit enlevé la Statue de la même Déesse, la plaça sur les Autels avec des chants & des honneurs dignes de la protection & des graces qu'il avoit reçues.

Ainsi la préférence pour l'honneur du chant pastoral roule entre la Grece & la Sicile; mais leur

leur destinée est bien différente. Les Bergers Arcadiens, les plus celebres dans la Grece, n'ont conservé que leur seule reputation en general; leurs noms sont ignorez; leurs chants qui ont été si vantez se sont évanouis dans l'oubli, ou se sont confondus parmi ceux qui les ont suivis. De tous les Poëtes Grecs on ne se souvient que du seul Stesichore, pour avoir composé des Idylles, & encore étoit-il de la Ville d'Hymere en Sicile: on cite de lui une Idylle sur l'amour. La Sicile par les chants de Theocrite a recueilli tous les honneurs de cette Poësie. Daphnis, Diomus, Comotas, & d'autres Siciliens avant lui, avoient été fameux en ce genre; lui-même les a nommez comme les premiers Maîtres de la Poësie Bucolique; mais il ne reste rien d'eux que les louanges qu'il leur donne. Il est unanimement reconnu pour le Maître de l'Idylle; & Virgile lui a confirmé cet honneur, en l'imitant & faisant gloire de l'imiter.

Avant Theocrite les Poëtes qui chantoient dans ces Fêtes pastorales, & qui parloient des Troupeaux, des Bois, des Prairies, & d'avantures arrivées dans les lieux champêtres furent appelez *Bucoliastes*, ou *Poëtes Bucoliques*; & les Ouvrages où ils exprimoient ces choses furent appelez *Poëmes Bucoliques*, ou *Bucoliques* simplement. Mot qui étoit formé en Grec de celui de Bœufs ou de Bouviers. Il étoit agreable, non seulement à l'oreille, mais encore à l'esprit des Grecs. Les bœufs ont été les premieres richesses. Depuis même que l'or & l'argent entrèrent dans le Commerce, la Monnoye portoit l'empreinte d'un Bœuf, & en avoit le nom. Le Peuple n'avoit garde de mépriser le nom & la figure de ces

animaux qui lui représentoient ses premières richesses, & qui lui en montroient de nouvelles si commodes & si recherchées. Si bien que des trois sortes de Pasteurs principaux, ceux qui nourrissoient des Bœufs étant les plus riches & les plus confiderez, ils furent cause qu'on donna à la Poësie ce nom de *Bucolique*.

Ce n'est pas que ceux qui nourrissoient des Brebis, & à qui l'on n'avoit d'abord donné le rang qu'après ces premiers, ne fussent du moins aussi agréablement employez depuis dans les Ouvrages Bucoliques. Leur condition avoit quelque chose de plus tranquille & de plus délicat, qui leur donne une grande part dans la Poësie.

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Le mot de *Bucolique* est donc le nom general qu'on a donné à toute la Poësie pastorale & champêtre; & celui d'*Idylle*, qui sert de Titre aux Ouvrages de Theocrite, est un nom particulier. Il ne veut dire que Chanfouquette, ou petit Ouvrage en Grec *Eydilium*; en Latin *Speciuncula*, *Imaguncula*, par comparaison à ces figures délicates gravées sur des pierres précieuses qui servent de Bagues & de Cachets. Ce Titre fut donné par excellence à ces petits ouvrages, où les Poëtes Bucoliques décrivent si gracieusement les charmes de la vie champêtre, & insinuent une si douce Morale. Ou plutôt Theocrite, l'avoit choisi lui-même par modestie, selon quelques uns, pour confondre d'autres Poëtes qui donnoient des noms trop superbes à leurs ouvrages, & qui se vantoient d'élever leurs Chanfons au dessus des Pins & des Cedres des plus hautes Forêts.

Vir-

Virgile en laissant le nom general de Bucolique à dix Poëmes qu'il a composez de cette nature, les nomme chacun en particulier, *Eglogue*; & ce mot, aussi emprunté des Grecs, a une signification indeterminée, comme *Idylle*. Il veut dire parmi les Latins *Electio*, *decerpta*, *seorsim collecta*; choix, separation, triage. Il signifie aussi *sermocinatio*, *explanatio*, *colloquium*; Entretien, Discours, Dialogue. Si bien qu'joignant ces significations à l'idée des personnage qu'on introduit, cela veut dire; *Entretiens choisis de Bergers*. Ce qui est à remarquer; comme si Virgile vouloit faire entendre, par le seul titre, que ce n'étoit pas des Bergers communs qu'il faisoit parler.

On ne voit pas, ce me semble, que jusqu'à Virgile les Romains eussent connu la Poësie Bucolique, & les Idylles des Grecs, quoique dès le commencement de Rome ils eussent imité les Grecs dans l'empreinte de leur Monnoye.

Servius Rex ovium boümque effigie primus as signavit.

Pecunia ipsa à Pecore appellabatur.

Rome avoit été fondée par des Bergers & des Laboureurs. Ils se ressouvenoient de leur origine, & vécurent longtemps dans la frugalité & dans la moderation. Les noms de leurs plus grandes familles sont tirez des fruits, & des exercices de la Campagne. La Feste appelée parmi eux *Palilia*, en l'honneur de *Pales*, Déesse des Bergers, étoit la Feste solemnelle de la fondation de ce superbe Empire.

Ils la reconnoissoient si bien pour leur Patrone,

qu'après la défaite & l'affujettissement des Salentins, ils bâtirent un Temple à cette Divinité champêtre; comme pour lui rendre hommage d'une victoire qui achevoit de leur donner toute l'Italie.

Mais ces Pasteurs furent trop occupez au Gouvernement & à la Guerre, pour s'amuser à chanter paisiblement des Eglogues & des Idylles. S'ils savoient cultiver la Terre & faire valoir leurs Métairies, ils savoient encore mieux vaincre leurs Ennemis. Ce ne fut qu'après s'être agrandis du débris de tant d'Estats, & s'être enrichis des dépouilles de l'Univers, qu'ils s'aviserent d'envier aux Grecs l'excellence des Arts, & les charmes de l'Eloquence & de la Poësie.

Virgile commença à faire goûter à Rome l'ingenieuse douceur de la Poësie Bucolique; & ce digne essai de son genie n'est pas son Ouvrage le moins achevé. Personne d'entre les Latins ne l'a pû approcher dans cette Carrière qu'il leur avoit ouverte. Et s'il s'est trouvé encore des faiseurs d'Eglogue, je ne voi pas qu'ils nous puissent obliger à une attention bien particuliere. Un Nemesianus, un Calpurnius, & d'autres plus modernes, avec tout leur art & toutes leurs peines pour inventer des tours nouveaux & naturels, n'ont fait que suivre d'assez loin les traces de Virgile, & n'entrent point du tout en concurrence avec lui.

La Poësie & l'Eloquence ont été au comble de leur force & de leur gloire au temps d'Auguste; & tout a diminué depuis, ou s'est anéanti. Les Tiberes, les Caligula, les Neron par leurs vices, & par leurs passions insensées ont tout corrompu. La licence des mœurs & l'indigne servitude ne manquent point de produire l'ignorance, &

& le dereglement dans les esprits; elles étouffent les belles Lettres, qui d'ordinaire sont compagnes de la vertu, ou du moins qui ne peuvent jamais se separer de l'ordre & de la raison.

Si de temps en temps sous les bons Empereurs, & sous des Regnes heureux, il a encore paru quelques rayons d'esprit, ce sont comme les beaux jours qu'on voit quelquefois à l'approche de l'Hyver, qui sont bientôt troublez, & bientôt obscurcis. On vit arriver la decadence de l'Empire & de la Latinité, & les Lettres perirent par l'inondation des Barbares. Dans les nouveaux Empires qui se sont élevez au milieu des guerres, des calamitez, & des revolutions continuelles, il n'a guere été question d'Eglogues, ni de Chançons pastorales. La Poësie chassée à diverses fois de l'Europe a été un temps réfugiée chez les Arabes, avec les plus sublimes Sciences.

J'apprends du savant Prélat nôtre Confrere, M. d'Avranches, qu'il y a eu parmi les Arabes plus de Poëtes qu'en aucun pays du monde, & que les plus habiles de ces Poëtes ont traité l'amour en des Eglogues. Quelques-uns de leurs Livres sur cette matiere, nous dit-il, sont passez en Occident. Plusieurs de leurs Caliphes mêmes se sont appliquez à la Poësie. Je ne saurois croire que parmi ces Princes, & parmi une infinité de Poëtes considerables qui vivoient dans les delices & dans la splendeur, la Poësie Bucolique, s'ils l'ont pratiquée, fût autre chose qu'un tissu ingenieux d'Allegories, de Metaphores & de Comparaisons, selon le genie des Orientaux; & à peu près telle que je m'imagine qu'une Eglogue devroit être composée aujourd'hui pour occuper agréablement d'habiles Lecteurs.

La Noblesse Françoisé, toute adonnée aux Armes & aux Tournois, étoit peu propre à goûter ces Allegories, & ces Figures paisibles & champêtres. Elle connoissoit au plus *les Jeux & les Danses sous l'Orme*; où parmi des Dames & des Cavaliers, l'on proposoit, & l'on decidoit *des questions qui regardoient l'honnête amour*. Les Poètes Provençaux recitoient des Contes plaisans, & des Aventures Chevaleresques pour divertir les Seigneurs qui les appelloient à leurs Assemblées. Les Villageois alors, comme ils sont aujourd'hui en beaucoup de Contrées, n'étant que de malheureux Esclaves, les plaisirs de la Vie pastorale & les Chançons qui les décrivent si élégamment étoient des choses profondément ignorées.

Depuis le glorieux Renouvellement des Lettres les Eglogues & les Idylles sont venuës en France, avec les Sciences & la Poësie. Mais il faut avouer que c'est l'esprit de Theocrite & de Virgile qui a été ressuscité. Ce sont leurs personnages qu'on a fait parler, & non pas les Bergers qui se presentoient à nos Poètes. Nos Ecrivains n'ont point eu d'autre vûë que d'imiter une sorte de Poësie qui leur paroissoit aussi agreable qu'elle leur étoit nouvelle, & dont les ingenieuses Meta-phores sembloient propres à exprimer leurs sentimens avec plus de naïveté & de délicatesse. On a commencé par des Traductions. Ces Poësies, ce me semble, nous ont été plutôt connuës sous le nom d'Eglogue, que sous celui d'Idylle; de la même façon que Virgile avoit imité les Idylles de Theocrite, nous avons d'abord traduit les Eglogues de Virgile, & ensuite nous les avons imités. Encore aujourd'hui même comme les Auteurs Latins sont leus davantage, & sont entendus

tendus de plus de gens que les Grecs , le mot d'Eglogue est plus familier & plus ordinaire que celui d'Idylle.

Octavien de saint Gelais , Evêque d'Angoulême, rendit François, ce mot d'Eglogue, il y a plus de deux cens ans, en donnant une Traduction des Eglogues de Virgile. Marot mit en nôtre Langue l'Eglogue de Pollion accommodée à la naissance d'un Enfant Royal. Il fit une plainte en forme d'Eglogue sur la mort de Louïse de Savoye mere du Roi François I. & une autre Eglogue au Roi même. Ronsard en a fait plusieurs qui tiennent place parmi ses plus considerables Ouvrages. Baïf, Belleau, Amadis Jamin, & quelques autres Poëtes, les uns connus, les autres ignorez, ont aussi composé des Eglogues de différentes manieres.

Aufonne est le premier, à ce qu'on dit, qui ait donné des Idylles Latines. Une de ses Idylles qu'on estime le plus, & qui est celebre, n'est point du tout un Poëme champêtre, au contraire c'est une énumération fort serieuse des miseres de toutes les conditions de la vie humaine. Ange Politien, un Hocbanus, & beaucoup d'autres, ont aussi fait des Idylles Latines avec reputation.

On voit dans Buchanan un Poëme qu'il appelle Silve, & qui pourroit être appelé Eglogue. Sous le nom de deux Nymphes, il y designe la France & le Portugal, comme Virgile dans sa premiere Eglogue, avoit designé Rome & Mantouë, sous le nom d'Amarillis & de Galatée.

Grotius a mis parmi ses Silves une Idylle de lui intitulée *Mirtile*; mais c'est une Idylle *Mate-lote*, ou *Marine*, & non pastorale, *Idyllum nauticum*.

ricum. Il y a dans ses Poësies quelques Traductions de Theocrite, auxquelles il ne met aucun Titre. Les Italiens ont donné des Eglogues & des Idylles. Les Espagnols, les Anglois ont beaucoup de Poësies pastorales. Je ne m'arrête ici qu'aux seuls Italiens que je connois le mieux.

On trouve dans la *Sampogna* du Marin *Idyllii favolosi*, *Idyllii pastorali*, *Eglogue*, & *Rime favolose & Boccarecciè*. Apparemment il prétendoit y marquer de la différence. Le Preti son ami & son admirateur nous a donné aussi des Idylles, & Rampalle à leur imitation. Il croit être le premier qui ait employé ce nom en notre Langue; cependant quelques vieux Auteurs François fort oubliés s'étoient servis du mot d'*Idylle*, ou d'*Idyllie*. D'autres qui ont voulu employer celui de *Foresteries*, n'ont point été suivis.

Nous devons remarquer, pour l'honneur de l'Eglogue Française, que si un Evêque, Octavien de saint Gelais, l'a introduite dans l'Enfance de notre Poësie, un autre Prélat, M. Godeau Evêque de Vence, l'a portée, avec plus de dignité, à une grande perfection, dans l'état le plus florissant de notre Langue. Il nous a donné de merveilleux Ouvrages, sous le Titre d'Eglogues sacrées & spirituelles.

M. de Segrais, que nous venons de perdre, qui sembloit avoir pris avec l'air pastoral, l'esprit même de Virgile, a donné le même nom d'Eglogue à ces belles imitations.

Le Docte Mr. Menage s'est exercé en ces sortes de Poèmes, qu'il appelle les uns, Eglogues, les autres. Idylles. Il le fait exprès, sans doute; & je remarque qu'il se sert du nom d'Eglogue lorsqu'il introduit des Bergers, & du nom d'Idylle

le

le lorsqu'il fait parler un Moissonneur, un Vandangeur, un Jardinier, un Pêcheur, un Oïseleur. Il réserve ainsi le nom d'Eglogue aux entretiens des seuls Bergers; mais il n'a point trouvé cette distinction dans Theocrite. Que ce Maître de l'Idylle fasse parler des Pêcheurs, ou des Moissonneurs, il n'appelle point ces Ouvrages autrement que ceux où il fait parler des gardeurs de Troupeaux.

Sannazar n'y faisoit point de difference non plus. Nous voyons de lui *Eglogue piscatorie*.

Madame des Houlières a employé aussi, tantôt le nom d'Eglogue, tantôt le nom d'Idylle, dans ses aimables & galantes Poësies.

M. de Fontenelle qui fait donner un tour fin & enjoué à tout ce qu'il écrit, a fait, avec des sentimens peu soumis pour les Anciens, un Discours sur l'Eglogue, ensuite de plusieurs Eglogues fort galantes, qu'il rassemble sous le nom de Poësies pastorales.

M. de Longepierre nous a donné, avec des Prefaces, & des Commentaires, la Traduction des Idylles de Theocrite, de Bion & de Moschus; & un Volume d'Idylles nouvelles de son invention.

Enfin nous avons de M. Racine ce Chant pastoral, à la louange du Roi, sur le bonheur de la Paix, qui fut chanté à Seaux; & qui est encore chanté tous les jours sous le nom d'Idylle de Seaux.

Ces differens Titres ont pû faire naître la question s'il y avoit effectivement de la difference entre l'Eglogue & de l'Idylle? On répondra, si l'on veut, qu'il n'y a point de raison essentielle qui fasse plutôt employer le mot d'Eglogue que celui

d'Idylle. Elles ont toutes deux la même chose; comme on le voit clairement par les Bucoliques de Virgile, qui sous le nom d'Eglogue n'ont été que la Traduction, ou l'imitation des Idylles de Theocrite. Il a seulement plû à Virgile d'appeler de ce premier nom ce que Theocrite appelloit de l'autre.

Cependant je croirois qu'une distinction précise seroit bonne à faire; & j'en pense même, sur ce que je viens de dire, de Menage, de Grotius, d'Aufonne, du Marin, du Preti, de Rampalle, de Madame des Houlières, & de quelques autres, que cette distinction s'est déjà introduite, comme insensiblement. On peut remarquer sans doute de la différence dans la chose aussi bien que dans le nom.

Qu'on y fasse reflexion, MESSIEURS, on verra qu'entre les dix Eglogues de Virgile, il y en a trois à qui les Savans veulent ôter ce nom; disant que ce ne sont pas proprement des Eglogues, puisqu'elles n'ont rien de pastoral & qu'elles sont trop relevées.

A l'égard de Theocrite même, il n'y a qu'un petit nombre de ses Idylles à qui les Critiques veulent conserver le Titre de Pastorales; les autres en doivent être séparées. Par exemple l'Europe, qui comme vous vous en souvenez, MESSIEURS, est une espece de petit Poëme épique, où le ravissement d'Europe, & la Metamorphose de Jupiter sont décrits. Cela fait, ce me semble, un genre d'Idylle à part. Et je ne croi pas qu'aujourd'hui, si nous en composions de semblables, nous pussions leur donner le nom d'Eglogue: comme on feroit en prenant pour modèle les autres Idylles qui sont purement pastorales. Il y

en

en a encore d'autres de lui , de Bion , & de Moschus qui ne pourroient plus à nôtre égard être nommées Eglogues.

Si je ne me trompe, Ronsard a imité plusieurs choses de Theocrite, qui ne pourroient recevoir le nom d'Eglogue, & qui pourroient conserver celui d'Idylle. Il a donné au petit Poëme de la Quenouille, au Ciclope amoureux , à Hylas & à d'autres Ouvrages, des Titres tous differens, selon qu'il lui a plû, par exemple d'Ode, d'Élegie, d'Hymne, & n'use jamais de celui d'Eglogue que pour la Poësie pastorale.

On reconnoîtroit donc par là, que nous voulons distinguer ce que les Anciens avoient confondu. Ils donnoient des noms indéterminez à ces Ouvrages, & nous y avons attaché des idées particulieres, qui les séparent. En general, ce qu'on nomme Idylle comprend bien ce qu'on nomme Eglogue; mais l'Eglogue n'enferme pas tous les sujets qui peuvent être la matiere de l'Idylle. Il n'y a que l'Idylle pastorale qui soit la même chose que l'Eglogue. Ainsi la signification d'Idylle sera plus étendue que celle d'Eglogue.

Que l'on fasse une description de quelque aventure, telle qu'elle soit; que l'on represente quelque beau trait de la Fable, ou de l'Histoire; qu'on expose quelque Peinture simplement morale; mille autres sujets qui viendront dans l'esprit, tout cela peut-être appelé Idylle. Au lieu que le nom d'Eglogue, par une idée singuliere qui s'est insensiblement établie, demeure particulièrement attaché aux Entretiens, & aux Descriptions champêtres, & presente une Image plus distincte de Bergers & de Troupeaux.

Enj

Encore une raison de séparer quelquefois l'Eglogue de l'Idylle, c'est la nécessité de distinguer d'autres Poèmes qui en sont produits. Pour parvenir à cette distinction exacte, il faut considérer en general la constitution des Eglogues & des Idylles. On remarquera qu'il y en a de trois sortes. Tantôt c'est le Poète qui parle seul, faisant une narration, ou une description; tantôt il mêle à son Recit la parole & l'action de ses personnages; tantôt il ne parle point du tout, & ne fait parler & agir que ses Acteurs. C'est de cette dernière sorte d'Eglogues, & de ces Idylles pastorales, où les Acteurs s'entretiennent que l'on a formé l'Idée d'un nouveau genre de Poësie Dramatique; & d'où l'on croit en effet que les Anciens ont pris la Comedie même, qui, selon beaucoup de Savans, aussi bien que l'Idylle ou l'Eglogue, est originaire de Sicile. Ces Dialogues de Bergers, liez par un sujet, & des intrigues; disposés avec art, avec un nœud, & un dénouement, sont devenus des Pieces de Theatre; & le mot d'Eglogue ni d'Idylle ne leur convient plus. Le nom de Bergerie même, & de Pastorale, qu'on leur donne, n'est plus une Epithete, ni un nom general, comme celui de Bucolique, ou de Poësie Bucolique; c'est le nom d'un Ouvrage particulier qui reçoit lui-même des Epithetes. Une belle Pastorale, une Pastorale bien conduite, heureusement inventée; comme on dit une belle Tragedie. *Les Bergeries de Rasan* sont admirables. *La Silvie de Mairet*, *l'Amarante de Gombaud*, *l'Amarillis de Rotrou* sont des Pastorales qui ont été représentées avec grand succez.

De l'autre Idylle simplement narrative, où il n'y a que le Poète qui parle, il s'est formé aussi une

une espece de Poëme Epique. De l'Europe de Theocrite sont venuës les Idylles du Marin & du Preti; L'Europe ravie, la Lune Amante, l'Esclave genereuse, Idylles que Rampalle a imitées de ces deux Italiens. Le Moise sauvé grande Idylle, ou Poëme épique de S. Amant, est aussi de cette sorte. Ce qui a été poussé jusqu'à de grandes Narrations en Prose, qu'on appelle des Romans.

M. d'Urfé est celui qui a le plus étendu cette idée antique. Il l'a renouvelée, avec l'art le plus savant, dans sa merveilleuse Astrée. Il pouvoit connoître sans doute l'Ouvrage du Sophiste Longus, qui le premier avoit donné un Roman pastoral. Il y avoit parmi nos vieux Auteurs un petit Roman en Prose, appelé les Bergeries de Juliette. Mais on voit bien que la véritable source vient de plus haut. Qui auroit dit que les Eglogues de Virgile, & les Idylles de Theocrite, comme un petit gland qui produit un grand Chêne, dûssent produire des ouvrages de plusieurs Volumes?

Si l'on croit Baro, à qui son illustre Maître avoit communiqué tout le plan de l'Astrée, M. d'Urfé vouloit faire de toute son œuvre, comme une Trage-Comedie pastorale: nos François, dit Baro, ont accoustumé de les disposer en cinq Actes; chaque Acte composé de diverses Scenes; Il vouloit de même faire cinq Volumes de douze livres, afin que chaque Volume fust pris pour un Acte, & chaque Livre pour une Scene.

Quoi qu'il en soit, il nous paroit que les Idylles de Theocrite, & les Bucoliques de Virgile, sous le nom d'Eglogues, n'ont d'abord été qu'une même chose; qu'ensuite l'observation des

Sa.

Savans Grammairiens a voulu mettre de la différence, non seulement entre elles, mais entre Eglogue & Eglogue, & entre Idylle & Idylle. Et qu'en effet cette différence est bien fondée, par les diverses sortes d'ouvrages qui sont sortis de cette premiere source, & que l'on a nommez *Poëmes épiques, Poëmes dramatiques, & Romans.*

Mais pour nous borner aux Idylles & aux Eglogues, petits Poëmes qui sont communément renfermez sous ces deux noms, & principalement aux Eglogues & aux Idylles qui sont tout-à-fait pastorales: Si de leur origine chez les Anciens, & de leur progrès parmi les Modernes, nous venons à les considerer dans leur état présent, je les trouve fort décheuës. Ce n'est pas qu'on n'en puisse dire presque autant de toute la Poësie; mais cela me semble plus marqué à l'égard des Eglogues & des Bergeries, qui sont le sujet dont nous parlons.

Je ne sai si outre ce que j'ai déjà dit, Mr. Despreaux n'auroit point eu quelque part à leur décadence? S'il a loué cette Poësie en M. de Racan, & en M. de Segrais il l'avoit aussi attaquée en beaucoup d'autres. La beauté de ses Vers, jointe au goût piquant que la Satyre a d'elle-même, ont fait apprendre ses Vers par cœur à tout le monde, & l'ont rendu à Paris & dans les Provinces le modèle des nouveaux Poëtes. Il a tourné l'Eglogue en ridicule dans une de ses Satyres, trouvant que le public y étoit peut-être déjà porté, soit par la faute des Auteurs, soit par celle des Lecteurs.

*Viendrai-je en une Eglogue, entouré de Troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes Chalumeaux;*

Et

*Et dans mon Cabinet, assis au pied des Hêtres,
Faire dire aux Echos des sottises champêtres ?*

De sorte qu'il faut être bien hardi, dans cette disposition où est le Public, pour entreprendre une sorte d'ouvrage, d'ailleurs très-difficile, où l'on court risque à chaque pas, en cherchant la naïveté & la douceur, de tomber dans la fadeur & dans la bassesse.

Quelques Images pastorales se conservent encore assez agreablement en des Chançons. Il y en a de fort tendres & de fort jolies, selon le genie naturel que nous avons pour les Chançons.

Il auroit semblé, par le goût qu'on a pour ces Chançonnettes, que les Bergeries, revenant à leur premiere institution, qui est la Musique, devroient faire des merveilles en Opera. L'idée qu'on a de la Vie pastorale la rendant toute propre au Chant; les Bergers qu'on imite n'ayant rien à faire qu'à chanter & qu'à parler d'amour depuis le matin jusqu'au soir, au bord des Fontaines, à l'ombre des Ormeaux; rien ne seroit si naturel que de les faire chanter sur le Theatre, au lieu des Heros, & des Chevaliers, ou des Dieux mêmes & des Demons qui y conviennent bien moins, & à qui il ne sied pas de chanter si long temps & si doucereusement. Cependant les Bergers ne paroissent plus gueres que dans quelques Dialogues ou dans quelques Entrées. Soit qu'on trouve trop de difficulté à traiter naturellement & noblement ces sujets, & à les soutenir vivement: Soit que l'air & le goût Cavalier repugne à la tranquillité pastorale, ou que la fausse delicatesse & la vanité ne puissent plus recevoir avec approbation ce qui montre une apparence basse & rustique.

que. Soit enfin que les Esprits dégoûtez & inappliquez deviennent insensibles aux Beutez simples, qui sont pourtant les veritables; & que les Spectateurs se soient desaccoutumez d'une Poësie où regneroit une naïveté ingénieuse & des Entretiens suivis & delicats. Ils ne sont plus propres à voir ce qui demanderoit une attention paisible. Ils veulent être reveillez par des objets turbulens pleins de varieté, ou par les traits amers & piquans de la Satyre. Les Bergers paroïtroient peut-être ennuyeux & languissans s'ils occupoient long temps le Theatre, chantans ou autrement. Et si on les recherche encore, ce n'est plus que dans l'*Aminte* & dans le *Pastor fido* pour apprendre à parler d'amour en Italien.

Il est vrai aussi, que les Idées pastorales sont effacées plus que jamais. Les peintures qu'on peut faire de cette Vie innocente & delicieuse, n'ont plus rien qui y réponde, ni dans le cœur des hommes, ni dans les objets que la Campagne nous offre. Le luxe, les passions, & les inquietudes qui regnent dans les Villes font mépriser la simplicité & les occupations champêtres; l'état où l'on voit les payfans n'a rien qui puisse donner la moindre envie de ressembler à de pareils Bergers. Il faudroit un grand Art pour rendre les Images pastorales dans leur premiere gloire, & leur premiere pureté, & les separer de tout ce qu'elles nous montrent aujourd'hui de rebuttant & de desagréable. Tout le monde n'est pas capable de remonter à une Idée qui n'offre plus rien d'existant. Les ames douces & raisonnables peuvent bien en être encore touchées; mais la multitude le fera bien moins. Il faudroit faire bien des changemens dans le goût & dans l'opinion; il faudroit rétablir l'in-

no-

nocence & la pureté des mœurs, pour repeupler véritablement la Campagne d'Amarillis & de Tytires. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Loin de donner une existence réelle à la Vie pastorale, je dis au contraire qu'elle n'existe plus qu'en idée. Je parle de la seule Poësie pastorale en l'état que nous l'avons aujourd'hui.

Et c'est ce qui renouvelle une autre difficulté sur les Personnages qu'on introduit dans les Eglogues, & sur le langage qu'on leur fait parler. On s'étonne de voir des Berges polis, sçavans, & spirituels, si éloignez de ceux que nous connoissons. On s'étonne qu'ils chantent des Vers si élégans, si purs, & si gracieux, qui ne tiennent rien du tout des Chançons de Village. Cette objection est considérable, sans doute; j'ai déjà essayé de la prévenir par tout ce que je viens de dire, & je l'éclaircirai encore du mieux qu'il me sera possible dans les discours qui suivent. Si bien qu'après avoir examiné l'origine & le progres de l'Eglogue & de l'Idylle, je vais tâcher de découvrir ce qu'elles font en elles-mêmes, & quel est leur véritable Caractere, & leur véritable Stile.





DU CARACTERE DE L'IDYLLE ET DE L'EGLOGUE.



omme les habiles Peintres étudient les Figures antiques prises avec un art savant sur la belle nature, représentons-nous ces premiers Bergers qui ont formé les Royautez naturelles: Voila nos Originaux.

Les Poëtes Bucoliques, amoureux des belles idées, & des rians objets de la nature, les ont célébrés dans leurs concerts; & l'on a fait de cet heureux état des premiers Hommes un art de peindre ingénieusement les innocentes passions, & d'enseigner une douce morale. Si bien que ce qui étoit propre autrefois à la vie pastorale est devenu peu à peu allegorique, par rapport à la nôtre; & cette reflexion;

*Heureux qui vit en Paix du lait de ses Brebis
Et qui de leur Toison voit fler ses habits!*

Qui étoit vraye dans les premiers Siecles, n'est plus maintenant qu'une figure pour exprimer le bonheur d'une vie paisible & innocente. Il faut
tou-

tout ramener, autant que les sujets le peuvent permettre, à cette premiere idée; que les Caracteres, soient inventez ou non, ils s'y doivent également rapporter.

*Qu'heureux étoit le siecle où parmi l'innocence
L'amour sans tyrannie exerçoit sa puissance,
Quand le Ciel liberal versoit à pleines mains
Tout ce dont l'abondance affourvit les humains,
Et que le Monde enfant n'avoit pour nourri-
ture
Que des mets apprêtez par le soin de nature.*

M. de Racan remontoit ainsi à l'âge d'or pour parler du bonheur de la vie champêtre. Sans prendre tout à fait les choses de si haut, je croi bien que la Poësie Bucolique étoit toute simple & toute naturelle à l'égard des premiers Pasteurs qui n'avoient point quitté les champs & les bois où ils avoient été nourris. & qui ne connoissoient effectivement que leurs Forêts, leurs Fontaines, leurs Cabanes & leurs Troupeaux. Mais à l'égard des Poëtes qui avoient fait d'autres études, qui connoissoient les mœurs différentes, les diverses conditions des hommes, & qui frequentoient les Villes & les Cours, je croi que la Poësie pastorale étoit aisément devenuë figurée & métaphorique.

Je puis convenir que la Sicile, & cette partie de l'Italie que l'on appelloit la grande Grece, où les coûtumes & le langage des Grecs s'étoient établis, avoient encore au temps de Theocrite des restes de la premiere Vie pastorale. Je sai aussi que dans ces Pays-là, comme dans la Grece même, tout avoit de l'esprit, tout étoit poli, jusqu'aux

qu'aux simples Payfans. Ainsi je me persuade que Theocrite dans ses Idylles a copié beaucoup de choses d'après nature ; comme un Peintre se divertit à copier un beau Paysage qui a effectivement frappé sa vûë. Mais je ne croi pas que sa Poësie pour cela fût tout à fait litterale. Il peut avoir emprunté seulement les images & les expressions champêtres, & s'en être servi pour signifier des choses plus relevées, ou d'une autre nature. Il y representoit d'autres Bergers que ceux de Syracuse ; ou plutôt d'autres personnages que des Bergers.

On avoit déjà excellé en tous les genres de Poësies ; & le Bucolique devoit avoir précédé tous les autres. Theocrite qui venoit après les Homeres, les Hesiodes, les Sophocles, les Pindares, avec un si beau genie, cherchant à acquérir une gloire particuliere, & voyant que tant de grands Hommes occupoient les plus hauts degrez du Parnasse, a voulu choisir & renouveler la Poësie Bucolique, dont les premiers Auteurs commençoient d'être oubliés. Et quoi qu'en effet elle fût devenuë moins considerable, il sçut en recueillir tout l'agrément & tout l'esprit ; il la jugea susceptible des ornemens d'une belle fiction ; & mêlant ses inventions à celles des Grecs, il trouva le moyen de se rendre Original.

Qu'on ne s'imagine donc point que sans égard au reste de la Grece, toute polie & toute savante, il n'ait songé qu'à faire entendre des Chansons rustiques, & n'ait representé que les objets champêtres qu'il avoit devant ses yeux. Sous ces noms de Chevriers, de Bergers, de Laboureurs, de Pêcheurs, il parle des aventures qui regardoient particulièrement ses amis & lui.

Par

Par exemple, dans l'Idylle des Moissonneurs; où l'un reproche à l'autre qu'il ne trace plus ses Sillons droits, & laisse avec negligence passer le temps propre à semer, l'obligeant ensuite à confesser que ce desordre vient de l'Amour; ne peut-on pas aisément s'imaginer qu'il ne s'agit point là d'un vrai Laboureur. Cela regarde apparemment quelque Siracusain considerable à qui Theocrite reproche figurément que l'Amour le jette dans l'égarement, & dans l'oubli de ses devoirs.

L'Idylle des Pescheurs, où l'un a songé qu'il a pris un Poisson d'or, le Tresor de Thetis, & se plaint à son reveil de voir évanouir cette riche proye; n'est-ce pas une Allegorie admirable, qui nous apprend combien il est ridicule de bâtir des Projets sur les reveries de nôtre imagination, & de se tourmenter pour des biens chimeriques ou superflus. Ce Poisson d'or, veritablement fabuleux, quand ce ne seroit pas un Songe, ne marque-t-il pas une veritable Fiction? Et pour le sens figuré, cette Idylle ne ressemble-t-elle pas à la Fable d'Esope, où un Pescheur ne prenant point de Poisson au son de la Flûte est obligé de jeter ses Filets dans l'eau?

Les plaintes que Theocrite fait de l'ingratitude qu'on a pour la Science & pour les Savans; les louanges si belles & si fines qu'il donne au Roi Ptolomée; celles même de la Reine Arsinoé, qu'il insere dans un Dialogue, à l'occasion de la pompeuse Feste d'Adonis, étoit-ce des choses qui regardassent la condition de Berger? Et ne parloit-il pas pour lui-même, en qualité d'homme savant & d'excellent Poète qu'il étoit?

Peut-on accommoder aux Noces d'un Berger l'Epithalame de Menelas & d'Heleine, dont j'ai

parlé dans le Discours précédent. Combien y avoit-il de Siecles que ce Mariage avoit été célébré à Sparte? Et Theocrite peut-il avoir eu d'autre vûe dans cette Idylle que de chanter, sous ces beaux noms, l'Hyménée de quelque Homme illustre de ce temps-là? Ou ne l'avoit-il point composée pour la Musique & pour le Spectacle de quelque agreable Feste; (Pent-être par l'ordre de Ptolomée,) & dont ce Prince lui avoit laissé la disposition?

Les voyages qu'il fit en Egipte vers ce grand Roi, montrent que les vûes de Theocrite, non plus que ses occupations, n'étoient pas bornées parmi les Paysans d'autour de Syracuse.

Il a été simple & naturel dans ses Images & dans le tour de ses expressions, parce que la Vie pastorale n'étoit pas oubliée de ses Lecteurs, & que l'on en conservoit les anciennes idées. A mesure que la Poësie Bucolique s'est éloignée des temps & des lieux où elle a pris naissance, elle est toujours devenue moins litterale, tant qu'à la fin ce n'a plus été qu'un langage Metaphorique, & qu'une aimable fiction.

Il est bien visible à l'égard de Virgile, qu'en imitant Theocrite, il n'a point du tout songé à représenter les Bergers de la Campagne de Rome, & de Mantouë. On fait tous les Argumens de ses Eglogues. Et si malgré tout le soin qu'il a pris de suivre son Modèle, il est moins simple & moins pastoral, ce n'est pas seulement à cause que la Langue Latine, qui se sentant alors de la grandeur de son Empire, avoit peine à se plier à des idées simples & rustiques; ou que les sujets ne le permettoient pas: c'est plutôt à cause que les noms de Pollion, de Varius,

rius, de Gallus, & de l'Empereur même designé dans ces Eglogues nous aident à y trouver plus d'elevation & d'ornement; au lieu que l'ignorance où nous sommes des Personnages de Theocrite, & des occasions qui les font parler, sert à nous arrêter davantage à l'écorce champêtre qu'ils nous présentent.

N'y a-t-il pas bien de l'apparence que quelques-unes de ces Chançons des Bergers d'Arcadie avoient passé la Mer, & avoient animé les Poètes qui chantoient au bord de la Fontaine Arethuse? Que ces aimables Chançons y ayant trouvé même disposition pour la Musique, même Langue, même Esprit, même beauté de climat, elles en exciterent d'autres; de la même maniere que les Chançons de Theocrite en ont produit depuis de semblables à Rome; & que les unes & les autres après tant de siècles sont enfin venuës jusques à nous?

Theocrite paroît dans sa premiere Idylle invoquer le Dieu Pan qui préside à l'Arcadie. Il l'invite à venir en Sicile pour l'inspirer.

Pan, ô Pan, soit que tu habites maintenant le haut mont Licée, soit que tu chasses sur les sommets de Menale, écoute moi, vien dans la Sicile.

Virgile regarde aussi la Grece comme la premiere source des Chançons pastorales. Il appelle *Vers Menaliens*, c'est-à-dire, *Arcadiens*, ceux que son Maître avoit appellez après les Grecs *Vers Bucoliques*. Theocrite avoit dit à sa muse.

Commencez avec moi, douce Muse, commencez des Vers Bucoliques.

Virgile dit à sa Flûte;

Incipe Menalios mecum mea Tibia versus.

Ces illustres Amis, ces grands Poètes qu'il introduit dans ses Eglogues, sont déguisez sous le nom de *Bergers Arcadiens*, ce *Coridon*, ce *Tircis* si savans en l'art de chanter.

*Ambo florentes atatibus, Arcades ambo,
Et cantare pares, & respondere parati.*

Il les regarde comme les seuls Juges dont il attend le prix.

*Pastores hederâ crescentem ornate Poëtam, Ar-
cades.*

Ce qu'il fait dire à Gallus,

*Cantabitis, Arcades,
Montibus hac vestris soli cantare periti,
Arcades, ô mihi tum quam molliter ossa quies-
cant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores.*

Horace a suivi la même idée.

*Dicunt in tenero gramine pinguium
Custodes ovium Carmina fistulâ:
Delectantque Deum, cui Pecus, & nigri
Colles Arcadia placent.*

Le même Horace, encore dans sa Maison de Campagne, méditant quelquefois sans doute des
Vers

Vers conformes aux lieux où il se trouvoit, reconnoît aussi les Divinitez de l'Arcadie.

*Sape Lucretilem
Mutat Linceo Faunus.*

L'estime de l'Arcadie, cette primauté, cette souveraineté pastorale a passé parmi tous les Poëtes. Elle est reconnue par les nôtres, Marot a dit dans un Chant pastoral au Cardinal de Lorraine.

*Car le Dieu Pan & Syringue sa mie
Ce mois d'Avril un prix ont suscité,
Et ont donné, sur un des monts d'Arcade,
Au mieux disant de la Flûte une Aubade,
La Flûte d'or neuf pertuits contenant.*

Malherbe regarde aussi les Arcadiens comme les plus celebres Bergers en parlant au Roi Louis XIII. & à la Reine sa mere.

*Vos penibles travaux sans qui nos pasturages
Battus depuis cinq ans de gresles & d'orages
S'en alloient desolez,
Sont-ce pas des effets, que même en Arcadie,
Quoi que la Grece die,
Les plus fameux Pasteurs n'ont jamais égaletz.*

Le Guarini en fait une élégante peinture.

*In questo angolo sol del ferreo mondo,
Cred' io che ricovrasse il Siccol d'oro,
Quando fuggia le scelerate Genti.
Qui non veduta altrove*

*Liberta moderata, é senza invidia
 Fiorir si vide, in dolce sicurezza
 Non custodita, e'n disarmata pace.
 Cingea popolo inerme
 Un muro d'innocenza & di virtute.*

On a l'*Arcadie de Sannazar*, l'*Arcadie de la Comtesse de Pembrok*.

Le Cardinal Bentivoglio marque dans ses élégantes Lettres la belle idée qu'il avoit de l'*Arcadie*, en louant les beautez, & les delices de la Touraine. *Ma Torniamo à Turs*, dit-il, *à questo delizioso paese. Questa veramente si potrebbe chiamar l'Arcadia di Francia, se non che vi manca un Sannazaro francese, qui pero se non si chiama questo paese l'Arcadia, vien nominato almeno, il giardino del Regno, e con molta Ragione in vero, si plaudamente vi corre in mezzo questa bellissima Loica, si amene son le sue sponde, e si riche le campagne qua intorno di frusti e d'ogni vista piu dilettevole.*

Tous les Peuples savans celebrent l'*Arcadie* dans les descriptions & dans les chansons pastorales. Les Poëtes modernes, comme les anciens, ont donc attribué à cette Contrée tous les honneurs & tous les charmes de la vie pastorale. Cependant je le repeterai encore, c'est une gloire en l'air, que les Arcadiens doivent moins aujourd'hui à leurs propres chants, qu'à ceux qui les ont louez. Elle n'est attachée qu'à leur seul nom; & la Sicile possède des titres existans & visibles, par les Idylles de Theocrite.

Virgile, quoi qu'il ait vanté les Pasteurs d'*Arcadie*, & qu'il ait donné ce nom de Bergers Arcadiens aux hommes les plus illustres de son

son temps, n'a invoqué que les Muses Siciliennes.

Sicelides Musa, paulò majora canamus.

Il n'a réglé ses chants, que sur les leçons qu'elles lui ont données.

*Prima siracosio dignata est ludere versu,
Nostra nec erubuit silvas habitare Thalia.*

De sorte que si l'on étoit encore en peine sur le Caractere des Idylles de Theocrite ; savoir si elles sont toutes litterales, ou si elles sont allegoriques, il faudroit achever la décision de cette difficulté, par la noblesse des Eglogues, & par l'esprit & le caractère même de Virgile. Ce Virgile nourri dans tous les secrets de la Philosophie, de l'Eloquence & de la Poësie, lui qui avoit joint au plus beau & au plus grand génie qu'on vit jamais, l'étude la plus vaste & la plus profonde, choisit l'Eglogue pour le premier ouvrage qu'il fait en l'honneur d'Auguste ; & quand il a à le remercier de la grace la plus sensible qu'il en pût recevoir.

C'auroit été un beau dessein, si les Idylles de Theocrite qu'il imitoit, n'avoient pas déjà été connues par un caractère ingenieux & figuré, ç'auroit été, dis-je, un beau dessein d'offrir au maître de l'Univers, des conversations de Payfans. On connoissoit le charme secret de cette Poësie, qui consistoit dans les figures & les allusions, qu'on developpoit avec plaisir.

Et ce qui est encore à remarquer, Virgile étoit conseillé sans doute par Pollion son plus grand ami.

ami, & son puissant protecteur auprès d'Auguste & de Mécenas. Il le dit bien clairement en ces mêmes Eglogues.

Non injussa cano.

Et plus particulièrement en parlant à Pollion lui-même :

*A te principium, tibi desinet, accipe jussis
Carmina cœpta tuis.*

Je dois faire ici un léger portrait de Pollion. Il entre de droit dans le discours de l'Eglogue, & sert à en designer le caractère, par le choix qu'il en a fait lui-même. Pollion étoit un des principaux Amis, & des premiers Courtisans de l'Empereur; homme qui avoit joint à la science de commander les Armées, & de gouverner les Provinces, tout le savoir & toute l'Eloquence que peut permettre le plus tranquille loisir; capable en même temps de tous les travaux, de tous les emplois, de toutes les connoissances, & de tous les plaisirs; fameux par les honneurs du Triomphe.

*Cui laurus aternos honores
Dalmatico peperit triumpho.*

Le luxe & la volupté qui regnoient en ce temps-là, & où il étoit plongé comme les autres, n'avoient pû ralentir en lui un violent amour pour les belles lettres, & pour leurs exercices. Il avoit fait l'histoire de la guerre civile. Quelles connoissances & quel art étoient requis en cette
ma-

matiere! *Bellicue causas & vitia & modos tractas*
 En s'acquittant toujours avec cela, des soins de
 sa Cour, & des fonctions du Consulat: *mox ubi*
publicas res ordinaris, grande munus Cecropio re-
petes cothurno. Il faisoit encore des Tragedies,
 non seulement en sa langue, mais en la langue
 Grecque. *Sola sophocleo tua carmina digna cothur-*
no, est dit litteralement. C'est lui, selon quel-
 ques uns, qui le premier dans Rome, soit delui-
 même, soit par l'ordre d'Auguste, & suivant l'in-
 tention que Cesar avoit marquée, assambla une
 Bibliotheque Greque & Latine; & fit bâtir un su-
 perbe Portique pour les conferences des sàvans
 de Rome. Cet Edifice apparemment, est celui
 que Suétope appelle, *La Cour de la liberté.* Ce
 Pollion, qui connoissoit tous les fameux Ouvra-
 ges des Grecs, engagea Virgile à choisir Theo-
 crite pour son modelle. Et Virgile panchant déjà
 par l'égalité & la simplicité de ses mœurs, à se
 laisser charmer de la douceur & de la pure éle-
 gance de Theocrite, jugea lui-même le caracte-
 re de l'Idylle le plus capable de plaire à Auguste;
 & le plus propre à faire écouter son remerciement.
 Il introduit deux Bergers. Leur maniere simple
 donne un air plus touchant & plus sincere à sa re-
 connoissance. L'un jouit d'un doux repos, réta-
 bli dans son domaine paternel, l'autre est errant
 & malheureux, dépouillé de ses biens & de son
 heritage. Sans rien dire, le Poëte fait entendre
 tout cela à l'Empereur. Il le lui met devant les
 yeux; voilà l'heureux état où je suis par ton
 bienfait; voilà l'état déplorable où je serois sans
 toi. L'un de ces objets sert encore à relever
 l'autre.

Deus nobis hac otia fecit.

Celui qui m'a fait tant de bien m'est un Dieu.

Et toujours sans s'adresser directement à lui, il lui promet des Sacrifices tous les ans. Il n'explique la grace qu'il lui a faite que par cette Réponse d'Oracle, *Prends soin de tes Troupeaux comme auparavant.* Et ce qui fait voir encore le conseil de Pollion, & l'ingénieux mystère caché sous cette simplicité; c'est cette delicate, & comme imperceptible louange, donnée par un seul mot très-simple, sur la jeunesse de ce Maître du monde, qui à 18. ans, avoit entrepris de vanger la mort de Cesar, & de se rendre maître de l'Empire Romain. Ce qu'il avoit exécuté, en se servant de tout ce qui lui étoit le plus contraire, de ses ambitieux Concurrans, & du Senat même, pour achever ses desseins. Virgile ne dit que ce mot; *hic illum vidi juvenem.* Les plus fins Courtisans connoissoient que c'étoit la louange qui plaisoit le plus à Auguste. Et je ne sai si c'est tout de bon, ou par une delicate flatterie, que le Senat avoit défendu qu'on appellât Auguste de ce nom de *Jeune homme*, pour ne point blesser par là, disoit-on, la Majesté d'un grand Empire. Mais Virgile étoit bien instruit. Il repete ce *Juvenem* avec plus de force dans ses *Georgiques*, en cette éloquente priere.

*Dii Patrii indigetes, & Romule, Vestaque mater
Quæ Thuscum Tyberim, & Romana Palatia servas.
Hanc saltem everso Juvenem succurrere saclo ne
prohibete.*

Dieux

Dieux Protecteurs des Romains , vous n'avez qu'à laisser faire ce Jeune homme, ne l'empêchez pas de rétablir le Monde perissant. Louange qu'Horace a employée encore avec tant d'adresse dans sa deuxième Ode; apparemment le premier Ouvrage qu'il a fait pour Auguste, de qui il parle sous le nom de Mercure.

*Sive mutata Juvénem figurâ,
Ales in terris imitatis; alma
Filius Maja, patiens vocari
Cæsaris ultor.*

Ce qui prouve que comme les mots les plus simples, servent quelquefois à mieux exprimer le sublime; de même le caractère de l'Eglogue peut s'élever quelquefois jusqu'à la dignité des plus grands Sujets.

Si canimus silvas, silva sint Consule digna.

Rien de bas ne pouvoit être offert à Auguste. Le caractère de cette Eglogue de Tityre est noble comme le sujet.

Le Caractère semble encore plus élevé dans l'Eglogue de Silène; & encore plus dans celle de Pollion; parce que l'origine du monde, & les grandes prédictions qui sont la matière de cette Eglogue, sont des choses qui demandent plus d'élévation.

Aussi l'on dira que la Noblesse ne manque pas à ce caractère, mais plutôt qu'il est trop Noble; que cela n'est pas assez simple & assez rustique. C'est une objection que beaucoup de sçavans ont toujours faite, & que Monsieur de Fontenelle

a renouvelée encore depuis peu avec beaucoup d'esprit. Ainsi au lieu de regler le caractere de l'Eglogue sur Virgile, il faudroit reformer Virgile lui-même. On avoit bien même que l'Eglogue contient une fiction, une allegorie; mais on soutiendra que puisque ce sont des Bergers qui parlent, ils doivent dire des choses qui ne soient pas tout-à-fait hors de la portée des Bergers. Ce reproche tombe donc sur Virgile; après lui il regarde principalement les Italiens, qui en effet sont outrés; & tous nos plus excellens faiseurs d'Eglogue y sont compris.

A cela je demanderai de quels Bergers on veut parler? Je dirai que ce sont des Bergers nobles, sçavans, polis, tels qu'il y en a eu dans les premiers Siecles; où tels que nous pouvons les imaginer. Dans ces Eglogues qu'on trouve trop élevées, c'est Virgile qui parle, après avoir invoqué les Muses. Supposé même qu'il y tienne la place d'un Berger; je croi que racontant ce qu'il a entendu dire, il a pû faire parler Silene de la naissance du monde; qu'il a pû faire conter des fables qui étoient de la creance commune & de la Religion de ces temps-là. L'Histoire de la malheureuse Pasiphaë, que Mr. Racine a dit si bien qui étoit l'effet de la colere de Venus, & la vengeance de Junon sur les Prétides, ont par leur nature, rapport aux sujets Bucoliques.

Virgile a employé, il est vrai, pour l'Enfant qui étoit né à Pollion des Vers qui non seulement auroient suffi pour la naissance d'un fils de l'Empereur même, mais si beaux que des Chrétiens ont cru y voir prédire la naissance du Fils de Dieu. Et l'on assure que deux Payens se convertirent à nôtre Religion après avoir leu,

Magnus

*Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit & virgo, redeunt Saturnia Regna,
Jam nova progenies Cælo demittitur alto.*

Mais les Vers de la Sybille, si extraordinaires pour nous, devoient être connus aux Romains; & l'étoient aussi bien à la Campagne qu'à la Ville. Ce que Virgile ajoute, des Chênes d'où coulent le miel, des Buissons qui portent des parfums exquis, des Troupeaux qui donnent leur laine teinte naturellement des plus belles couleurs; ce ne sont après tout que des idées pastorales, embellies & ornées par de riches hyperboles. Dans une occasion où Pollion venoit en même temps de se voir naître un fils, de mériter le triomphe, & d'obtenir le Consulat, Virgile lui témoigne sa joye par des paroles dignes de l'esprit de Pollion & du sien. Il explique les transports en grand Poëte & en ami reconnoissant.

*La vertu, qui de leur Estude
Est le fruit le plus précieux,
Sur tous les Actes vicioux
Leur fait haïr l'ingratitude.*

Auguste n'a rien qu'un demi-Vers dans cette Eglogue: *Jam regnat Apollo*. Ce qui désigne cet Empereur, & qui lui est propre. Il faisoit profession d'adorer particulièrement Apollon. Il lui rendit des graces solennelles quand il fut maître du Monde. A cause, vraisemblablement, qu'il y avoit un Temple d'Apollon élevé au Promontoire d'Actium, endroit où Auguste gagna la Bataille, qui décida de l'Empire entre lui & Antoine;

ce. qui donna sujet à Virgile d'ajouter un nouveau nom aux Titres de ce Dieu, qu'il nomme dans l'Eneide *Ælius Apollo*. Ce culte particulier pouvoit aussi venir de plus loin, & par d'autres motifs qui avoient engagé Auguste à bâtir une Chapelle dans son Palais à ce Dieu de la lumiere, des sciences, & des arts. Peut-être encore ces mots avoient rapport au souper que cet Empereur fit avec ses plus intimes amis, sous le nom de douze Dieux, parmi lesquels il representoit Apollon. Virgile rappelle toutes ces idées par un seul trait. *Jam regnat Apollo*; & fait ainsi regner son Heros sous le nom d'un Dieu si aimable & si brillant.

Pourquoi donc, au lieu de dire que Virgile est sorti du Caractere de l'Eglogue ne dira-t-on pas que le Caractere de l'Eglogue est noble & sublime selon les pensées & l'art d'un grand Poëte?

Mais si l'on ne veut pas s'arrêter aux Grecs & aux Latins, qu'on examine encore tout ce qui a été fait parmi nous; car c'est de l'Eglogue à notre égard dont je dois principalement traiter ici. On ne trouvera, ce me semble, aucun de tant d'Auteurs que nous avons eus, depuis Marot & Ronfard jusqu'à présent, qui ait voulu représenter, ni les pensées, ni les aventures des simples Villageois. La plupart même introduisent sous ce voile champêtre des Rois & des Princes, & décrivent les Evenemens les plus considerables. On n'y trouvera ni les manieres ni le caractere de gens rustiques, si ce n'est qu'il est parlé de houlettes, de Moutons, de Pasturages, & de Musettes.

Qu'on lise Marot qui mit en nôtre Langue
l'Eg-

l'Eglogue pour le fils de Pollion accommodée à la naissance du fils de Monseigneur le Dauphin. Le Roi François I. qui étoit l'ayeul; Henry Dauphin, qui étoit le pere de cet Enfant n'y font-ils pas celebrez? Marot y invoque les Muses Savoyennes comme Virgile avoit invoqué les Siciliennes. Et le même Marot dans sa plainte en forme d'Eglogue sur la mort de Louïse de Savoye mere de François I. ne nomme-t-il pas ce Roi, Berger? Il appelle, Margot, Madame sœur du Roi.

*Pleurons, Bergers, nature nous dispense,
Pleurons la mere au grand Berger d'ici,
Pleurons la Mere à Margot d'excellence,
Pleurons, la Mere à nous autres aussi.
O grand Pasteur, que tu as de souci.
Ne sai lequel de Toi, ou de ta Mere
Me rend le plus de tristesse noirci,
Chantez, mes Vers, chantez douleur amere.*

Ronsard dans sa premiere Eglogue se sert des noms d'Orleantin, de Navarrin, qu'on entend assez; d'Angelot pour le Duc d'Anjou; de Margot pour la Reine de Navarre Marguerite femme de Henry IV. Mais les noms à part, il fait voir le Caractere de l'Eglogue. Il parle ainsi de la Reine Catherine de Medicis Regente, qu'il fait Bergere.

*Si nous voyons le Siècle d'or refait,
C'est du bien fait
De la Bergere Catherine.*

Si Marot & Ronsard nous déplaisent en employant des noms si bas, cela montre mieux la
No.

Noblesse de l'Eglogue , dont la belle idée que nous en avons ne peut compatir avec ces Robins, ces Pierrots, ces Margots qui sont trop rustiques. La bassesse n'est donc là que dans les noms, & n'est point du tout dans le caractère. Ces Poètes devoient choisir de beaux noms; les imiter des Anciens, qui, tout communs qu'ils étoient dans leur origine, ont été ennoblis par le temps; ou changer ces noms, & en prendre qui fussent agréables à l'oreille & à l'esprit. Comme la belle Laure de Petrarque, la docte Cassandra de Sannazar, l'Artenice de Racan. Ronfard lui-même, qui avoit chanté ses Amours sous les noms d'une Heleine & d'une Cassandre, en devoit prendre de pareils pour ses Eglogues, & n'y point affecter une rusticité que la belle Poësie ne peut souffrir.

*Et changer sans respect de l'oreille & du son,
Licidas, en Pierrot, & Philis, en Toinon.*

Mr. Despreaux.

Malherbe, MESSIEURS, le véritable Maître de notre belle Poësie, lui qui par l'examen que vous faites de ses Ouvrages, vous a donné lieu de me charger de ce discours sur l'Eglogue; quoi qu'il semble n'avoir rien fait expressément en ce genre, dont son genie étoit même assez éloigné, nous a cependant decouvert la Noblesse du Caractere de l'Eglogue. On le voit dans ces Stances, qu'il estimoit sur toutes les siennes. Il parle pour le Roi Louis XIII. déguisé en Berger dans un Ballet.

Howe

*Houlette de Louis, Houlette de Marie,
Dont le fatal appui met nôtre Bergerie
Hors du pouvoir des Loups,
Vous placer dans le Ciel en la même contrée
Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous ?*

Voilà le Roi, Berger, la Reine Regente Marie de Medicis, Bergere, chacun avec sa Houlette. Voilà le Roiaume appelé nôtre Bergerie, nos Ennemis sont les Loups. Et ce qui est encore plus élevé, voilà enfin la Houlette, nouvelle constellation, placée dans le Ciel avec la Balance. Dans ce petit nombre de paroles, on voit un amas des plus belles fictions & des plus nobles Allegories.

Il a encore donné dans une de ses Odes une idée de la Vie pastorale. Il renferme dans une seule Stance tout ce que contiendrait une longue Eglogue, sur le bonheur dont la France jouissoit durant la Paix.

*Rien n'y gemit, rien n'y soupire;
Chaque Amarille à son Tytire;
Et sous l'épaisseur des Ormeaux
Il n'est place où l'ombre soit bonne,
Qui soir & matin ne resonance.
Et de voix & de chalumeaux.*

Malherbe évite ces noms de Robins & de Margots; il prend ceux des Bergers anciens. Mais étoit-ce des Bergers qu'il avoit en vûe en décrivant ce bonheur general ? Croira-t-on que ses Amarilles & ses Tytires ne fussent que des Païsans?

Lui,

Lui, comme on a dit, qui ne connoissoit que le Louvre & Fontainebleau, & n'alleguoit jamais à moins d'une Princesse, ou d'une Duchesse, ne vouloit-il pas parler des Fêtes qui se faisoient pendant la Paix parmi la Noblesse & les Gens de qualité, soit dans les Provinces, soit à la Cour?

L'Astrée qui passe pour le plus beau des Romans nous découvre le plus parfaitement ce que c'est que le Caractere pastoral à notre égard. Il est vrai que dans l'Astrée les paisibles exercices des Bergers sont mêlez d'enchantemens & d'aventures de Chevalerie, pour allier ainsi la Vie pastorale à l'heroïque, & s'accommoder au goût de la Noblesse Françoisë, qui ne pouvoit oublier la Guerre & la Cour. Mais au fonds ce sont les Bergeres & les Bergers qui en sont les principaux personnages, & ces personnages sont travestis. Ce sont des Histoires connues sous des noms empruntez; l'allegorie & la figure y regnent depuis le commencement jusqu'à la fin, & les Celadons, les Licidas & les Tirfis sont de la même condition que les Polemas, les Lindamor, & les Climamans. Ce sont des Princes & de grands Seigneurs qui paroissent quelquefois sous l'habit de Bergers. Et toute la différence que M. d'Urfé prétend mettre dans ces personnages, consiste dans l'état plus ou moins tranquille où il veut les représenter.

C'est au Roi Henri le Grand qu'il dédie son Astrée. Il le fait souvenir que ces grands Rois, dont l'Antiquité se vante le plus, ont porté le Sceptre d'une main, & la Houlette de l'autre. Il lui dit que ses Bergers lui offrent leurs Houlettes & leurs Troupeaux, comme à leur Roi & Pasteur souverain.

Les

Les idées naturelles reviennent aisément dans les esprits. L'innocence, la douceur, & la tranquillité de la Vie pastorale se font sentir, malgré la force des habitudes contraires, & plaisent du moins en peinture & en éloignement. Par là tant de belles Pastorales sont écloses sur les Theatres de France & d'Italie. La Silvie de Mairet, agréable dans sa nouveauté, parut avec un grand applaudissement. Elle courut par toute la France. Les Seigneurs & les Dames qui demeuroient alors plus ordinairement à la campagne, représentoient la Silvie dans leurs Châteaux; contens de s'arrêter à ces déguisemens ingénieux, & ne songeant point du tout à contrefaire leurs Païsans.

Les Bergeries de Racan, reçues depuis avec une estime plus juste & plus generale, furent adressées par un beau Prologue, au Roi Louis XIII. La Nymphe de la Seine lui présente ces Bergers.

*Recevez à vos pieds d'un favorable accueil
Ces Bergers que la Muse a tirez du Cercueil.*

Elle lui fait entendre que ce sont des personnages qui ne se trouvent plus parmi nous. On les a choisis dans les siècles passés. Ils sont sortis exprès du Tombeau, dit-elle à ce grand Roi,

Par le désir qu'ils ont d'honorer votre gloire.

La noble simplicité de leur caractère plaît encore à beaucoup de personnes de bon goût. Mais selon les changemens si ordinaires dans le monde, la vie de la Campagne devenant chaque jour plus

plus negligée, il est arrivé qu'on a pris moins de plaisir à ces Peintures pastorales. A quoi on peut adjoûter que les jeunes Cavaliers brusques & emportez, ayant quitté les manieres soumises & respectueuses de ceux de la vieille Cour, alors les beaux sentimens & le parfait amour des Bergers qui representoient ces vieux Courtisans, parurent des chimeres & des rêveries dont il fut aisé de se moquer. On avoit fait le Portrait du Preux Chevalier *Dom Guichote*, on fit celui de l'amoureux Berger *Lisis*. Ce Berger extravagant tiré du Roman qui porte ce nom, fut mis au Theatre par M. Corneille le jeune; & tout Paris courut en foule à un spectacle si nouveau & si divertissant.

Mais si nous voulons considerer nos Eglogues dans leur vrai Caractere, & decouvrir l'usage de ces elegantes allegories, de ces expressions figurées qui sont une des plus belles proprietes de l'Eglogue, arrêtons-nous d'abord à examiner les Eglogues sacrées & spirituelles de M. Godeau. Les premieres prouvent par leur seul modele ce que je dis de la dignité du Caractere, puisqu'elles ne sont qu'une paraphrase du Cantique des Cantiques.

Les autres ne sont pleines que de sentimens nobles & delicats de lui & de ses amis. Ce Prélat également reveré à la Cour & dans l'Eglise, attaché à Paris par le doux commerce des belles Lettres, & par le charme des plus illustres & des plus aimables sociétez, quitte ces engagements pour aller au fond d'une Province éloignée. Les douceurs de l'amitié, tous ces attachemens qui vouloient le retenir, combattent dans son cœur la pieté, & ses devoirs. Il fait parler ses amis:

il

il leur répond. Il continuë ses entretiens figurez dans son éloignement. La qualité d'Evêque lui donne naturellement le titre de Pasteur; il y nomme aussi, Pasteurs, les saints & devots Anachorettes; les Peuples de son Diocèse sont ses Troupeaux; les Ennemis étrangers qui en ce temps-là attaquèrent la Provence sont les Loups qui desolent sa Bergerie. En exerçant sa Charge Episcopale il prend la Houlette. Ce ne sont que pensées naturelles, mais mystérieuses; sous la comparaison des fruits, des moutons, des fleurs, des moissons; de tout ce qui s'offre à la Campagne. Que de belles images des charmes trompeurs du monde, de l'erreur des passions, des douceurs celestes! Que de Leçons de Morale & de Religion y sont expliquées par la bouche des Alexis, & des Licidas! Il va jusqu'aux plus hautes meditations de la Theologie, & charme par l'aimable clarté & par la sublime délicatesse de ses pensées les cœurs les plus dissipés & les plus insensibles. Mr. de Racan qui étoit aussi remarquable par sa condition & par son mérite, que par l'excellence de ses Vers, a représenté sous le voile champêtre dont je viens de parler, ses aventures & celles des plus illustres personnes de son temps; son Artenice, son Idalie, son Alcidor, & son Tifimandre aussi bien que les Amarilles, les Amintes, les Alexis, les Mirtils, les Silvies, & les Amarantes des autres Poëtes ne sont Bergers & Bergeres que de nom. Nôtre Mr. de Meziriac connoissoit bien l'effet de ces applications ingénieuses, lorsqu'il fit représenter avec tant de succez les Bergeries de Racan par de jeunes Demoiselles, & de jeunes Gentilshommes touchez des mêmes passions que les personnages de cette Pastorale.

M.

M. de Segrais qui étoit un des Ornemens de la Cour de feu Mademoiselle, n'a-t-il pas souvent dans ses Eglogues designé cette grande Princesse, & les personnes les plus distinguées par l'esprit, par le merite, & par la qualité qui étoient attachées auprès d'elle?

En effet, les descriptions des Poëtes, les comparaisons des Orateurs & des Philosophes, les choses les plus élevées comme les plus agréables, n'ont-elles pas été tirées des objets de la campagne?

Philon Juif, aussi bien que son Maître le divin Platon, ne donne-t-il pas la Vie pastorale pour le modèle de l'art de regner? Homere compare toujours les Rois à des Pasteurs, & les Peuples à des Troupeaux.

Dans la Guerre même les Instrumens dont on se servoit à forcer les Villes avoient pris leur nom des *Beliers*; & leur extrémité garnie d'airain représentoit la maniere dont ces animaux choquent avec le front.

Enfin les Sages de tous les siècles ont regardé les occupations champêtres comme une espece de Philosophie.

Concluons donc qu'il n'y a rien de grand & de majestueux qui ne puisse être renfermé dans l'Eglogue, & que sans en exclure les images les plus simples, il se faut bien garder d'en exclure les plus élevées; qu'on n'y est point borné dans ses vûes les plus hautes, & que la simplicité y subsiste avec la grandeur & la noblesse du Caractere.

Outre ce caractere pastoral annobli par l'allegorie dans l'Eglogue, aussi bien que dans l'Idylle; il est bon de considerer encore, qu'il y a des Idylles

les de trois autres caractères différens. Premièrement de fabuleuses, où l'on représente les aventures des Dieux de la Fable, & par application les aventures des Rois & des personnages puissans; comme l'Europe de Theocrite, qui a fait naître, Europe ravie, & d'autres Idylles dont nous avons déjà parlé. Secondement il y en a de purement allegoriques, où les Dieux & les divers Estres de la nature, ne signifient que des passions, comme l'Amour fugitif, & la piqueure de l'Abeylle, Idylles de Moschus. Troisièmement il y en a d'Historiques, comme l'aventure de cette belle & vertueuse Cyprienne, qui, après la desolation de son País, mit le feu aux poudres du Vaisseau où les Turcs l'emmenoiient captive, & se fit perir glorieusement avec ces cruels ennemis de sa pudeur & de sa liberté; ou comme le Moïse sauvé, Histoire que l'Ecriture Sainte même a fournie avec toutes les merveilles dont un si grand sujet est susceptible.

Quoi que ce soit un grand Poème divisé en plusieurs Livres, ou Chants, il fut nommé Idylle. Saint Amant nous apprend lui-même qu'il en consulta l'illustre Académie. L'action de son Poème ne durant qu'un jour sur le rivage du Nil; n'ayant, dit-il, ni principal Heros agissant, ni Batailles, ni Sieges de Villes à produire, il n'osa lui donner le Titre qu'on a donné à l'Illiade & à l'Eneïde; il se contenta, à l'exemple de Theocrite, & des Italiens, de prendre le nom d'Idylle, y adjoûtant l'Epithete d'Heroïque pour en relever la simplicité.

A l'égard de l'Eglogue, son caractère, qui est le pastoral, doit à la vérité paroître plus simple. Les grands événemens n'y peuvent entrer qu'avec

vec précaution, & sous des voiles & des déguisemens. Mais il sera toujours relevé par les choses qu'on signifie. Une fois pour toutes, je dirai que ce ne sont jamais de simples Bergers qu'on introduit. Jusqu'à ces Chançonnetes, où l'on nomme des Bergers, & qui sont comme autant de petites Idylles, & de petites Eglogues, où brillent de légères étincelles d'amour; elles servent à prouver que tout ce qui est pastoral parmi nous, n'est qu'une agréable fiction. Personne n'a jamais prétendu que ce sont de vrais Bergers qui chantent ainsi. Le Berger & la Bergere, par une figure qui est devenue tout-à-fait commune, signifient toujours l'Amant & la Maîtresse.

Pour expliquer encore davantage ce Caractere, & le réduire autant que je puis me l'imaginer à une méthode précise; j'ajouterois, MESSIEURS, que sous le voile pastoral, il faut toujours envelopper une vérité soit Morale, soit Historique. L'Écriture Sainte est toute pleine de ces paraboles dictées par la vérité même. La Poésie la plus élevée, & la plus instructive aime sur tout ces belles fictions. Dans les Leçons que nous donne Esopé, c'est un Renard, ou un Corbeau, quelquefois même un Estre inanimé qui représente un Homme; de même que dans nos Eglogues les Bergers & les Bergeres peuvent représenter des personnes Royales.

La fable du Renard & du Corbeau, par exemple, fait plaisir par la vérité qu'elle enseigne, mais elle fait encore plus de plaisir si on la rapporte à des personnages & à des événemens connus en particulier. La belle Eglogue de Tytire touche davantage quand on sait qu'il s'agit de Virgile, d'Auguste, de Rome, de Mantoue, & de l'héritage

ritage rendu à ce grand Poète. Je ne doute point que dans toutes les autres Eglogues il n'y ait ainsi beaucoup de faits véritables, ingénieusement enveloppez sous les images les plus simples. On y trouve des allusions à ce qui se passoit tous les jours entre Virgile & ses Amis. Par ce Belier tombé dans l'eau, il leur rappelle agréablement son aventure lorsqu'il se jeta dans le Mincio pour dérober sa vie à la fureur du Centenier Arius qui le poursuivoit. Dans un autre Eglogue ce Belier qui frappe de la corne, & dont il avertit de se garder, est encore ce même Centenier irrité de le voir rentrer dans son héritage, & qui pour une seconde fois menaça de le tuer.

Ces Vers qui sont si simples en apparence sont pour Auguste.

*Quid prodest quod me ipse animo non spernis?
Aminta,
Si dum tu sectaris Aprus Ego retia servo.*

Que me sert-il que tu m'aimes; si lors que tu vas attaquer tes Ennemis tu me laisses ici dans une honteuse oisiveté. Il se plaignoit à Auguste, qu'il vouloit suivre à la guerre contre Antoine; & il en est ainsi de mille autres endroits qu'on ne penetre pas facilement.

Que le Caractere soit noble, qu'il n'y ait rien de bas, d'indécent, de malhonnête, point de grossiereté, ni de malignité. Il y a dans une des Eglogues de Virgile un trait de Satyre que son indignation a laissé échapper contre Bavius & Mævius; & dans une autre quelques injures grossieres qu'il s'est permises après Theocrite; mais je ne croi pas que nous puissions imiter ces endroits-là,

sur tout le dernier. Nous devons toujours nous souvenir que nôtre Langue est plus chaste que toutes les autres.

Les premiers Bergers ont mené une vie heureuse & libre, mais qui consistoit encore plus dans l'ignorance du vice que dans l'étude même des vertus. Pour nous qui ne sommes plus dans cet heureux état, il n'y a que la raison, l'honnêteté, la sincérité, & la politesse qui puissent remplacer en quelque façon parmi nous cette aimable innocence qui s'est perduë.

Les invectives & les injures doivent être bannies de nos Eglogues; ce n'est ni Comedie, ni Satyre; les haines, les trahisons, les perfidies, les querelles n'y doivent être non plus admises que le ridicule & la bassesse. Les Bergers n'y disputent que de la beauté de ce qu'ils aiment, ou de la gloire de leurs Chansons. Ils ne connoissent de vrais ennemis que les bêtes farouches qui attaquent leurs Troupeaux; & c'est contre elles qu'ils signalent leur valeur. Que les Eglogues ne representent point d'Orgies & de Bachanales desordonnées, qu'on n'y décrive point un combat de Centaures & de Lapithes. Le fameux Baptiste Mantoüan est blamable en nous representant ses Personnages prêts à se battre. Outre que dans la verité ils étoient d'une condition qui devoit les rendre plus moderez & plus doux; de cela seulement qu'il les introduit comme Bergers, il n'y devoit avoir d'autres combats entre eux que celui de la Flute & des Chalumeaux.

Au combat de la Flûte animer deux Bergers.

Mr. Despreaux.

Que

Que les plaintes d'un Berger sur la mort de quelque Berger considerable, ou sur la preference de quelque Rival, ne produisent rien de funeste, & n'aboutissent qu'à des louanges, ou à d'éloquens regrets. Le desespoir même d'un Berger amoureux tel que Gallus, ou Aminte, n'exprime que de la tendresse, n'inspire qu'une agreable pitié.

L'amour des Bergers se trouve souvent le plus tendre, le plus constant, le plus fidelle; & même l'amour est plus ordinaire parmi eux qu'il n'est ailleurs. Mais il est affranchi de toutes les malheureuses passions qui l'altèrent & le corrompent. Même il n'est point essentiel à l'Eglogue & à l'Idylle; c'est la paix & la simplicité, le chant & la musique qui n'en peuvent être separez. Il y a des Idylles de Theocrite qui ne parlent point d'amour; la 1^{lle}. la 4^{te}. & la 6^{te}. Eglogue de Virgile n'en parlent point; mais sur tout il en faut bannir l'amour emporté & furieux. Et s'il se rencontre une Bergere qui ait recours à quelque charme pour rappeler un Amant, qu'on n'y mêle rien de terrible, ni de haïssable; qu'on n'introduise point de Canidie capable d'inspirer de l'horreur.

Ce caractère & ces conditions de l'Eglogue étant rapportez au caractère & aux qualitez de ceux qu'elle représente, on voit bien que ces Personnages auront, avec de la douceur & de la simplicité, du merite, de l'agrément & de la noblesse. On tombera d'accord, ce me semble, qu'une Eglogue peut tenir sa place entre les plus nobles Poësies, & qu'il ne faudra pas moins d'art pour peindre un semblable Berger que pour peindre des Heros.

Je ne disconviens pas, puisqu'en effet on introduit des Bergers, qu'il faut leur faire dire quelque

chose qui represente leur état, mais il n'en faut prendre que la superficie agreable; car ce n'est pas proprement de cet état de Berger qu'il s'agit, mais de la chose, ou de la personne figurée.

Ces Poëmes au reste ont, peut-être, plus besoin que les autres d'une adresse singuliere, soit pour donner aux plus grands Sujets un air gracieux, plein de délicatesse & d'agrément, soit pour relever les plus petits Sujets par toutes les fleurs & les beautez de la Poësie. C'est là leur vrai Caractere.

Enfin, qu'on leur donne plus ou moins d'étendue; que la matiere en soit plus unie, ou plus variée, plus simple ou plus magnifique, qu'il y ait plus de fiction, ou de réalité, ils doivent être aussi éloignez de la bassesse que d'une hauteur guindée. Et selon les Personnages que le Poëte fait parler, selon les occasions, il est en droit de faire des descriptions riches & fleuries, pourvû qu'il se ressouvienne d'offrir toujours à l'esprit, avec de la vivacité, de la force & de la douceur, un sens naturel, ingenieux, & moral.



DU STILE

DE L'IDYLLE

ET DE L'EGLOGUE.

IL ne me reste donc plus, MESSIEURS, qu'à déterminer le stile de l'Eglogue & de l'Idylle; & c'est ce qui doit être fort aisé quand on a établi leur Caractere; l'un doit être entierement conforme à l'autre; les paroles doivent suivre & exprimer les choses. Au lieu de s'étonner de ce que les Bergers parlent un langage poli, il faut seulement songer qu'ils parlent la Langue de leur País, & qu'ils doivent la parler purement. On n'ira pas chercher exprès un mauvais Jargon, qui ne seroit ni agreable, ni intelligible. Il faut se ressouvenir d'ailleurs qu'ils parient en Vers, ce qui demande encore plus de soin & d'agrément; & de plus qu'on suppose, selon la premiere intention, que ces Vers sont faits pour être chantez, & bien chantez; ce qui oblige à joindre la douceur des sons à la beauté & à la pureté du langage. Ainsi ce que j'ai déjà dit sur le Caractere, a préparé la définition du Stile. Si le Caractere est vrai, noble, simple, aimable; le Stile doit être naturel, pur, poli, gracieux.

Deux choses distinguoient le Poëme Bucolique chez les Grecs; savoir la Dialecte Dorienne qui lui étoit propre, & les Césures qui différoient des autres sortes de Poësies.

A l'égard de la diversité des Dialectes, elle n'a point de lieu parmi nous, c'est une richesse qui nous manque; mais si l'uniformité du langage nous rend plus pauvres, nous devons nous consoler avec les Latins de n'avoir qu'une seule Langue purement Latine. Quant aux Césures & aux Nombres, Virgile qui avoit l'oreille si harmonique les avoit remarquez, & avoit tâché de les imiter; mais souvent aussi il les avoit abandonnez, rebutté par la difficulté. En quoi les Savans trouvent qu'il est moins parfait que les Grecs.

En general, il a pourtant observé dans ses Vers d'employer, comme les Grecs, plus de ces pieds qu'ils nommoient, *Daëtiles*, qui sont composez de trois syllabes, dont il y en a une longue & deux breves. Par conséquent il employoit beaucoup de syllabes breves. Il a observé encore de faire peu d'élisions, pour rendre les Vers plus coulans, & plus coupez. Il met le moins d'r qu'il lui est possible. Il garde la même mesure des heroïques hexamètres, ou de six pieds. Et pour nous qui employons toutes sortes de Vers dans l'Eglogue, quoique le plus souvent nous nous y servions de nos grands Vers appelez Heroïques ou Alexandrins, nous avons nos Césures selon les Vers que nous employons. Mais nous pouvons pourtant rendre les Césures plus fréquentes, & les Vers plus coupez. La regle que nous aurions, ce me semble, à prescrire, seroit d'employer le moins de grands mots qu'il seroit possible; de choisir les mots les plus doux à l'oreille, & les plus faciles
pour

pour la prononciation; d'éviter ces inversions, & ces transpositions qui servent quelquefois à soutenir le grand Stile, & à le rendre plus majestueux, mais qui le rendent aussi quelquefois rude, & embarrassé. Nous devrions tâcher d'approcher, autant qu'il seroit possible, de ce qui n'est fait que pour chanter, agissant toujours sur ce principe que l'Eglogue, dans son origine, ayant représenté les conversations des premiers hommes, qui par le Chant, la Musique, & la Poësie, ont formé & embelli le langage qu'ils parloient; il faut aussi conserver dans nos Eglogues la beauté & la pureté du langage que nous parlons.

Ne suis je pas obligé, MESSIEURS, de faire ici une petite observation sur le genre du mot d'Idylle? Rampalle, après les Italiens, aussi bien que plusieurs de nos Confreres, l'a fait masculin, comme il paroît qu'il pouvoit l'être en effet venant d'*Eydullion*, & d'*Eydillium* qui a la terminaison neutre. M. Colletet dans son discours du Poëme Bucolique fait aussi le nom d'Idylle masculin. Il nous apprend que la question fut agitée dans l'Académie, en présence du Protecteur, Monsieur le Chancelier Seguier. Je voudrois qu'on eût recueilli toutes les excellentes choses qui furent dites apparemment dans cette occasion. Ce qui en reste c'est qu'Idylle fut déclaré masculin, comme on l'a mis dans le Dictionnaire; où l'on voit qu'il y eut aussi des avis pour le faire féminin; & ils ont enfin prévalu. M. Despreaux semble avoir fixé ce dernier usage dans son Art poétique; *une élégante Idyllee*. Et comme on disoit *une belle Eglogue* la conformité de la chose a entraîné celle du genre; on dit aussi une *charmante Idylle*.

Quant au nom de *Bucolique*, ou de *Bucoliasse*; Il ne peut-être agreable pour nous dès qu'on le veut franciser. Il le faut laisser de cette sorte. Les noms de Bœuf, de Bouvier, de Vache, de Vacher, de Bestail gâteroient un beau Poëme; mais par un favorable caprice de l'usage, les noms de Brebis, de Moutons, de Troupeaux, s'y sont conservez avec agrément. Les noms même de Taureau, & de Genisse peuvent être nobles. Le nom de Pastre est rude & vil; celui de Pasteur est noble & doux; & sur tout le nom de Berger regne agreablement dans nos Eglogues, & dans la plupart de nos Idylles.

Il y a beaucoup d'apparence que ce nom de *Berger*, si bien reçu dans la Poësie & dans les Romans, vient de nôtre propre fonds, & nous est demeuré de nôtre vieille Langue Gauloise; il est vrai que quelques Etimologistes le font venir de *Vervex* Brebis; *Vervicarius* qu'on a prononcé *Berbicarius*, *Berger*. Mais n'est-il pas vraisemblable qu'il a été tiré de *Berg* mot Alleman qui veut dire, *Mont*. Ainsi un *Berger* seroit un montagnard; gens qui vivent d'ordinaire avec plus d'innocence, & qui sont plus en sureté. Ce qui se confirme; en ce que du même mot de *Mont*, nous avons formé celui de *Moutons*, aussi bien que les Italiens qui appellent un *Montan*, *Montonè*. Si l'on ne veut dire qu'il vient d'un mot Grec, qui signifie *danfer*. Mais enfin j'aimerois mieux dire *Mouton*, *Montonè* par rapport aux Montagnes & aux Collines où l'on mene paistre les Troupeaux,

Medium ingressa per Albim

Gallica Francorum Montes armenta pererrant.

Claudian.

Ausli.

Aussi bien que les Anciens, qui avoient l'empreinte de ces animaux sur leur Monnoye, nous avons eu en France de la Monnoye appelée, *Moutons à la grand' laine*, & *Agnels*. Mais ces noms venoient de l'*Agnus Dei*, ou du Mouton que nos Peintres donnent à saint Jean Baptiste; Saint Louis en fit faire beaucoup, & ses Successeurs, à son exemple.

Nous conservons encore le mot d'*Ouailles*, qui vient d'*Ovis* Brebis; mais il n'entre point dans le Stile de l'Eglogue, ni même dans le beau Stile. C'est une façon de parler commune, réservée à la Religion. A cause que les Ministres sacrez sont appelez Pasteurs, ceux qui leur sont soumis furent, en nôtre vieux langage, appelez leurs Ouailles.

Si de tous ceux qui conduisent les Troupeaux, les Bergers sont demeurez seuls dans nôtre Poësie avec agrément, cette préférence paroît fondée sur la raison. On a trouvé qu'ils avoient plus de loisir pour entretenir leur pensées, & pour composer leurs Chançons. Les Peintres y peuvent avoir aussi contribué; ils représentent plus agréablement des Troupeaux de Moutons épars sur l'herbe, que des Troupeaux de Bœufs & de Vaches. Si bien que parmi nous c'est l'idée des Bergers qu'on rappelle plus ordinairement dans la Vie pastorale.

Que les Bouviers, les Vachers, les Chevriers, les Porchers, les Robins, les Colins, les Margots soient donc bannis du Stile, de nos Eglogues & de nos Idylles. Surquoi il faut bien remarquer que Virgile, à l'égard du Stile; aussi bien que du Caractere, ne confond point ses Bergers avec les Païsans de Mantoue. Ses Arcadiens sont instruits

& font exercez en l'art de chanter. Quand il fai dire par Melibée *Canet frondator ad auras*. Il entend là les vrais Païsans, ces gens de journée, ces Bucherons ou ces Vignerons, ces Pastres, & tous ces hommes veritablement rustiques, qui, pour adoucir un penible travail, poussent dans les airs une voix rude & enrouée. Tout chante à la Campagne, les Laboureurs, & ceux qui travaillent à la Terre, ont leurs Fêtes, & leurs momens de relâche & de réjouissance.

*Festus in pratis vacat otioso
Cum bove pagus.*

*Gaudet invisam pepulisse fossor
Ter pede Terram.*

Ce qui étoit sans doute mêlé de Chançons. Les Chasseurs, les Matelots, les Pescheurs, les Soldats ont des temps où ils peuvent chanter, & danser; mais leurs Emplois ne s'exercent point en chantant.

Le Battellier d'Horace chantoit.

*Absentem Cantat amicam
Multa prolutus vappa Nauta; atque viator
Certatim.*

Dans les Villes aussi les Artisans sedentaires font de grands chanteurs. Mais tous ces gens là font supposez chanter sans art; ils estropient la Langue & dérangent l'harmonie autant qu'ils veulent. Il n'y a que les Bergers de nos Eglogues à qui la pureté du langage, la Poësie & la Musique soient propres; & qui s'avans en cet art, dont ils
sont

sont les premiers Maîtres, puissent l'exercer même en gardant leurs Troupeaux.

Quand Virgile a dit *Ludere calamo agresti, tenui avena*, que les Commentateurs rendent par *rustico stilo*, *humili stilo*. Il ne veut pas dire, Stile rude, grossier, bas, rustique, villageois, comme on l'entendroit à présent de nos vrais païsans; mais un Stile doux, simple, agreable, & naturel. Virgile s'introduisant à la Cour d'Auguste, parle avec cette adresse, non seulement comme un imitateur de Theocrite, mais il fait modestement l'homme champêtre, l'homme simple, qui ne connoissoit pas encore la beauté & la finesse du langage qu'on parloit à Rome. Son *deductum carmen*, comparaison tirée de la laine qui se file délicatement, montre encore une simplicité champêtre, mais spirituelle, qui a beaucoup de grace. Enfin ce Stile si humble n'est pas moins touchant ni moins beau, à sa maniere, que celui qui paroît le plus pompeux & le plus élevé.

Ce n'est point non plus le *Stile* qu'on appelle *plaisant* ou *burlesque*. Horace, si bien instruit de tout ce qui regardoit la Poësie, lorsqu'il a dit que le Stile de Virgile étoit, *molle, atque facetum*, ne vouloit nullement donner l'idée de boufon & de facétieux. Ces mots selon les plus habiles Grammairiens avoient une autre signification, & telle qu'Horace l'entend lui-même en cet endroit, où il veut dire que le Stile des Eglogues de Virgile est doux, élégant, léger, riant, gracieux; & peut-être Horace songeoit-il encore à ces ingénieuses allusions dont Virgile se servoit avec ses illustres Amis.

Le Stile pastoral est donc en effet rempli de toutes les belles expressions que peut fournir la

belle nature, ce qui est à mon avis susceptible d'un charme infini. Apparemment c'étoit aussi le sentiment de M. Scarron, quoiqu'il eût pris un genre d'écrire qui inspiroit le plaisir d'une manière différente. Peut-on mieux s'exprimer qu'il a fait en ces aimables Vers.

*Avec l'Email de nos Prairies,
Quand on le fait bien façonner,
On peut aussi bien couronner,
Qu'avec l'or & les pierreries.*

M. Despreaux nous a parfaitement bien décrit le Caractère de l'Eglogue, & son Stile en même temps. Idylle, & Eglogue sont ici la même chose.

*Telle qu'une Bergere au plus beau jour de Fête,
De superbes Rubis ne pare point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des Diamans
Cuëille en un Champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle aimable en son air, mais humble dans son
Stile
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.*

Et s'il m'est permis, pour confirmer ma pensée, de donner encore un plus grand éclaircissement sur des paroles si belles & si justes; supposons que deux Peintres ayent à représenter, l'un la Jerusalem du Tasse, l'autre son Aminte. Ils auront besoin d'autant de génie & d'art l'un que l'autre; le Portrait d'Aminte sera aussi beau que celui de Renaud & de Tancrede; Sil ie sera aussi belle qu'Armide ou que Clorinde. Ces Tableaux

se-

seront dignes d'orner les Palais des plus grande Rois, il n'y aura rien d'un & d'autre côté que de beau & de bien destiné; aussi je ne croi pas que le Tasse lui-même ait pensé à faire quelque chose de moins beau dans les uns que dans les autres. Mais dans la pastorale on ne verra point de murs escaladez, de champs couverts de morts, de guerriers qui combattent à outrance; au lieu de riches Pavillons, de hautes Tours, de Palais d'une superbe Architecture, la Scene aura des arbres; des Cabanes, des Troupeaux, des Collines fleuries. On verra des Bergers bien faits qui lanceront le dard, ou le palet. Ils n'auront pas des armures, comme les Chevaliers, mais des habits tels que l'antiquité en auroit donné à Apollon gardant les Troupeaux, ou qu'un savant Dessinateur en donneroit à l'Amour deguisé en Berger dans le prologue de l'Aminte.

Et quelle peut être la meilleure regle si ce n'est la pratique de tout ce que nous avons eu d'excellens Poëtes? Ce sera si l'on veut, un Heros habillé en Berger; cela se pratique ainsi dans la plupart des pastorales & des Bergeries. Les Bergers de l'Astree ne sont-ils pas d'aussi bonne Maison que les Chevaliers? Ils sont aussi bien faits, ont de l'amour comme les Chevaliers, & l'expriment aussi bien pour le moins; mais sous des figures differentes. Les Bergeres sont aussi belles que les Nymphes & que les Princesses; mais ne sont point ornées si richement. De même pour le Stile, elles parlent chacune selon leur condition, mais avec autant d'esprit, de grace, & d'elegance les unes que les autres.

On auroit donc grand tort, sous prétexte d'une exacte imitation, de confondre les Chansons de

ces nobles Bergers avec les Chançons rustiques de nos Païsâns. Si nous en avons banni les sentimens grossiers, il en faut bannir aussi les expressions grossieres; & se ressouvenir que tous ces termes, & toutes ces images champêtres ne sont après tout que des figures & des allegories. Il faut toujours distinguer entre la rusticite de nos Villageois, & la simplicité des Bergers anciens. Il ne faut, ni comme Baptiste Mantoûan, produire des Bergers qui disent des grossieretez en beau Latin, ni des Bergers qui parlent le patois des gens de la Campagne. Il seroit beau d'introduire un *Mathieu Garreau*, de représenter des *Noces de Village*, ou de renouveler les *Dialogues des deux paysans de S. Ouy & de Montmorenci*. Ce ne seroit plus Eglogue; ce seroit farce & bouffonnerie.

Il ne faut point aussi se porter à l'autre extremité. Il seroit bon de retrancher tous ces longs discours d'Amans transis & langoureux, ces Coqueteries & ces affeteries qui ne fient point à des Bergers, non plus qu'à des Cavaliers; sur tout éviter ces faux brillans, ces pointes, ces *Concetti* où s'abandonnent quelques Italiens, qui ont plus de licence & d'exageration qu'il n'est permis d'en avoir, non seulement aux Musés pastorales, mais aux Musés Françoises. Que nos Bergers soient ingénieux, & même plus galans que ceux des autres nations; mais qu'ils ayent de la retenue, & de la justesse dans leurs discours; & que ce soient toujours des Bergers aimables, & non pas de beaux esprits de profession, ni des Courtisâns declamateurs.

De sorte que si pour plaire, on s'accommode aux façons de vivre, & aux mœurs presentes, par conséquent au langage qui les exprime, qu'on se

se ressouvienne aussi de conserver l'air & l'esprit des anciens Bergers. Ce n'est point la vie champêtre, grossière comme elle est, que nous imitons; mais aussi nous n'imitons point ouvertement les Villes & les Cours. Nos Bergers peuvent parler avec élégance, & avec politesse, même des choses les plus élevées; pourvu que ce soit avec précaution pour les manières. Les Anciens parloient dans leurs Eglogues, & dans leur Idylles de leur Morale, de leur Philosophie, de leurs Dieux, aussi bien que des choses les plus ordinaires de la campagne. Nous pourrions faire de même, en évitant les termes d'art trop recherchés, & les façons de parler qui ne sont connues que dans les Ecoles, & dans les Académies. Il faut qu'il y ait par tout de la facilité, de la clarté; le Stile d'ailleurs le plus enflé & le plus obscur, étant bien loin d'être véritablement sublimé.

On rejettera les termes empoulez, & les mots vicillis; aussi bien que ces nouveaux mots à la mode, qui sentent l'affectation. Le discours doit offrir des choses champêtres, la Scene étant dans les champs & dans les bois; mais on doit n'exposer aux Lecteurs que ce qu'il y a de plus agreable en ces choses. Si l'on parle d'amour que les pensées soient délicates, mais naturelles; que les graces naïves des Bergeres soient dépeintes avec naïveté. Que dans les Chançons qu'on fait pour elles, dans les presens rustiques qu'on leur offre, tout soit beau, vif & riant; les expressions toujours conformes aux sujets; & la Peinture aussi agreable que tous ces objets le sont en eux-mêmes.

Il y a de la difference entre des Princes & des Bergers; ils s'expriment diversement, mais l'amour

mour dans les uns & dans les autres est toujours Amour. La difference consiste dans leur fortune, & non dans leur passion. Un Roi peut offrir des Empires, & faire hommage de ses Conquêtes. Le Berger offrira une paire de Colombes; présentera un petit Fan, qu'il a été chercher au peril de sa vie, dans le fonds d'une Forêt.

Ephestion pourra dire à Cleophile au nom d'Alexandre.

*Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre?
Faut-il donner la Paix? faut-il faire la Guerre?
Prononcez, Alexandre est tout prêt d'y courir,
Ou pour vous meriter, ou pour vous conquerir.*

Comme Cesar avoit dit lui-même à Cleopatre.

*En quelque part qu'on fuye, il me faut y
courir,
Pour achever de vaincre, ou de vous con-
querir.*

Un Berger de Virgile ne disoit-il pas d'une manière aussi agréable qu'innocente?

*Duo nec tuta valle reperti
Capreoli, sparsis etiam nunc pelliibus albo:
Bina die siccant ovis ubera, quos sibi servo.*

Un autre Berger disoit-il moins bien?

*Parta mea Veneri sunt munera, namque notavi
Ipse locum Aëria quo congefsero palumbes.*

Une

Une Royale Bergere n'a-t-elle pas dit agréablement dans Ronfard ?

*Xandrin mon beau souci, mon Oeillet & ma
Rose*

*Qui peux de mes Troupeaux, & de moi dis-
poser.*

Un noble Berger ne dit-il pas de même dans Segrais ?

*N'ai-je point quelque Agneau dont vous ayez
desir ?*

*Vous l'aurez aussi-tôt, vous n'avez qu'à choi-
sir ;*

*Et si Pan le défend de tout regard funeste
Aux yeux des Enchanteurs j'abandonne le reste.*

Cette priere si naïve d'un Berger à Venus, afin qu'elle favorise son amour.

*Et demain en revanche,
Je t'offre les petits de ma Colombe blanche.*

Quelquefois les presens du Berger signifient allegoriquement ceux du Heros, & du Conquerant. Quelquefois les choses se passeront entre des personnes moins considerables. Si même par un hazard, que je tiens comme impossible, on a trouvé un vrai Berger qui parle naturellement comme nous le desirons ici, & qu'il n'ait point été nécessaire d'embellir & de purifier son langage, à la bonne heure, cette élégante naïveté donne du plaisir sans doute. Mais si ce n'est pas un vrai Berger qui parle, & qu'une agréable fiction

ca.

cache un autre Amant , & des presens plus riches , ce même air d'innocence & de simplicité , qui sert de voile & de chiffre , ne fait pas un moindre plaisir à démêler. Et je croi pouvoir dire , que si l'on faisoit ainsi une Eglogue entiere qui eût deux significations en même temps , l'une apparente & l'autre voilée ; que la Metaphore & l'Allegorie pût toujours continuer , avec des termes propres & convenables , rien ne seroit plus parfait , ni plus agreable en ce genre.

Tout ce qu'on dit , par exemple , d'un Berger qui neglige ses occupations , se peut dire figurément pour un homme , de quelque qualité qu'il soit , à qui l'amour fait oublier , ou ses devoirs , ou le soin de sa fortune. Comme Racan fait parler un de ses Bergers , après Theocrite , & Virgile.

*Tandis qu'en ces Forêts tout seul je m'entre-
tiens,
Je laisse mon Troupeau sur la foi de mes
chiens ;
Mes doigts appesantis ne font plus rien qui vail-
le,
Ni des panniers de jong , ni des chapeaux de
paille ;
A peine me souvien-je , en voyant ces Roseaux ,
D'avoir su compasser les trous des Chalumeaux.*

A ne regarder que la pure elegance , sans son-
ger à la figure , l'Acante de Tristan voilé du nom
de Berger , après avoir dit

Je ne suis point issu d'un vulgaire Pasteur.

Ne

Ne dira-t-il pas très-bien, en offrant des fleurs
à sa Maîtresse?

*Je pourrais vous montrer, si vous veniez un
jour*

*En un Parc qu'ici-près depuis peu j'ai fait clore,
Mille Amans transformez, qui des Loix de l'a-
mour*

Sont passez sous celle de Flore.

Ils ont pour aliment les larmes de l'Aurore.

Dieux que ne suis-je entre les fleurs

Si vous deviez un jour m'arroser de vos pleurs !

Ne pourroit-il pas lui dire encore, en l'invitant
de venir dans sa maison?

*Vous n'y trouveriez point de superbes apprêts
Comme ceux que mérite une Beauté divine,
Mais vous pourriez à l'ombre au moins y boire
frais*

Dans un vase de Cornaline;

Et vos yeux arrêtez sur la Fayance fine

Pourroient confronter à souhait

La blancheur de vos mains avec celle du Lait.

En lui parlant de ses Abeilles.

*Leur petit Roi volant qui n'a point d'aiguil-
lon*

Vous enseigneroit la clemence.

Segrais parle ainsi pour un Berger.

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,

Je vous enseignerois un nid de Tourterelles,
Je

*Je vous le veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles sont fidelles comme moi.*

M. d'Urfé avoit déjà entendu les reproches qu'on faisoit à ses Bergers & à ses Bergeres sur la politesse & l'élégance de leur langage. *Vous répondrez*, dit-il à Astrée, *que si vos paroles étoient véritablement telles que celles des Bergers ordinaires, on auroit aussi peu de plaisir à vous écouter, que vous auriez beaucoup de honte à les redire.*

Cependant de fameux Critiques reviennent toujours objecter le peu de vraisemblance qu'il y a que des Bergers parlent ainsi. Quelle est cette vraisemblance qu'ils exigent? Ne veulent-ils jamais considérer que l'essence de l'Eglogue, à notre égard, est une aimable fiction, & qu'on est bien aise de s'y laisser tromper. Toute la Poésie presque ne consiste-t-elle pas en de pareilles fictions? Ce sont des Bergers polis, & si l'on veut savans, qui parlent dans l'Eglogue. Le Loup & l'Agneau, des Arbres & des Pierres ne parlent-ils pas raisonnablement dans les Fables d'Esopé, de Phédre, & de la Fontaine? Ne voyons-nous pas tous les jours sur nos Theatres Cyrus, Alexandre, César, & mille autres personnages qui ne sont plus, il y a tant de siècles? Ils parlent notre Langue, ils sont à Paris, & nous nous transportons avec eux dans tous les siècles, & dans tous les pays du monde. Ainsi, à l'égard de nos Idylles & de nos Eglogues, nous parlons en François, & non en Grec, ou en Latin; nous nous transportons en Sicile, & en Arcadie, ou bien nous amenons ces anciens Bergers aux bords de la Seine, & de la Loire.

Et si l'on veut encore insister sur ce sujet, en di-

disant; qu'on demeure bien d'accord que les Bergers d'Eglogue ne sont pas des Bergers ordinaires, qu'ils peuvent avoir des habits plus riches, & brodez s'ils veulent; mais que comme ces habits doivent être taillez sur le Patron de ceux de nos Bergers, de même dans leurs entretiens, quoiqu'ils parlent mieux & plus spirituellement que nos Villageois, ils doivent pour le sens & pour le tour des expressions, dire ce que diroient des Bergers.

Je réponds; qu'il est vrai qu'on voit aussi quelquefois des personnages dans les Ballets qui viennent danser avec des habits rustiques chamarrez d'or, & avec des sabots. Alors ils designent nos vrais païsans; mais ce ne sont point nos Bergers d'Eglogues. Ces Bergers ont des habits differents, comme je l'ai déjà dit, pris sur les plus belles idées des Peintres, non point sur ces Païsages de Flandres, ni sur les Pastorales de Stella, ni sur des Tableaux du Bassan, où l'on voit des Estables, des Troupeaux mêlez en confusion, & des Païsans qui travaillent ou qui dansent en des attitudes grotesques, ou trop vulgaires. Ici tout est non seulement naïf & naturel, mais beau & poli. Ils dansent de bonne grace, ils chantent avec art. Les Bergeres n'ont point de Calles & de Bavolets, ni les Bergers de Hoquetons & de Souquenilles. Il n'y a que la Houlette & la Pannetiere qui les fasse reconnoître pour Bergers; quelquefois même ils ont un Dard au lieu d'une Houlette.

*Tel étoit Apollon au service d'Admette
Alors que de sa Lyre il fit une Musette.*

Comme il faudroit peindre Venus même
pa

paroissant en Bergere, ou le beau Paris en Berger.

*L'aimable Deité qu'on adore en Cythere
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere.*

*Heleine aime Paris, & Paris fut Berger;
Et Berger on l'a vu les Déeses juger.*

Ou comme M. l'Abbe de Cerisy nous a dépeint son Berger Daphnis.

*Daphnis en quiles Cieux, assemblant leurs Tre-
sors,
Firent une belle ame hofesse d'un beau corps.*

Les plus délicates & les plus belles expressions leur conviennent. C'est de la Campagne, où ils sont, que les Poëtes ont tiré ce qui orne le plus leur stile, & le rend le plus charmant. L'Email des près, les Pleurs de l'Aurore, les Concerts des Oiseaux, le Cristal des Fontaines, les Ruiffeaux qui serpentent, les Flots d'argent qui roulent en gazouillant sur les sables dorez, le beau teint de Flore, les soupirs amoureux du Zephire, la douceur du Miel, le gouvernement des Abeilles, la verte chevelure des Forêts, l'azur des Cieux, les Voutes étoilées. Il n'y a rien dans la Campagne qui ne fournisse sans cesse quelques images sensibles & agreables. Ces Bergers ne parlent point de leurs troupeaux, & du soin qu'il en faut prendre, comme des Fermiers, des Metayers, ou des Valets de Charruë. Ce n'est point l'usurier *Alphius* qui décrit tout le Menage de la Campagne, sans en être veritablement touché, prêt au contraire

à retourner à la Ville pour faire profiter son argent. Aussi Horace, en parlant de lui, ne fait-il pas une Eglogue; mais une peinture satyrique. Une noble Bergere, *povera si ma contenta*, ne songe pas qu'il y ait une autre condition, ni aucune richesse préférable à son innocente liberté.

Les comparaisons seront plus fréquentes dans leurs discours, parce qu'ils ont plus de loisir & plus de tranquillité d'esprit. Bornez comme ils sont à ce petit nombre d'objets qui frappent incessamment leurs yeux, ils y rapportent toutes leurs pensées & tous leurs raisonnemens. Rien ne leur est plus naturel que ces sortes de comparaisons, dont M. de Segrais se sert si élégamment en ses Eglogues.

*Et ce qu'à nos Troupeaux est la fureur des
Loups,*

Ce qu'est à nos Vergers l'Aquilon en courroux,

Ce qu'à nos Epics meurs est la pluie orageuse;

Telle est vôtre colere à mon ame amoureuse.

La fin de cette comparaison qui suit semble imitée de David même dans ses saintes aspirations.

De vôtre belle bouche une seule parole

*M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche &
molle;*

Et l'aïse de vous voir est à mon cœur blessé

Ce qu'une Eau claire & vive est au Cerf relancé.

Je croi que pour orner ce discours autant que pour confirmer mon opinion, vous me permettez ;

trez, MESSIEURS, de vous rapporter encore ici quelques exemples de ce Stile charmant. Je continuerai à les choisir dans ces trois celebres Auteurs distinguez particulièrement pour l'Eglogue, ne pouvant parler de beaucoup d'autres qui ont aussi mérité une grande estime.

Rejetteroit-on cette description de M. de Se-grais.

*C'est là que le Zephire a placé son Empire,
C'est dans ce beau séjour que pour Flore il soupire,
Ni les aspres frimats, ni les grandes chaleurs
N'y ternirent jamais le bel émail des fleurs.*

*Forment deux clairs Ruisseaux
Qui vont en s'échappant de cette Grotte obscure
Mouiller les bords d'un lit de mousse & de ver-
dure;
Où leur murmure lent invite à sommeiller
Ceux que les plus grands soins forceroient de
veiller.*

Un Berger qui a des yeux & de l'esprit, ne peut-il pas dire avec Racan. Je ne voi

*Que l'ombre de la nuit dont la sombre pasteur
Peint les champs & les près d'une même cou-
leur;
Et cette obscurité, qui l'horison enferme,
Ouvre autant d'yeux au Ciel qu'elle en ferme en
la Terre.*

Sur ce qu'il ne peut fermer les yeux dans son inquiétude.

La

La mort les fermera plutôt que le sommeil.

*Les Flambeaux éternels qui font le tour du
Monde*

Percent à longs rayons le noir cristal de l'Onde.

*Mais le jour n'est pas loin, les ombres s'éclair-
cissent,*

Déjà d'étonnement les Etoiles palissent;

Et déjà les Oiseaux, joyeux de son retour,

Commencent dans les bois à se parler d'amour.

Cette autre peinture du jour naissant accom-
modée à l'amour d'un Berger, par Segrais.

*Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore, au teint
vermeil,*

Annonce à l'Univers le retour du Soleil,

Et que devant son Char ses legeres suivantes

Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes,

Depuis que ma Bergere a quitté ces beaux lieux

*Le Ciel n'a plus ni jour, ni clarté pour mes
yeux.*

Les Vers qui suivent, ôté la Musette qui n'est
que pour deligner des Bergers, n'ont rien qui ne
convint à une Heroïne de Clelie, ou de Cassan-
dre; & cependant sont simples & naturels.

Quand j'entendis de loin sa Musette & sa Voix,

Qui troubloient doucement le silence des bois,

Alors mes sens ravis de ces douces merveilles,

*Mes yeux portoient envie à l'heur de mes oreil-
les.*

Tome II.

Q

Od

Où pourroit-on mettre plus de force que dans ceux-ci de Segrais, hors que les Images en sont champêtres.

*Lui fit voir de son sort l'implacable rigueur,
 Ses Troupeaux devorez, ou sechez de langueur,
 Ses Vergers sans rapport, ses cabannes brûlées,
 Ses meilleurs Champs en friche, & ses Moissons
 grélées;
 Et toutefois encore il s'estimoit heureux,
 Tant qu'il se vid exempt de tourmens amoureux!*

Ces Vers de M. Godeau, qui conviennent mis-tiquement à l'Épouse sacrée du Cantique des Cantiques, conviennent littéralement à une noble Bergere.

*Mon cœur est allumé d'un si divin flambeau,
 Mes desirs sont si purs, & mon joug est si beau,
 Que je ne craindrai point d'apprendre à tout le
 monde
 Qu'amour me fait languir d'une atteinte pro-
 fonde.
 Dès la pointe du jour au bord de ces Ruisseaux
 J'accorde mes Chansons à celles des Oiseaux;
 Je parle des Beautex de celui que j'aure,
 Je parle de l'ardeur du feu qui me devore.*

*Seroit-il bien possible
 Qu'à ma chaste amitié son cœur fût insensible?
 Fais-je un crime en l'aimant? Et ma fidélité
 Peut-elle pas en moi tenir lieu de Beauté?*

Dans ses Egiogues spirituelles quand il décrit
 les

les plaisirs de la solitude, & la beauté du Ciel d'
Provence dans le Printemps.

*Je ne puis respirer l'air de ces riches Plaines
Qu'échauffent les Zephirs de leurs tièdes ha-
leines.*

*Je ne puis de ces près voir l'émail précieux
Où tant de vives Fleurs éblouissent mes yeux,
Entendre de ces eaux l'agréable murmure,
Contempler de ces bois la verte chevelure
Que je ne sois touché de quelque sainte horreur,
Et ne me sente ému d'une douce fureur !*

Le souhait qu'il fait pour retourner en son
Diocèse.

*O champs, ô champs de Grace ! ô fertiles colli-
nes !*

O Rochers cultivez ! ô Sources argentines !

O Mirthes ; ô Jasmins, ô Forests d'Orangers !

*Quand me pourrai-je joindre au Chœur de vos
Bergers !*

L'état où il étoit avant que d'avoir renoncé
aux vaines passions.

Amarillidis Ira.

Quand les loups, dit-il, desoloient ma Berge-
rie, ou la grêle mes Sillons.

*Mon ame en ce moment insensible, ou constante
Ne pouvoit repouter cette perte importante ;
Mais un air de colere, un regard de mépris
D'une peine mortelle attaquoit mes esprits !*

Q 2.

Après

Après avoir quitté les erreurs du monde:

Fovis omnia plena.

Quelque part que mes yeux s'arretent dans le monde,

Sur la voute des Cieux, sur les plaines de l'Onde,

*Ou sur le teint des fleurs, ou sur l'émail de prez
Je trouve de mon Dieu les attrails figurez.*

Nos Bergers ne parlent donc point des intrigues de la Cour, ni des triomphes des Conquerans, qu'ils ne voyent pas; mais ils peuvent parler du grand spectacle du monde qu'on voit par tout.

*Les Barbares les plus sauvages
Entendent ces divins accords.*

Ils peuvent parler de tout ce qui est naturellement à la portée des observations & des reflexions d'un bon esprit. Et quand même on voudroit à toute rigueur que ce fussent de vrais Bergers, si nous en choissions quelques-uns dans une des plus belles Contrées de nôtre France, que nous leur donnassions, avec un esprit vif, une imagination heureuse, dans un doux loisir & une grande tranquillité, nous trouverions peut-être que par leurs sentimens naïfs & naturels & par leurs agreables pensées, ils seroient tout-à-fait capables de plaire. Mais il faudra aussi que leur langage soit pur & gracieux; il faudra qu'ils employent l'élégance & les agrémens du stile: ce qui est une condition absolument nécessaire si l'on veut avoir des Eglogues. Et nous verrons alors qu'elles doivent être

être telles que nous les ont données tous les meilleurs Poètes de tous les temps.

Les anciens nous autorisent à cet égard, & ce que nous pratiquons justifie les Anciens. Le stile sera beau, sera fleuri, sans s'écarter de la simplicité. Dans quelle sorte de Poème auroit-on peu s'exprimer plus naturellement, & plus éloquemment tout ensemble, que Virgile dans ses Eglogues.

Omnia vincit amor & nos cedamus amori.

Nunc victi tristes quoniam Sors omnia versat.

An qui amant ipsi sibi somnia fingunt ?

Trahit sua quemque voluptas.

Que S. Augustin n'a pas fait difficulté d'employer dans les raisonnemens les plus solides sur la Religion.

Ces maximes de Racan dans ses Bergeries.

Le plus souvent le mal est moindre que la crainte :

Il faut pour nous servir quelquefois nous déplaire :

Aux choses d'importance il faut être timide.

Celle-ci de Segrais dans une de ses Eglogues.

Quiconque sait aimer peut devenir aimable.

Tous ces endroits, & d'autres pareils de Virgile, & de nos Poètes; un grand nombre qu'on

trouveroit encore dans Theocrite , & dans les autres Grecs , pourroient tenir leur place aussi bien dans un Ouvrage heroique , que dans une Eglogue.

Qu'est-ce donc , me demandera t-on , qui distingue le Poëme pastoral , & qui le rend si dissimblable de l'heroique , en sorte que des Savans ont dit , qu'ils ne comprenoient pas comment Virgile avoit pû être si different de lui-même dans ses Eglogues , & dans l'Eneïde ?

Voici, MESSIEURS , ce que je puis m'imaginer ; & qui revient tout-à-fait à ce que j'ai dit au caractère de l'Eglogue. Là je regardois les choses ; ici je regarde les paroles qui y conviennent.

Je croi donc pouvoir répondre que posé des deux côtez un langage propre & pur ; ce sont les passions differentes , les objets differens , les differentes situations qui font cette grande dissimblance. Tout ce qu'il y a de violent , de terrible , de funeste , de redoutable , de sanglant , de tragique , ne convient point à l'Eglogue ; ni les transports de l'ambition , ni l'éclat d'une gloire superbe ; ni même la pompe & les appareils du luxe , ni la magnificence & la galanterie des Cours. Par consequent il en faut exclure tout ce qui exprime ces agitations violentes & immodérées ; il n'y faut point faire entrer les pompeuses descriptions des Ouvrages des Arts qui servent à la grandeur , à la délicatesse , & à la somptuosité ; Mais tout ce qui s'exprimera d'un air plus tranquille & plus simple dans la Poësie heroique , ou qui sera déterminé par un autre sujet , conviendra aussi à l'Eglogue. Elles ne different point en cela pour le Stile. Ce qui est si vrai qu'il y a des
Vers

Vers d'Homere que Theocrite a employez dans ses Idylles; & que nous en trouverons dans les Eglogues de Virgile, & dans ses Georgiques qu'il auroit peu employer, ou qu'il a même effectivement employez dans l'Eneide.

On peut voir par exemple le progres de cette pensée de Theocrite. Un de ses Bergers dit: *Je sai maintenant ce que c'est que l'amour; c'est un Dieu bien cruel; il faut qu'il ait été nourri dans les Forêts du lait d'une Lionne.* L'Eglogue Latine l'imite ainsi.

Nunc scio quid sit amor; duris in cautibus illum

Ismarus, aut Rodope, aut extremi Garamantes

Nec nostri Generis puerum, nec sanguinis edunt.

Virgile employe dans l'Eneide cette même pensée qu'il avoit employée dans une Eglogue. Didon attribue les mêmes choses à Enee, & dans les mêmes termes de Theocrite; mais la differente application, & la differente condition des personages rend ces paroles furieuses & tragique

Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens

Caucasus, Hircanaque admorunt ubera Tigres.

La comparaison de l'Oiseau qui plaint ses petits est dans Homere; elle a passé dans Bion; ensuite elle est venuë à Virgile, & presque à tous les Poëtes. Employée par les uns dans le Stile heroïque & élégiaque, par les autres dans le Stile pastoral.

Les baisers empoisonnez de l'Amour, qui sont décrits dans l'Enéide, l'avoient été de même par un Berger dans une simple Idylle.

Et si l'on regarde la comparaison dont Virgile se sert dans la même Enéide, pour exprimer l'empressement des Troyens à réparer leurs Vaisseaux, & à préparer leur fuite, où pourroit-on trouver une Image plus simple, & même plus basse, mais plus propre & plus vive? Qu'on suppose en effet qu'un Berger eût été tout d'un coup transporté à Carthage, & qu'il eût vû ce concours & ce tumulte de Soldats & de Matelots qui s'animent & se pressent les uns les autres, vont & viennent, & montrent en un même lieu tant d'actions différentes; l'idée d'une fourmillière ne seroit-elle pas venue aussi naturellement dans l'esprit de ce Berger que dans l'imagination du Chantre heroïque?

Il y a un endroit encore d'un Sacrifice de Didon presque tout semblable à ce que Virgile a imité de Theocrite dans l'Eglogue appelée la *Pharmacutrie* ou l'Enchantement. Il y a une infinité d'endroits des Odes d'Horace qui pourroient être reçûs dans l'Eglogue.

Solvitur acris hiems, grata vice veris & favoni.

Tout le commencement de l'Ode à Tyn-daride, hors la mesure des Vers, seroit une Eglogue.

*Velox amenum saepe Lucretilem
Mutat Liceo Faunus.*

Dis-

*Diffugere nives, redeunt jam gramina campis;
Arboribusque coma, &c.*

Qu'un Berger pourroit dire comme ce Poète:
Lirique..

Il y a une Ode d'Anacreon qui convient parfaitement à une Idylle; puisque Moschus a fait effectivement une Idylle du même sens.

La belle Idylle de Seaux de M. Racine montre que la Flûte pastorale s'accorde bien quelquefois au son de la Lyre. Ses Bergers chantent cet Hymne à la Paix..

*Tu rends le Fils à sa tremblante Mere;
Par toi la jeune Epouse espere
D'être long-temps unie à son Epoux aimé;
De ton retour le Laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé.*

Cette exclamation pour les Empereurs;

De nostris tibi Jupiter augeat annos..

N'est-elle pas bien renouvelée pour le Roi par ses Bergers dans la même Idylle? Et y a-t-il aucun François de quelque condition qu'il soit, qui ne la renouvelle tous les jours?

*O Ciel! ô saintes destinées.
Qui prenez soin de ses Jours florissans;
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années..*

Cinna s'étoit-il exprimé autrement ?

*Puisse le grand moteur des belles destinées
Pour prolonger vos jours retrancher nos années.*

Je croi donc pouvoir conclure de tout ce que je viens de dire ; que l'Eglogue est également noble par son caractère & par son Stile. Et je ne trouve plus lieu de m'étonner si Virgile , après avoir plu à Auguste par ses Eglogues & par ses Georgiques , fut engagé par Auguste même à entreprendre l'Eneïde. Cet Empereur sentit & pénétra sous cette écorce champêtre toute la force & toute la beauté qui s'y trouvoit renfermée. Cette profondeur , cette hauteur incomparable de génie & d'expression , cette harmonie sensible , cette sublimité qui ont ravi tous les Siècles , ces trésors d'Eloquence , cet admirable feu de la Poësie réglé par une parfaite raison , sans le discernement de Pollion , de Mecenas & d'Auguste n'auroient jamais été découverts dans l'ame de Virgile même , ni par lui-même. Il n'auroit jamais eu ces transports , cette application laborieuse & infinie que demandent les immortelles productions de ce grand art. Auguste le bienfaïcteur de Virgile en a tiré sa plus grande & sa plus véritable gloire. Virgile animé par Auguste en a reçu un nouvel esprit.

Vatum maximus esto.

Un Auguste aisement peut faire des Virgiles
M. Despreaux ;

*Sint Mecenates non deerunt , Flacce , Mayones
Virgilium vel tuâ rura dabunt.*

Les

*Les Chansons des simples Bergers
Deviendront des Chants heroïques.*

Auguste qui avoit trouvé Rome bâtie de brique la voulut laisser bâtie de marbre; mais s'il l'embellit par la magnificence des ouvrages matériels, il desira principalement tirer ses ornemens des ouvrages de l'esprit. Il voulut rendre propres à son País tous les beaux Arts, & tout le savoir de la Grece. Comme il étoit sensible à la Poësie aussi bien que Cesar, (ils avoient composé l'un & l'autre des Tragedies,) c'est dans ce temps-là que toutes les beautés & toute l'excellence de la Poësie Greque parurent à Rome. Sans parler de la Comedie, que Plaute & Terence y avoient fait aimer depuis long-temps, Gallus y fit entendre l'Elegie, Horace l'Ode, Varius & Pollion la Tragedie, Properce, Catulle, Tibulle, Ovide, comme des Abeilles, s'enrichirent de ce qu'ils trouverent par tout de plus conforme à leur esprit & à leur humeur. Mais Virgile entreprit lui seul d'imiter les trois plus grands Poëtes, distinguez par les Caractères les plus marquez & les plus étendus. Theocrite, Hesiode, Homere.

Cecini Pascha, Rura, Duces.

Quelle assemblée, quel commerce d'esprit se trouvoit alors dans le Palais d'Auguste!

Avoüons, MESSIEURS, que c'étoit là une belle Académie! Mecenas, Pollion, Tucca, Varius, Gallus, Horace, Virgile, l'Empereur même. Et ce qui fait à notre sujet, nous découvrons le Jugement qu'on fit de l'Eglogue dans cette as-

Q 6

semblée,

semblée, par l'immense travail dont Virgile fut chargé, après ce premier essai de son genie. Ses Eglogues déclamées ou chantées sur le Theatre, furent d'abord l'admiration de Rome. Dans une de ces representations Cicéron, qui n'avoit pas mauvaise opinion de son éloquence & de l'honneur qu'il faisoit à cette grande Rome, que son zele & sa vigilance avoient sauvée, s'écria *Magna spes altera Roma!* Le plus grand des Orateurs mit le nouveau Poète à côté de lui. Et Virgile ne fut pas en effet peu considéré des Romains, s'il est vrai qu'on se levoit au Theatre, quand il y arrivoit, comme on se levoit pour l'Empereur.

On sait qu'Auguste eut une intime consideration pour lui. Ce grand Empereur, dont on a dit qu'il ne devoit jamais naître ou qu'il ne devoit jamais mourir, après avoir vangé la mort de César, & assujetti l'Empire Romain aux dépens de tant de sang, revint à la douceur & à la clemence. Il pacifia l'Univers, & mit tous ses soins à le rendre heureux. Il cherchoit lui même à goûter en repos toute sa gloire, dans la conversation de ses savans & agreables amis. Les Odes d'Horace, les Bucoliques & les Georgiques de Virgile attirerent l'attention de ce Maître de l'Univers. Il les jugea propres à lui concilier l'amour des Romains assujettis, propres à adoucir les mœurs qui s'étoient rendues farouches par la fureur des Guerres Civiles, à détourner l'envie, & à désarmer l'orgueil qui auroient encore pû attaquer une domination nouvelle, & qui paroissoit injuste; sur tout à calmer quelquefois les peines & les inquietudes attachées au gouvernement du Monde. Il s'appliqua principalement à rétablir l'ordre & la beauté des Loix, & le bonheur de la Campagne. Les
Bu.

Bucoliques & les Georgiques , à l'exemple des anciens Grecs , étoient capables d'inspirer l'amour de la vie champêtre , si innocente & si utile. Il suivoit les vûes de Cesar , qui , pour remettre ces occupations en honneur , avoit ordonné que ceux qui trafiquoient en Troupeaux eussent pour le moins la troisième partie de leurs Pasteurs de condition libre.

Il avoit un plaisir extrême de s'entendre dire après le desordre & le ravage des Guerres civiles.

*Tutus Bos etenim rura perambulat:
Nutrit rura Ceres, almaque Faustitas.*

Comme Regnier le disoit pour Henri IV.

*Par tout le Villageois entonnant tes loüanges,
Riant coupe ses bleds , chantant fait ses Vandan-
ges.*

Au comble de la gloire & de la félicité , Auguste crut que rien ne lui pouvoit plus manquer que d'éterniser sa mémoire par les plus sublimes & les plus durables monumens. Il savoit que cela dépendoit des Ouvrages de l'esprit. Il considéroit combien de Palais , de Temples , de Villes entières avoient été ensevelis , sans qu'il en restât qu'un confus souvenir. Il voyoit les divins Poèmes des Grecs , toujours plus beaux , toujours plus éclatans , braver la puissance & l'injure des années.

Il crut Virgile propre à lui faire un Ouvrage immortel ; & il ne s'est point trompé. C'est à Auguste seul que nous devons doublement l'Encide ; il l'avoit fait naître , & il l'empêcha de périr

dans le feu où l'Auteur de ce divin Poème l'avoit condamné en mourant.

Mais je sortirois de mon sujet. C'est de l'Eglogue seulement que j'ai entrepris de parler, & dont je n'ai même que trop parlé.

Et pour reduire tout en un mot; je vous demande MESSIEURS, si après tout ce que je viens de dire je ne puis pas définir ainsi l'Eglogue ou l'Idylle pastorale ? *Poème composé d'un Stile pur, harmonieux & fleuri, ou, sous le nom de Bergere, & sous des Images champêtres, on peut de crire l'état & les sentimens des personnes les plus élevées, & leur insinuer l'amour des plaisirs innocens & les Leçons d'une sage & douce Morale.*

REFLEXION GENERALE.

CHaque espece de Poësie a sa forme & sa vûë particuliere; il n'y en a aucu ni qui ne donne un plaisir propre, & qui n'ait une utilité propre. Il seroit bien malheureux que l'esprit dût jamais s'employer à des choses absolument frivoles; & il est certain qu'un Art qui demande le plus de talens doit essentiellement en faire un plus lottiable usage. La Tragedie se propose de purger, ou de rectifier les passions; l'Ode doit chanter les Louanges des Heros; l'Hymne celles de Dieu; l'une animer aux belles actions; l'autre aux devoirs de la Religion. Que fera donc l'Eglogue
qui

qui demande tant d'art & tant de soins ? Sera-t-elle inutile ? je ne le croi pas, MESSIEURS. Considerons que comme la Musique a differens modes, qui agissent differemment sur l'oreille ; à plus forte raison la Poësie s'exerce diversément sur l'ame. Le chant pastoral agit sur l'esprit comme une douce Musique agit sur les sens. Il se sert de douces images, de rians & de paisibles objets, propres à inspirer le calme & la moderation. Si l'Eglogue a plu à Auguste & à ses illustres Courtisans, il sembleroit par là qu'elle seroit encore plus à l'usage des Grands qu'à celui du Peuple. Elle peut sans doute leur convenir par ce contraste de simplicité qui leur fait sentir leur grandeur avec plus de plaisir, & les releve encore à leurs propres yeux. Mais son agrément & son utilité consistent principalement en ce qu'on y peut insinuer beaucoup de veritez déguisées sous ce voile pastoral, & qui sont comme autant de paraboles. Ce qui a toujours été la maniere la plus convenable de parler délicatement aux plus grands Rois, & qui se pratique à l'égard de ceux d'Orient. Enfin nôtre Eglogue, sans avoir de si hautes prétentions, pourroit du moins servir quelquefois à adoucir les passions violentes, & à faire goûter d'innocens plaisirs, par l'exemple de ces simples Bergers, contents des moindres presens de la nature & de la fortune, & dont en effet, s'ils étoient tels qu'on les représente, il n'y a personne qui ne dût envier la tranquillité & le bonheur.

L E T.



LETTRE

A

MONSIEUR D***

Au Sujet du Prix de Poësie
donné par

L'ACADEMIE FRANÇOISE,

L'Année 1714.

MONSIEUR,

Vous connoissés le pauvre Du ** c'est
un de ces Poëtes de profession qu'on
rencontre partout & qu'on ne vou-
droit voir nulle part ; nous l'appellons
communément le Gazettier du Par-
nasse, il est Parasite afin qu'il ne lui manque rien
de ce qui constitue un bel Esprit du tems, & il
paye

paye dans un bon repas, son Ecot par de mauvais vers, soit de sa façon soit de celle de ses Confreres les Poëtes mediocres. Il nous montra ces jours passés un Poëme imprimé, où on voyoit à la premiere page ces mots écrits A L'IMMORTALITE'. C'est la Devise de l'Academie Françoisé, nous dit-il, la piece n'est pas pourtant de l'Academie, mais elle l'a adoptée, & si ces Messieurs l'avoient composée ils ne s'y seroient jamais pris autrement que l'auteur. Il faut que vous sachiez continua-t-il que l'Academie donne tous les deux ans un prix de Poësie & par là immortalise un homme tous les deux ans, vous voyez entre mes mains l'ouvrage qui a remporté le prix cette année. Oh que l'auteur de ce Poëme est heureux, il y a quarante ans qu'il compose sans être connu du public, à present le voila pour un petit Poëme associé à toute la Reputacion de l'Academie. Mais lui dis-je n'arrive-t-il jamais qu'un Auteur déclaré immortel par les quarante soit mis au rang des *Cotins* par le Public, qui est Juge en dernier ressort ? cela ne se peut, me repondit mon Poëte, car l'Academie n'a été instituée que pour fixer le goût de la France & on n'appelle jamais de ses décisions: J'ai de bonnes preuves, dit alors un de mes amis, qu'une assemblée de quarante personnes n'est pas infallible: du reste le *Cid* & le Dictionnaire de Furetiere se sont soutenus contre l'Academie, & il pourroit bien se faire qu'elle aprouvât de fort mauvais ouvrages comme elle en a critiqué de fort bons.

Pour reponse à toutes ces railleries mon homme lut à haute voix *Poëme Chrétien* qui a remporté le prix par Mr. l'Abbé d * *. Il faut avant de commencer lui dis-je que nous sachions,

ce

ce que c'est que Mr. l'Abbé d***, le sujet de son Poëme & en quoi le prix consiste. Il satisfait ainsi à mes questions.

Autre fois Mr. l'Abbé d*** a fait imprimer plusieurs oraisons funebres & quelques sermons, à présent il fait mettre sous la presse un volume de ses Poësies, & il est à croire qu'il est aussi bon Poëte que grand Orateur. Le sujet de son Poëme est la louange du Roi, à l'occasion, du nouveau Chœur de notre Dame construit par Louis quatorze & promis par Louis treize. Le prix est un beau groupe de bronze où l'on voit un assemblage merveilleux du tabuleux & du sacré, car la Renommée y paroît auprès de la Religion, & la Piété y est appuyée sur un Genie. Au reste les Rivaux de Mr. l'Abbé d*** étoient de jeunes gens de dixneuf à vingt ans, Mr. l'Abbé en a soixante & cinq. Il est bien juste qu'on fasse honneur à son âge. Après ce grand Preambule, il toussa, & nous lut d'un ton plein d'emphase, le merveilleux Poëme que je vous envoie.

POÈME CHRÉTIEN.

Qui a remporté le prix de Poésie au jugement de l'Académie Française par Mr. l'Abbé d***.



Enfin le jour paroît où le saint Tabernacle
D'ornemens enrichi nous offre un beau spectacle.

La mort ravit un Roi plein d'un projet si beau,
Salomon est fidèle à David au Tombeau.

Viens

Viens ô Religion des mortels adorée,
Descens fille du Ciel de la vouleazuree,
Reçois de tes Entans couronnés & soumis
Les Dons offerts par l'un; & par l'autre promis,
Que j'aime à voir Louis victorieux & calme,
La tête couronnée, & d'Olive & de Palme,
A la source des dons offrir un saint tribut
Et rapporter à Dieu l'éclat qu'il en reçut.

Heros Religieux, des Princes le plus juste;
Digne Pere d'un Roi des Rois le plus auguste
Vois sur la terre enfin tes saints vœux accomplis,
Vois ta Religion dans celle de ton fils.

Quel prodige de l'art ! l'excellence admirée
Imite sur l'autel la puissance qui crée,
Dieu lui parle, & l'encens que sa voix rend second
Par mille êtres formez à ses ordres repond.
Du tenebreux Cahos, sort le visible temple
Où tout offre la gloire à l'œil qui le contemple
Tels du docte artisan les desseins inventez
Passent de son Esprit sur le bronze enfantez.
Une informe matiere en chef d'œuvre est formée

Le cizeau fait sortir la figure animée.
Marbre, Jaspe, taillez sous le sacré lambris
A la sculpture antique y disputent le prix.
Monumens, de Louis éternisés le zèle.
Egalez de son nom la durée immortèle.

Lcs

Les chants de la victoire entonnez tant de fois
Del'Eglise & du Monde ont rassemblé les voix.
Je voi parmi les dons de nos Chrétiens Monar-
ques

Flotter de leurs Exploits les éclatantes marques
Pompes des Conquerans, Drapaux disparoissés,
Ne nous rapellez plus cent peuples terrassés.

Le Dieu de Paix prefere un pacifique hommage
A ceux que de la guerre ensanglante l'image.
Et d'un plus beau spectacle en ce jour glorieux
La splendeur rejouit & la terre & les cieux.
O vierge souviens toi de ce jour memorable
Où tremblant sous la main de ton fils adorable
Un Monarque pieux vraiment Roi très-Chré-
tien,

Mit son sceptre Royal sous la garde du tien.
C'est un serment sacré qui te plut dans le Pere,
Que dans le fils dégage un zèle hereditaire.
Voi le peuple avec lui devant toi prosterné
Lui demander encore un Roi par lui donné.
Qu'en ce jour de l'encens la plus pure fumée
Remplisse du Seigneur la maison parfumée.
Que nos vœux pour Louïs jusques au Ciel montez
Au Trone de ton fils soient par tes mains portez.
Que la Terre & le Ciel, que l'homme joint à
l'Ange

Forment d'un saint concert l'harmonieux é-
change.

Que

Que par toutes les voix au Parnasse sacré
Par d'immortels accords Louïs soit célébré.
De cendres en ce jour couvrant son Diademe
Il ignore son nom & se cache à lui même.
Isles, vastes Climats, lointaines regions
Dont l'infidelle nuit couvre les nations,
Poles glacez brulants, où sa gloire connuë
Jusqu'aux bornes du monde est chez vous par-
venuë,

Puisse la renommée en louant ce grand Roi
Porter jusques à vous un raïon de sa foi.
Et de sa pieté l'exemple se repandre
Autant que de son nom le bruit s'est fait enten-
dre.

Voyez non plus ce front où sur des traits guer-
riers

La sagesse triomphe au milieu des Lauriers.
Mais le Roi qui descend du char de la victoire
Aime à voir devant Dieu disparoître sa gloire;
Joint l'humble adorateur au plus grand des hu-
mains,

S'unit aux dons offerts par ses royales mains,
Met au pied des autels tous ces titres illustres,
Offre au Ciel en tribut l'éclat de quinze lustres,
Ce beau regne tissu d'innombrables Exploits,
Et rend de tout l'hommage au Monarque des
Rois,

Tcl

Tel jadis adorant cette Couronne Sainte
 Qui du sang de l'agneau montre l'Epine teinte
 L'ayeul saint de Louïs posoit sur les autels
 La relique sans prix venerable aux mortels.
 Plus grand lors qu'il offroit dans les pompes sa-
 crées

De l'innocent contrit les marques reverées,
 Le chef & le pied nud, l'œil, le front abbatu,
 Qu'au Trone & sous le dais, de splendeur revêtu,
 Eh? que sont ils grand Dieu sur leur trone fra-
 gille

Ces Rois, ces Conquerans que tu paitris d'argille?
 Que sont ils à tes yeux quand par de vains pre-
 sents

Jusques sur les autels ils recherchent l'encens!
 Tu dédaignes Seigneur leur superbes offrandes,
 C'est dans leurs riches dons leur foi que tu de-
 mandes

Et tu veux qu'un heros des passions vainqueur
 En parant tes autels t'en fasse un de son cœur.
 C'est ce cœur infini plus vaste que le monde
 Que pour temple à choisi ta sagesse profonde.
 Son hommage te plaist, un signe heurux enfin
 D'un deluge de sang nous annonce là fin.
 Tu veux qu'au même jour un saint vœu s'ac-
 complisse

Et que l'hymne de Paix au temple retentisse
 Heu-

Heureux Jour! saint baiser! qui comblant nos
souhais

Unit la Pieté, la Justice & la Paix.

P R I E R R E P O U R L E R O I.

Tout le peuple, grand Dieu, devant toi s'humilie,

De tes dons pour Louïs, renouvelle le Cours,

Plus ta Clemence ajoûte au nombre de ses Jours

Plus nous avons besoin qu'elle se multiplie.

Pour prix de tes autels parez & retablis,

Laisse croître & fleurir un rejeton des lis.

A l'ombre des Lauriers de la Royale tige

Joint aux ans de l'Ayeul ceux de l'auguste En-

fant.

Qu'au siècle de Louïs tout tienne du Prodige

Et qu'il soit aussi long qu'heureux & triom-

phant.

On a pris la liberté, Monsieur, de critiquer l'ouvrage que l'Academic à couronné. Je vous envoie les remarques que nous avons faites avec simplicité. Elles vous ennuyeronnt peut être moins que le Poème.

Enfin le Four paroît. Je défie qu'on s'exprime mieux pour dire, enfin il commence à faire jour. L'Auteur auroit ôté l'Equivoque, s'il avoit mis *Enfin ce Four paroît.* Car il doit savoir que nôtre Langue est ennemie des Equivoques. Ce n'est pas tout, plusieurs personnes d'esprit ont trouvé que cet *Enfin* fait un très-mauvais effet, supposons deux

Si on ne connoissoit l'histoire de Salomon, on ne sauroit ce que l'Auteur veut dire par ce vers, faut-il que parce qu'une chose est connue, elle soit mal exprimée? Je n'ai encore examiné que quatre vers, je serois trop long si je faisois une recherche exacte des fautes dont ce Poëme est rempli. Je laisserai les vers qui n'ont d'autre défaut que celui d'être foibles, rampants, durs, forcés, Profaiques &c. Je n'attaquerai chez Mr. l'Abbé d* * que le ridicule & les fautes grossières contre le sens commun, je n'aurai que trop d'occupation.

Que j'aime à voir Louis victorieux & calme.

A-t-on jamais dit d'un Roi victorieux qui donne la Paix à ses sujets qu'il est victorieux & calme? la bizarrerie de ce terme se fait mieux sentir qu'il ne peut s'exprimer.

La tête Couronnée & d'Olive & de Palme.

On portoit bien autre fois des palmes dans les mains, mais l'Abbé d* * ne trouvera nulle part que les vainqueurs en aient été Couronnez. C'est une des découvertes qu'il a faite dans son Poëme.

*Quel prodige l'art de ! l'excellence admirée
Imite sur l'autel la puissance qui Créa.*

Toute la Compagnie en presence de laquelle on nous lisoit ce Poëme ne put s'empêcher de rire à la lecture de ces deux vers, nôtre Poëte en fut scandalisé. Nous lui disions que Chapellain,

Tome II.

R

Col.

Colletet, Gombaud, Gomberville, Hainaut, Desmaretz, Perrault, Scuderi, n'avoient jamais fait de vers plus ridicules. Vous perdez le respect nous repondit-il, tous ces Auteurs sont de l'Academie Françoisé.

*Dieu lui parle & l'encens que sa voix rend second
Par mille êtres formez à ses ordres repond.
Du tenebreux Cahos sort le visible temple
On tout offre la gloire à l'œil qui le contemple.*

Avant d'examiner ce Pompeux Galimatias, il faut que je vous fasse part de ce qui s'est passé à l'Academie à l'occasion de ces vers.

Dans le manuscrit qui étoit entre les mains de ces Messieurs on avoit écrit *du tenebreux Cahos sort l'invisible temple*, ce temple invisible fit peine à quelques uns. Ils n'osoient exposer aux yeux du public un Poëme où on traittoit d'invisible l'Eglise de nôtre Dame. Ils résolurent de substituer à la place de ce mot quelque Epithete expressive qui relevât la beauté du vers, l'Epithete de visible leur parut très-Juste. On consulte l'Auteur, il y donne les mains, non sans admirer le bon sens & la delicateffe de l'Academie. Je tiens ce que je vous écris de la bouche d'un Academien qui me citoit ce vers *du tenebreux Cahos* comme le plus bel Endroit du Poëme.

Quelques personnes plaignent ici Mr. l'Abbé d* *. Le public disent ils, le condamne sans l'entendre, car jamais personne n'entendra ce qu'il veut dire par, *l'Excellence admirée de l'art qui imite sur l'autel la puissance qui Crée; l'encens second qui repond aux ordres de Dieu par des êtres déjà formez, le visible temple qui sort du Cahos tenebreux*.

nebreux & qui offre sa Gloire à l'œil. Je suis sûr que Mr. l'Abbé d* * ne l'entend pas lui même.

Oh! que si on vouloit détrouiller ce *Cahos*, on tireroit de fortes conséquences contre le sens commun de Mr. l'Abbé d* *: peut-être même pourroit on s'en prendre à l'Academie qui a adopté ce bel ouvrage.

*Tel du Docte artisan les desseins inventez
Passent de son Esprit sur le bronze Enfantez.*

Il veut faire une comparaison, mais à quoi compare-t-il *ces desseins du Docte artisan*? Est ce au néant, est ce au *Cahos*? vous voyez qu'il n'y a pas un vers où on ne trouve du Ridicule. Que penseriez vous d'un homme qui diroit les desseins inventez de Mr. l'Abbé d* * passent de son Esprit enfantez sur le papier. On pardonne *les desseins inventez par un Docte artisan*, mais *les desseins inventez d'un Docte artisan*, ne sont pas soutenables.

Une informe matiere en chef d'œuvre est formée.

On a fort applaudi dans l'Academie à cette heureuse *pointe de matiere informe qui est formée.*

*Marbre, Jaspes taillez sous le Sacré lambris
A la sculpture antique y disputent le prix.*

Voici Monsieur les deux vers qui ont déterminé les suffrages de l'Academie; on a vû avec étonnement, qu'un Poète dit en deux vers, que le Marbre & le Jaspe qui servent à l'ornement du Chœur de nôtre Dame ont été taillez dans le Chœur même, & que ce même Marbre & ce

même Jaspe disputent le prix à la sculpture antique. Sur toute cette expression vive, *Marbre, Jaspe* a plu infiniment. Vous vous apercevez bien que ce n'est point un Esprit de Critique qui m'anime & que je rends justice au vrai mérite avec autant d'Équité que le pourroit faire l'Académie même.

Monuments, de Louis éternisez le Zèle.

Mr. l'Abbé d* * est le premier qui ait ainsi employé le mot de monument au vocatif sans Epithète, il auroit du moins sauvé cette faute s'il avoit mis.

Monuments de Louis éternisez son Zèle.

Je vois parmi les Dons de nos Chrétiens Monarques.

Ondit bien un Monarque Chrétien, mais non pas un Chrétien Monarque.

Le Dieu de Paix préfère, un Pacifique hommage

On ne fait s'y l'Epithète de Pacifique convient si bien à un vœu qui n'a été fait que pour remercier Dieu de la défaite des Espagnols.

A ceux que de la Guerre ensanglante l'image.

Il veut parler des Drapeaux qui sont à notre Dame, mais en vérité n'est ce que l'image de la Guerre qui les ensanglante ? Il me semble que c'est bien la Guerre elle-même, & la plupart de Drapeaux sont réellement teints du sang des ennemis.

Or

On remarque à propos de ce Vers que le propre d'un grand Poëte est d'annoblir les choses les plus Communes, & le propre d'un rimeur est d'avillir les choses les plus nobles.

Un Monarque pieux vraiment Roi très-Chrétien.

Avant Mr. l'Abbé d* * on n'avoit jamais mis *Roi très-Chrétien* en vers.

*Voi son peuple avec lui devant toi prosterné.
Lui demander encor un Roi par lui donné.*

Voilà trois *lui* qui font pour le moins deux équivoques dans ces deux Vers. Expliquons la chose, le plus favorablement que nous pourrons; Mr. l'Abbé d* * ne se seroit jamais douté qu'il auroit des Commentateurs.

*Sainte vierge, voi le peuple de Louis prosterné avec
lui demander à son fils dont il est parlé huit vers
auparavant le Roi par lui donné.*

On doute si on peut demander une chose dont on est déjà en possession, cela paroît bien raffiné, c'est le goût de l'Académie dit-on, je le crois, mais est ce le goût du public?

Parnasse Sacré. On ne voit pas trop ce que c'est qu'un Parnasse Sacré. C'est apparemment celui de l'Auteur, car il est Ecclesiastique.

De cendres en ce jour couvrant son Diademe.

On ne peut dire de ce vers que ce qu'Horace disoit autre fois des mauvais Poëtes qui vouloient faire leur Cour à Auguste par des louanges mal placées. *Cu male si palpere recalcitrat undique su-*

ms. En effet il est bien question de *Cendre* quand Louis quatorze fait construire de nouveau le Chœur de nôtre Dame.

*Iles, vastes Climats, loingtains regions
Dont l'Infidelle nuit couvre les nations.*

Ce dont tombe-t-il sur l'infidelle nuit, ou sur les nations, encore une équivoque. L'Auteur ne les épargne pas.

Poles glacez, brulants

Lors qu'on nous lut cet endroit du Poëme, on trouva que pour dire *Poles glacez. Brulants* au pluriel, il faudroit qu'il y eut plusieurs Poles de chaque espece. Ainsi selon Mr. l'Abbé d* *, il y a quatre Poles pour le moins. Un malin envieux de sa gloire de Mr. l'Abbé se souvint alors par malheur que nous n'avons que deux Poles encore dont ils tous deux Glacez, parce que le Soleil ne passe jamais les Tropiques. Grands Eclats de rire aussitôt, de voir qu'un Poëte à soixante cinqans mette le Soleil directement sur les Poles, il me semble que je vois le Medecin malgré lui qui place le Cœur du côté Droit. Certes si ces Poles Brulants sont bien reçus à l'Academie Française où l'on Juge des mots; ils ne passeroient point à l'Academie des Sciences où l'on examine les choses.

*Polez Glacez brulants ou sa gloire connue
Jusqu'aux bornes du monde est chez vous parvenue.*

Cet, où sa gloire connue ne signifie que chez
vous

vous connuë: ainsi c'est une faute de dire ensuite chez vous parvenuë & jusqu'aux bornes du monde. C'est une cheville qu'on a mis entre deux pour écarter encore plus la chose du sens Commun.

*Puisse la renommée en louant ce grand Roi
Porter jusques à vous un raïon de sa Foi.*

J'aime à voir la renommée porter un raïon de Foi.

L'exemple se repandre, on a condamné dans un celebre Auteur cette façon de parler, repandre des Exemples, à plus forte raison condamnera-t-on dans Mr. l'Abbé d * un Exemple qui se repand.*

*Voyez non plus ce front où sur des traits guerriers
La sagesse Triomphe au milieu des Lauriers.*

A present il change de sentiment il veut ôter à Louis XIV. non seulement les Lauriers, mais encore la Sagesse qui est empreinte sur son front comme si en descendant du char de la victoire un heros Chrétien en étoit moins sage. Voyez donc dit-il non plus ce front où la Sagesse Triomphe au milieu des Lauriers,

*Mais le Roi qui descend du char de la victoire
Aime à voir devant Dieu disparoître sa gloire.*

C'est une faute contre la Construction, il falloit dire *le Roi qui descend &c. & qui aime &c.* ou plutôt il ne falloit rien dire de tout cela.

Je me lasse enfin de Critiquer une piece qui est si fort au dessous de la Critique. Je ne vous parlerai point du Roi qui rend de tous l'hommage au

Monarque des Rois, de la comparaison de la Couronne d'Epine avec le Cœur de notre Dame, des marquis reverés de l'innocent contrit, de ce beau vers, le chef & le pied nud, l'œil, le front abatu: mais je ne puis m'empêcher de vous dire un petit mot de celui-ci.

La Relique sans prix, venerable aux mortels.

On dit une chose être sans prix quand elle est de nature à être vendue, mais Mr. l'Abbé d* * fait il bien qu'on ne peut vendre les choses Saintes. C'est apparemment du Reliquaire qu'il veut parler, en effet ce Reliquaire est d'or & enrichi de pierreries *sans prix*. Mais ce n'est point le Reliquaire qui est venerable aux mortels, c'est la Relique; encore deux mots sur cet autre Vers.

C'est ce Cœur infini plus vaste que le monde.

On dit bien un grand Cœur, mais on ne dit guère en vers *un Cœur infini*, & s'il est infini ce Cœur il n'est pas étonnant qu'il soit plus vaste que le monde. Mr. l'Abbé d* * me dira peut-être que le monde est infini de son côté, en ce cas d'infini à infini il n'y a point de comparaison à faire; mais je ne crains pas qu'il me fasse cette objection; on voit bien par les poles brulants, que ce grand Poëte n'est pas grand Physicien.

La Priere pour le Roi est aussi belle que son Poëme. Il y prie Dieu de faire mourir Monfr. le Dauphin.

Joint aux ans de l'Ayeul ceux de l'Auguste Enfant.

Il faut Monſieur que ce ſoit la conduite de ce Poëme qui ait emporté les voix des Juges. Voici Monſieur ce que c'eſt que l'ordre de l'ouvrage.

Après avoir dit que le jour paroît, & que la mort ravit un Roi plein du beau projet de nous donner un beau ſpectacle, il fait une apoſtrophe à la Religion, une apoſtrophe à Louis treizième, il tire le temple du Cahos, puis il fait une apoſtrophe aux monuments, une apoſtrophe aux Drapaux, une apoſtrophe à la Vierge, une apoſtrophe aux Iſles lointaines, une apoſtrophe aux Poles Brulants, une comparaifon du Chœur de nôtre Dame avec la Couronne d'Eſpines, une apoſtrophe à Dieu & voila tout le Poëme.

J'ai cru d'abord que l'Academie avoit donné le prix au Poëme de Mr. l'Abbé d* * non comme au meilleur ouvrage qu'on lui eut préſenté, mais comme au moins-ridicule. Je diſois il eſt bien ignominieux pour la France que nous ayons pluſieurs Poëtes plus mauvais que Mr. l'Abbé d* *. Hier, je vis les Pièces qui ſeront imprimées dans le Recueil de l'Academie, il n'y en a pas une ſeule qui ne ſoit incomparablement au deſſus du Poëme Couronné, vous trouverez dans le paquet que je vous envoie une ode qui l'a un peu diſputé au Poëme de Mr. l'Abbé d* *. Vous Jugerez entre ces deux ouvrages. On eſt donc réduit Monſieur à accuſer l'Academie d'injuſtice ou de mauvais goût & peut-être de tous les deux enſemble.

Comme vous voulez ſavoir mon ſentiment ſur toutes les choſes que je vous écris, je vous dirai ce que je penſe en cette occaſion de l'Academie Françoisiſe avec autant de Franchiſe & de naïveté que je vous ai communiqué mes petites remarques ſur le Poëme de Mr. l'Abbé d* *.

Il faut que vous sachiez qu'il n'y a eu que vingt Academiciens qui aient assisté au jugement. Parmi ces vingt il y en a quelques uns qui trouvent Horace plat, Virgile ennuyeux, Homere ridicule; il n'est pas étonnant que des personnes qui méprisent ces grands genies de l'Antiquité estiment les vers de Mr. l'Abbé d* *. Les Despreaux, les Racines, les la Fontaines, ne sont plus: nous avons perdu avec eux le bon goût qu'ils avoient introduit parmi nous, il semble que les hommes ne puissent pas être raisonnables deux siècles de suite. On vit arriver dans le siècle qui suivit celui d'Auguste ce qui arrive aujourd'hui dans le nôtre. Les Lucains succederent aux Virgiles, les Seneques aux Cicerons; ces Seneques & ces Lucains avoient de faux brillants, ils éblouirent, on courut à eux à la faveur de la nouveauté, Quintilien s'oposa au torrent du mauvais goût. O que nous aurions besoin d'un Quintilien dans le dixhuitieme Siecle.

Il paroît de nos jours, un homme du Corps de l'Academie qui veut fonder sa reputation sur la ruine de celle des anciens qu'il ne connoît presque point. Il établit, si j'ose m'exprimer ainsi, un nouveau systeme de Poësie. Ses mœurs douces & sa modestie, vertus si rares dans un Poëte, lui gagnent les Cœurs, sa nouvelle methode de composer seduit quelques Esprits. Plusieurs Academiciens le soutiennent, d'autres se conforment sans s'en appercevoir à sa maniere de penser, les du Jarri sont ses Disciples. C'est un homme qui abuse de la grande facilité qu'il a à Composer, & de celle qu'ont ses amis à approuver tout ce qu'il fait. Il veut saisir toute sorte de Caractere, il embrasse tout genre d'escrire & n'excelle dans aucun, parce que

que dans tous ils s'écarte des grands modèles, de peur qu'on ne lui reproche de les avoir imitez. S'il fait des Eglogues, s'il compose un Poëme, il se donne bien de garde d'écarter dans le goût de Virgile. Lisez ses odes vous vous appercevrez aisement (comme il le dit lui-même) que ce n'est pas le stile d'Horace, voyez ses fables certainement vous n'y reconnoîtrez point le Caractere de La Fontaine. Il y a pourtant dans les Ecrits de cet Auteur, trop de beautez pour que je le meprise, mais aussi il y a trop de defauts pour que je l'admire & on pourroit dire de lui ce que Quintilien disoit de Senèque. *Il y a dans ses ouvrages des choses admirables, mais il faut savoir les discerner, & plus à Dieu qu'il l'eut fait lui-même. Car un homme qui a fait tout ce qu'il a voulu meritoit de vouloir faire mieux.*

Vous savez Monsieur que Madame Dacier nous a donné une traduction, noble & fidelle d'Homere: le moderne dont je vous parle a mis en vers quelques endroits de Madame Dacier & a donné à son ouvrage le nom d'Iliade. On peut dire en passant que le Poëme de celui-ci doit être regardé comme l'ouvrage d'une femme d'Esprit & celui de Madame Dacier comme le Chef d'œuvre d'un savant homme. Mr. l'Abbé d* * a fait une Epitre en Prose rimée à l'honneur de la nouvelle Iliade en Vers François. Il a porté son Epitre de Porte en Porte chez tous les Academiciens amis des modernes. Puis il a composé pour le Prix, il l'a emporté. Messieurs de l'Academie ont de la reconnaissance,

Au reste Monsieur il faut vous avertir qu'on estime & qu'on revere plusieurs Academiciens, autant qu'on meprise le Poëme de Mr. l'Abbé d* *. C'est tout dire.

O D E

O D E

Presentée à l'Academie pour le
Prix de l'année 1714.

DU Roi des Rois la voix puissante
S'est fait entendre dans ces lieux.
L'or brille, la taille est vivante
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prêtresses de ce Sanctuaire
La Paix, la Pieté sincere,
La Foi souveraine des Rois
Du très-haut filles immortelles
Rassembment en foule autour d'elles
Les arts animez par leur voix.



O vierges Compagnes des justes
Je vois deux heros prosterner *
Despouiller leurs bandeaux Augustes.
Par vos mains tant de fois ornez.
Mais quelle puissance Celeste
Imprime sur leur front modeste
Cette suprême Majesté
Terrible & sacré Caractere
Dans qui l'œil étonné revere
Les traits de la Divinité.

L'un

* Les Statues de Louïs XIII. & de Louïs XIV. sont
aux deux côtez de l'Autel.



L'un voua ces pompeux Portiques,
Son fils vient de les élever,
O que de projets heroïques
Scul il est digne d'achever!
C'est lui, c'est ce sage intrepide
Qui triompha du sort perfide
Contre sa vertu conjuré
Et de la discorde étouffée
Vint dresser un nouveau trophée
Sur l'autel qu'il a consacré.



Tel autrefois la Cité Sainte
Vit le plus sage des mortels
Du Dieu qu'enferma son enceinte
Dresser les superbes autels.
Sa main redoutable & chérie
Loin de sa paisible Patrie
Ecartoit les troubles affreux
Et son autorité tranquille
Sur un peuple à lui seul docille
Faisoit luire des jours heureux.



O toi cher à nôtre memoire,
Puisque Louïs te doit le jour
Descends du pur sein de la gloire
Des bons Rois éternel séjour

Re

Revois ces rivages illustres
 Où ton fils depuis tant de lustres,
 Porte ton Sceptre dans ses mains,
 Reconnois le aux vertus suprêmes
 Qui ceignent de cent Diademes
 Son front respectable aux humains.



Viens: l'heresie insinuante
 Le duël armé par l'affront
 La revolte pâle & sanglante
 Ici ne levent plus le front.
 Tu vis leur cohorte effrenée
 De leur haleine empoisonnée
 Souffler leur rage sur tes lis.
 Leurs dents, leurs fleches sont brisées
 Et sur leurs têtes esclafées
 Marche ton invincible fils.



Viens sous cette voûte nouvelle
 De l'art ouvrage pretieux.
 Là brule, allumé par son zèle
 L'encens que tu promis aux Cieux:
 Offre au Dieu que son Cœur révère
 Ses vœux ardents, sa foi sincere
 Humble tribut de Piété,
 Voila les dons que tu demandes

Grand

Grand Dieu ce sont là les offrandes
Que tu reçois dans ta bonté.



Les Rois sont les vives images
Du Dieu qu'ils doivent honorer.
Tous lui Consacrent des hommages,
Combien peu savent l'adorer.
Dans une offrande fastueuse
Souvent leur Pieté pompeuse
Au Ciel est un objet d'horreur.
Sur l'autel que l'orgueil lui dresse
Je vois une main vengeresse
Montrer l'arrest de sa fureur.



Heureux le Roi que la Couronne
N'éblouit point de sa splendeur :
Qui fidelle au Dieu qui la donne
Ose être humble dans sa grandeur.
Qui donnant aux Rois des exemples
Au Seigneur élève des temples
Des Asiles aux malheureux.
Dont la clair voyante justice
Desmêle & confond l'artifice
De l'hipocrite tenebreux.



Assise avec lui sur le Trone
 La sagesse est son ferme apui.
 Si sa fortune l'abandonne
 Le Seigneur est toujours à lui,
 Ses vertus seront Couronnées
 D'une longue suite d'années
 Trop courte encor à nos souhaits
 Et l'abondance dans ses villes
 Fera germer ses dons fertiles
 Cueillis par les mains de la Paix.

PRIERE POUR LE ROI.

Toi qui formas Louis de tes mains salutaires
 Pour augmenter ta gloire, & pour combler nos
 vœux,
 Grand Dieu qu'il soit encor l'apui de nos neveux
 Comme il fut celui de nos Peres.

